



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Val Linnini

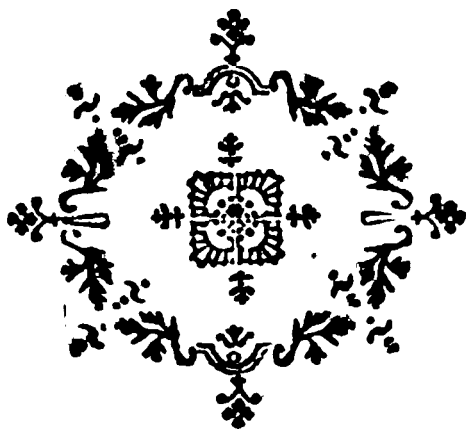
V7. S. 1753 (2)



LE
SIECLE
DE
LOUIS XIV.
NOUVELLE EDITION

REVUE PAR L'AUTEUR ET CONSIDERA-
BLEMENT AUGMENTÉE.

TOME SECOND.



A D R E S D E 1753.

Chez GEORGE CONRAD WALTHER

LIBRAIRE DU ROI.

A V E C P R I V I L E G E S.

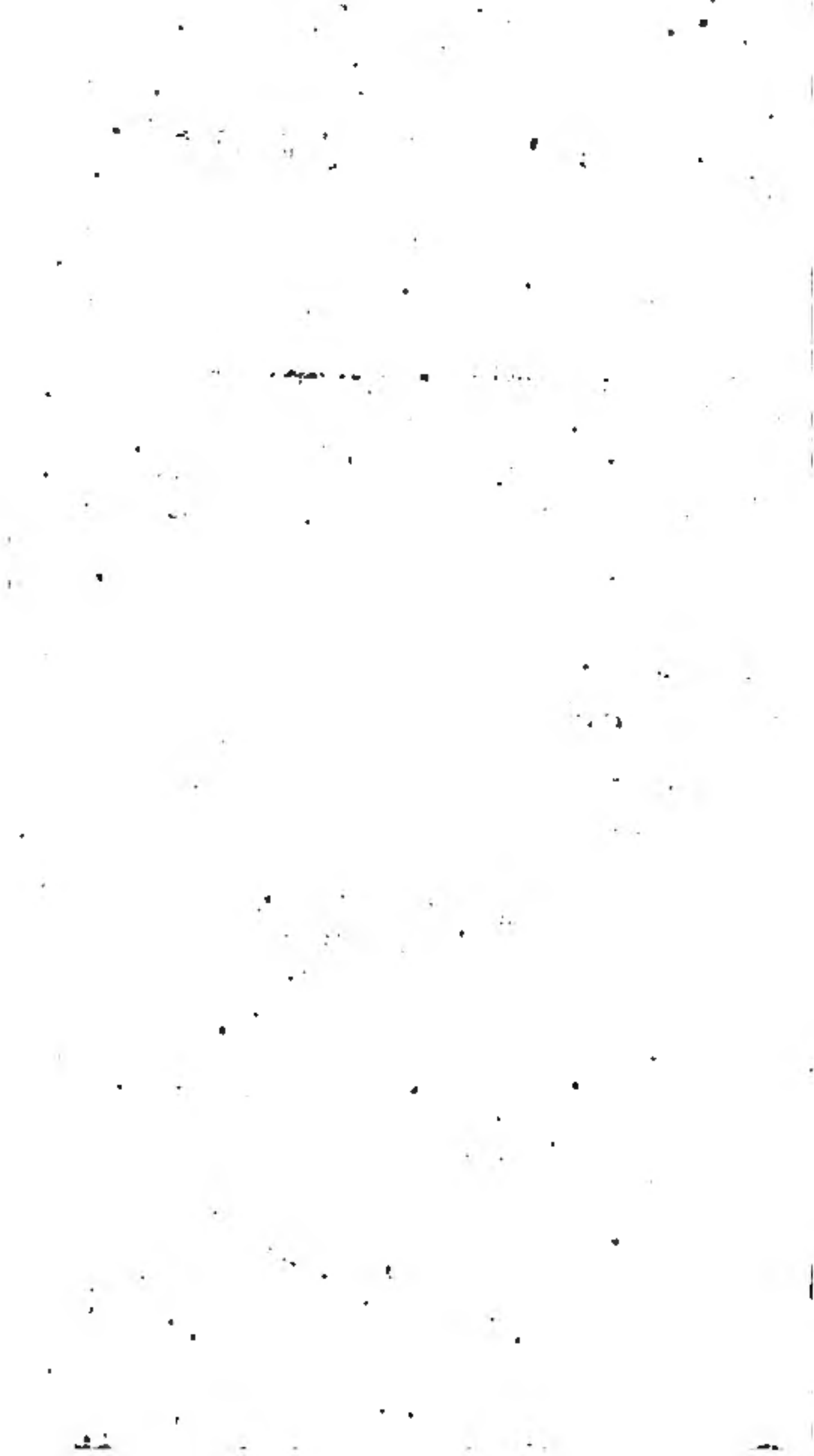


TABLE DES CHAPITRES

DU

TOME SECOND.

CHAPITRE XXIV.

*Particularités & anecdotes du règne de LOUIS
XIV.*

CHAPITRE XXV.

Suite des anecdotes.

CHAPITRE XXVI.

Suite des anecdotes.

CHAPITRE XXVII.

*Gouvernement intérieur; commerce, police,
loix, discipline militaire, marine.*

CHAPITRE XXVIII.

Finances.

CHAPITRE XXIX.

Sciences & arts.

TABLE DES CHAPITRES:

CHAPITRE XXX.

Suite des arts.

CHAPITRE XXXI.

Affaires ecclésiastiques: disputes mémorables.

CHAPITRE XXXII.

Du calvinisme.

CHAPITRE XXXIII.

Du jansénisme.

CHAPITRE XXXIV.

Du quiétisme.

CHAPITRE XXXV.

Disputes sur les cérémonies chinoises.

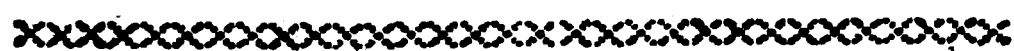
CHAPITRE XXXVI.

Catalogue alphabétique des généraux, des ministres, des écrivains & des artistes.





LE SIECLE DE LOUIS XIV.



CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

*Particularités & anecdotes du règne
de LOUIS XIV.*

Louis XIV. mit dans sa cour, comme dans son règne, tant d'éclat & de magnificence, que les moindres détails de sa vie semblent intéresser la postérité, ainsi qu'ils étaient l'objet de la curiosité de toutes les cours de l'europe & de tous les contemporains.

La splendeur de son gouvernement s'est répandue sur ses moindres actions. On est plus avide, surtout en France, de savoir les

particularités de sa cour, que les révolutions de quelques autres états. Tel est l'effet de la grande réputation. On aime mieux apprendre ce qui se passait dans le cabinet & dans la cour d'Auguste, que le détail des conquêtes d'Attila ou de Tamerlan.

Voilà pourquoi il n'y a guères d'historiens, qui n'aient publié les premiers goûts de Louis XIV pour la baronne de Beauvais, pour mademoiselle d'Argencourt, pour la nièce du cardinal Mazarin, qui fut mariée au comte de Soissons père du prince Eugène, surtout pour Marie Mancini sa sœur, qui épousa ensuite le connétable Colonne.

Il ne régnait pas encore, quand ces amusemens occupaient l'oisiveté où le cardinal Mazarin, qui gouvernait despotiquement, le laissait languir. L'attachement seul pour Marie Mancini fut une affaire importante, parce qu'il l'aima assez pour être tenté de l'épouser, & fut assez maître de lui-même pour s'en séparer. Cette victoire, qu'il remporta sur sa passion, commença à faire connaître qu'il était né avec une grande âme. Il en remporta une plus forte & plus difficile, en laissant le cardinal Mazarin maître absolu. La reconnaissance l'empêcha de secouer le joug qui commençait à lui peser. C'était une anecdote très connue à la cour, qu'il avait

avait dit après la mort du cardinal : je ne fais pas ce que j'aurais fait, s'il avait vécu plus longtems.

Il s'occupa à lire des livres d'agrément dans ce loisir, & surtout il en lisait avec la connétable, qui avait de l'esprit ainsi que toutes ses sœurs. Il se plaisait aux vers & aux romans, qui, en peignant la galanterie & l'héroïsme, flattaient en secret son caractère. Il lisait les tragédies de Corneille, & se formait le goût, qui n'est que la suite d'un sens droit & le sentiment prompt d'un esprit bien-fait. La conversation de sa mère & des dames de sa cour ne contribuèrent pas peu à lui faire goûter cette fleur d'esprit, & à le former à cette politesse singulière, qui commençait dès lors à caractériser la cour. Anne d'Autriche y avait apporté une certaine galanterie noble & fière, qui tenait du génie espagnol de ces tems-là ; & y avait joint les graces, la douceur & une liberté décente, qui n'étaient qu'en France. Le roi fit plus de progrès dans cette école d'agrémens depuis dix-huit ans jusqu'à vingt, qu'il n'en avait fait dans les sciences, sous son précepteur, l'abbé de Beaumont depuis archevêque de Paris. On ne lui avait presque rien appris. Il eût été à désirer, qu'au moins on l'eût instruit de l'histoire, & surtout de l'histoire

moderne; mais ce qu'on en avait alors était trop mal écrit. Il était triste, qu'on n'eût encor réussi que dans des romans inutiles; & que ce qui était nécessaire fût rebutant. On fit imprimer sous son nom une traduction des commentaires de césar, & une de Florus sous le nom de son frère. Mais ces princes n'y eurent d'autre part, que celle d'avoir eû inutilement pour leurs thèmes quelques endroits de ces auteurs.

Celui, qui présidait à l'éducation du roi sous le maréchal de Villeroi son gouverneur, était tel qu'il le fallait, savant & aimable. Mais les guerres civiles nuisirent à cette éducation & le cardinal Mazarin souffrait volontiers, qu'on donnât au roi peu de lumières. Lorsqu'il s'attacha à Marie Mancini, il apprit aisément l'italien pour elle; & dans le tems de son mariage il s'appliqua à l'espagnol moins heureusement. L'étude qu'il avait trop négligée avec ses précepteurs au sortir de l'enfance, une timidité qui venait de la crainte de se compromettre, & l'ignorance où le tenait le cardinal Mazarin, firent penser à toute la cour, qu'il serait toujours gouverné comme Louis XIII son père.

Il n'y eut qu'une occasion, où ceux qui savent juger de loin, prévirent ce qu'il devait être; ce fut lorsqu'en 1655 après l'extinction

tion des guerres civiles, après sa première campagne & son sacre, le parlement voulut encor s'assembler au sujet de quelques édits; le roi, qui n'avait pas dix-sept ans, partit de vincennes en habit de chasse, suivi de toute sa cour; entra au parlement en grosses bottes & le fouet à la main; & prononça ces propres mots: "on fait les malheurs qu'ont
„ produit vos assemblées; j'ordonne qu'on
„ cesse celles qui sont commencées sur mes
„ édits. Monsieur le premier président, je
„ vous défens de souffrir des assemblées, &
„ à pas un de vous de les demander.

Sa taille déjà majestueuse, la noblesse de ses traits, le ton & l'air de maître dont il parla, imposèrent plus que l'autorité de son rang, qu'on avait jusques-là peu respectée. Mais ces prémices de sa grandeur semblèrent se perdre le moment d'après; & les fruits n'en parurent qu'après la mort du cardinal.

La cour, depuis le retour triomphant de Mazarin, s'occupait de jeu, de ballets, de la comédie qui à peine née en France n'était pas encor un art, & de la tragédie qui était devenuë un art sublime entre les mains de Pierre Corneille. Un curé de saint-germain-l'auxerrois, qui panchait vers les idées rigoureuses des jansénistes, avait écrit souvent à la reine contre ces spectacles; dès les pre-

LOUIS XIV.

mières années de la régence. Il prétendit que l'on était donné pour y assister ; il fit même signer cet anathème par sept docteurs de sorbonne ; mais l'abbé de Beaumont, précepteur du roi, se munit de plus d'approbations de docteurs, que le rigoureux curé n'avait apporté de condamnations. Il calma ainsi les scrupules de la reine ; & quand il fut archevêque de paris, il autorisa le sentiment qu'il avait défendu étant abbé.

Il faut observer, que depuis que le cardinal de Richelieu avait introduit à la cour les spectacles réguliers, qui ont enfin rendu paris la rivale d'athènes ; non seulement il y eut toujours un banc pour l'académie, qui possédait plusieurs ecclésiastiques dans son corps, mais qu'il y en eut un particulier pour les évêques.

Le cardinal Mazarin, en 1646 & en 1654, fit représenter sur le théâtre du palais roial & du petit bourbon près du louvre, des opéra italiens, exécutés par des voix qu'il fit venir d'italie. Ce spectacle nouveau était né depuis peu à florence, contrée alors favorisée de la fortune comme de la nature, & à laquelle on doit la reproduction de plusieurs arts anéantis pendant des siècles, & la création de quelques uns. C'était en france un
reste

reste de l'ancienne barbarie, de s'opposer à l'établissement de ces arts.

Les jansénistes, que les cardinaux de Richelieu & de Mazarin voulurent réprimer, s'en vangèrent contre les plaisirs que ces deux ministres procuraient à la nation. Les luthériens & les calvinistes en avaient usé ainsi du tems du pape Léon x. Il suffit d'ailleurs d'être novateur, pour être austère. Les mêmes esprits, qui bouleverseraient un état pour établir une opinion souvent absurde, anathématisent les plaisirs innocens nécessaires à une grande ville, & des arts qui contribuent à la splendeur d'une nation. L'abolition des spectacles ferait une idée plus digne du siècle d'Attila, que du siècle de Louis xiv.

La danse qu'on peut encor compter parmi les arts, parce qu'elle est asservie à des règles & qu'elle donne de la grace au corps, était un des plus grands amusemens de la cour. Louis xiii n'avait dansé qu'une fois dans un ballet en 1625; & ce ballet était d'un goût grossier, qui n'annonçait pas ce que les arts furent en France trente ans après. Louis xiv excellait dans les danses graves, qui convenaient à la majesté de sa figure, & qui ne blessaient pas celles de son rang. Les courses de bagues, qu'on faisait quelquefois & où l'on étalait déjà une grande magnificence,

faisaient paraître avec éclat l'adresse qu'il avait à tous les exercices. Tout respirait les plaisirs & la magnificence qu'on connaissait alors. C'était peu de chose en comparaison de ce qu'on vit, quand le roi régna par lui même ; mais c'était de quoi étonner, après les horreurs d'une guerre civile , & après la tristesse de la vie sombre & retirée de Louis XIII. Ce prince , malade & chagrin , n'avait été ni servi , ni logé , ni meublé en roi. Il n'y avait pas pour cent-mille écus de pierreries appartenantes à la couronne. Le cardinal Mazarin n'en laissa que pour douze-cent-mille ; & aujourd'hui il y en a pour plus de vingt-millions de livres.

Tout prit , au mariage de Louis XIV, un caractère plus grand de magnificence & de goût , qui augmenta toujours depuis. Quand il fit son entrée avec la reine son épouse , tout paris vit avec une admiration respectueuse & tendre , cette jeune reine qui avait de la beauté , portée dans un char superbe d'une invention nouvelle ; le roi à cheval à côté d'elle , paré de tout ce que l'art avait pu ajouter à sa beauté mâle & héroïque , qui arrêtait tous les regards.

On prépara au bout des allées de vincennes , un arc de triomphe dont la base était de pierre ; mais le tems qui pressait , ne permit

permet pas qu'on l'achevât d'une matière durable : il ne fut élevé qu'en plâtre ; & il a été depuis totalement démoli. Claude Perrault en avait donné le dessein. La porte saint-antoine fut rebâtie pour la même cérémonie ; monument d'un goût moins noble, mais orné d'assez beaux morceaux de sculpture. Tous ceux qui avaient vu, le jour de la bataille de saint-antoine, rapporter à paris par cette porte alors garnie d'une herse, les corps morts ou mourans de tant de citoyens, & qui voiaient cette entrée si différente, bénissaient le ciel, & rendaient grace d'un si heureux changement.

Le cardinal Mazarin, pour solenniser ce mariage, fit représenter au louvre l'opéra italien intitulé *ercole amante*. Il ne plut pas aux français. Ils n'y virent avec plaisir, que le roi & la reine qui y dansèrent. Le cardinal voulut se signaler par un spectacle plus au goût de la nation. Le secrétaire d'état de Lionne se chargea de faire composer une espèce de tragédie allegorique, dans le goût de celle de *l'europe*, à laquelle le cardinal de Richelieu avait travaillé. Ce fut un bonheur pour le grand Corneille, qu'il ne fut pas choisi pour remplir ce mauvais canevas. Le sujet était *lisis & hesperie*. Lisis signifiait la france, & hesperie l'espagne. Qui-

naut fut chargé d'y travailler. Il venait de se faire une grande réputation par la pièce du *faux tibérinus*, qui quoique mauvaise, avait eû un prodigieux succès. Il n'en fut pas de même de *l'is*. On l'exécuta au louvre. Il n'y eut de beau que les machines. Le marquis de Sourdiac du nom de rieux, à qui l'on dut depuis l'établissement de l'opéra en France, fit exécuter dans ce tems-là même à ses dépens, dans son château de Neubourg, *la toison d'or* de Pierre Corneille, avec des machines. Quinaut, jeune & d'une figure agréable, avait pour lui la cour. Corneille avait son nom & la France.

Ce ne fut qu'un enchaînement de fêtes, de plaisirs, de galanterie depuis le mariage du roi. Elles redoublèrent à celui de monsieur frère du roi, avec Henriette d'Angleterre sœur de Charles second; & elles n'avaient été interrompues qu'en 1661, par la mort du cardinal Mazarin.

Quelques mois après la mort de ce ministre, il arriva un événement qui n'a point d'exemple; & ce qui est non moins étrange, c'est que tous les historiens l'ont ignoré. On envoya dans le plus grand secret au château de l'île sainte-marguerite dans la mer de Provence, un prisonnier inconnu, d'une taille au dessus de l'ordinaire, jeune & de la figure

figure la plus belle & la plus noble. Ce prisonnier dans la route portait un masque, dont la mentonnière avait des ressorts d'acier, qui lui laissaient la liberté de manger avec le masque sur le visage. On avait ordre de le tuer, s'il se découvrait. Il resta dans l'île, jusqu'à ce qu'un officier de confiance nommé Saint-mars gouverneur de pignerol, aiant été fait gouverneur de la bastille l'an 1690, l'alla prendre à l'île de sainte-marguerite, & le conduisit à la bastille toujours masqué. Le marquis de Louvois alla le voir dans cette île avant la translation, & lui parla debout & avec une considération qui tenait du respect. Cet inconnu fut mené à la bastille, où il fut logé aussi bien qu'on peut l'être dans ce château. On ne lui refusait rien de ce qu'il demandait. Son plus grand goût était pour le linge d'une finesse extraordinaire, & pour les dentelles. Il jouait de la guitarre. On lui faisait la plus grande chère, & le gouverneur s'afféait rarement devant lui. Un vieux médecin de la bastille, qui avait souvent traité cet homme singulier dans ses maladies, a dit qu'il n'avait jamais vu son visage, quoiqu'il eût souvent examiné sa langue & le reste de son corps. Il était admirablement bien fait, disait ce médecin; sa peau était un peu brune;

ne; il intéressait par le seul son de sa voix, ne se plaignant jamais de son état, & ne laissant point entrevoir ce qu'il pouvait être. Un fameux chirurgien, gendre du médecin dont je parle, est témoin de ce que j'avance; & monsieur de Bernaville, successeur de saint-mars, l'a souvent confirmé.

Cet inconnu mourut en 1704, & fut enterré la nuit à la paroisse saint-paul. Ce qui redouble l'étonnement, c'est que quand on l'envoia aux îles sainte-marguerite, il ne disparut dans l'europe aucun homme considérable. Ce prisonnier l'était sans doute, car voici ce qui arriva les premiers jours qu'il était dans l'île. Le gouverneur mettait lui même les plats sur sa table & ensuite se retirait après l'avoir enfermé. Un jour le prisonnier écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent, & jetta l'assiette par la fenêtre vers un bateau qui était au rivage presque au pied de la tour. Un pêcheur à qui ce bateau appartenait ramassa l'assiette & la rapporta au gouverneur. Celui ci étonné demanda au pêcheur : avez vous lu ce qui est écrit sur cette assiette & quelqu'un l'a-t-il vue entre vos mains? Je ne sais pas lire répondit le pêcheur. Je viens de la trouver, personne ne l'a vue. Ce païsan fut retenu jusqu'à ce que le gouverneur fut bien informé qu'il n'avait

n'avait jamais lû, & que l'affiète n'avait été vue de personne. Allez lui dit il, vous êtes bien heureux de ne savoir pas lire. Parmi les témoins de ce fait il y en a un très digne de foi qui vit encore. Monsieur de Chamillard fut le dernier ministre, qui eut cet étrange secret. Le second maréchal de la Feuillade son gendre, m'a dit qu'à la mort de son beau-père, il le conjura à genoux de lui apprendre ce que c'était que cet homme, qu'on ne connut jamais que sous le nom de *l'homme au masque de fer*. Chamillard lui répondit, que c'était le secret de l'état, & qu'il avait fait serment de ne le révéler jamais.

Louis XIV cependant partageait son tems, entre les plaisirs qui étaient de son âge, & les affaires qui étaient de son devoir. Il tenait conseil tous les jours, & travaillait ensuite secrètement avec Colbert. Ce travail secret fut l'origine de la catastrophe du célèbre Fouquet, dans laquelle furent enveloppés le secrétaire d'état Guénégaud, Pélisson, Gourville, & tant d'autres. La chute de ce ministre, à qui on avait peut-être moins de reproches à faire qu'au cardinal Mazarin, fit voir qu'il n'appartient pas à tout le monde de faire les mêmes fautes. Sa perte était déjà résolue, quand le roi accepta la fête
magni-

magnifique, que ce ministre lui donna dans sa maison de vaux. Ce palais & les jardins lui avaient coûté dix-huit millions de livres, qui en valent près de trente-fix, d'aujourd'hui. Il avait bâti le palais deux fois, & acheté trois villages entiers, dont le terrain fut enfermé dans ces jardins immenses, plantés en partie par *le nôtre*, & regardés alors comme les plus beaux de l'europe. Les eaux jaillissantes de vaux; qui parurent depuis au dessous du médiocre après celles de versailles, de marly & de saint-elou, étaient alors des prodiges. Mais, quelque belle que soit cette maison, cette dépense de dix-huit-millions, dont les comptes existent encore, prouve qu'il avait été servi avec aussi peu d'économie qu'il servait le roi. Il est vrai, qu'il s'en falait beaucoup que saint-germain & fontainebleau, les seules maisons de plaisance habitées par le roi, approchassent de la beauté de vaux. Louis xiv le sentit & en fut irrité. On voit partout dans cette maison les armes & la devise de Fouquet. C'est un écureuil avec ces paroles : *quò non ascendam? où ne monterai-je point?* Le roi se les fit expliquer. L'ambition de cette devise ne servit pas à appaiser le monarque. Les courtisans remarquèrent, que l'écureuil était peint partout pour suivi par une couleuvre, qui était
les

les armes de Colbert. La fête fut au dessus de celles que le cardinal Mazarin avait données, non seulement pour la magnificence, mais pour le goût. On y représenta pour la première fois, *les facheux* de Molière. Pélisson avait fait le prologue, qu'on admira. Les plaisirs publics cachent ou préparent si souvent à la cour des désastres particuliers, que sans la reine mère, le surintendant & Pélisson auraient été arrêtés dans vaux le jour de la fête. Ce qui augmentait le ressentiment du maître, c'est que mademoiselle de la Vallière, pour qui le roi commençait à sentir une vraie passion, avait été un des objets des goûts passagers du surintendant, qui ne ménageait rien pour les satisfaire. Il avait offert à mademoiselle de la Vallière deux-cent-mille livres; & cette offre avait été reçue avec indignation, avant qu'elle eût aucun dessein sur le cœur du roi. Le surintendant, s'étant apperçu depuis quel puissant rival il avait, voulut être le confident de celle dont il n'avait pu être le possesseur; & cela même irritait encore.

Le roi, qui dans un premier mouvement d'indignation avait été tenté de faire arrêter le surintendant au milieu même de la fête qu'il en recevait, usa ensuite d'une dissimulation peu nécessaire. On eût dit, que le monar-

monarque déjà tout puissant eût craint le parti que Fouquet s'était fait.

Il était procureur-général du parlement ; & cette charge lui donnait le privilège d'être jugé par les chambres assemblées. Mais après que tant de princes , de maréchaux & de ducs , avaient été jugés par des commissaires , on eût pu traiter comme eux un magistrat , puisqu'on voulait se servir de ces voies extraordinaires , qui , sans être injustes , laissent toujours un soupçon d'injustice.

Colbert l'engagea par un artifice peu honorable , à vendre sa charge. Il s'en défit pour douze-cent-mille livres , qui reviennent aujourd'hui à plus de deux millions. Le prix excessif des places au parlement , si diminué depuis , prouve quel reste de considération ce corps avait conservé dans son abaissement même. Le duc de Guise , grand-chambellan du roi , n'avait vendu cette charge de la couronne au duc de Bouillon , que huit-cent-mille livres.

Fouquet , pour avoir dissipé les finances de l'état , & pour en avoir usé comme des siennes propres , n'en avait pas moins de grandeur dans l'ame. Ses déprédations n'avaient été que des magnificences & des libéralités. Il fit porter à l'épargne le prix de sa charge ; & cette belle action ne le sauva pas

pas. On attira avec adresse à nantes un homme, qu'un éxemt & deux gardes pouvaient arrêter à paris. Le roi lui fit des caresses avant sa disgrâce. Je ne sai pourquoi la plupart des princes affectent d'ordinaire de tromper par de fausses bontés, ceux de leurs sujets qu'ils veulent perdre. La dissimulation alors est l'opposé de la grandeur. Elle n'est jamais une vertu, & ne peut devenir un talent estimable, que quand elle est absolument nécessaire. Louis xiv parut sortir de son caractère; mais on lui avait fait entendre, que Fouquet faisait faire de grandes fortifications à belle-île, & qu'il pouvait avoir trop de liaisons au dehors & au dedans du royaume. Il parut bien, quand il fut arrêté & conduit à la bastille & à vincennes, que son parti n'était autre chose que l'avidité de quelques courtisans & de quelques femmes, qui recevaient de lui des pensions, & qui l'oublièrent dès qu'il ne fût plus en état d'en donner. Il ne lui resta d'amis que Pélisson, Gourville, mademoiselle Scudéri, ceux qui eurent part à sa disgrâce & quelques gens de lettres. On connaît ces vers de Hainault le traducteur de Lucrece, contre Colbert le persécuteur de Fouquet:

*Ministre avare & lâche, esclave malheu-
reux,*

T. II.

B

Qui

*Qui gémit sous le poids des affaires publi-
ques,*

*Victime dévouée aux chagrins politiques,
Fantôme révéré sous un titre onéreux.*

*Voi combien des grandeurs le comble est
dangereux;*

*Contemple de Fouquet les funestes reliques;
Et tandis qu'à sa perte en secret tu t'ap-
pliques,*

*Crains qu'on ne te prépare un destin plus
affreux.*

*Sa chute quelque jour te peut être com-
mune.*

*Crains ton poste, ton rang, la cour & la
fortune.*

*Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit
monté.*

*Cesse donc d'animer ton prince à son supplice,
Et prêt d'avoir besoin de toute sa bonté,
Ne le fais pas user de toute sa justice.*

Monfieur Colbert, à qui l'on parla de ce sonnet injurieux, demanda si le roi y était offensé. On lui dit que non : „ je ne le suis „ donc pas , “ répondit le ministre.

Il est vrai que faire le procès au surintendant, c'était accuser la mémoire du cardinal Mazarin. Les plus grandes déprédations dans les finances, étaient son ouvrage. Il s'était approprié en souverain plusieurs branches des revenus de l'état. Il avait traité en son nom & à son profit des munitions des armées. „ Il imposait, (dit Fouquet dans ses „ défenses) par lettres de cachet, des sommes extraordinaires sur les généralités ; ce „ qui ne s'était jamais fait que par lui & pour „ lui, & ce qui est punissable de mort par „ les ordonnances.“ C'est ainsi que le cardinal avait amassé des biens immenses, que lui-même ne connaissait plus.

J'ai entendu conter à feu monsieur de Caumartin intendant des finances, que dans sa jeunesse quelques années après la mort du cardinal, il avait été au palais Mazarin, où logeaient le duc son héritier & la duchesse Hortense ; qu'il y vit une grande armoire de marquetterie, fort profonde, qui tenait du haut jusqu'en bas tout le fond d'un cabinet. Les clez en avaient été perduës depuis longtemps, & on avait négligé d'ouvrir les tiroirs. Monsieur de Caumartin, étonné de cette négligence, dit à la duchesse de Mazarin qu'on trouverait peut-être des curiosités dans cette armoire. On l'ouvrit : elle était toute rem-

plie de quadruples, de jettons d'or, & de médailles d'or. Madame de Mazarin en jeta au peuple des poignées par les fenêtres, pendant plus de huit jours.

L'abus, que le cardinal Mazarin avait fait de sa puissance despotique, ne justifiait pas le surintendant; mais l'irrégularité des procédures faites contre lui, la longueur de son procès, le tems qui éteint l'envie publique & qui inspire la compassion pour les malheureux, enfin les sollicitations toujours plus vives en faveur d'un infortuné, que les manœuvres pour le perdre ne sont pressantes; tout cela lui sauva la vie. Le procès ne fut jugé qu'au bout de trois ans en 1664. De vingt-deux juges qui opinèrent, il n'y en eut que neuf qui conclurent à la mort; & les treize autres, parmi lesquels il y en avait à qui Gourville avait fait accepter des présens, opinèrent à un bannissement perpétuel. Le roi commua la peine en une plus dure. Il fut enfermé au château de pignerol. Tous les historiens disent, qu'il y mourut en 1680; mais Gourville assure dans ses mémoires qu'il sortit de prison quelque tems avant sa mort. La comtesse de Vaux sa belle fille m'avait déjà confirmé ce fait, cependant on croit le contraire dans sa famille. Ainsi on ne fait pas où est mort un infortuné donc les moindres

dres actions avaient de l'éclat quand il était puissant.

Le secrétaire d'état Guénégaud, qui vendit sa charge à Colbert, n'en fut pas moins poursuivi par la chambre de justice, qui lui ôta la plus grande partie de sa fortune.

Saint-Evremond, attache au surintendant, fut enveloppé dans sa disgrâce. Colbert, qui cherchait par tout des preuves contre celui qu'il voulait perdre, fit saisir des papiers confiés à madame du Plessis-Bellièvre ; & dans ces papiers on trouva la lettre manuscrite de Saint-Evremond sur la paix des pirénées. On lut au roi cette plaisanterie, qu'on fit passer pour un crime d'état. Colbert, qui dédaignait de se venger de Hainault homme obscur, persécuta dans Saint-Evremond l'ami de Fouquet qu'il haïssait, & le bel esprit qu'il craignait. Le roi eut l'extrême sévérité de punir une raillerie innocente faite, il y avait longtems, contre le cardinal Mazarin qu'il ne regrettait pas, & que toute la cour avait outragé, calomnié & proscrit impunément pendant plusieurs années. De mille écrits faits contre ce ministre, le moins mordant fut le seul puni, & le fut après sa mort.

Saint-Evremond, retiré en angleterre, vécut chez une nation libre & philosophe.

Le marquis de Miremont, son ami, me disait autrefois à Londres, qu'il y avait une autre cause de sa disgrâce, & que Saint-Evre-mont n'avait jamais voulu s'en expliquer.

Le nouveau ministre des finances, sous le simple titre de contrôleur-général, justifia la sévérité de ses poursuites, en rétablissant l'ordre que ses prédécesseurs avaient troublé, & en travaillant sans relâche à la grandeur de l'état.

La cour devint le centre des plaisirs & le modèle des autres cours. Le roi se piqua de donner des fêtes, qui fissent oublier celle de vaux. Il semblait, que la nature prît plaisir alors à produire en France les plus grands hommes dans tous les arts, & à rassembler à la cour ce qu'il y avait jamais eû de plus beau & de mieux fait en hommes & en femmes.

Le roi l'emportait sur tous ses courtisans, par la richesse de sa taille & par la beauté majestueuse de ses traits. Le son de sa voix, noble & touchant, gagnait les cœurs qu'intimidait sa présence. Il avait une démarche, qui ne pouvait convenir qu'à lui & à son rang, & qui eût été ridicule en tout autre. L'embarras, qu'il inspirait à ceux qui lui parlaient, flâtait en secret la complaisance avec laquelle il sentait sa supériorité. Ce vieil officier,
qui

qui se troublait, qui bégüéait en lui demandant une grace, & qui ne pouvant achever son discours, lui dit : " sire, que votre majesté daigne croire, que je ne tremble pas „ ainsi devant vos ennemis : " n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandait.

Le goût de la société n'avait pas encore reçu toute sa perfection à la cour. La reine mère, Anne d'âutriche, commençait à aimer la retraite. La reine régnante savait à peine le français, & la bonté faisait son seul mérite. La princesse d'angleterre, belle-sœur du roi, apporta à la cour les agrémens d'une conversation douce & animée ; soutenue bientôt par la lecture des bons ouvrages & par un goût sûr & délicat. Elle se perfectionna dans la connaissance de la langue, qu'elle écrivait mal encor au tems de son mariage. Elle inspira une émulation d'esprit nouvelle, & introduisit à la cour une politesse & des graces, dont à peine le reste de l'europe avait l'idée. Madame avait tout l'esprit de Charles second son frère, embelli par les charmes de son sexe, par le don & par le désir de plaire. La cour de Louis xiv respirait une galanterie pleine de décence. Celle qui régnait à la cour de Charles second, était plus hardie ; & trop de grossièreté en déshonorait les plaisirs.

Il y eut d'abord entre madame & le roi beaucoup de ces coquetteries d'esprit & de cette intelligence secrète, qui se remarquèrent dans de petites fêtes souvent répétées. Le roi lui envoyait des vers ; elle y répondait. Il arriva que le même homme fut à la fois le confident du roi & de madame dans ce commerce ingénieux. C'était le marquis de Dangeau. Le roi le chargeait d'écrire pour lui ; & la princesse l'engageait à répondre au roi. Il les servit ainsi tous deux, sans laisser soupçonner à l'un, qu'il fût employé par l'autre ; & ce fut une des causes de sa fortune.

Cette intelligence jeta des alarmes dans la famille royale. Le roi réduisit l'éclat de ce commerce à un fonds d'estime & d'amitié, qui ne s'altéra jamais. Lorsque madame fit depuis travailler Racine & Corneille à la tragédie de *bérénice*, elle avait en vuë non seulement la rupture du roi avec la connétable Colonne, mais le frein qu'elle-même avait mis à son propre penchant, de peur qu'il ne devînt dangereux. Louis XIV est assez désigné dans ces deux vers de la *bérénice* de Racine :

*Qu'en quelque obscurité, que le ciel l'eût fait
naître,*

Le monde en le voyant eût reconnu son maître
Ces

Ces amusemens firent place à la passion plus sérieuse & plus suivie, qu'il eut pour mademoiselle de la Valière, fille d'honneur de madame. Il goûta avec elle le bonheur rare d'être aimé uniquement pour lui-même. Elle fut deux ans l'objet caché de tous les amusemens galans, & de toutes les fêtes que le roi donnait. Un jeune valet de chambre du roi, nommé Belloc, composa plusieurs récits qu'on mêlait à des danses, tantôt chez la reine, tantôt chez madame; & ces récits exprimaient avec mystère le secret de leurs cœurs, qui cessa bientôt d'être un secret.

Tous les divertissemens publics, que le roi donnait, étaient autant d'hommages à sa maîtresse. On fit en 1662 un carrousel, non pas dans la place royale (comme le dit l'histoire de la Hode ou la Motte sous le nom de la Martinière: cette place n'y est pas propre;) mais vis-à-vis les tuileries, dans une vaste enceinte, qui en a retenu le nom de la place du carrousel. Il y eut cinq quadrilles. Le roi était à la tête des romains; son frère, des persans; le prince de Condé, des turcs; le duc d'Enguien son fils, des indiens; le duc de Guise, des américains. Ce duc de Guise était petit-fils du balafre. Il s'était rendu célèbre dans le monde, par l'audace mal-

heureuse avec laquelle il avait entrepris de se rendre maître de naples. Sa prison, ses duels, ses amours romanesques, ses profusions, ses aventures, le rendaient singulier en tout. Il semblait être d'un autre siècle. On disait de lui, en le voyant courir avec le grand Condé: *voilà les héros de l'histoire & de la fable.*

La reine mère, la reine régnante, la reine d'angleterre veuve de Charles second, oubliant alors ses malheurs, étaient sous un dais à ce spectacle. Le comte de Sault, fils du duc de Lesdiguières, remporta le prix, & le reçut des mains de la reine mère. Ces fêtes ranimèrent plus que jamais le goût des devises & des emblèmes, que les tournois avaient mis autrefois à la mode, & qui avaient subsisté après eux.

Un antiquaire, nommé d'Ouvrier, imagina alors pour Louis xiv, l'emblème d'un soleil dardant ses rayons sur un globe avec ces mots, *nec pluribus impar.* L'idée était un peu imitée d'une devise espagnole, faite pour Philippe second, & plus convenable à ce roi qui possédait la plus belle partie du nouveau monde & tant d'états dans l'ancien, qu'à un jeune roi de france qui ne donnait encor que des espérances. Cette devise eut un succès prodigieux. Les armoiries du roi, les

les meubles de la couronne, les tapisseries, les sculptures, en furent ornées. Le roi ne la porta jamais dans les carroufels. On a reproché injustement à Louis XIV le faste de cette devise, comme s'il l'avait choisie lui-même; & elle a été peut-être plus justement critiquée pour le fond. Le corps ne représente pas ce que la légende signifie; & cette légende n'a pas un sens assez clair & assez déterminé. Ce qu'on peut expliquer de plusieurs manières, ne mérite d'être expliqué d'aucune. Les devises, ce reste de l'ancienne chevalerie, peuvent convenir à des fêtes, & ont de l'agrément, quand les allusions sont justes, nouvelles & piquantes. Il vaut mieux n'en point avoir, que d'en souffrir de mauvaises & de basses, comme celle de Louis douze; c'était un porc-épic avec ces paroles *qui s'y frotte, s'y pique*. Les devises sont par rapport aux inscriptions, ce que sont des mascarades en comparaison des cérémonies augustes.

La fête de Versailles en 1664 surpassa celle du carroufel, par sa singularité, par sa magnificence; & par les plaisirs de l'esprit, qui se mêlant à la splendeur de ces divertissemens, y ajoutaient un goût & des graces dont aucune fête n'avait encor été embellie. Versailles commençait à être un séjour délicieux,

cieux, sans approcher de la grandeur dont il fut depuis.

Le cinq mai, le roi y vint avec une cour composée de six-cent personnes, qui furent défraiées avec leur suite, aussi bien que tous ceux qui servirent aux apprêts de ces enchantemens. Il ne manqua jamais à ces fêtes, que des monumens construits exprès pour les donner, tels qu'en élevèrent les grecs & les romains. Mais la promptitude, avec laquelle on construisit des théâtres, des amphithéâtres, des portiques, ornés avec autant de magnificence que de goût, était une merveille qui ajoutait à l'illusion, & qui diversifiée depuis en mille manières, augmentait encor le charme de ces spectacles.

Il y eut d'abord une espèce de carrousel. Ceux qui devaient courir, parurent le premier jour comme dans une revue ; ils étaient précédés de hérauts-d'armes, de pages, d'écuiers, qui portaient leurs devises & leurs boucliers ; & sur ces boucliers étaient écrits en lettres d'or des vers composés par Périgni & par Benferade. Ce dernier surtout avait un talent singulier pour ces pièces galantes, dans lesquelles il faisait toujours des allusions délicates & piquantes, aux caractères des personnes, aux personnages de l'antiquité ou de la fable qu'on représentait, &
aux

aux passions qui animaient la cour. Le roi représentait Roger : tous les diamans de la couronne brillaient sur son habit & sur le cheval qu'il montait. Les reines & trois-cent dames, sous des arcs de triomphe, voiaient cette entrée.

Le roi, parmi tous les regards attachés sur lui, ne distinguait que ceux de mademoiselle de la Valière. La fête était pour elle seule ; elle en jouissait, confonduë dans la foule.

La cavalcade était suivi d'un char doré de dix-huit pieds de haut, de quinze de large, de vingt-quatre de long, représentant le char du soleil. Les quatre âges d'or, d'argent, d'airain & de fer, les signes célestes, les saisons, les heures, suivaient à pied ce char. Tout était caractérisé. Des bergers portaient les pièces de la barrière, qu'on ajustait au son des trompettes, auxquelles succédaient par intervalles les musettes & les violons. Quelques personnages qui suivaient le char d'Apollon, vinrent d'abord réciter aux reines, des vers convenables au lieu, au tems & aux personnes. Les courses finies, & la nuit venuë, quatre-mille gros flambeaux éclairèrent l'espace, où se donnaient les fêtes. Des tables y furent servies par deux-cent personnages, qui représentaient les saisons, les faunes,

nes, les sylvains, les dryades, avec des pasteurs, des vendangeurs, des moissonneurs. Pan & Diane avançaient sur une montagne mouvante, & en descendirent pour faire poser sur les tables ce que les campagnes & les forêts produisent de plus délicieux. Derrière les tables en demi cercle, s'éleva tout d'un coup un théâtre chargé de concertans. Les arcades, qui entouraient la table & le théâtre, étaient ornées de cinq-cent girandoles vertes & argent, qui portaient des bougies; & une balustrade dorée fermait cette vaste enceinte.

Ces fêtes, si supérieures à celles qu'on invente dans les romans, durèrent sept jours. Le roi remporta quatre fois le prix des jeux, & laissa disputer ensuite aux autres chevaliers, les prix qu'il avait gagnés, & qu'il leur abandonnait.

La comédie de la *princesse d'élide*, quoiqu'elle ne soit pas une des meilleures de Molière, fut un des plus agréables ornemens de ces jeux, par une infinité d'allégories fines sur les mœurs du tems, & par des à-propos qui font l'agrément de ces fêtes, mais qui sont perdus pour la postérité. On était encore très entêté à la cour de l'astrologie judiciaire. Plusieurs princes pensaient par une superstition orgueilleuse, que la nature les distinguait jusqu'à écrire leur destinée dans les astres.

astres. Le duc de savoie Victor Amédée, père de la duchesse de bourgogne, eut un astrologue auprès de lui, même après son abdication. Molière osa attaquer cette illusion dans son ouvrage.

On y voit aussi un fou de cour. Ces misérables étaient encor fort à la mode. C'était un reste de barbarie, qui a duré plus longtemps en allemagne qu'ailleurs. Le besoin des amusemens, l'impuissance de s'en procurer d'agréables & d'honnêtes dans les tems d'ignorance & de mauvais goût, avaient fait imaginer ce triste plaisir, qui dégrade l'esprit humain. Le fou, qui était alors auprès de Louis XIV, avait appartenu au prince de Condé. Il s'appellait l'Angeli. Le comte de Grammont disait, que de tous les fous qui avaient suivi monsieur le prince, il n'y avait que l'Angeli qui eût fait fortune. Ce bouffon ne manquait pas d'esprit. C'est lui qui dit, *qu'il n'allait pas au sermon, parce qu'il n'aimait pas le brailler, & qu'il n'entendait pas le raisonner.*

La farce du *mariage forcé* fut aussi jouée à cette fête. Mais ce qu'il y eut de véritablement admirable, ce fut la première représentation des trois premiers actes du *tartuffe*. Le roi voulut voir ce chef-d'œuvre, avant même qu'il fût achevé. Il le protégea depuis

depuis contre les faux dévots, qui voulurent intéresser la terre & le ciel pour le supprimer; & il subsistera, comme on l'a déjà dit ailleurs, tant qu'il y aura en France du goût & des hypocrites.

La pluspart de ces solennités brillantes ne sont souvent que pour les yeux & les oreilles. Ce qui n'est que pompe & magnificence passe en un jour; mais quand des chefs-d'œuvres de l'art, comme le tartuffe, sont l'ornement de ces fêtes, elles laissent après elles une éternelle mémoire.

On se souvient encor de plusieurs traits de ces allégories de Benferade, qui ornaient les ballets de ce tems-là. Je ne citerai que ce vers pour le roi représentant le soleil.

*Je doute qu'on le prenne avec vous sur le
ton*

De Daphne ni de Phaëton.

*Lui trop ambitieux, elle trop inhumaine:
Il n'est point là de piège, où vous puissiez
donner;*

*Le moien de s'imaginer,
Qu'une femme vous fuie, & qu'un homme
vous mène?*

La principale gloire de ces amusemens, qui perfectionnaient en France le goût, la politesse & les talens, venait de ce qu'ils ne dérobaient

robaient rien aux travaux assidus du monarque. Sans ces travaux, il n'aurait fû que tenir une cour : il n'aurait pas fû régner ; & si les plaisirs magnifiques de cette cour avaient insulté à la misère du peuple, ils n'eussent été qu'odieux. Mais le même homme qui avait donné ces fêtes , avait donné du pain au peuple dans la disette de 1662 ; il avait fait venir des grains , que les riches achetèrent à vil prix , & dont il fit des dons aux pauvres familles à la porte du louvre : il avait remis au peuple trois-millions de tailles : nulle partie de l'administration intérieure n'était négligée ; son gouvernement était respecté au dehors. Le roi d'espagne obligé de lui céder la prééance , le pape forcé de lui faire satisfaction , dunkerque ajouté à la france par un marché glorieux à l'acquéreur & honteux pour le vendeur ; enfin toutes ses démarches depuis qu'il tenait les rênes , avaient été ou nobles ou utiles : il était beau après cela de donner des fêtes.

Le légat à *latere*, Chigi, neveu du pape Alexandre VII, venant au milieu de toutes les réjouissances de versailles faire satisfaction au roi de l'attentat des gardes du pape , étala à la cour un spectacle nouveau. Ces grandes cérémonies sont des fêtes pour le public. Les honneurs qu'on lui fit , rendaient la sa-

tisfaction plus éclatante. Il reçut sous un dais les respects des cours supérieures, du corps de ville, du clergé. Il entra dans paris au bruit du canon, ayant le grand Condé à sa droite & le fils de ce prince à sa gauche, & vint dans cet appareil s'humilier, lui, rome & le pape, devant un roi qui n'avait pas encore tiré l'épée. Il dîna avec le roi après l'audience; & on ne fut occupé que de le traiter avec magnificence, & de lui procurer des plaisirs. On traita depuis le doge de gènes avec moins d'honneurs, mais avec ce même empressement de plaire, que le roi concilia toujours avec ses démarches altières.

Tout cela donnait à la cour de Louis XIV, un air de grandeur qui éclipsait toutes les autres cours de l'europe. Il voulait que cet éclat, attaché à sa personne, rejettât sur tout ce qui l'environnait; que tous les grands fussent honorés, & qu'aucun ne fût puissant, à commencer par son frère & par monsieur le prince. C'est dans cette vue, qu'il jugea en faveur des pairs leur ancienne querelle avec les présidens du parlement. Ceux-ci prétendaient devoir opiner avant les pairs, & s'étaient mis en possession de ce droit. Il régla dans un conseil extraordinaire, que les pairs opineraient aux lits de justice, en présence du roi, avant les présidens; comme
s'il

s'ils ne devaient cette prérogative qu'à sa présence ; & il laissa subsister l'ancien usage dans les assemblées qui ne sont pas des lits de justice.

Pour distinguer les principaux courtisans, il avait inventé des casques bleués, brodés d'or & d'argent. La permission de les porter était une grande grace pour des hommes que la vanité mène. On les demandait presque comme le colier de l'ordre. On peut remarquer, puisqu'il est ici question de petits détails, qu'on portait alors des casques par dessus un pourpoint orné de rubans ; & sur cette casaque passait un baudrier, auquel pendait l'épée. On avait une espèce de rabat à dentelles, & un chapeau orné de deux rangs de plumes. Cette mode, qui dura jusqu'à l'année 1684, devint celle de toute l'europe, excepté de l'Espagne & de la Pologne. On se piquait déjà d'imiter presque partout la cour de Louis XIV.

Il établit dans sa maison un ordre qui dure encore ; régla les rangs & les fonctions ; créa des charges nouvelles auprès de sa personne, comme celle de grand-maître de la garde-robe. Il rétablit les tables instituées par François premier, & les augmenta. Il y en eut douze pour les officiers cominénçaux, servies avec autant de propreté & de profu-

sion que celles de beaucoup de souverains : il voulait que les étrangers y fussent tous invités : cette attention dura pendant tout son règne. Il en eut une autre plus recherchée & plus polie encore. Lorsqu'il eut fait bâtir les pavillons de marli en 1679, toutes les dames trouvaient dans leur appartement une toilette complète ; rien de ce qui appartient à un luxe cominode n'était oublié : quiconque était du voiage, pouvait donner des repas dans son appartement : on y était servi avec la même délicatesse que le maître. Ces petites choses n'acquièrent du prix, que quand elle sont soutenues par les grandes. Dans tout ce qu'il faisait, on voyait de la splendeur & de la générosité. Il faisait présent de deux-cent-mille francs aux filles de ses ministres à leur mariage.

Ce qui lui donna dans l'europe le plus d'éclat, ce fut une libéralité qui n'avait point d'exemple. L'idée lui en vint d'un discours du duc de Saint-aignan, qui lui conta que le cardinal de Richelieu avait envoyé des présens à quelques savans étrangers, qui avaient fait son éloge. Le roi n'attendit pas qu'il fût loué ; mais fût de mériter de l'être, il recommanda à ses ministres, Lionne & Colbert, de choisir un nombre de français & d'étrangers distingués dans la littérature, aus-
quels

quels il donnerait des marques de sa générosité. Lionne aiant écrit dans les pays étrangers, & s'étant fait instruire autant qu'on le peut dans cette matière si délicate, où il s'agit de donner des préférences aux contemporains, on fit d'abord une liste de soixante personnes : les uns eurent des présens, les autres des pensions, selon leur rang, leurs besoins, & leur mérite. Le bibliothécaire du vatican, Allati, le comte Graziani secrétaire d'état du duc de Modène, le célèbre Viviani mathématicien du grand-duc de florence, Vossius l'historiographe des provinces-unies, l'illustre mathématicien Huygens, un résident hollandais en suède ; enfin jusqu'à des professeurs d'altorf & de helmstadt, villes presque inconnuës des français, furent étonnés de recevoir de lettres de monsieur Colbert, par lesquelles il leur mandait, que si le roi n'était pas leur souverain, il les priait d'agréer qu'il fût leur bienfaiteur. Les expressions de ces lettres étaient mesurées sur la dignité des personnes ; & toutes étaient accompagnées, ou de gratifications considérables, ou de pensions.

Parmi les français, on fut distinguer Racine, Quinault, Fléchier depuis évêque de nîmes, encor fort jeunes ; ils eurent des présens. Il est vrai que Chapelain & Cotin eu-

rent des pensions ; mais c'était principalement Chapelain que le ministre Colbert avait consulté. Ces deux hommes, d'ailleurs si décriés pour la poésie, n'étaient pas sans mérite. Chapelain avait une littérature immense ; & ce qui peut surprendre, c'est qu'il avait du goût, & qu'il était un des critiques les plus éclairés. Il y a une distance immense de tout cela au génie. La science & l'esprit conduisent un artiste, mais ne le forment en aucun genre. Personne en France n'eut plus de réputation de son tems, que Ronfard & Chapelain. C'est qu'on était barbare dans le tems de Ronfard, & qu'à peine on sortait de la barbarie dans celui de Chapelain. Costar, le compagnon d'étude de Ballac & de Voiture, appelle Chapelain le premier des poètes héroïques.

Boileau n'eut point de part à ces libéralités ; il n'avait encor fait que des satires ; & l'on fait que ses satires attaquaient les mêmes savans que le ministre avait consultés. Le roi le distingua quelques années après, sans consulter personne.

Les présents, faits dans les pays étrangers, furent si considérables, que Viviani fit bâtir à Florence une maison, des libéralités de Louis XIV. Il mit en lettres d'or sur le frontispice, *ades a deo data* : allusion au surnom de

de *dieu-donné*, dont la voix publique avait nommé ce prince à sa naissance.

On se figure aisément l'effet qu'eut dans l'europe cette magnificence extraordinaire ; & si on considère tout ce que le roi fit bientôt après de mémorable, les esprits les plus sévères & les plus difficiles doivent souffrir les éloges inmodérés, qu'on lui prodigua. Les français ne furent pas les seuls qui le louèrent. On prononça douze panégyriques de Louis XIV en diverses villes d'italie ; & le marquis Zampieri les lui envoya reliés avec des filigranes d'or.

Il continua toujours à répandre ses bienfaits sur les lettres & sur les arts. Des gratifications particulières d'environ quatre-mille louis d'or à Racine, la fortune de Despréaux, celle de Quinault, sur-tout celle de Lulli & de tous les artistes qui lui consacrèrent leurs travaux, en sont de preuves. Il donna même mille louis à Benferade, pour faire graver les tailles douces de ses *métamorphoses* d'Ovide en rondeaux : libéralité mal appliquée, qui prouve seulement la générosité du souverain. Il récompensait dans Benferade, le petit mérite qu'il avait eû dans ses ballets.

Plusieurs écrivains ont attribué uniquement à Colbert cette protection donnée aux arts, & cette magnificence de Louis XIV.

Mais il n'eut d'autre mérite en cela que de seconder la magnanimité & le goût de son maître. Ce ministre qui avait un très grand génie pour les finances, la commerce, la navigation, la police générale, n'avait pas dans l'esprit ce goût & cette élévation du roi, il s'y prêtait avec zèle & était loin de lui inspirer ce que la nature donne.

On ne voit pas après cela, sur quel fondement quelques écrivains ont reproché l'avarice à ce monarque, Un prince, qui a des domaines absolus séparés des revenus de l'état, peut être avare comme un particulier; mais un roi de France, qui n'est réellement que le dispensateur de l'argent de ses sujets, ne peut guères être atteint de ce vice. L'attention & la volonté de récompenser peuvent lui manquer; mais c'est ce qu'on ne peut reprocher à Louis XIV.

Dans le tems même qu'il commençait à encourager les talens, par tant de bienfaits, l'usage que le comte de Bussi fit des siens, fut rigoureusement puni. On le mit à la bastille en 1665. Les amours des gaules furent le prétexte de sa prison. La véritable cause était cette chanson, où le roi était trop compromis, & dont on renouvela alors le souvenir, pour perdre Bussi à qui on l'imputait.

Que

*Que deodatus est heureux,
De baiser ce bec amoureux,
Qui d'une oreille à l'autre va!*

Ses ouvrages n'étaient pas assez bons, pour compenser le mal qu'ils lui firent. Il parlait purement sa langue : il avait du mérite, mais plus d'amour-propre encore ; & il ne se servit guères de ce mérite, que pour se faire des ennemis. Louis XIV aurait agi généreusement, s'il lui avait pardonné : il vengea son injure personnelle, en paraissant céder au cri public. Cependant le comte de Bussi fut relâché au bout de dix-huit mois ; mais il fut dans la disgrâce tout le reste de sa vie, protestant en vain à Louis XIV une tendresse, que ni le roi, ni personne ne croiait sincère.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.*Suite des particularités & anecdotes.*

A la gloire, aux plaisirs, à la grandeur, à la galanterie, qui occupaient les premières années de ce gouvernement, Louis XIV voulut joindre les douceurs de l'amitié; mais il est difficile à un roi, de faire des choix heureux. De deux hommes auxquels il marqua le plus de confiance, l'un le trahit indignement, l'autre abusa de sa faveur. Le premier était le marquis de Vardes, confident du goût du roi pour madame de la Valière. On fait que des intrigues de cour le firent chercher à perdre madame de la Valière, qui par sa place devait avoir des jalousies, & qui par son caractère ne devait point avoir d'ennemis. On fait qu'il osa, de concert avec le comte de Guiche & la comtesse de Soissons, écrire à la reine régnante une lettre contrefaite, au nom du roi d'Espagne son père. Cette lettre apprenait à la reine ce qu'elle devait ignorer, & ce qui ne pouvait que troubler la paix de la maison royale. Il ajouta à cette perfidie la méchanceté de faire tomber les soupçons sur les

les plus honnêtes gens de la cour, le duc & la duchesse de Navailles. Ces deux personnes innocentes furent sacrifiées au ressentiment du monarque trompé. L'atrocité de la conduite de Vardes fut trop tard connue ; & Vardes, tout criminel qu'il était, ne fut guères plus puni que les innocens qu'il avait accusés, & qui furent obligés de se défaire de leurs charges, & de quitter la cour.

L'autre favori était le comte depuis duc de Lauzun, tantôt rival du roi dans ses amours passagers, tantôt son confident, & si connu depuis par ce mariage qu'il voulut faire trop publiquement avec mademoiselle & qu'il fit ensuite secrètement malgré la parole donnée à son maître.

Le roi, trompé dans ses choix, dit qu'il avait cherché des amis, & qu'il n'avait trouvé que des intrigans. Cette connaissance malheureuse des hommes, qu'on acquiert trop tard, lui faisait dire aussi : *toutes les fois que je donne une place vacante, je fais cent mécontents & un ingrat.*

Ni les plaisirs, ni les embellissemens des maisons royales & de paris, ni les soins de la police du royaume, ne discontinuèrent pendant la guerre de 1666.

Le roi dansa dans les ballets jusqu'en 1670. Il avait alors trente-deux ans. On joua devant

vant lui à saint - germain , la tragédie de *Britannicus* ; il fut frappé de ces vers :

*Pour mérite premier, pour vertu singulière,
Il excelle à trainer un char dans la carrière,*

*A disputer des prix indignes de ses mains,
A se donner lui - même en spectacle aux
romains.*

Dès-lors il ne dansa plus en public : & le poète réforma la monarchie. Son union avec madame le duchesse de la Valière subsistait toujours, malgré les infidélités fréquentes qu'il lui faisait. Ces infidélités lui coûtaient peu de soins. Il ne trouvait guères de femmes qui lui résistassent ; & revenait toujours à celle qui par la douceur & par la bonté de son caractère , par un amour vrai & même par les chaînes de l'habitude , l'avait subjugué sans art. Mais dès l'an 1669, elle s'aperçut que madame de Montespan prenait de l'ascendant ; elle combattit avec sa douceur ordinaire ; elle supporta le chagrin d'être témoin long - tems du triomphe de sa rivale : & sans presque se plaindre , elle se crut encor heureuse dans sa douleur , d'être considérée du roi qu'elle aimait toujours , & de le voir sans en être aimée.

Enfin,

Enfin, en 1675 elle embrassa la ressource des ames tendres, ausquelles il faut des sentimens profonds qui les subjuguent. Elle crut que dieu seul pouvait succéder dans son cœur à son amant. Sa conversion fut aussi célèbre que sa tendresse. Elle se fit carmélite à paris, & persévéra. Se couvrir d'un cilice, marcher pieds nuds, jeuner rigoureusement, chanter la nuit au chœur dans une langue inconnuë; tout cela ne rebuta point la délicatesse d'une femme accoutumée à tant de gloire, de mollesse & de plaisirs. Elle vécut dans ces austérités depuis 1675 jusqu'en 1710. sous le nom de sœur Louise de la miséricorde. Un roi, qui punirait ainsi la personne la plus coupable, serait un tyran; & c'est ainsi que tant de femmes se sont punies d'avoir aimé. Il n'y a presque point d'exemples de politiques qui aient pris ce parti rigoureux. Les crimes de la politique sembleraient cependant exiger plus d'expiations que les faiblesses de l'amour; mais ceux qui gouvernent les ames, n'ont guères d'empire que sur les faibles.

On fait que quand on annonça à sœur Louise de la miséricorde la mort du duc de Vermandois qu'elle avait eû du roi, elle dit; *je dois pleurer sa naissance encor plus que sa mort.* Il lui resta une fille, qui fut de tous les

les enfans du roi la plus ressemblante à son père, & qui épousa le prince Armand de Conti petit-neveu du grand Condé.

Cependant la marquise de Montespan jouissait de sa faveur, avec autant d'éclat & d'empire que madame de la Valière avait eû de modestie.

Tandis que madame de la Valière & madame de Montespan se disputaient encor la première place dans le cœur du roi, toute la cour était occupée d'intrigues d'amour. Louvois même était sensible. Parmi plusieurs maîtresses qu'eut ce ministre, dont le caractère dur semblait si peu fait pour l'amour il y eut une madame du Frénoi, femme d'un de ses commis, pour laquelle il eut depuis le crédit de faire ériger une charge chez la reine : on la fit dame du lit : elle eut les grandes entrées. Le roi, en favorisant ainsi jusqu'aux goûts de ses ministres, voulait justifier les siens.

C'est un grand exemple du pouvoir des préjugés & de la coûtume, qu'il fût permis à toutes les femmes mariées d'avoir des amans, & qu'il ne le fût pas à la petite-fille de Henri quatre, d'avoir un mari. Mademoiselle, après avoir refusé tant de souverains, après avoir eû l'espérance d'épouser Louis XIV, volut faire à quarante trois ans la
la

la fortune d'un gentilhomme. Elle obtint la permission d'épouser Péguilin du nom de Caumont, comte de Lausun, capitaine d'une des deux compagnies des cent gentilshommes au bec-de-corbin qui ne subsistent plus, & pour qui le roi avait créé la charge de colonel-général des dragons. Il y avait cent exemples de princesses, qui avaient épousé des gentilhommes : les empereurs romains donnaient leurs filles à des sénateurs : les filles des souverains de l'asie, plus puissans & plus despotiques qu'un roi de France, n'épousent jamais que des esclaves de leurs pères.

Mademoiselle donnait tous les biens, estimés vingt-millions, au comte de Lausun ; quatre duchez, la souveraineté de dombes, le comté d'eu, le palais d'orléans qu'on nomme le luxembourg. Elle ne se réservait rien, abandonnée toute entière à l'idée flatteuse de faire à ce qu'elle aimait une plus grande fortune, qu'aucun roi n'en a fait à aucun sujet. Le contrat était dressé. Lausun fut un jour duc de Montpensier. Il ne manquait plus que la signature. Tout était prêt, lorsque le roi, assailli par les représentations des princes, des ministres, des ennemis d'un homme trop heureux, retira la parole & défendit cette alliance. Il avait

avait écrit aux cours étrangères pour annoncer le mariage ; il écrivit la rupture. On le blâma de l'avoir permis ; on le blâma de l'avoir défendu. Il pleura de rendre mademoiselle malheureuse. Mais ce même prince, qui s'était attendri en lui manquant de parole, fit enfermer Lauzun, en novembre 1670, au château de pignerol, pour avoir épousé en secret la princesse, qu'il lui avait permis quelques mois auparavant d'épouser en public. Il fut enfermé dix années entières. Il y a plus d'un royaume, où un monarque n'a pas cette puissance : ceux qui l'ont, sont plus chéris quand ils n'en font pas d'usage. Le citoyen, qui n'offense point les loix de l'état, doit-il être puni si sévèrement par celui qui représente l'état ? n'y a-t-il pas une très grande différence entre déplaire à son souverain, & trahir son souverain ? un roi doit-il traiter un homme plus durement que la loi ne le traiterait ?

Ceux qui ont écrit * que madame de Montespan, après avoir empêché le mariage, irritée contre le comte de Lauzun qui
écla-

* L'origine de cette imputation, qu'on trouve dans tant d'historiens, vient du *segraisiana*. C'est un recueil posthume de quelques conversations de ségrais, presque toutes falsifiées. Il est plein de contradictions ; & l'on fait qu'aucun de ces *ava* ne mérite de créance.

éclatait en reproches violens, exigea de Louis XIV cette vengeance, ont fait bien plus de tort à ce monarque. Il y aurait eû à la fois de la tyrannie & de la pusillanimité, à sacrifier à la colère d'une femme, un brave homme, un favori, qui privé par lui de la plus grande fortune, n'aurait fait d'autre faute que de s'être trop plaint de madame de Montespan. Qu'on pardonne ces réflexions : les droits de l'humanité les arrachent. Mais en même tems l'équité veut que Louis XIV, n'ayant fait dans tout son règne aucune action de cette nature, on ne l'accuse pas d'une injustice si cruelle. C'est bien assez qu'il ait puni avec tant de sévérité, un mariage clandestin, une liaison innocente, qu'il eût mieux fait d'ignorer. Retirer sa faveur était très juste. La prison était trop dure.

Ceux qui ont douté de ce mariage secret, n'ont qu'à lire attentivement les mémoires de mademoiselle. Ces mémoires apprennent ce qu'elle ne dit pas. On voit que cette même princesse, qui s'était plainte si amèrement au roi de la rupture de son mariage, n'osa se plaindre de la prison de son mari. Elle avouë qu'on la croiait mariée; elle ne dit point qu'elle ne l'était pas : & quand il n'y aurait que ces paroles : *je ne peux ni ne dois changer pour lui* : elles seraient décisives.

Laufun & Fouquet furent étonnés de se rencontrer dans la même prison ; mais Fouquet surtout, qui dans sa gloire & dans sa puissance avait vu de loin Péguilin dans la foule comme un gentil-homme de province sans fortune, le crut fou, quand celui-ci lui conta qu'il avait été le favori du roi, & qu'il avait eu la permission d'épouser la petite-fille de Henri IV, avec tous les biens & les titres de la maison de Montpensier.

Après avoir languï dix ans en prison, il en sortit enfin.* Mais ce ne fut qu'après que madame de Montespan eut engagé demoiselle à donner la souveraineté de doubles & le comté d'Eu, au duc du Maine encore enfant, qui les posséda après la mort de cette princesse. Elle ne fit cette donation, que dans l'espérance que monsieur de Laufun serait reconnu pour son époux ; elle se trompa : le roi lui permit seulement de donner à ce mari secret & infortuné les terres de saint-fargeau & de thiers, avec d'autres revenus considérables que Laufun ne trouva pas suffisans. Elle fut réduite à être secrètement sa femme, & à n'en être pas bien traitée en public. Malheureuse à la cour, malheureuse chez elle, ordinaire effet des passions ; elle mourut en 1693. *

Pour

* On a imprimé à la fin de ses mémoires, une
histoi-

Pour le comte de Lauzun, il passa ensuite en angleterre en 1688. Toujours destiné aux aventures extraordinaires, il conduisit en france la reine épouse de Jacques second, & son fils au berceau. Il fut fait duc. Il commanda en irlande avec peu de succès, & revint avec plus de réputation attachée à ses aventures, que de considération personnelle. Nous l'avons vu mourir fort âgé, & oublié, comme il arrive à tous ceux qui n'ont eû que de grands événemens sans avoir fait de grandes choses.

Cependant madame de Montespan était toute puissante dès le commencement des intrigues dont on vient de parler.

Athénaïs de Mortemar femme du marquis de Montespan, sa sœur aînée la marquise de Thiange, & sa cadette pour qui elle obtint l'abbaye de Fontévrard, étaient les plus belles femmes de leur tems; & toutes trois joignaient à cet avantage, des agrémens singuliers dans l'esprit. Le duc de Vivonne leur frère, maréchal de france, était aussi un des hommes de la cour, qui avait le plus de

D 2

goût

histoire des amours de mademoiselle & de monsieur de Lauzun. C'est l'ouvrage de quelque valet de chambre. On y a joint des vers, dignes de l'histoire & de toutes les inepties qu'on était en possession d'imprimer en hollande.

goût & de lecture. C'était lui à qui le roi disait un jour : *mais à quoi sert de lire ?* Le duc de Vivonne répondit. " la lecture fait à „ l'esprit, ce que vos perdrix font à mes jou- „ es. " C'est qu'il avait de l'embonpoint & de belles couleurs.

Ces quatre personnes plaisaient universellement par un tour singulier de conversation mêlé de plaisanterie, de naïveté & de finesse, qu'on appelait l'esprit des Mortemar. Elles écrivaient toutes avec une légèreté & une grace particulière. On voit par-là, combien est ridicule ce conte que j'ai entendu encor renouveler, que madame de Montespan était obligée de faire écrire ses lettres au roi par madame Scarron ; & que c'est là ce qui en fit sa rivale, & sa rivale heureuse.

Madame Scarron, depuis madame de Maintenon, avait à la vérité plus de lumières acquises par la lecture ; sa conversation était plus douce, plus insinuante. Il y a des lettres d'elle, écrites d'une élégance qui étonne. Mais madame de Montespan n'avait besoin d'emprunter l'esprit de personne ; & elle fut long-tems favorite, avant que madame de Maintenon lui fût présentée.

Le triomphe de madame de Montespan éclata au voyage que le roi fit en flandre en 1670. La ruine des hollandais fut préparée
dans

dans ce voiage, au milieu des plaisirs. Ce fut une fête continuelle, dans l'appareil le plus pompeux.

Le roi, qui fit tous ses voiajes de guerre à cheval, fit celui-ci pour la première fois dans un carosse à glaces. Les chaises de poste n'étaient point encor inventées. La reine, *madame* sa belle sœur, la marquise de Montespan, étaient dans cet équipage superbe, suivi de beaucoup d'autres ; & quand madame de Montespan allait seule, elle avait quatre gardes du corps aux portières de son carosse. Le dauphin arriva ensuite avec sa cour, mademoiselle avec la sienne : c'était avant la fatale aventure de son mariage : elle partageait en paix tous ces triomphes, & voyait avec complaisance son amant favori du roi, à la tête de sa compagnie des gardes. On faisait porter dans les villes où l'on couchait, les plus beaux meubles de la couronne. On trouvait dans chaque ville un bal masqué ou paré, ou des feux d'artifice. Toute la maison de guerre accompagnait le roi, & toute la maison de service précédait ou suivait. Les tables étaient tenues comme à saint-germain. La cour visita dans cette pompe toutes les villes conquises. Les principales dames de bruxelles, de gand, venaient voir cette magnificence. Le roi les invitait à sa table ; il leur

faisait des présens pleins de galanterie. Tous les officiers des troupes en garnison recevaient des gratifications. Il en coûta plusieurs fois quinze-cent louis d'or par jour en libéralités.

Tous les honneurs, tous les hommages, étaient pour madame de Montespan, excepté ce que le devoir donnait à la reine. Cependant cette dame n'était pas du secret. Le roi savait distinguer les affaires d'état, des plaisirs.

Madame, seule chargée de l'union des deux rois & de la destruction de la hollande, s'embarqua à dunkerque sur la flotte du roi d'angleterre, Charles second son frère, avec une partie de la cour de france. Elle menait avec elle mademoiselle de Kerowal, depuis duchesse de Portsmouth, dont la beauté égalait celle de madame de Montespan. Elle fut depuis en angleterre, ce que madame de Montespan était en france, mais avec plus de crédit. Le roi Charles fut gouverné par elle, jusqu'au dernier moment de sa vie; & quoique souvent infidèle, il fut toujours maîtrisé. Jamais femme n'a conservé plus longtemps sa beauté; nous lui avons vu à l'âge de près de soixante & dix ans, une figure encore noble & agréable, que les années n'avaient point flétrie.

Ma-

Madame alla voir son frère à cantorbéry, & revint avec la gloire du succès. Elle en jouissait, lorsqu'une mort subite & douloureuse l'enleva à l'âge de vingt-six ans, le 30 juin 1670. La cour fut dans une douleur & dans une consternation que le genre de mort augmentait. Cette princesse s'était crue, empoisonnée. L'ambassadeur d'angleterre, Montaigu, en était persuadé; la cour n'en doutait pas: & toute l'europe le disait. Un des anciens domestiques de la maison de son mari, m'a nommé celui, qui (selon lui) donna le poison. „Cet homme, me disait-
„il, qui n'était pas riche, se retira immé-
„diatement après en normandie, où il ache-
„ta une terre dans laquelle il vécut long-
„tems avec opulence. Ce poison (ajoutait-
„il) était de la poudre de diamant mise au
„lieu de sucre dans des fraises.“ La cour
& la ville pensèrent que madame avait été empoisonnée dans un verre d'eau de chieorée, après lequel elle éprouva d'horribles douleurs, & bientôt les convulsions de la mort. Mais la malignité humaine & l'amour de l'extraordinaire furent les seules raisons de cette persuasion générale. Le verre d'eau ne pouvait être empoisonné, puisque madame de la Fayette & une autre personne burent le reste sans ressentir la plus légère in-

commodité. La poudre de diamant n'est pas plus un venin, que la poudre de corail. Il y avait long-tems que madame était malade d'un abcès qui se formait dans le foie. Elle était très mal-saine, & même avait accouché d'un enfant absolument pourri. Son mari, trop soupçonné dans l'europe, ne fut ni avant ni après cet événement accusé d'aucune action qui eût de la noirceur : & on trouve rarement des criminels qui n'aient fait qu'un grand crime. Le genre humain ferait trop malheureux, s'il était aussi commun de commettre des choses atroces, que de les croire.

On prétendit, que le chevalier de Lorraine favori de monsieur, pour se vanger d'un exil & d'une prison que sa conduite coupable auprès de madame lui avait attiré, s'était porté à cette horrible vengeance. On ne fait pas attention, que le chevalier de Lorraine était alors à rome, & qu'il est bien difficile à un chevalier de malthe de vingt ans, qui est à rome, d'acheter à paris la mort d'une grande princesse.

Il n'est que trop vrai, qu'une faiblesse & une indiscretion du vicomte de Turenne avaient été la première cause de toutes ces ruineurs odieuses, qu'on se plaît encor à réveiller. Il était à soixante ans l'amant de
mada-

madame de Coatquen & sa dupe, comme il l'avait été de madame de Longueville. Il révéla à cette dame le secret de l'état, qu'on cachait au frère du roi. Madame de Coatquen, qui aimait le chevalier de Lorraine, le dit à son amant : celui-ci en avertit monsieur. L'intérieur de la maison de ce prince fut en proie à tout ce qu'ont de plus amer les reproches & les jalousies. Ces troubles éclatèrent avant le voiage de madame. L'amertume redoubla à son retour. Les emportemens de monsieur, les querelles de ses favoris avec les amis de madame, remplirent la maison de confusion & de douleur. Madame, quelque tems avant sa mort, reprochait avec des plaintes douces & attendrissantes, à la marquise Coatquen, les malheurs dont elle était cause. Cette dame, à genoux auprès de son lit & arrosant ses mains de larmes, ne lui répondit que par ces vers de Venceslas :

✠ *J'allais . . . j'étais . . . l'amour a sur
moi tant d'empire ;
Je m'égare, madame, & ne puis que
vous dire . . .*

Le chevalier de Lorraine, auteur de ces dissensions, fut d'abord envoyé par le roi à pierre-encise ; le comte de Marfan de la mai-

son de lorraine, & le marquis depuis maréchal de Villeroi, furent exilés. Enfin on regarda comme la suite coupable de ces démentés, la mort naturelle de cette malheureuse princesse.

Ce qui confirma le public dans le soupçon de poison, c'est que vers ce tems on commença à connaître ce crime en france. On n'avait point employé cette vangeance des lâches dans les horreurs de la guerre civile. Ce crime, par une fatalité singulière, infecta la france dans le tems de la gloire & des plaisirs qui adoucissaient les mœurs, ainsi qu'il se glissa dans l'ancienne rome aux plus beaux jours de la république.

Deux italiens, dont l'un s'appelait Exili, travaillèrent longtems avec un apoticaire allemand nommé Glasèr, à chercher ce qu'on appelle *la pierre philosophale*. Les deux italiens y perdirent le peu qu'ils avaient, & voulurent par le crime réparer le tort de leur folie. Ils vendirent secrètement des poisons. La confession, le plus grand frein de la méchanceté humaine, mais dont on abuse en croiant pouvoir faire des crimes qu'on croit expier ; la confession, dis-je, fit connaître au grand-pénitencier de paris, que quelques personnes étaient mortes empoisonnées. Il en donna avis au gouvernement.

Les

Les deux italiens soupçonnés furent mis à la bastille : l'un des deux y mourut. Exili y resta sans être convaincu ; & du fond de sa prison , il répandit dans paris ces funestes secrets , qui coûtèrent la vie au lieutenant-civil d'Aubrai & à sa famille , & qui firent enfin ériger la chambre des poisons , qu'on nomma *la chambre ardente*.

L'amour fut la première source de ces horribles aventures. Le marquis de Brinvilliers , gendre du lieutenant-civil d'Aubrai , logea chez lui Sainte-croix , * Capitaine de son régiment , d'une trop belle figure. Sa femme lui en fit craindre les conséquences. Le mari s'obstina à faire demeurer ce jeune homme avec sa femme , jeune , belle & sensible. Ce qui devait arriver , arriva : ils s'aimèrent. Le lieutenant-civil , père de la marquise , fut assez sévère & assez imprudent , pour solliciter une lettre de cachet , & pour faire envoier à la bastille le capitaine , qu'il ne fallait envoyer qu'à son régiment. Sainte-croix fut mis malheureusement dans la chambre où était Exili. Cet italien lui apprit à se venger. On en fait les suites qui font frémir.

* L'histoire de Louis XIV , sous le nom de la Martinière , le nomme l'abbé de la Croix. Cette histoire , fautive en tout , confond les noms , les dates & les événemens.

mir. La marquise n'attenta point à la vie de son mari, qui avait eû de l'indulgence pour un amour dont lui-même était la cause; mais la fureur de la vengeance la porta à empoisonner son père, ses deux frères & sa sœur. au milieu de tant de crimes, elle avait de la religion : elle allait souvent à confesse; & même, lorsqu'on l'arrêta dans liège, on trouva une confession générale écrite de sa main, qui servit non pas de preuve contre elle, mais de présomption. Il est faux, qu'elle eût essaié ses poisons dans les hôpitaux, comme le disait le peuple, & comme il est écrit dans les *causes célèbres*, ouvrage d'un avocat sans cause, & fait pour le peuple. Mais il est vrai qu'elle eut, ainsi que Sainte-croix, des liaisons secrètes avec des personnes accusées depuis des mêmes crimes. Elle fut brûlée en 1679, après avoir eû la tête tranchée. Mais depuis 1670, qu'Exili avait commencé à faire des poisons jusqu'en 1680, ce crime infecta paris. On ne peut dissimuler, que Pennautier le receveur-général du clergé, ami de cette femme, fut accusé quelque tems après d'avoir mis ces secrets en usage; & qu'il lui en coûta la moitié de son bien pour supprimer les accusations.

La Voisin, la Vigoureux, un prêtre nommé le Sage, & d'autres, trafiquèrent des secrets

crets d'Exili, sous prétexte d'amuser les âmes curieuses & faibles par des apparitions d'esprits. On crut le crime plus répandu qu'il n'était en effet. La chambre ardente fut établie à l'arsenal près de la bastille en 1680. Les plus grands seigneurs y furent cités : entre autres, deux nièces du cardinal Mazarin, la duchesse de Bouillon, & la comtesse de Soissons mère du prince Eugène. Elles ne furent point décrétées de prise de corps, comme le dit l'histoire de Réboulet. Il ne se trompe pas moins en disant, que la duchesse de Bouillon parut devant les juges avec tant d'amis, qu'elle n'avait rien à craindre, quand même elle eût été coupable. Quels amis dans ce tems-là eussent pu soustraire quelqu'un à la justice ? La duchesse de Bouillon ne fut accusée que d'avoir eû des curiosités ridicules. On imputait des choses plus sérieuses à la comtesse de Soissons, qui se retira à bruxelles. Le maréchal deLuxembourg fut mis à la bastille, & subit un long interrogatoire, après lequel il resta encor quatorze mois en prison. On peut juger quelles rumeurs affreuses toutes ces accusations excitaient dans paris. Le supplice du Feu, dont la Voisin & ses complices furent punis, mirent fin au recherches & aux crimes. Cette abomination ne fut que le partage de quelques

ques particuliers, & ne corrompît point les mœurs douces de la nation : mais elle laissa dans les esprits un penchant funeste à soupçonner des morts naturelles, d'avoir été violentes.

Ce qu'on avait cru de la destinée malheureuse de madame Henriette d'angleterre, on le crut ensuite de sa fille Marie-Louise, qu'on maria en 1679 au roi d'espagne Charles second. Cette jeune princesse partit à regret pour madrid. Mademoiselle avait souvent dit à monsieur, frère du roi : *ne menez pas si souvent votre fille à la cour ; elle sera trop malheureuse ailleurs.* Cette jeune princesse voulait épouser monseigneur. *Je vous fais reine d'espagne*, lui dit le roi, *que pourrais-je de plus pour ma fille ?* “ah ! répondit-elle, vous „ pourriez plus pour votre nièce. „ Elle fut enlevée au monde en 1689, au même âge que sa mère. Il passa pour constant, que le conseil aûtrichien de Charles second voulait se défaire d'elle, parce qu'elle aimait son pays, & qu'elle pouvait empêcher le roi son mari de se déclarer pour les alliés contre la france. On lui envoya même de versailles de ce qu'on croit du contrepoison, précaution très incertaine, puisque ce qui peut guérir une espèce de mal peut envenimer l'autre, & qu'il n'y a point d'antidote général. Le
contre-

contrepoison prétendu arriva après sa mort. Ceux qui ont lû les mémoires compilés par le marquis de Dangeau, trouveront que le roi dit en soupant : “ la reine d’espagne est
 „ morte empoisonnée dans une tourte d’an-
 „ guille : la comtesse de Pernits, les caméri-
 „ stes Zapata & Nina, qui en ont mangé après
 „ elle , sont mortes du même poison.

Après avoir lû cette étrange anecdote dans ces mémoires manuscrits, qu’on dit faits avec soin par un courtisan, qui n’avait presque point quitté Louis XIV pendant quarante ans ; je ne laissai pas d’être encor en doute ; je m’informai à d’anciens domestiques du roi, s’il était vrai que ce monarque, toujours retenu dans ses discours, eût jamais prononcé des paroles si imprudentes. Ils m’assurèrent tous, que rien n’était plus faux. Je demandai à des personnes considérables qui arrivaient d’espagne, s’il était vrai que ces trois personnes fussent mortes avec la reine ; elles me donnèrent des attestations, que toutes trois avaient survécu longtems à leur maîtresse. Enfin je fus que ces mémoires du marquis de Dangeau, qu’on regarde comme un monument précieux, n’étaient que *des nouvelles à la main*, écrites quelquefois par un de ses domestiques ; & je puis répondre qu’on s’en apperçoit assez au stile, aux inutilités

lités & aux faussetés dont ce recueil est rempli. Après toutes ces idées funestes, où la mort de Henriette d'Angleterre nous a conduits, il faut revenir aux événemens de la cour qui suivirent sa perte.

La princesse palatine lui succéda un an après, & fut mère du duc d'Orléans, régent du royaume. Il fallut qu'elle renonçât au calvinisme pour épouser monsieur; mais elle conserva toujours pour son ancienne religion, un respect secret qu'il est difficile de secouer, quand l'enfance l'a imprimé dans le cœur.

L'aventure infortunée d'une fille d'honneur de la reine en 1673, donna lieu à un nouvel établissement. Ce malheur est connu par le sonnet de l'Avorton, dont les vers ont été tant cités :

*Toi que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à
son tour,
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime . . &c.*

Les dangers, attachés à l'état de fille dans une cour galante & voluptueuse, déterminèrent à substituer aux douze filles d'honneur qui embelissaient la cour de la reine, douze dames du palais; & depuis la maison des reines fut

fut ainsi composé, cet établissement rendait la cour plus nombreuse & plus magnifique, en y fixant les maris & les parens de ces dames, ce qui augmentait la société & répandait plus d'opulence.

La princesse de bavière, épouse de monseigneur, ajouta dans les commencemens, de l'éclat & de la vivacité à cette cour. La marquise de Montespan attirait toujours l'attention principale : mais enfin elle cessait de plaire ; & les emportemens altiers de sa douleur ne ramenaient pas un cœur qui s'éloignait. Cependant elle tenait toujours à la cour par une grande charge, étant surintendante de la maison de la reine ; & au roi, par ses enfans, par l'habitude & par son ascendant.

On lui conservait tout l'extérieur de la considération & de l'amitié, qui ne la consolait pas ; & le roi, affligé de lui causer des chagrins violens & entraîné par d'autres goûts, trouvait déjà dans la conversation de madame de Maintenon, une douceur qu'il ne goûtait plus auprès de son ancienne maîtresse. Il se sentait à la fois partagé, entre madame de Montespan qu'il ne pouvait quitter, mademoiselle de Fontange qu'il aimait, & madame de Maintenon de qui l'entretien devenait nécessaire à son ame tourmentée. Ces

trois rivales de faveur tenaient toute la cour en suspens. Il paraît assez honorable pour Louis XIV, qu'aucune de ces intrigues n'influât sur les affaires générales, & que l'amour, qui troublait la cour, n'ait jamais mis le moindre trouble dans le gouvernement. Rien ne prouve mieux, ce me semble, que Louis XIV avait une ame aussi grande que sensible.

Je croirais même que ces intrigues de cour, étrangères à l'état, ne devraient point entrer dans l'histoire, si le nom de Louis XIV ne rendait tout intéressant; & si le voile de ces mystères n'avait été levé par tant d'historiens, qui pour la plupart les ont défigurés.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

Suite des particularités & anecdotes.

Madame de Fontange devint grosse en 1680. On la fit duchesse. Elle ne jouit pas longtems de sa fortune : elle mourut un an après, des suites de sa couche ; & le fils qu'elle avait eû du roi, ne survécut pas à sa mère.

La marquise de Montespan, n'ayant plus de rivale déclarée, n'en posséda pas plus un cœur fatigué d'elle & de ses murmures. Quand les hommes ne sont plus dans leur jeunesse, ils ont presque tous besoin de la société d'une femme complaisante. Le poids des affaires rend surtout cette consolation nécessaire. La nouvelle favorite, madame de Maintenon, qui sentait le pouvoir secret qu'elle acquérait tous les jours, se conduisait avec cet art, qui est si naturel aux femmes & qui ne déplaît pas aux hommes.

Elle écrivait un jour à madame de Frontenac sa cousine, en qui elle avait une entière confiance : “ je le renvoie toujours affligé, & jamais désespéré. „ Dans ce tems, où sa faveur croissait & où madame de Montespan touchait à sa chute, ces deux rivales se voi-

aient tous les jours , tantôt avec une aigreur secrète , tantôt avec une confiance passagère , que la nécessité de se parler & la lassitude de la contrainte mettaient quelquefois dans leurs entretiens. Elles convinrent de faire , chacune de leur côté , des mémoires de tout ce qui se passait à la cour. L'ouvrage ne fut pas poussé fort loin. Madame de Montespan se plaisait à lire quelque chose de ces mémoires à ses amis , dans les dernières années de sa vie. La dévotion , qui se mêlait à toutes ces intrigues secrètes , affermissait encor la faveur de madame de Maintenon , & éloignait madame de Montespan. Le roi se reprochait son attachement pour une femme mariée , & sentait surtout ce scrupule , depuis qu'il ne sentait plus d'amour. Cette situation embarrassante subsista jusqu'en 1685 , année mémorable par la révocation de l'édit de nantes. On voyait alors des scènes bien différentes : d'un côté , le désespoir & la fuite d'une partie de la nation ; de l'autre , de nouvelles fêtes à versailles , trianon & marli bâtis , la nature forcée dans tous ces lieux de délices , & des jardins où l'art était épuisé. Le mariage du petit-fils du grand Condé , & de mademoiselle de Nantes fille du roi & de madame de Montespan , fut le dernier triomphe de cette maîtresse , qui commençait à se retirer de la cour.

Le

Le roi maria depuis deux enfans qu'il avait eûs d'elle, mademoiselle de Blois avec le duc de Chartres que nous avons vu régent du royaume, & le duc du Maine à Louise Bénédicte de Bourbon petite fille du grand Condé & sœur de monsieur le duc, princesse célèbre par son esprit & par le goût des arts. Ceux qui ont seulement approché du palais roial & de sceaux, savent combien sont faux tous les bruits populaires, recueillis dans tant d'histoires concernant ces mariages. Il y a plus de vingt volumes, dans lesquels vous verrez que la maison d'orléans & la maison de condé s'indignèrent de ces propositions; vous lirez que la princesse mère du duc de Chartres menaça son fils; vous lirez même qu'elle le frapa. Les anecdotes de la constitution rapportent sérieusement, que le roi s'étant servi de l'abbé du Bois sous-précepteur du duc de Chartres, pour faire réussir la négociation, cet abbé n'en vint à bout qu'avec peine, & qu'il demanda pour récompense le chapeau de cardinal. Tout ce qui regarde la cour est écrit ainsi dans beaucoup d'histoires.

Avant la célébration du mariage de monsieur le duc avec mademoiselle de Nantes, le marquis de Seignelai, à cette occasion, donna au roi une fête digne de ce monar-

que, dans les jardins de sceaux plantés par *le notre* avec autant de goût que ceux de verfailles. On y exécuta l'idylle de *la paix*, composée par Racine. Il y eut dans verfailles un nouveau carroufel; & après le mariage, le roi étala une magnificence fingulière, dont le cardinal Mazarin avait donné la première idée en 1656. On établit dans le falon de marli quatre boutiques, remplies de ce que l'industrie des ouvriers de paris avait produit de plus riche & de plus recherché. Ces quatre boutiques étaient autant de décorations superbes, qui représentaient les quatre saisons de l'année. Madame de Montespan en tenait une avec monseigneur. Sa rivale en tenait une autre avec le duc du Maine. Les deux nouveaux mariés avaient chacun la leur; monfieur le duc avec madame de Thiange; & madame la duchesse, à qui la bienséance ne permettait pas d'en tenir une avec un homme à cause de sa grande jeunesse, était avec la duchesse de Chévreuse. Les dames & les hommes nommés du voiage tiraient au fort les bijoux dont ces boutiques étaient garnies. Ainsi le roi fit des présens à toute la cour, d'une manière digne de lui. La lotterie du cardinal Mazarin fut moins ingénieuse & moins brillante. Ces lotteries avaient été mises en usage autrefois par
les

les empereurs romains ; mais aucun d'eux n'en releva la magnificence par tant de galanterie.

Après le mariage de sa fille, madame de Montespan ne reparut plus à la cour. Elle vécut à paris avec beaucoup de dignité. Elle avait un grand revenu, mais viager ; & le roi lui fit passer toujours une pension de mille louis d'or par mois. Elle allait prendre tous les ans les eaux à bourbon, & y mariait des filles du voisinage qu'elle dotait. Elle n'était plus dans l'âge où l'imagination frappée par de vives impressions, envoie aux carmélites. Elle mourut à bourbon en 1707.

L'année même du mariage de mademoiselle de Nantes avec monsieur le duc, mourut à fontainebleau le prince de Condé à l'âge de soixante-six ans, d'une maladie qui empira par l'effort qu'il fit d'aller voir madame la duchesse, qui avait la petite vérole. On peut juger par cet empressement qui lui coûta la vie, s'il avait eû de la répugnance au mariage de son petit-fils, avec cette fille du roi & de madame de Montespan, comme l'ont écrit tous ces gazetiers de mensonges ; dont la hollande était alors infectée. On trouve encor dans une histoire du prince de Condé, sortie de ces mêmes bureaux d'ignorance & d'imposture, que le roi se plaisait

en toute occasion à mortifier ce prince ; & qu'au mariage de la princesse de Conti fille de madame de la Valière, le secrétaire d'état lui refusa le titre de haut & puissant seigneur, comme si ce titre était celui qu'on donne aux princes du sang. L'écrivain, qui a composé l'histoire de Louis XIV dans avignon en partie sur ces malheureux mémoires, pouvait-il assez ignorer le monde & les usages de notre cour, pour rapporter des faussetés pareilles ?

Cependant, après le mariage de madame la duchesse, après l'éclipse totale de la mère, madame de Maintenon victorieuse prit un tel ascendant, & inspira à Louis XIV tant de tendresse & de scrupules, que le roi, par le conseil du père de la Chaise, l'épousa secrètement en 1686, dans une petite chapelle qui était au bout de l'appartement occupé depuis par le duc de Bourgogne. Il n'y eut aucun contrat, aucune stipulation. L'archevêque de paris, Harlai de Chamvalon, leur donna la bénédiction ; le confesseur y assista ; Montchrevreuil & Bontems premier valet de chambre y furent comme témoins. Il n'est plus permis de supprimer ce fait, rapporté dans tous les auteurs, qui d'ailleurs se sont trompés sur les noms, sur le lieu & sur les dates. Louis XIV était alors dans sa quarante-huitième

me

me année, & la personne qu'il épousait, dans sa cinquante-deuxième. Ce prince, comblé de gloire, voulait mêler aux fatigues du gouvernement les douceurs innocentes d'une vie privée : ce mariage ne l'engageait à rien d'indigne de son rang : il fut toujours problématique à la cour, si madame de Maintenon était mariée. On respectait en elle le choix du roi, sans la traiter en reine.

La destinée de cette dame paraît parmi nous fort étrange, quoique l'histoire fournisse beaucoup d'exemples de fortunes plus grandes & plus marquées, qui ont eû des commencemens plus petits. La marquise de Saint-Sébastien, que le roi de Sardaigne Victor Amédée épousa, n'était pas au dessus de madame de Maintenon ; l'impératrice de Russie Catherine était fort au dessous, & la première femme de Jacques second roi d'Angleterre lui était bien inférieure, selon les préjugés de l'Europe, inconnus dans le reste du monde.

Elle était d'une très ancienne maison, petite-fille de Théodore-Agrippa d'Aubigné, gentil-homme ordinaire de la chambre de Henri quatre. Son père, Constant d'Aubigné, aiant voulu faire un établissement à la Caroline & s'étant adressé aux anglais, fut mis en prison au château trompette, & en

fut délivré par la fille du gouverneur nommé de Cardillac, gentil-homme bourdelois. Constant d'Aubigné épousa sa bienfaitrice en 1627, & la mena à la caroline. De retour en France avec elle au bout de quelques années, tous deux furent enfermés à Niort en Poitou par ordre de la cour. Ce fut dans cette prison de Niort, que naquit en 1635 Françoise d'Aubigné, destinée à éprouver toutes les rigueurs & toutes les faveurs de la fortune. Menée à l'âge de trois ans en Amérique, laissée par la négligence d'un domestique sur le rivage, prête à y être dévorée d'un serpent, ramenée orpheline à l'âge de douze ans, élevée avec la plus grande dureté chez madame de Neuillant, mère de la duchesse de Navailles sa parente, elle fut trop heureuse d'épouser en 1651 Paul Scarron, qui logeait auprès d'elle dans la rue d'enfer. Scarron était d'une ancienne famille du parlement, illustrée par de grandes alliances; mais le burlesque, dont il faisait profession, l'avilissait en le faisant aimer. Ce fut pourtant une fortune pour mademoiselle d'Aubigné, d'épouser cet homme disgracié de la nature, impotent, & qui n'avait qu'un bien très médiocre. Elle fit avant ce mariage abjuration de la religion calviniste, qui était la sienne comme celle de ses ancêtres

tres. Sa beauté & son esprit la firent bientôt distinguer. Elle fut recherchée avec empressement de la meilleure compagnie de paris ; & ce tems de sa jeunesse fut sans doute le plus heureux de sa vie. Après la mort de son mari arrivée en 1660, elle fit long-tems sollicitèr auprès du roi une petite pension de quinze-cent livres, dont Scarron avait joui. Enfin au bout de quelques années, le roi lui en donna une de deux-mille, en lui disant ; „ madame, je vous ai fait attendre long-tems ; mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de vous.

Ce fait m'a été conté par le cardinal de Fleury, qui se plaisait à le rapporter souvent, parce qu'il disait que Louis XIV lui avait fait le même compliment, en lui donnant l'évêché de fréjus.

En 1671 la naissance du duc du Maine était encor un secret. Ce prince, âgé d'un an, avait un pied difforme. Le premier médecin d'Aquin, qui était dans la confidence, jugea qu'il fallait envoyer l'enfant aux eaux de barége. On chercha une personne de confiance, qui pût se charger de ce dépôt. Le roi se souvint de madame Scarron. Monsieur de Louvois alla secrètement à paris lui proposer ce voiage. Elle eut soin depuis ce tems-là de l'éducation du duc du Maine, nommée
à

à cet emploi par le roi, & non point par madame de Montespan, comme on l'a dit. Elle écrivait au roi directement ; ses lettres plurent beaucoup. Voilà l'origine de sa fortune : son mérite fit tout le reste. Le roi lui acheta la terre de maintenon en 1679. Ce fut le seul bien-fonds qu'elle eut jamais.

Son élévation ne fut pour elle qu'une retraite. Renfermée dans son appartement qui était de plein-pied à celui du roi, elle se bornait à une société de deux ou trois dames retirées comme elle ; encor les voyait-elle rarement. Le roi venait tous les jours chez elle après son dîner, avant & après le souper, & y demeurait jusqu'à minuit. Il y travaillait avec ses ministres, pendant que madame de maintenon s'occupait à la lecture, ou à quelque ouvrage des mains ; ne s'empressant jamais de parler d'affaires d'état, paraissant souvent les ignorer, rejetant bien loin tout ce qui avait la plus légère apparence d'intrigue & de cabale, beaucoup plus occupée de complaire à celui qui gouvernait que de gouverner ; & ménageant son crédit en ne l'employant qu'avec une circonspection extrême. Elle ne profita point de sa place, pour faire tomber toutes les dignités & tous les grands emplois dans sa famille. Son frère, le comte d'Aubigné ancien lieutenant-géné-

général, ne fut pas même maréchal de France. Un cordon bleu & quelques parts secrètes dans les fermes générales furent sa seule fortune ; aussi disait-il au maréchal de Vivonne, frère de madame de Montespan, *qu'il avait eû son bâton de maréchal en argent comptant.* Ce fut une fortune pour la fille de ce comte, d'épouser le duc de Noailles, plutôt que pour le duc. Deux autres nièces de madame de Maintenon, l'une mariée au marquis de Caylus, l'autre au marquis de Villette, n'eurent presque point de bien. Une pension modique, donnée par Louis XIV, fut presque la seule dot de madame de Caylus. Madame de Villette n'eut guères que des espérances. C'est elle qui épousa en secondes nœces le vicomte de Bullingbrock, célèbre par son ministère, sa disgrâce & son éloquence. Elle m'a conté souvent, qu'elle avait reproché à sa tante le peu qu'elle faisait pour sa famille, & qu'elle lui avait dit en colère : „ Vous voulez „jouir de votre modération, & que votre „famille en soit la victime. “ Madame de Maintenon oubliait tout, quand elle craignait de choquer les sentimens de Louis XIV. Elle n'osa pas même soutenir le cardinal de Noailles contre le pere le Tellier. Elle avait beaucoup d'amitié pour Racine ;
mais

mais cette amitié ne fut pas assez courageuse, pour le protéger contre un léger ressentiment du roi. Un jour touchée de l'éloquence avec laquelle il lui avait parlé de la misère du peuple en 1698, misère toujours exagérée, mais qui fut portée réellement depuis jusqu'à une extrémité déplorable, elle engagea son ami à faire un mémoire, qui montrât le mal & le remède. Le roi le lut; & en ayant témoigné du chagrin, elle eut la faiblesse d'en nommer l'auteur & celle de ne le pas défendre. Racine, plus faible encor, fut pénétré d'une douleur qui le mit au tombeau.

Du même fond de caractère, dont elle était incapable de rendre service, elle l'était aussi de nuire. L'abbé de Choisi rapporte, que le ministre Louvois s'était jetté aux pieds de Louis XIV, pour l'empêcher d'épouser la veuve Scarron. Si l'abbé de Choisi savait ce fait, madame de Maintenon en était instruite; & non seulement elle pardonna à ce ministre, mais elle apaisa le roi dans les mouvemens de colère, que l'humeur brusque du marquis de Louvois inspirait quelquefois à son maître.

Louis XIV, en épousant madame de Maintenon, ne se donna donc qu'une compagne agréable & soumise. La seule distinction

tion publique qui faisait sentir son élévation secrète , c'était qu'à la messe elle occupait une de ces deux petites tribunes ou lanternes dorées , qui ne semblaient faites que pour le roi & la reine. D'ailleurs, nul extérieur de grandeur. La dévotion qu'elle avait inspirée au roi , & qui avait servi à son mariage , devint peu-à-peu un sentiment vrai & profond, que l'âge & l'ennui fortifièrent. Elle s'était déjà donnée à la cour & auprès du roi la considération d'une fondatrice, en rassemblant à noisi plusieurs filles de qualité; & le roi avait affecté déjà les revenus de l'abbaye de saint-denis à cette communauté naissante. Saint-cyr fut bâti au bout du parc de versailles en 1686. Elle donna alors à cet établissement toute sa forme, en fit les réglemens avec Godet Desmarêts évêque de chartres, & fut elle-même supérieure de ce couvent. Elle y allait souvent passer quelques heures; & quand je dis que l'ennui la déterminait à ces occupations, je ne parle que d'après elle. Qu'on lise ce qu'elle écrivait à madame de la Maisonfort, dont il est parlé dans le chapitre du quiétisme :

“Que ne puis-je vous donner mon expérience! que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands, & la peine qu'ils ont à remplir leurs journées! Ne vo-

„iez

„iez - vous pas que je meurs de tristesse, dans
„une fortune qu'on aurait eû peine à imagi-
„ner? J'ai été jeune & jolie; j'ai goûté des
„plaisirs; j'ai été aimée partout. Dans un
„âge plus avancé, j'ai passé des années
„dans le commerce de l'esprit; je suis
„venue à la faveur; & je vous proteste,
„ma chère fille, que tous les états lais-
„sent un vuide affreux. „

Si quelque chose pouvait détromper de l'ambition, ce serait assurément cette lettre. Madame de Maintenon, qui pourtant n'avait d'autre chagrin que l'uniformité de sa vie auprès d'un grand roi, disait un jour au comte d'Aubigné, son frère : “je n'y peux plus
„tenir; je voudrais être morte.„ On fait quelle réponse il lui fit : *vous avez donc parole d'épouser Dieu le père.*

A la mort du roi, elle se retira entièrement à Saint-cyr. Ce qui peut surprendre, c'est que le roi ne lui avait presque rien assuré. Il la recommanda seulement au duc d'Orléans. Elle ne voulut qu'une pension de quatre-vingt-mille livres, qui lui fut exactement payée jusqu'à sa mort, arrivée en 1719 le 15 d'avril. On a trop affecté d'oublier dans son épitaphe le nom de Scarron : ce nom n'est point avilissant, & l'omission ne sert qu'à faire penser qu'il peut l'être.

La

La cour fut moins vive & plus sérieuse, depuis que le roi commença à mener avec madame de Maintenon une vie plus retirée ; & la maladie considérable, qu'il eut en 1686, contribua encor à lui ôter le goût de ces fêtes galantes, qui avaient jusques-là signalé presque toutes les années. Il fut attaqué d'une fistule dans le dernier des intestins. L'art de la chirurgie, qui fit sous ce règne plus de progrès que dans tout le reste de l'europe, n'était pas encor familiarisé avec cette maladie. Le cardinal de Richelieu en était mort, faute d'avoir été bien traité. Le danger du roi émut toute la France. Les églises furent remplies d'un peuple innombrable, qui demandait la guérison de son roi, les larmes aux yeux. Ce mouvement d'un attendrissement général fut presque semblable à ce qui s'est passé de nos jours, lorsque son successeur fut en danger de mort à Metz en 1744. Ces deux époques apprendront à jamais aux rois, ce qu'ils doivent à une nation qui sait aimer ainsi.

Dès que Louis XIV ressentit les premières atteintes de ce mal, son premier chirurgien Félix alla dans les hôpitaux chercher des malades, qui fussent dans le même péril ; il consulta les meilleurs chirurgiens ; il inventa avec eux des instrumens, qui abrégèrent l'o-

pération, & qui la rendaient moins douloureuse. Le roi la souffrit sans se plaindre. Il fit travailler les ministres auprès de son lit le jour même ; & afin que la nouvelle de son danger ne fit aucun changement dans les cours de l'europe, il donna audience le lendemain aux ambassadeurs. A ce courage d'esprit se joignait la magnanimité avec laquelle il récompensa Fénelon : il lui donna une terre qui valait alors plus de cinquante-mille écus.

Depuis ce tems, le roi n'alla plus aux spectacles. La dauphine de bavière, devenue mélancolique & attequée d'une maladie de langueur qui la fit enfin mourir en 1690, se refusa à tous les plaisirs, & resta obstinément dans son appartement. Elle aimait les lettres ; elle avait même fait des vers ; mais dans sa mélancolie, elle n'aimait plus que la solitude.

Ce fut le couvent de saint-cyr, qui ranima le goût des choses d'esprit. Madame de Maintenon pria Racine, qui avait renoncé au théâtre pour le jansénisme & pour la cour, de faire une tragédie qui pût être représentée par ses élèves. Elle voulait un sujet tiré de la bible. Racine composa Esthèr. Cette pièce, ayant d'abord été jouée dans la maison de saint-cyr, le fut ensuite plusieurs fois à versailles devant le roi dans l'hiver de 1689. Des prélats, des jésuites, s'empres-

saient

faient d'obtenir la permission de voir ce singulier spectacle. Il me paraît remarquable; que cette pièce eut alors un succès universel; & que deux ans après, athalie jouée par les mêmes personnes, n'en eut aucun. Ce fut tout le contraire, quand on joua ces pièces à paris, long-tems après la mort de l'auteur & après le tems des partialités. Athalie représentée en 1717, fut reçue comme elle devait l'être, avec transport; & esthèr en 1721 n'inspira que de la froideur & ne reparut plus. Mais alors il n'y avait plus de courtisans, qui reconnussent avec flatterie Esthèr dans madame de Maintenon, & avec malignité Vasthi dans madame de Montespan, Aman dans monsieur de Louvois, & surtout les huguenots persécutés par ce ministre, dans la proscription des hébreux. Le public impartial ne vit qu'une aventure sans intérêt & sans vraisemblance; un roi insensé, qui a passé six mois avec sa femme sans savoir qui elle est, & qui aiant sans le moindre prétexte donné ordre de faire égorger toute une nation, fait ensuite pendre son favori tout aussi légèrement. Mais malgré le vice du sujet, trente vers d'esthèr valent mieux que beaucoup de tragédies, qui ont eû de grands succès.

Ces amusemens ingénieux recommencerent, pour l'éducation d'Adelaïde de savoie

duchesse de Bourgogne, amenée en France à l'âge de onze ans.

C'est une des contradictions de nos mœurs, que d'un côté on ait laissé un reste d'infamie attaché aux spectacles publics, & que de l'autre on ait regardé ces représentations comme l'exercice le plus noble & le plus digne des personnes royales. On éleva un petit théâtre dans l'appartement de madame de Maintenon. La duchesse de Bourgogne, le duc d'Orléans, y jouaient avec les personnes de la cour qui avaient le plus de talens. Le fameux acteur Baron leur donnait des leçons, & jouait avec eux. La plupart des tragédies de Duché, valet de chambre du roi, furent composées pour ce théâtre ; & l'abbé Genêt, aumônier de la duchesse d'Orléans, en faisait pour la duchesse du Maine, que cette princesse & sa cour représentaient.

Ces occupations formaient l'esprit & animaient la société. Comment le marquis de la Fare peut-il dire dans ses mémoires, que *depuis la mort de madame, ce ne fut que jeu, confusion & impolitesse* ? On jouait beaucoup dans les voyages de marli & de fontainebleau, mais jamais chez madame de Maintenon ; & la cour fut en tout tems le modèle de la plus parfaite politesse. La duchesse d'Orléans alors duchesse de Chartres, la duchesse du
Maine

Maine, la princesse de Conti, madame la duchesse, démentaient bien ce que le marquis de la Fare avance. Cet homme, qui dans le commerce était de la plus grande indulgence, n'a presque écrit qu'une satire. Il était mécontent du gouvernement : il passait sa vie dans une société qui se faisait un mérite de condamner la cour ; & cette société fit d'un homme très aimable, un historien quelquefois injuste.

Ni lui, ni aucun de ceux qui ont trop censuré Louis XIV, ne peuvent disconvenir, qu'il ne fût jusqu'à la journée d'hoehstet, le seul puissant, le seul magnifique, le seul grand presque en tout genre. Car quoiqu'il y eût des héros comme Jean Sobieski & des rois de suède, qui effaçassent en lui le guerrier, personne n'effaça le monarque. Il faut avouer encor, qu'il soutint ses malheurs & qu'il les répara. Il a eû des défauts ; il a fait des fautes : mais ceux qui le condamnent, l'auraient-ils égalé, s'ils avaient été à sa place ?

La duchesse de Bourgogne croissait en graces & en mérite. Les éloges, qu'on donnait à sa sœur en espagne, lui inspirèrent une émulation qui redoubla en elle le talent de plaire. Ce n'était pas une beauté parfaite ; mais elle avait le regard tel que son fils, un grand air, une taille noble. Ces avanta-

ges étaient embellis par son esprit, & plus encor par l'envie extrême de mériter les suffrages de tout le monde. Elle était, comme Henriette d'Angleterre, l'idole & le modèle de la cour, avec un plus haut rang : elle touchait au trône : la France attendait du duc de Bourgogne un gouvernement, tel que les sages de l'antiquité en imaginèrent, mais dont l'austérité serait tempérée par les graces de cette princesse, plus faites encor pour êtres fenties que la philosophie de son époux. Le monde fait, comme toutes ces espérances furent trompées. Ce fut le sort de Louis XIV, de voir périr en France toute sa famille par des morts prématurées ; sa femme à quarante-cinq ans, son fils unique à cinquante ; & un an après que nous eûmes perdu son fils, nous vîmes son petit-fils le dauphin duc de Bourgogne, la dauphine sa femme, leur fils aîné le duc de Bretagne, portés à saint-denis au même tombeau au mois d'avril 1712 ; tandis que le dernier de leurs enfans, monté depuis sur le trône, était dans son berceau aux portes de la mort. Le duc de Berri, frère du duc de Bourgogne, les suivit deux ans après ; & sa fille, dans le même tems, passa du berceau au cercueil.

Ce tems de désolation laissa dans les cœurs une impression si profonde, que dans la minorité

morité de Louis xv j'ai vu plusieurs personnes, qui ne parlaient de ces pertes qu'en versant des larmes. Le plus à plaindre de tous les hommes, au milieu de tant de morts précipitées, était celui qui semblait devoir hériter bientôt du royaume.

Ces mêmes soupçons, qu'on avait eûs à la mort de madame & à celle de Marie-Louise reine d'Espagne, se réveillèrent avec une fureur qui n'a point d'exemple. L'excès de la douleur publique aurait presque excusé la calomnie, si elle avait été excusable. Il y avait du délire à penser, qu'on eût pu faire périr par un crime tant de personnes royales, en laissant vivre le seul qui pouvait les venger. La maladie, qui emporta le dauphin de Bourgogne, sa femme & son fils, était une rougeole pourprée épidémique. Ce mal fit périr à Paris en moins d'un mois plus de cinq-cent personnes. Monsieur le duc de Bourbon petit-fils du prince de Condé, le duc de la Trimoille, madame de la Vrillière, madame de Listenai, en furent attaqués à la cour. Le marquis de Gondrin, fils du duc d'Antin, en mourut en deux jours. Sa femme, depuis comtesse de Toulouse, fut à l'agonie. Cette maladie parcourut toute la France. Elle fit périr en Lorraine les aînés de ce duc de Lorraine François, destiné à être

un jour empereur & à relever la maison d'Autriche.

Cependant, ce fut assez qu'un médecin nommé Boudin, homme de plaisir, hardi & ignorant, eût proféré ces paroles : " nous „ n'entendons rien à de pareilles maladies. " C'en fut assez, dis-je, pour que la calomnie n'eût point de frein.

Un prince avait un laboratoire, & étudiait la chimie ainsi que beaucoup d'autres arts : c'était une preuve sans réplique. Le cri public était affreux. Il faut en avoir été témoin pour le croire. Plusieurs écrits & quelques malheureuses histoires de Louis XIV éterniseraient les soupçons, si des hommes instruits ne prenaient soin de les détruire. J'ose dire, que frappé de tout tems de l'injustice des hommes, j'ai fait bien des recherches pour savoir la vérité. Voici ce que m'a répété plusieurs fois le marquis de Canillac, l'un des plus honnêtes hommes du royaume, intimement attaché à ce prince soupçonné, dont il eut depuis beaucoup à se plaindre. Le marquis de Canillac, au milieu de cette clameur publique, va le voir dans son palais. Il le trouve étendu à terre, versant des larmes, aliéné par le désespoir. Son chimiste Flouberg court se rendre à la bastille, pour se constituer prisonnier : mais on n'avait point

point d'ordre de le recevoir ; on le refusa. Le prince (qui le croirait !) demande lui-même , dans l'excès de sa douleur , à être mis en prison ; il veut que des formes juridiques éclaircissent son innocence ; sa mère demande avec lui cette justification cruelle. La lettre de cachet s'expédie ; mais elle n'est point signée : & le marquis de Canillac, dans cette émotion d'esprit, conserva seul assez de sang-froid, pour sentir les conséquences d'une démarche si désespérée. Il fit que la mère du prince s'opposa à cette lettre de cachet ignominieuse. Le monarque qui l'accordait, & son neveu qui la demandait, étaient également malheureux.

Louis XIV dévorait sa douleur en public : il se laissa voir à l'ordinaire. Mais en secret les ressentimens de tant de malheurs le pénétraient & lui donnaient des convulsions. Il éprouvait toutes ces pertes domestiques à la suite d'une guerre malheureuse, avant qu'il fût assuré de la paix, & dans un tems où la misère désolait le royaume. On ne le vit pas succomber un moment à ses afflictions.

Le reste de sa vie fut triste. Le dérangement des finances, auquel il ne put remédier, aliéna les cœurs. Sa confiance entière pour le père le Tellier, homme trop violent, acheva de les révolter. C'est une chose

se très remarquable, que le public, qui lui pardonna toutes ses maîtresses, ne lui pardonna pas son confesseur. Il perdit les trois dernières années de sa vie, dans l'esprit de la plupart de ses sujets, tout ce qu'il avait fait de grand & de mémorable.

Privé de presque tous ses enfans, sa tendresse, qui redoublait pour le duc du Maine & pour le comte de Toulouse ses fils légitimés, le porta à leur donner en 1715, les droits, les honneurs, le rang, le nom de princes du sang, par un édit qui fut enregistré sans aucune remontrance. Il assurait, par cet édit, la couronne à leur maison, au défaut de tous les princes du sang de France; & temperait ainsi par la loi naturelle, la sévérité des loix de convention, qui privent les enfans nés hors du mariage, de tous droits à la succession paternelle. Les rois dispensent de cette loi. Il crut pouvoir faire pour son sang, ce qu'il avait fait en faveur de plusieurs de ses sujets. Il crut surtout pouvoir établir pour deux de ses enfans, ce qu'il avait fait passer au parlement sans opposition, pour les princes de la maison de Lorraine. Cependant on murmura. Le procès, que les princes du sang intentèrent depuis aux princes légitimés, est connu. Ceux-ci ont conservé pour leurs personnes & pour leurs en-
fans

sans les honneurs donnés par Louis XIV. Ce qui regarde leur postérité dépendra du tems, du mérite & de la fortune.

Louis XIV fut attaqué vers le milieu du mois d'août 1715, au retour de marli, de la maladie qui termina ses jours. Ses jambes s'enflèrent; la gangrène commença à se manifester. Le comte de Stairs ambassadeur d'angleterre paria, selon le génie de sa nation, que le roi ne passerait pas le mois de septembre. Le duc d'Orléans, qui au voyage de marli avait été absolument seul, eut alors toute la cour auprès de sa personne. Un empirique, dans les derniers jours de la maladie du roi, lui donna un élixir qui ranima ses forces. Il mangea, & l'empirique assura qu'il guérirait. La foule, qui entourait le duc d'Orléans, diminua dans le moment. " Si le roi mange une seconde fois, „ dit le duc d'Orléans, nous n'aurons plus „ personne. " Mais la maladie était mortelle. Les mesures étaient prises, pour donner la régence absolue au duc d'Orléans. Le roi ne la lui avait laissée que très limitée par son testament déposé au parlement; ou plutôt, il ne l'avait établi que chef d'un conseil de régence; dans lequel il n'aurait que la voix prépondérante. Cependant il lui dit: *je vous ai conservé tous les droits que vous donne vo-*
tre

tre naissance. C'est qu'il ne croiait pas, qu'il y eût de loi fondamentale qui donnât dans une minorité un pouvoir sans bornes à l'héritier présomptif du royaume. Cette autorité suprême, dont on peut abuser, est dangereuse; mais l'autorité partagée l'est encor davantage. Il crut qu'ayant été si bien obéi pendant sa vie, il le serait après sa mort, & ne se souvenait pas qu'on avait cassé le testament de son père.

D'ailleurs personne n'ignore avec quelle grandeur d'ame il vit approcher la mort, disant à madame de Maintenon : *j'avais cru qu'il était plus difficile de mourir* ; disant à ses domestiques : *pourquoi pleurez-vous ? m'avez-vous cru immortel ?* donnant tranquillement ses ordres sur beaucoup de choses & même sur sa pompe funébre. Quiconque a beaucoup de témoins de sa mort, meurt toujours avec courage. Louis XIII, dans sa dernière maladie, avait mis en musique le *de profundis*, qu'on devait chanter pour lui. Le courage d'esprit avec lequel Louis XIV vit sa fin, fut dépouillé de cette ostentation répandue sur toute sa vie. Ce courage alla jusqu'à avouer ses fautes. Son successeur a toujours conservé écrites au chevet de son lit, les paroles remarquables que ce monarque lui dit, en le tenant sur son lit entre ses bras :

bras : ces paroles ne sont point telles, qu'elles sont rapportées dans toutes les histoires. Les voici fidèlement copiées : “ vous allez
 „ être bientôt roi d'un grand royaume. Ce
 „ que je vous recommande plus fortement,
 „ est de n'oublier jamais les obligations que
 „ vous avez à Dieu. Souvenez-vous que vous
 „ lui devez tout ce que vous êtes. Tâchez
 „ de conserver la paix avec vos voisins. J'ai
 „ trop aimé la guerre : ne m'imitiez pas en
 „ cela, non plus que dans les trop grandes
 „ dépenses que j'ai faites. Prenez conseil en
 „ toutes choses, & cherchez à connaître le
 „ meilleur pour le suivre toujours. Soulagez
 „ vos peuples le plutôt que vous le pourrez,
 „ & faites ce que j'ai eû le malheur de ne
 „ pouvoir faire moi-même &c.

Il est à croire que ces paroles n'ont pas peu contribué, trente ans après, à cette paix que Louis xv a donnée à ses ennemis ; dans laquelle on a vu un roi victorieux rendre toutes ses conquêtes pour tenir sa parole, rétablir tous ses alliés, & devenir l'arbitre de l'europe par son désintéressement plus encore que par ses victoires.

Quoique la vie & la mort de Louis xiv eussent été glorieuses, il ne fut pas aussi regretté qu'il le méritait. L'amour de la nouveauté

veauté, l'approche d'un tems de minorité, où chacun se figurait une fortune, l'affaire de la *constitution* qui aigrissait les esprits; tout fit recevoir la nouvelle de sa mort avec un sentiment qui allait plus loin que l'indifférence. Nous avons vu ce même peuple, qui en 1686 avait demandé au ciel avec larmes la guérison de son roi malade, suivre son convoi funébre avec de démonstrations bien différentes. On prétend que la reine sa mère lui avait dit un jour dans sa grande jeunesse: *mon fils, ressemblez à votre grand-père & non pas à votre père.* Le roi en ayant demandé la raison: *c'est*, dit-elle, *qu'à la mort de Henri IV on pleurait, & qu'on a ri à celle de Louis XIII.* Quoiqu'il en soit, il paraît que le tems, qui meurt les opinions des hommes, a mis le sceau à sa réputation; & malgré tout ce qu'on a écrit contre lui, on ne prononcera point son nom sans respect, & sans avoir l'idée d'un siècle à jamais mémorable.

Si on le considère dans sa vie privée, on le voit bon fils sans vouloir que sa mère gouverne, bon mari même sans être jamais fidèle, bon père, bon maître, & toujours aimable avec dignité.

J'ai déjà remarqué * ailleurs, qu'il ne prononça jamais les paroles qu'on lui fait dire, lorsque le premier gentil-homme de la chambre & le grand maître de la garde-robe se disputaient l'honneur de le servir : *qu'importe lequel de mes valets me serve.* Un discours si grossier ne pouvait partir d'un homme aussi poli & aussi attentif qu'il l'était, & ne s'accordait guères avec ce qu'il lui dit un jour en effet au sujet de ses dettes : *que ne parlez-vous à vos amis ?* mot bien différent, qui par lui-même valait beaucoup, & qui fut accompagné d'un don de cinquante-mille écus.

Il n'est pas même vrai, qu'il ait écrit au duc de Rochefoucault : “ je vous fais mon „compliment comme votre ami, sur la charge de grand-maître de la garde-robe, que „je vous donne comme votre roi.” Les historiens lui font honneur de cette lettre. C'est ne pas sentir combien il est peu délicat, combien même il est dur de dire à celui dont on est le maître, qu'on est son maître. Cela ferait à sa place, si on écrivait à un sujet qui aurait été rebelle : c'est ce que Henri quatre aurait pu dire au duc de Maienne avant l'entière réconciliation. Le secrétaire du cabinet

* Tout cela est tiré des anecdotes imprimées parmi les mélanges du même auteur, & fondues dans cette histoire.

net *Rose* écrivit cette lettre ; & le roi avait trop de bon goût pour l'envoyer. C'est ce bon goût qui lui fit supprimer les inscriptions fastueuses , dont Charpentier de l'académie française avait chargé les tableaux de *le Brun* dans la galerie de versailles ; *l'incroyable passage du rhin*, *la merveilleuse prise de valenciennes* &c. Le roi sentit que la prise de valenciennes, le passage du rhin, disaient davantage. Charpentier avait eû raison d'orner d'inscriptions en notre langue les monumens de notre patrie ; la flatterie seule avait nui à l'exécution.

On a recueilli quelques réponses, quelques mots de ce prince , qui se réduisent à très peu de chose. On prétend, que quand il résolut d'abolir en france le calvinisme, il dit : „mon grand-père aimait les huguenots & ne „les craignait pas ; mon père ne les aimait „point & les craignait ; moi je ne les aime „ni ne les crains.

Il s'exprimait toujours noblement & avec précision , s'étudiant en public à parler comme à agir en souverain. Lorsque le duc d'Anjou partit pour aller régner en espagne, il lui dit, pour marquer l'union qui allait désormais joindre les deux nations : *il n'y a plus de pirénées.*

Rien ne peut assurément faire mieux connaître
naitre

naitre son caractère que l'écrit suivant qu'on a tout entier écrit de sa main.

„ Les rois sont souvent obligés à faire des
 „ choses contre leur inclination, & qui bles-
 „ sent leur bon naturel. Ils doivent aimer à
 „ faire plaisir, & il faut qu'ils chatient sou-
 „ vent & perdent des gens à qui naturelle-
 „ ment ils veulent du bien. L'intérêt de l'é-
 „ tat doit marcher le premier. On doit for-
 „ cer son inclination & ne pas se mettre en
 „ état de se reprocher dans quelque chose
 „ d'importance qu'on pouvait faire mieux.
 „ Mais quelques intérêts particuliers m'en
 „ ont empêché, & ont déterminé les vuës
 „ que je devais avoir pour la grandeur, le
 „ bien & la puissance de l'état. Souvent il
 „ y a des endroits qui font peine, il y en a
 „ de délicats qu'il est difficile à démêler. On
 „ a des idées confuses. Tant que cela est on
 „ peut demeurer sans se déterminer; mais
 „ dès que l'on se fixe l'esprit à quelque
 „ chose, & qu'on croit voir le meilleur par-
 „ ti, il le faut prendre. C'est ce qui m'a
 „ fait réussir souvent dans ce que j'ai entre-
 „ pris. Les fautes que j'ai faites & qui m'ont
 „ donné des peines infinies, ont été par com-
 „ plaisance & pour me laisser aller trop non-
 „ chalamment aux avis des autres. Rien n'est
 „ si dangereux que la faiblesse de quelque na-

„tère qu'elle soit. Pour commander aux
„autres il faut s'élever au dessus d'eux, &
„après avoir entendu ce qui vient de tous
„les endroits, on se doit déterminer par le
„jugement qu'on doit faire sans préoccupa-
„tion, & pensant toujours à ne rien ordon-
„ner ni exécuter qui soit indigne de soi, du
„caractère qu'on porte ni de la grandeur de
„l'état. Les princes qui ont de bonnes in-
„tentions & quelque connaissance de leurs
„affaires, soit par expérience, soit par étu-
„de, & une grande application à se rendre
„capables, trouvent tant de différentes cho-
„ses par lesquelles ils se peuvent faire con-
„naître, qu'ils doivent avoir un soin parti-
„culier & une application universelle à tout.
„Il faut se garder contre soi même, prendre
„garde à son inclination, & être toujours
„en garde contre son naturel. Le métier de
„Roi est grand, noble & flatteur quand on
„se sent digne de bien s'acquitter de toutes les
„choses auxquelles il engage, mais il n'est
„pas exempt de peines, de fatigues, d'inquié-
„tude. L'incertitude désespère quelquefois,
„& quand on a passé un tems raisonnable à
„examiner une affaire, il faut se déterminer
„& prendre le parti qu'on croit le meilleur.
„Quand on a l'état en vuë on travaille
„pour soi, le bien de l'un fait la gloire de
„l'autre

„l'autre. Quand le premier est heureux
 „élevé et puissant, celui qui en est cause en
 „est glorieux, & par conséquent doit plus
 „gouter que ses sujets, par rapport à lui &
 „à eux, tout ce qu'il y a de plus agréable
 „dans la vie. Quand on s'est mépris il faut
 „réparer sa faute le plutôt qu'il est possible,
 „& que nulle considération en empêche, pas
 „même la bonté.

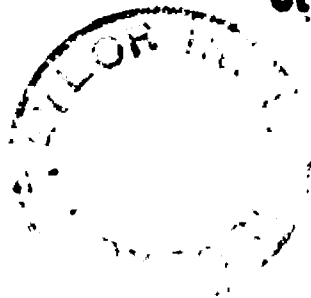
„En 1671 un homme mourut qui avait
 „la charge de secrétaire d'état, aiant le dé-
 „partement des étrangers. Il était homme
 „capable, mais non pas sans défauts. Il
 „ne laissait pas de bien remplir ce poste qui
 „est très important.

„Je fus quelque tems à penser à qui je
 „ferais avoir cette charge, & après avoir
 „bien examiné, je trouvai qu'un homme
 „qui avait longtems servi dans des ambassa-
 „des, était celui qui la remplirait le mieux.”

„Je lui fis mander de venir. Mon choix
 „fut approuvé de tout le monde, ce qui n'a-
 „rive pas toujours. Je le mis en possession
 „de cette charge à son retour. Je ne le con-
 „naissais que de réputation & par les com-
 „missions dont je l'avais chargé, & qu'il
 „avait bien exécutées; mais l'emploi que je
 „lui ai donné s'est trouvé trop grand & trop
 étendu

G 2

• Mr. de Pemponc.



„étendu pour lui. Je n'ai pas profité de tous
 „les avantages que je pouvais avoir, & tout
 „cela par complaisance & bonté. Enfin il
 „a fallu que je lui ordonne de se retirer, par
 „ce que tout ce qui passait par lui, perdait
 „de la grandeur & de la force qu'on doit
 „avoir en exécutant les ordres d'un roi de
 „france. Si j'avais pris le parti de l'éloigner
 „plutôt, j'aurais évité les inconvéniens qui
 „me sont arrivés, & je ne me reprocherais
 „pas que ma complaisance pour lui a pû
 „nuire à l'état. J'ai fait ce détail pour fai-
 „re voir un exemple de ce que j'ai dit ci
 „devant. “

Ce monument si précieux & jusqu'à pré-
 sent inconnu, dépose à la postérité en faveur
 de la droiture & de la magnanimité de son
 ame. On peut même dire qu'il se juge trop
 sévèrement, qu'il n'avait nul reproche à se
 faire sur mr. de Pomponne puisque les servi-
 ces de ce ministre & sa réputation avaient
 déterminé le choix du prince confirmé par
 l'approbation universelle, & s'il se condam-
 ne sur le choix de mr. de Pomponne qui eut
 au moins le bonheur de servir dans les tems
 les plus glorieux, que ne devait il pas se di-
 re sur mr. de Chamillard, dont le ministère
 fut si infortuné & condamné si universelle-
 ment.

Il avait écrit plusieurs mémoires dans ce gout, soit pour se rendre compte à lui même, soit pour l'instruction du dauphin duc de Bourgogne. Ces réflexions vinrent après les événemens. Il eût approché d'avantage de la perfection où il avait le mérite d'aspirer, s'il eût pû se former une philosophie supérieure à la politique ordinaire & aux préjugés, philosophie que dans le cours de tant de siècles on voit pratiquée par si peu de souverains & qu'il est bien pardonnable aux rois de ne pas connaître puisque tant d'hommes privés l'ignorent.

Voici une partie des instructions qu'il donna à son petit fils Philippe v. partant pour l'Espagne. Il les écrivit à la hâte avec une négligence qui déconvre bien mieux l'âme, qu'un discours étudié. On y voit le père & le roi :

„Aimez les espagnols & tous vos sujets
„attachés à vos couronnes & à votre per-
„sonne. Ne préférez pas ceux qui vous flate-
„ront le plus, estimez ceux qui pour le bien
„hazarderont de vous déplaire. Ce sont là
„vos véritables amis.

„Faites le bonheur de vos sujets, & dans
„cette vue n'aiez de guerre que lorsque vous
„y serez forcé & que vous en aurez bien

„fidéré & bien pesé les raisons dans votre
„conseil.

„Essaiez de remettre vos finances, veillez
„aux indes & à vos flottes, pensez au com-
„merce, vivez dans une grande union avec
„la france, rien n'étant si bon pour nos deux
„puissances, que cette union à laquelle rien
„ne pourra résister. *

„Si vous êtes contraint de faire la guerre,
„mettez vous à la tête de vos armées.

„Songez à rétablir vos troupes partout, &
„commencez par celles de flandres.

„Ne quittez jamais vos affaires pour votre
„plaisir, mais faites vous une sorte de règle
„qui vous donne des tems de liberté & de di-
„vertissement.

„Il n'y en a guéres de plus innocens que
„la chasse & le goût de quelque maison de
„campagne, pourvû que vous n'y fassiez pas
„trop de dépense.

„Donnez une grande attention aux affai-
„res quand on vous en parle, écoutez beau-
„coup dans le commencement sans rien dé-
„cider.

„Quand vous aurez plus de connaissance
„souvenez vous que c'est à vous à décider;
„mais quelque expérience que vous aiez
„écou-

* On voit qu'il se trompa dans cette con-
jecture.

„écoutez toujours tous les avis & tous les
„raisonnemens de votre conseil, avant que
„de faire cette décision.

„Faites tout ce qui vous sera possible pour
„bien connaître les gens les plus importants,
„à fin de vous en servir à propos.

„Tachez que vos vicerois & gouverneurs
„soient toujours espagnols.

„Traitez bien tout le monde, ne dites
„jamais rien de fâcheux à personne, mais
„distinguez les gens de qualité & de mérite.

„Temoignez de la reconnaissance pour
„le feu roi & pour tous ceux qui ont été
„d'avis de vous choisir pour lui succéder.

„Aiez une grande confiance au cardinal
„Portocarréro, & lui marquez le gré que
„vous lui savez de la conduite qu'il a tenue.

„Je crois que vous devez faire quelque
„chose de considérable pour l'ambassadeur
„qui a été assez heureux pour vous deman-
„der & pour vous saluer le premier en qua-
„lité de sujet.

„N'oubliez pas Bedmar qui a du mérite
„& qui est capable de vous servir.

„Aiez une entière créance au duc d'Har-
„court, il est habile homme, & honnête
„homme, & ne vous donnera des conseils
que par rapport à vous.

„Tenez tous les français dans l'ordre.

„ Traitez bien vos domestiques , mais ne
„ leur donnez pas trop de familiarité , & en-
„ core moins de créance. Servez vous d'eux
„ tant qu'ils seront sages : renvoiez les à la
„ moindre faute qu'ils feront , & ne les sou-
„ tenez jamais contre les espagnols. . . .

„ N'aiez de commerce avec la reine dou-
„ airière que celui dont vous ne pouvez
„ vous dispenser. Faites en sorte qu'elle quit-
„ te madrid , & qu'elle ne sorte pas d'espa-
„ gne. En quelque lieu qu'elle soit , obser-
„ vez sa conduite , & empêchez qu'elle ne
„ se mêle d'aucune affaire. Aiez pour suspects
„ ceux qui auront trop de commerce avec
„ elle.

„ Aimez toujours vos parents. Souvenez
„ vous de la peine qu'ils ont eû à vous quit-
„ ter. Conservez un grand commerce avec
„ eux dans les grandes choses & dans les pe-
„ tites , demandez nous ce que vous auriez
„ besoin ou envie d'avoir qui ne se trouve
„ pas chez vous , nous en userons de même
„ avec vous.

„ N'oubliez jamais que vous êtes français
„ & ce qui peut vous arriver. Quand vous
„ aurez assuré la succession d'Espagne par des
„ enfans , visitez vos royaumes , allez à Naples ,
„ & en Sicile , passez à Milan & venez en
„flan.

„flandres. * Ce sera une occasion de nous
 „revoir, en attendant visitez la catalogne,
 „l'arragon, & autres lieux. Voiez ce qu'il
 „y aura à faire pour Ceuta.

„Jetez quelque argent au peuple quand
 „vous serez en espagne, & surtout en en-
 „trant à madrid.

„Ne paraissez pas choqué des figures ex-
 „traordinaires que vous trouverez. Ne vous
 „en moquez point. Chaque país a ses ma-
 „nières particulières, & vous serez bientôt
 „accoutumé à ce qui vous paraîtra d'abord
 „le plus surprenant.

„Evitez autant que vous pourrez de faire
 „des graces à ceux qui donnent de l'argent
 „pour les obtenir. Donnez à propos & li-
 „béralement, & ne recevez guères de pré-
 „sens à moins que ce soit des bagatelles. Si
 „quelquefois vous ne pouvez éviter d'en re-
 „cevoir, faites en à ceux qui vous en au-
 „ront donné, de plus considérables, après
 „avoir laissé passer quelques jours.

G 5

„Aiez

* Cela seul peut servir à confondre tant d'hi-
 storiens qui sur la foi des mémoires infidèles écrits
 en hollande, ont rapporté un prétendu traité
 (signé par Philippe V avant son départ) par le-
 quel traité ce prince céda à son grand père la
 flandre & le milanais.

„Aiez une cassette pour mettre ce que
„vous aurez de particulier dont vous aurez
„seul la clef.

„Je finis par un des plus importants avis
„que je puisse vous donner. Ne vous laissez
„pas gouverner. Soiez le maître, n'aiez
„jamais de favori ni de premier ministre.
„Écoutez, consultez votre conseil, mais
„décidez. Dieu qui vous a fait roi, vous donnera
„les lumières qui vous sont nécessaires,
„tant que vous aurez de bonnes intentions.“

Louis XIV avait dans l'esprit plus de justesse & de dignité, que de faillies ; & d'ailleurs on n'exige pas qu'un roi dise des choses mémorables, mais qu'il en fasse. Ce qui est nécessaire à tout homme en place, c'est de ne laisser sortir personne mécontent de sa présence, & de se rendre agréable à tous ceux qui l'approchent. On ne peut faire du bien à tout moment. Mais on peut toujours dire des choses qui plaisent. Il s'en était fait une heureuse habitude. C'était entre lui & sa cour un commerce continuel, de tout ce que la majesté peut avoir de graces sans jamais se dégrader, & de tout ce que l'empressement de servir & de plaire peut avoir de finesse, sans l'air de la bassesse. Il était, surtout avec les femmes, d'une attention & d'une politesse qui augmentait en-

cor

cor celle de ses courtisans; & il ne perdit jamais l'occasion de dire aux hommes de ces choses, qui flattent l'amour propre en excitant l'émulation, & qui laissent un long souvenir.

Un jour madame la duchesse de Bourgogne encor fort jeune, voiant à souper un officier qui était très laid, plaisanta beaucoup & très haut sur sa laideur; "je le trouve ma-
„dame, (dit le roi encor plus haut) un des
„plus beaux hommes de mon royaume; car
„c'est un des plus braves.

Un officier général, homme un peu brusque & qui n'avait pas adouci son caractère dans la cour même de Louis XIV, avait perdu un bras dans une action, & se plaignait au roi qui l'avait pourtant récompensé, autant qu'on le peut faire pour un bras cassé:
„je voudrais avoir perdu aussi l'autre, dit-il
„& ne plus servir votre majesté: " *j'en serais bien fâché pour vous & pour moi*, lui répondit le Roy: & ce discours fut suivi d'une grace qu'il lui accorda. Il était si éloigné de dire des choses désagréables, qui sont des traits mortels dans la bouche d'un prince, qu'il ne se permettait pas même les plus innocentes & les plus douces railleries: tandis que des particuliers en font tous les jours de si cruelles & de si funestes.

Il se plaisait & se connaissait à ces choses ingénieuses, aux impromptus, aux chansons agréables; & quelquefois même il faisait sur le champ de petites parodies sur les airs qui étaient en vogue, comme celle-ci:

*Chez mon cadet de frère,
Le chancelier Serrant
N'est pas trop nécessaire;
Et le sage Boifrand
Est celui qui fait plaire.*

& cette autre, qu'il fit en congédiant un jour le conseil:

*Le conseil à ses yeux a beau se présenter;
Sitôt qu'il voit sa chienne, il quitte tout
pour elle:
Rien ne peut l'arrêter,
Quand la chasse l'appelle.*

Ces bagatelles servent au moins à faire voir, que les agrémens de l'esprit faisaient un des plaisirs de sa cour, qu'il entraînait dans ces plaisirs; & qu'il savait dans le particulier vivre en homme, aussi bien que représenter en monarque sur le théâtre du monde.

Sa lettre à l'archevêque de rheims au sujet du marquis de Barbésieux, quoiqu'écrite d'un stile extrêmement négligé, fait plus d'honneur à son caractère, que les pensées
les

les plus ingénieuses n'en auraient fait à son esprit. Il avait donné à ce jeune homme la place de secrétaire d'état de la guerre, qu'avait eue le marquis de Louvois son père. Bientôt mécontent de la conduite de son nouveau secrétaire d'état, il veut le corriger sans le trop mortifier. Dans cette vue il s'adresse à son oncle l'archevêque de rhems ; il le prie d'avertir son neveu. C'est un maître instruit de tout, c'est un père qui parle.

„Je sai, dit-il, ce que je dois à la mémoire de monsieur de Louvois ; mais si votre neveu ne change de conduite, je serai forcé de prendre un parti. J'en serai fâché ; mais il en faudra prendre un. Il a des talens ; mais il n'en fait pas un bon usage. Il donne trop souvent à souper aux princes, au lieu de travailler ; il néglige les affaires pour ses plaisirs ; il fait attendre trop long-tems les officiers dans son antichambre ; il leur parle avec hauteur, & quelquefois avec dureté.

Voilà ce que ma mémoire me fournit de cette lettre, que j'ai vue autrefois en original. Elle fait bien voir, que Louis XIV n'était pas gouverné par ses ministres comme on la cru, & qu'il savait gouverner ses ministres.

Il aimait les louanges; & il est à souhaiter qu'un roi les aime, parce qu'alors il s'efforce de les mériter. Mais Louis XIV ne les recevait pas toujours, quand elles étaient trop fortes. Lorsque notre académie, qui lui rendait toujours compte des sujets qu'elle proposait pour ses prix, lui fit voir celui-ci: *qu'elle est de toutes les vertus du roi, celle qui mérite la préférence?* Le roi rougit, & ne voulut pas qu'un tel sujet fût traité. Il souffrit les prologues de Quinault; mais c'était dans les plus beaux jours de sa gloire, dans le tems où l'ivresse de la nation excusait la sienne. Virgile & Horace par reconnaissance, & Ovide par une indigne faiblesse, prodiguèrent à Auguste des éloges plus forts, (& si on songe aux proscriptions) bien moins mérités.

Si Corneille avait dit dans la chambre du cardinal de Richelieu à quelqu'un des courtisans: dites à mr. le Cardinal que je me connais mieux en vers que lui, jamais ce ministre ne lui eut pardonné; c'est pourtant ce que Despréaux dit tout haut du Roi dans une dispute qui s'éleva sur quelques vers que le roi trouvait bons & que Despréaux condamnait. Il a raison dit le roi, il s'y connaît mieux que moi.

Le duc de Vendome avait auprès de lui Villiers, un de ces hommes de plaisir qui se font un mérite d'une liberté cynique. Il le logeait à versailles dans son appartement. On l'appellait communement Villiers Vendome. Cet homme condamnait hautement tous les goûts de Louis xiv en musique, en peinture, en architecture, en jardins. Le roi plantait-il un bosquet, meublait-il un appartement construisait-il une fontaine, Villiers trouvait tout mal entendu, & s'exprimait en termes peu mesurés. Il est étrange disait le roi que Villiers ait choisi ma maison pour venir s'y moquer de tout ce que je fais. L'ayant rencontré un jour dans les jardins, eh bien lui dit il en lui montrant un de ses nouveaux ouvrages, cela n'a donc pas le bonheur de vous plaire? Non repondit Villiers. Cependant reprit le roi, il y a bien des gens qui n'en sont pas si mécontents. Cela peut être répartit Villiers, chacun a son avis. Le Roi en riant répondit. On ne peut pas plaire à tout le monde.

Un jour Louis xiv jouant au tric trac il y eut un coup douteux. On disputait, les courtisans demeuraient dans le silence. Le comte de Grammont arrive. Jugez nous, lui dit le roi. Sire, c'est vous qui avez tort dit le comte. Eh comment pouvez vous me donner

ner le tort avant de savoir ce dont il s'agit ? Eh fire, ne voiez vous pas que pour peu que la chose eût été seulement douteuse, tous ces messieurs vous auraient donné gain de cause.

Le duc d'Antin se distingua dans ce siècle par un art singulier, non pas de dire des choses flatteuses, mais d'en faire. Le roi va couchèr à petit-bourg ; il y critique une grande allée d'arbres, qui cachait la vuë de la rivière. Le duc d'Antin la fait abattre pendant la nuit. Le roi, à son réveil est étonné de ne plus voir ces arbres qu'il avait condamnés. *C'est parce que votre majesté les a condamnés, qu'elle ne les voit plus,* répond le duc.

Nous avons aussi rapporté ailleurs, que le même homme aiant remarqué, qu'un bois assez grand au bout du canal de fontainebleau déplaisait au roi, il prit le moment d'une promenade, & tout étant préparé, il se fit donnèr un ordre de couper ce bois, & on le vit dans l'instant abattu tout entier. Ces traits sont d'un courtisan ingénieux, & non pas d'un flatteur.

On a accusé Louis xiv d'un orgueil insupportable, parce que la base de sa statuë, à la place des victoires, est entourée d'esclaves enchaînés. Mais ce n'est point lui qui fit ériger cette statuë, ni celle qu'on voit à la place de Vendôme. Celle de la place des victoi-

victoires est le monument de la grandeur d'ame & de la reconnaissance du premier maréchal de la Feuillade pour son maître. Il y dépensa cinq-cent-mille livres, qui font près d'un million aujourd'hui; & la ville en ajouta autant pour rendre la place régulière. J'ai toujours été révolté, contre l'injustice qui imputait à Louis XIV le faste de cette statue, & contre l'indifférence qui ne rend pas assez de justice à la magnanimité du maréchal.

On ne parlait que de ces quatre esclaves; mais ils figurent des vices domtés, encor plus que des nations vaincuës. Le duël aboli, l'hérésie détruite. Les inscriptions le témoignent assez. Elles célèbrent aussi la jonction des mers, la paix de nimégue, elles ne parlent que de bienfaits; & aucun de ces esclaves n'a rien qui caractérise les peuples vaincus par Louis XIV. D'ailleurs c'est un ancien usage des sculpteurs, de mettre des esclaves aux pieds des statues des rois. Il vaudrait mieux y représenter des citoyens libres & heureux. Mais enfin on voit des esclaves aux pieds du clément Henri quatre, & de Louis XIII à paris; on en voit à livourne sous la statue de Ferdinand de Médicis, qui n'enchaîna assurément aucune nation; on en voit à berlin sous la statue d'un électeur,

qui repoussa les suédois , mais qui ne fit point de conquêtes.

Les voisins de la france , & les français eux-mêmes , ont rendu très injustement Louis xiv responsable de cet usage. L'inscription, *viro immortalis* , à, *l'homme immortel* , a été traitée d'idolâtrie ; comme si ce mot signifiait autre chose , que l'immortalité de sa gloire. L'inscription de Viviani , à sa maison de florence , *Ædes à deo data* , *Maison donnée par un dieu* , serait bien plus idolâtre : elle n'est pourtant qu'une allusion , au surnom de *dieu-donné* , & au vers de Virgile , *deus nobis hæc otia fecit*.

A l'égard de la statuë de la place Vendôme , c'est la ville qui l'a érigée. Les inscriptions latines qui remplissent les quatre faces de la baze , sont des flatteries plus grossières que celles de la place des victoires. On y lit que Louis xiv ne prit jamais les armes que malgré lui. Il démentit bien solennellement cette adulation au lit de la mort par des paroles dont on se souviendra plus longtemps que de ces inscriptions ignorées de lui , & qui ne sont que l'ouvrage de la bassesse de quelques gens de lettres.

Le roi avait destiné les bâtimens de cette place pour sa bibliothèque publique. La place était plus vaste ; elle avait d'abord trois faces ,

ces , qui étaient celles d'un palais immense, dont les murs étaient déjà élevés , lorsque le malheur des tems , en 1701 , força la ville de bâtir des maisons de particuliers sur les ruines de ce palais commencé. Ainsi le louvre n'a point été fini ; ainsi la fontaine & l'obélisque , que Colbert voulait faire élever vis-à-vis le portail de Perrault , n'ont paru que dans les desseins ; ainsi le beau portail de saint-gervais est demeuré offusqué ; & la plupart des monumens de paris laissent des regrets.

La nation désirait , que Louis XIV eût préféré son louvre & sa capitale au palais de versailles , que le duc de Créqui appelait un favori sans mérite. La postérité admire avec reconnaissance , ce qu'on a fait de grand pour le public ; mais la critique se joint à l'admiration , quand on voit ce que Louis XIV a fait de superbe & de défectueux pour sa maison de campagne.

Il résulte de tout ce qu'on vient de rapporter , que Louis XIV aimait en tout la grandeur & la gloire. Un prince , qui aiant fait d'aussi grandes choses que lui , serait encor simple & modeste , serait le premier des rois , & Louis XIV le second. *

H 2

S'il

* Paroles tirées des anecdotes sur Louis XIV refonduës dans cette histoire.

S'il se repentit en mourant , d'avoir entrepris légèrement des guerres , il faut convenir , qu'il ne jugeait pas par les événemens ; car de toutes ses guerres , la plus juste & la plus indispensable , celle de 1701 , fut la seule malheureuse.

Il eut de son mariage , outre *monseigneur* , deux fils & trois filles morts dans l'enfance. Ses amours furent plus heureux : il n'y eut que deux de ses enfans naturels qui moururent au berceau ; huit autres vécurent , furent légitimés , & cinq eurent postérité. Il eut encor d'une demoiselle attachée à madame de Montespan , une fille non reconnue , qu'il maria à un gentilhomme d'auprès de Versailles , nommé de la Queue.

On soupçonna avec beaucoup de vraisemblance , une religieuse de l'abbaye de moret , d'être sa fille. Elle était extrêmement basannée , & d'ailleurs lui ressemblait. Le roi lui donna vingt-mille écus de dot , en la plaçant dans ce couvent. L'opinion qu'elle avait de sa naissance , lui donnait un orgueil dont ses supérieures se plaignirent. Madame de Maintenon , dans un voyage de Fontainebleau , alla au couvent de moret ; & voulant inspirer plus de modestie à cette religieuse , elle fit ce qu'elle put pour lui ôter l'idée qui nourrissait sa fierté. “ Madame ,
„(lui

„(lui dit cette personne) la peine que prend
„une dame de votre élévation, de venir ex-
„près ici me dire que je ne suis pas fille du
„roi, me persuade que je le suis. “ Le cou-
vent de moret se souvient encor de cette
anecdote.

Tant de détails pourraient rebuter un phi-
losophe. Mais la curiosité, cette faiblesse si
commune aux hommes, cesse presque d'en
être une, quand elle a pour objet de tems &
des hommes qui attirent les regards de la
postérité.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

*Gouvernement intérieur : commerce :
police : loix : discipline militaire :
marine, &c.*

On doit cette justice aux hommes publics qui ont fait du bien à leur siècle, de regarder le point dont ils sont partis, pour mieux voir les changemens qu'ils ont faits dans leur patrie. La postérité leur doit une éternelle reconnaissance des exemples qu'ils ont donnés, lors même qu'ils sont surpassés. Cette juste gloire est leur unique récompense. Il est certain que l'amour de cette gloire anima Louis XIV, lorsque, commençant à gouverner par lui-même, il voulut réformer son royaume, embellir sa cour, & perfectionner les arts.

Non seulement il s'imposa la loi de travailler régulièrement avec chacun de ses ministres; mais tout homme connu pouvait obtenir de lui une audience particulière, & tout citoyen avait la liberté de lui présenter des requêtes & des projets. Les placets étaient reçus d'abord par un maître des requêtes, qui
les

les rendait apostillés ; ils furent dans la suite renvoies aux bureaux des ministres. Les projets étaient examinés dans le conseil, quand ils méritaient de l'être : & leurs auteurs furent admis plus d'une fois à discuter leurs propositions avec les ministres, en présence du maître. Ainsi on vit entre le trône & la nation une correspondance qui subsista, malgré le pouvoir absolu.

Louis XIV se forma & s'accoutuma lui-même au travail ; & ce travail était d'autant plus pénible, qu'il était nouveau pour lui, & que la séduction des plaisirs pouvait aisément le distraire. Il écrivit les premières dépêches à ses ambassadeurs. Les lettres les plus importantes furent souvent depuis minutées de sa main ; & il n'y en eut aucune écrite en son nom, qu'il ne se fit lire.

A peine Colbert, après la chute de Fouquet, eut-il rétabli l'ordre dans les finances, que le roi remit aux peuples tout ce qui était dû d'impôts, depuis 1647 jusqu'en 1656, & surtout trois millions de tailles. On abolit pour cinq-cent-mille écus par an de droits onéreux. Ainsi l'abbé de Choisi paraît, ou bien mal instruit, ou bien injuste, quand il dit qu'on ne diminua point la recette. Il est certain, qu'elle fut diminuée par ces remises & augmentée par le bon ordre.

Les soins du premier président de Bellévre, aidés des libéralités de la duchesse d'Aiguillon & de plusieurs citoyens, avaient établi l'hôpital-général. Le roi l'augmenta, & en fit élever dans toutes les villes principales du royaume.

Les grands chemins, jusqu'alors impraticables, ne furent plus négligés ; & peu-à-peu ils devinrent ce qu'ils sont aujourd'hui sous Louis xv, l'admiration des étrangers. De quelque côté qu'on sorte de paris, on voiage à présent environ quarante lieues, à quelques endroits près, dans des allées fermes, bordées d'arbres. Les chemins construits par les anciens romains étaient plus durables, mais non pas plus spacieux & plus beaux.

Le génie de Colbert se tourna principalement vers le commerce, qui était faiblement cultivé, & dont les grands principes n'étaient pas connus. Les anglais, & encor plus les hollandais, faisaient par leurs vaisseaux presque tout le commerce de la france. Les hollandais surtout chargeaient dans nos ports nos denrées, & les distribuaient dans l'europe. Le roi commença, dès 1662, à exempter ses sujets d'une imposition nommé le droit de fret, que paiaient tous les vaisseaux étrangers ; & il donna aux français toutes les faci-

facilités de transporter eux-mêmes leurs marchandises à moins de frais. Alors le commerce maritime nâquit. Le conseil de commerce, qui subsiste aujourd'hui, fut établi; & le roi y présidait tous les quinze jours.

Les ports de dunkerque & de marseille furent déclarés francs; & bientôt cet avantage attira le commerce du levant à marseille, & celui du nord à dunkerque.

On forma une compagnie des indes occidentales en 1664; & celle des grandes indes fut établie la même année. Avant ce tems, il fallait que le luxe de la france fût tributaire de l'industrie hollandaise. Les partisans de l'ancienne œconomie, timide, ignorante & resserrée, déclamèrent envain contre un commerce, dans lequel on échange sans cesse de l'argent qui ne périrait pas, contre des effets qui se consomment. Ils ne faisaient pas réflexion, que ces marchandises de l'inde devenuës nécessaires auraient été païées plus chèrement à l'étranger. Il est vrai, qu'on porte aux indes orientales, plus d'espèces qu'on n'en retire & que par là l'europe s'appauvrit. Mais ces espèces viennent du pérou & du méxique; elles font le prix de nos denrées portées à cadix; & il reste plus de cet argent en france, que les indes orientales n'en absorbent.

Le roi donna plus de six-millions de notre monnoie d'aujourd'hui à la compagnie. Il invita les personnes riches à s'y intéresser. Les reines, les princes & toute la cour fournirent deux-millions numéraires, de ce tems-là. Les cours supérieures donnèrent douze-cent-mille livres, les financiers deux-millions, le corps des marchands six-cent-cinquante-mille livres. Toute la nation secondait son maître.

Cette compagnie a toujours subsisté. Car encor que les hollandais eussent pris pontichéri en 1694, & que le commerce des indes languît depuis ce tems, il a repris de nos jours une force nouvelle. Pontichéri est devenuë la rivale de batavia; & cette compagnie des indes, fondée avec des peines extrêmes par le grand Colbert, reproduite de nos jours par des secousses singulières, est devenuë une des plus grandes ressources du royaume. Le roi forma encor une compagnie du nord en 1669: il y mit des fonds comme dans celle des indes. Il parut bien alors que le commerce ne déroge pas, puisque les plus grandes maisons s'intéressaient à ces établissemens, à l'exemple du monarque.

La compagnie des indes occidentales ne fut pas moins encouragée que les autres: le roi fournit le dixième de tous les fonds.

Il donna trente francs par tonneau d'exportation, & quarante d'importation. Tous ceux qui firent construire des vaisseaux dans les ports du royaume, reçurent cinq livres pour chaque tonneau que leur navire pouvait contenir.

On ne peut encor trop s'étonner, que l'abbé de Choisi ait censuré ces établissemens, dans ses mémoires qu'il faut lire avec défiance. Nous sentons aujourd'hui tout ce que le ministre Colbert fit pour le bien du royaume; mais alors on ne le sentait pas: il travaillait pour des ingrats. On lui fut à paris beaucoup plus mauvais gré de la suppression de quelques rentes sur l'hôtel-de-ville acquises à vil prix depuis 1656, & du décri où tombèrent les billets de l'épargne prodigués sous le précédent ministère, qu'on ne fut sensible au bien général qu'il faisait. Il y avait plus de bourgeois que de citoyens: Peu de personnes portaient leurs vuës sur l'avantage public. On fait combien l'intérêt particulier fascine les yeux, rétrécit l'esprit, je ne dis pas seulement l'intérêt d'un commerçant; mais d'une compagnie, mais d'une ville. La réponse grossière d'un marchand nommé Hazon (qui consulté par ce ministre, lui dit: *vous avez trouvé la voiture renversée d'un côté, & vous l'avez renversée de l'autre.*) était

était encor citée avec complaisance dans ma jeunesse ; & cette anecdote se retrouve dans le Moréri. Il a falu, que l'esprit philosophique introduit fort tard en France, ait réformé les préjugés du peuple, pour qu'on rendît enfin une justice entière à la mémoire de ce grand homme. Il avait la même exactitude que le duc de Sulli, & des vues beaucoup plus étendues. L'un ne savait que ménager ; l'autre savait faire de grands établissemens.

Presque tout fut, ou réparé, ou créé de son tems. La réduction de l'intérêt au denier vingt, des emprunts du roi & des particuliers, fut la preuve sensible, en 1665, d'une abondante circulation. Il voulait enrichir la France & la peupler. Les mariages dans les campagnes furent encouragés, par une exemption de tailles pendant cinq années, pour ceux qui s'établiraient à l'âge de vingt ans ; & tout père de famille qui avait dix enfans, était exempt pour toute sa vie, parce qu'il donnait plus à l'état par le travail de ses enfans, qu'il n'eût pu donner en payant la taille. Ce réglement aurait dû être à jamais sans atteinte.

Depuis l'an 1663 chaque année de ce ministère, jusqu'en 1672, fut marquée par l'établissement de quelque manufacture. Les
draps

draps fins, qu'on tirait auparavant d'angleterre, de hollande, furent fabriqués dans abbeville. Le roi avançait au manufacturier deux-mille livres par chaque métier battant, outre des gratifications considérables. On compta dans l'année 1669, quarante-quatre-mille-deux-cent métiers en laine dans le royaume. Les manufactures de soie perfectionnées produisirent un commerce de plus de cinquante-millions de ce tems-là; & non seulement l'avantage qu'on en tirait était beaucoup au dessus de l'achat des soies nécessaires, mais la culture des meuriers mit les fabriquans en état de se passer des soies étrangères pour la chaîne des étoffes.

On commença, dès 1666, à faire d'aussi belles glaces qu'à venise, qui en avait toujours fourni toute l'europe; & bientôt on en fit, dont la grandeur & la beauté n'ont pu jamais être imitées ailleurs. Les tapis de turquie & de perse furent surpassés à la faveurnerie. Les tapisseries de flandre cédèrent à celle des gobelins. Ce vaste enclos des gobelins était rempli alors de plus de huit-cent ouvriers; il y en avait trois-cent qu'on y logeait. Les meilleurs peintres dirigeaient l'ouvrage, ou sur leurs propres desseins, ou sur ceux des anciens maîtres d'italie. Outre les tapisseries, on y fabriqua des ouvrage
de

de rapport, espèce de mosaïque admirable ; & l'art de la marqueterie fut poussé à sa perfection.

Outre cette belle manufacture des tapisseries aux gobelins, on en établit une autre à beauvais. Le premier manufacturier eut six-cent ouvriers dans cette ville ; & le roi lui fit présent de soixante-mille livres.

Seize-cent filles furent occupées aux ouvrages de dentelles : on fit venir trente principales ouvrières de venise & deux-cent de flandre ; & on leur donna trente-six-mille livres pour les encourager.

Les fabriques des draps de sédan, celles des tapisseries d'aubusson, dégénérées & tombées, furent rétablies.

On fait que le ministère acheta en angleterre le secret de cette machine ingénieuse, avec laquelle on fait les bas dix fois plus promptement qu'à l'aiguille. Le fer-blanc, l'acier, la belle faïence ; les cuirs maroquinés qu'on avait toujours fait venir de loin, furent travaillés en france. Mais des calvinistes, qui avaient le secret du fer-blanc & de l'acier, emportèrent en 1686 ce secret avec eux ; & firent partager cet avantage à des nations étrangères.

Le roi achetait tous les ans pour environ quatre-cent-mille livres de tous les ouvrages de

de goût, qu'on fabriquait dans son royaume; & il en faisait des présens.

Il s'en fallait beaucoup, que la ville de paris fût ce qu'elle est aujourd'hui. Il n'y avait ni clarté, ni sûreté, ni propreté. Il falut pourvoir à ce nétoiemment continuel des ruës, à cette illumination que cinq-mille fanaux forment toutes les nuits; paver la ville toute entière; y construire deux nouveaux ports; rétablir les anciens; faire veillèr une garde continuelle à pied & à cheval, pour la sûreté des citoiens. Le roi se chargea de tout, en affectant des fonds à ces dépenses nécessaires. Il créa en 1667 un magistrat, uniquement pour veillèr à la police. La pluspart des grandes villes de l'europe ont à peine imité ces exemples longtems après; mais aucune ne les a égalés. Il n'y a point de ville pavée comme paris; & rome même n'est pas éclairée.

Tout commençait à tendre tellement à la perfection, que le second lieutenant de police, qu'eut paris, acquit dans cette place une réputation, qui le mit au rang de ceux qui ont fait honneur à ce siècle; aussi était-ce un homme capable de tout. Il fut depuis dans le ministère; & il eût été bon général d'armée. La place de lieutenant de police était au dessous de sa naissance & de son mérite;

&

& cependant cette place lui fit un bien plus grand nom, que le ministère géné & passer, qu'il obtint sur la fin de sa vie.

On doit observèr ici, que monsieur d'Argenson ne fut pas le seul, à beaucoup près, de l'ancienne chevalerie, qui eût exercé la magistrature. La france est presque l'unique país de l'europe, où l'ancienne noblesse ait pris souvent le parti de la robe. Presque tous les autres états, par un reste de barbarie gothique, ignorent encor qu'il y ait de la grandeur dans cette profession.

Le roi ne cessa de bâtir au louvre, à saint-germain, à versailles, depuis 1661. Les particuliers, à son exemple, élevèrent dans paris mille édifices superbes & commodes. Le nombre s'en est accru tellement, que depuis les environs du palais roial & ceux de saint-sulpice, il se forma dans paris deux villes nouvelles, fort supérieures à l'ancienne. Ce fut en ce tems-là, qu'on inventa la commodité magnifique de ces carosses ornés de glaces & suspendus par des ressorts; de sorte qu'un citoyen de paris se promenait dans cette grande ville avec plus de luxe, que les premiers triomphateurs romains n'allaient autrefois au capitolé. Cet usage, qui a commencé dans paris, fut bientôt reçu dans
toute

toute l'europe ; & devenu commun , il n'est plus un luxe.

Louis xiv avait du goût pour l'architecture , pour les jardins , pour la sculpture ; & ce goût était en tout dans le grand & dans le noble. Dès que le controleur-général Colbert eût, en 1664, la direction des bâtimens, qui est proprement le ministère des arts, il s'appliqua à seconder les projets de son maître. Il falut d'abord travailler à achever le louvre. François Mansard, l'un des plus grands architectes qu'ait eû la france , fut choisi pour construire les vastes édifices qu'on projetait. Il ne voulut pas s'en charger, sans avoir la liberté de refaire ce qui lui paraîtrait défectueux dans l'exécution. Cette défiance de lui-même, qui eût entraîné trop de dépenses, le fit exclure. On appela de rome le cavalier Bernini, dont le nom était célèbre par la colonnade qui entoure le parvis de saint-pierre, par la statuë équestre de Constantin, par la fontaine navonne. Des équipages lui furent fournis pour son voiage. Il fut conduit à paris, en homme qui venait honorer la france. Il reçut, outre cinq louis par jour pendant huit mois qu'il y resta, un présent de cinquante-mille écus, avec une pension de deux-mille écus, & une de cinq-cent pour son fils. Cette générosité de Louis

xiv envers le Bernin, fut encor plus grande que la munificence de François premier pour Raphaël. Le Bernin par reconnaissance fit depuis à rome la statuë équestre du roi, qu'on voit à versailles. Mais quand il arriva à paris avec tant d'appareil, comme le seul homme digne de travailler pour Louis xiv, il fut bien surpris de voir le dessein de la façade du louvre, du côté de saint-germain-l'auxerrois, qui devint bientôt après dans l'exécution un des plus augustes monumens d'architecture, qui soient au monde. Claude Perrault avait donné ce dessein, exécuté par Louis le Vau & d'Orbay. Il inventa les machines, avec lesquelles on transporta de pierres de cinquante-deux pieds de long, qui forment le fronton de ce majestueux édifice. On va chercher quelquefois bien loin ce qu'on a chez soi. Aucun palais de rome n'a une entrée comparable à celle du louvre, dont on est redevable à ce Perrault, que Boileau osa vouloir rendre ridicule. Ces vignes si renommées ne sont pas, de l'aveu des voyageurs, supérieures au seul château de *maisons*, qu'avait bâti François Mansard à si peu de frais. Bernini fut magnifiquement récompensé & ne mérita pas ces récompenses: il donna seulement des desseins, qui ne furent pas exécutés.

Le

Le roi, en faisant bâtir ce louvre dont l'achèvement est tant désiré, en faisant une ville à versailles près de ce château qui a coûté tant de millions, en bâtissant trianon, marli, & en faisant embellir tant d'autres édifices, fit élever l'observatoire, commencé en 1666, dès le tems qu'il établit l'académie des sciences. Mais le monument le plus glorieux par son utilité, par sa grandeur & par ses difficultés, fut ce canal de languedoc, qui joint les deux mers, & qui tombe dans le port de *cette*, construit pour recevoir ses eaux. Tout ce travail fut commencé dès 1664; & on le continua sans interruption jusqu'en 1681. La fondation des invalides & la chapelle de ce bâtiment la plus belle de paris, l'établissement de saint-cyr le dernier de tant d'ouvrages construits par ce monarque, suffiraient seuls pour faire benir sa mémoire. Quatre-mille soldats & un grand nombre d'officiers, qui trouvent dans l'un de ces grands asiles une consolation dans leur vieillesse & des secours pour leurs blessures & pour leurs besoins; deux-cent-cinquante filles nobles, qui reçoivent dans l'autre une éducation digne d'elles, font autant de voix qui célèbrèrent Louis xiv. L'établissement de saint-cyr sera surpassé par celui que Louis xv vient de former, pour élever cinq-cens-gen-

tils-hommes ; mais loin de faire oublier saint-cyr , il en fait souvenir. C'est l'art de faire du bien , qui s'est perfectionné.

Louis XIV voulut en même tems faire des choses plus grandes & d'une utilité plus générale , mais d'une exécution plus difficile ; c'était de réformer les loix. Il y fit travailler le chancelier Séguier, les Lamoignon, les Talon, les Bignon, & surtout le conseiller d'état Puffort. Il assistait quelquefois à leurs assemblées. L'année 1667 fut à la fois l'époque de ses premières loix & de ses premières conquêtes. L'ordonnance civile parut d'abord ; ensuite le code des eaux & forêts ; puis des statuts pour toutes les manufactures ; l'ordonnance criminelle ; le code du commerce ; celui de la marine : tout cela suivit presque d'année en année. Il y eut même une jurisprudence nouvelle , établie en faveur des négres de nos colonies ; espèce d'hommes , qui n'avait pas encor joui des droits de l'humanité.

Une connaissance approfondie de la jurisprudence n'est pas le partage d'un souverain. Mais le roi était instruit des loix principales ; il en possédait l'esprit , & savait ou les soutenir ou les mitiger à propos. Il jugeait souvent les causes de ses sujets , non seulement dans le conseil des secretares d'état ,
mais

mais dans celui qu'on appelle le conseil des parties. Il y a de lui deux jugemens célèbres, dans lesquels sa voix décida contre lui-même.

Dans le premier en 1680, il s'agissait d'un procès entre lui & des particuliers de paris qui avaient bâti sur son fonds. Il voulut que les maisons leur demeuraissent, avec le fonds qui lui appartenait & qu'il leur céda.

L'autre regardait un persan nommé *Roupli*, dont les marchandises avaient été saisies par les commis de ses fermes en 1687. Il opina que tout lui fût rendu & y ajouta un présent de trois-mille écus. *Roupli* porta dans sa patrie son admiration & sa reconnaissance. Lorsque nous avons vu depuis à paris l'ambassadeur persan *Mehemet Rizabeg*, nous l'avons trouvé instruit dès long-tems de ce fait par la renommée.

L'abolition des duels fut un des plus grands services rendus à la patrie. Ces combats avaient été autorisés autrefois par les parlemens même & par l'église ; & quoiqu'ils fussent défendus depuis Henri quatre, cette funeste coutume subsistait plus que jamais. Le fameux combat des *la Frette*, de quatre contre quatre en 1663, fut ce qui déterminâ Louis xiv à ne plus pardonner. Son heureuse sévérité corrigea peu à peu notre

nation, & même les nations voisines, qui se conformèrent à nos sages coutumes après avoir pris nos mauvaises. Il y a dans l'europe cent fois moins de duels aujourd'hui, que du tems de Louis XIII.

Législateur de ses peuples, il le fut de ses armées. Il est étrange qu'avant lui on ne connût point les habits uniformes dans les troupes. Ce fut lui, qui la première année de son administration ordonna, que chaque régiment fût distingué par la couleur des habits ou par différentes marques ; réglement adopté bientôt par toutes les nations. Ce fut lui, qui institua les brigadiers, & qui mit les corps dont la maison du roi est formée, sur le pied où ils sont aujourd'hui. Il fit une compagnie de mousquetaires des gardes du cardinal Mazarin, & fixa à cinq-cent hommes le nombre des deux compagnies, auxquelles il donna l'habit qu'elles portent encore.

Sous lui plus de connétable, & après la mort du duc d'Epéron, plus de colonel-général de l'infanterie ; ils étaient trop maîtres : il voulait l'être, & le devait. Le maréchal de Grammont, simple mestre-de-camp des gardes-françaises sous le duc d'Epéron & prenant l'ordre de ce colonel-général, ne le prit plus que du roi, & fut le premier qui
eut

eut le nom de colonel des gardes. Il installait lui-même ces colonels à la tête du régiment, en leur donnant de sa main un hausse-col doré avec une pique, & ensuite un esponton quand l'usage des piques fut aboli. Il institua les grenadiers, d'abord au nombre de quatre par compagnie dans le régiment du roi qui est de sa création; ensuite il forma une compagnie de grenadiers dans chaque régiment d'infanterie; il en donna deux aux gardes-françaises, qui maintenant en ont trois. Il augmenta beaucoup le corps des dragons, & leur donna un colonel-général. Il ne faut pas oublier l'établissement des haras en 1667. Ils étaient absolument abandonnés auparavant; & ils furent d'une grande ressource, pour remonter la cavalerie.

L'usage de la baionnette au bout du fusil, est de son institution. Avant lui on s'en servait quelquefois; mais il n'y avait que quelques compagnies, qui combattissent avec cette arme. Point d'usage uniforme, point d'exercice: tout était abandonné à la volonté du général. Les piques passaient pour l'arme la plus redoutable. Le premier régiment, qui eut des baionnettes & qu'on forma à cet exercice, fut celui des fusiliers, établi en 1671.

La manière dont l'artillerie est servie aujourd'hui, lui est due toute entière. Il en

fonda des écoles à douai, puis à metz & à strasbourg ; & le régiment d'artillerie s'est vu enfin rempli d'officiers, presque tous capables de bien conduire un siège. Tous les magasins du royaume étaient pourvus, & on y distribuait tous les ans huit-cent milliers de poudre. Il forma un régiment de bombardiers & un de hofards : avant lui on ne connaissait les hofards que chez les ennemis.

Il établit en 1688 trente régimens de milice, fournis & équipés par les communautés. Ces milices s'exerçaient à la guerre, sans abandonner la culture des campagnes.

Des compagnies de cadets furent entretenues dans la plupart des places frontières : ils y apprenaient les mathématiques, le dessin & tout les exercices, & faisaient les fonctions de soldats. Cette institution dura dix années. On se lassa enfin de cette jeunesse, trop difficile à discipliner. Mais le corps des ingénieurs, que le roi forma & auquel il donna les réglemens qu'il suit encore, est un établissement à jamais durable. Sous lui l'art de fortifier les places fut porté à la perfection, par le maréchal de Vauban & ses élèves, qui surpassèrent le comte de Pagan. Il construisit ou répara cent-cinquante places de guerre.

Pour

Pour soutenir la discipline militaire, il créa des inspecteurs-généraux, ensuite des directeurs, qui rendirent compte de l'état des troupes; & on voyait par leur rapport, si les commissaires des guerres avaient fait leur devoir.

Il institua l'ordre de saint-louis, récompense honorable, plus briguée souvent que la fortune. L'hôtel des invalides mit le comble aux soins qu'il prit, pour mériter d'être bien servi.

C'est par de tels soins, que dès l'an 1672 il eut cent-quatre-vingt-mille hommes de troupes réglées, & qu'augmentant ses forces à mesure que le nombre & la puissance de ses ennemis augmentaient, il eut enfin jusqu'à quatre-cent-cinquante-mille hommes en armes, en comptant les troupes de la marine.

Avant lui on n'avait point vu de si fortes armées. Ses ennemis lui en opposèrent à peine d'aussi considérables; mais il fallait qu'ils fussent réunis. Il montra ce que la France seule pouvait; & il eut toujours, ou de grands succès, ou de grandes ressources.

Il fut le premier qui en tems de paix donna une image & une leçon complète de la guerre. Il assembla à Compiègne soixante & dix mille hommes en 1698 on y fit toutes les opérations d'une campagne. C'était

pour l'instruction de ses trois petits fils. Le luxe fit une fête somptueuse de cette école militaire.

Cette même attention qu'il eut à former des armées de terre nombreuses & bien disciplinées, même avant d'être en guerre, il l'eut à se donner l'empire de la mer. D'abord le peu de vaisseaux que le cardinal mazarin avait laissé pourrir dans les ports, sont réparés. On en fait acheter en hollande, en suède; & dès la troisième année de son gouvernement, il envoie ses forces maritimes s'essayer à gigeri sur la côte d'afrique. Le duc de Beaufort purge les mers de pirates dès l'an 1665; & deux ans après, la france a dans ses ports soixante vaisseaux de guerre. Ce n'est là qu'un commencement: mais tandis qu'on fait de nouveaux réglemens & de nouveaux efforts, il sent déjà toute sa force. Il ne veut pas consentir que ses vaisseaux baissent leur pavillon devant celui d'angleterre. Envain le conseil du roi Charles second insiste sur ce droit, que la force, l'industrie & le tems avaient donné aux anglais. Louis xiv écrit au comte d'Estrade son ambassadeur: „le roi d'angleterre „& son chancelier peuvent voir quelles sont „mes forces; mais ils ne voient pas mon „cœur. Tout ne m'est rien à l'égard de l'honneur.

H

Il ne disoit que ce qu'il étoit résolu de soutenir ; & en effet l'usurpation des anglais céda au droit naturel & à la fermeté de Louis XIV. Tout fut égal entre les deux nations sur la mer. Mais tandis qu'il veut l'égalité avec l'Angleterre, il soutient sa supériorité avec l'Espagne. Il fait baisser le pavillon aux amiraux espagnols devant le sien en vertu de cette préséance solennelle accordée en 1662.

Cependant on travaille de tous côtés à l'établissement d'une marine, capable de justifier ces sentimens de hauteur. On bâtit la ville & le port de Rochefort à l'embouchure de la Charente. On enrôle, on enclasse des matelots, qui doivent servir, tantôt sur les vaisseaux marchands, tantôt sur les flottes royales. Il s'en trouve bientôt soixante-mille d'enclassés.

Des conseils de construction sont établis dans les ports, pour donner aux vaisseaux la forme la plus avantageuse. Cinq arsenaux de marine sont bâtis à Brest, à Rochefort, à Toulon, à Dunkerque, au Havre de Grace. Dans l'année 1672. on a soixante vaisseaux de ligne & quarante frégates. Dans l'année 1681. il se trouve cent-quatre-vingt-dix-huit vaisseaux de guerre, en comptant les alléges ; & trente galères sont dans le port de
de

de toulon, ou armées, ou prêtes à l'être. Onze-mille hommes de troupes réglées fervent sur les vaisseaux; les galères en ont trois-mille; Il y a cent-soixante & fix-mille hommes d'enclassés, pour tous les services divers de la marine. On compta les années suivantes dans ce service, mille gentils-hommes, ou enfans de famille, faisant la fonction de soldats sur les vaisseaux & apprenant dans les ports tout ce qui prépare à l'art de la navigation & à la manœuvre: ce sont les gardes marines: ils étaient sur mer ce que les cadets étaient sur terre. On les avait institués en 1672. mais en petit nombre. Ce corps a été l'école, d'où sont sortis les meilleurs officiers de vaisseaux.

Il n'y avait point eû encor de maréchaux de france dans le corps de la marine; & c'est une preuve, combien cette partie essentielle des forces de la france avait été négligée. Jean d'Etrée fut le premier maréchal en 1681. Il paraît, qu'une des grandes attentions de Louis xiv était d'animer dans tous les genres cette émulation sans laquelle tout languit.

Dans toutes les batailles navales, que les flotes françaises livrèrent, l'avantage leur demeura toujours, jusqu'à la journée de la hogue

gue en 1692 ; lorsque le comte de Tourville, suivant les ordres de la cour , attaquâ , avec quaranté-quatre voiles , une flote de quatre-vingt-dix vaisseaux anglais & hollandais : il falut céder au nombre : on perdit quatorze vaisseaux du premier rang , qui échouèrent & qu'on brûla pour ne les pas laisèr au pouvoir des ennemis. Malgré cet échec , les forces maritimes se soutinrent ; mais elles déclinerent toujours dans la guerre de la succession. Elles n'ont commencé à se bien rétablir qu'en 1751 , dans le tems d'une heureuse paix , seul tems propre à établir une bonne marine , qu'on n'a ni le loisir ni le pouvoir d'établir pendant la guerre.

Ces forces navales servaient à protéger le commerce. Les colonies de la martinique , de saint domingue , du canada , auparavant languissantes , fleurirent ; non pas au point où on les voit prospérer aujourd'hui , mais avec un avantage qu'on n'avait point espéré jusqu'alors ; car depuis 1635 jusqu'à 1665 , ces établissemens avaient été à charge.

En 1664 le roi envoie une colonie à la caienne ; bientôt après une autre à madagascar. Il tente toutes les voies de réparer le tort & le malheur , qu'avait eû si long-tems la france , de négliger la mèr , tandis que ses
voisins

voisins s'étaient formé des empires aux extrémités du monde.

On voit par ce seul coup d'œil, quels changemens Louis XIV fit dans l'état; changemens utiles, puisqu'ils subsistent. Ses ministres le secondèrent à l'envi. On leur doit sans doute tout le détail, toute l'exécution; mais on lui doit l'arrangement général. Il est certain, que les magistrats n'eussent pas réformé les loix; que l'ordre n'eût pas été remis dans les finances, la discipline introduite dans les armées, la police générale dans le royaume; qu'on n'eût point eû de flotes; que les arts n'eussent point été encouragés, & tout cela de concert, & en même tems, & avec persévérance, & sous différens ministres, s'il ne se fût trouvé un maître, qui eût en général toutes ces grandes vuës, avec une volonté ferme de les remplir.

Il ne sépara point sa propre gloire de l'avantage de la France, & il ne regarda pas le royaume du même oeil dont un seigneur regarde sa terre, de laquelle il tire tout ce qu'il peut, pour ne vivre que dans les plaisirs. Tout roi qui aime la gloire, aime le bien public: il n'avait plus ni Colbert ni Louvois, lorsque vers l'an 1698 il ordonna, pour l'instruction du duc de Bourgogne, que chaque
in-

intendant fit une description détaillée de sa province. Par là on pouvait avoir une notice exacte du royaume, & un dénombrement juste des peuples. L'ouvrage fut utile, quoique tous les intendans n'eussent pas la capacité & l'attention de monsieur de Lamoignon de Bâville. Si on avait rempli les vûes du roi sur chaque province, comme elles le furent par ce magistrat dans le dénombrement du languedoc, ce recueil de mémoires eût été un des plus beaux monumens du siècle. Il y en a quelques-uns de bien faits ; mais on manqua le plan en n'assujettissant pas tous les intendans au même ordre. Il eût été à désirer, que chacun eût donné par colonnes un état du nombre des habitans de chaque élection, des nobles, des citoiens, des laboureurs, des artisans, des manœuvres, des bestiaux de toute espèce, des bonnes, des médiocres & des mauvaises terres, de tout le clergé régulier & séculier, de leurs revenus, de ceux des villes, de ceux des communautés.

Tous ces objets sont confondus dans la plupart des mémoires qu'on a donnés : les matières y sont peu approfondies & peu exactes : il faut y chercher souvent avec peine les connaissances dont on a besoin, & qu'un ministre doit trouver sous sa main &
em-

embrasser d'un coup d'œil, pour découvrir aisément les forces, les besoins, & les ressources. Le projet était excellent; & une exécution uniforme ferait de la plus grande utilité.

Voilà en général ce que Louis xiv fit & essaya, pour rendre sa nation plus florissante. Il me semble, qu'on ne peut guères voir tous ces travaux & tous ces efforts, sans quelque reconnaissance & sans être animé de l'amour du bien public, qui les inspira. Qu'on se représente ce qu'était le royaume du tems de la fronde, & ce qu'il est de nos jours. Louis xiv fit plus de bien à sa nation, que vingt de ses prédécesseurs ensemble; & il s'en faut beaucoup, qu'il fît ce qu'il aurait pû. La guerre, qui finit par la paix de Riswick, commença la ruine de ce grand commerce, que son ministre Colbert avait établi; & la guerre de la succession l'acheva.

S'il avait employé à embellir paris, à finir le louvre, les sommes immenses que coûtèrent les aqueducs & les travaux de maintenance, pour conduite des eaux à versailles; travaux interrompus & devenus inutiles: s'il avait dépensé à paris la cinquième partie de ce qu'il en a coûté, pour forcer la nature à versailles; paris serait dans toute son étendue aussi beau qu'il l'est du côté des tuileries &

& du pont-royal, & serait devenu la plus magnifique ville de l'univers.

C'est beaucoup, d'avoir réformé les loix: mais la chicane n'a pû être écrasée par la justice. On pensa à rendre la jurisprudence uniforme; elle l'est dans les affaires criminelles, dans celles du commerce, dans la procédure: elle pourrait l'être dans les loix qui régulent les fortunes des citoyens. C'est un très grand inconvenient, qu'un même tribunal ait à prononcer sur plus de cent coutumes différentes. Des droits de terres, ou équivoques ou onéreux ou qui gênent la société, subsistent encore, comme des restes du gouvernement féodal, qui ne subsiste plus. Ce sont des décombres d'un bâtiment gotique ruiné.

Ce n'est pas qu'on prétende que les différens ordres de l'état doivent être assujettis à la même loi. On sent bien que les usages de la noblesse, du clergé, des magistrats, des cultivateurs doivent être différens; mais il est à souhaiter sans doute que chaque ordre ait sa loi uniforme dans tout le royaume, que ce qui est juste & vrai dans la champagne, ne soit pas réputé faux en normandie. L'uniformité en tout genre d'administration est une vertu; mais les difficultés de ce grand ouvrage ont effraié.

Louis xiv aurait pu se passer plus aisément de la ressource dangereuse des traitans, où le réduisit l'anticipation qu'il fit presque toujours sur ses revenus, comme on le verra dans le chapitre des finances.

S'il n'eût pas cru, qu'il suffisait de la volonté pour faire changer de religion un million d'hommes, la France n'eût pas perdu tant de citoyens. * Ce pays cependant, malgré les secousses & les pertes, est aujourd'hui le pays le plus florissant de la terre, parce que tout le bien qu'a fait Louis xiv, subsiste, & que le mal qu'il était difficile de ne pas faire dans des tems orageux, a été réparé. Enfin la postérité, qui juge les rois & dont ils doivent avoir toujours le jugement devant les yeux, avouera en pesant les vertus & les faiblesses de ce monarque, que quoiqu'il eût été trop loué pendant sa vie, il mérita de l'être à jamais; & qu'il fut digne de la statue qu'on lui a érigée à Montpellier, avec une inscription latine, dont le sens est: *à Louis le grand après sa mort.*

Tous les changemens, qu'on vient de voir dans le gouvernement & dans tous les ordres de l'état, en produisirent nécessairement un tres grand dans les mœurs. L'esprit de faction, de fureur & de rébellion, qui possé-

* Voiez le chapitre du calvinisme.

possédait les citoiens depuis le tems de François second, devint une émulation de servir le prince. Les seigneurs des grandes terres n'étant plus cantonnés chez eux; les gouverneurs des provinces n'ayant plus de postes importants à donner; chacun songea à ne mériter de graces, que celles du souverain; & l'état devint un tout régulier, dont chaque ligne aboutit au centre.

C'est là ce qui délivra la cour des factions & des conspirations, qui avaient toujours troublé l'état pendant tant d'années. Il n'y eût sous l'administration de Louis XIV qu'une seule conjuration en 1674, imaginée par la Truaumont, gentil-homme normand perdu de débauches & de dettes, & embrassée par un homme de la maison de Rohan, réduit par la même conduite à la même indigence. Il n'entra dans ce complot qu'un chevalier de Préaux, neveu de la Truaumont, qui séduit par son oncle, séduisit sa maîtresse madame de Villiers. Leur but & leur espérance n'étaient pas & ne pouvaient être de se faire un parti dans le royaume. Ils prétendaient seulement vendre & livrer quillebeuf aux hollandais, & introduire les ennemis en normandie. Ce fut plutôt une lâche trahison mal ourdie, qu'une conspiration. Le supplice de tous les coupables fut le seul évé-

nement, que produisit ce crime insensé & inutile, dont à peine on se souvient aujourd'hui.

S'il y eut quelques séditions dans les provinces, ce ne furent que de faibles émeutes populaires aisément réprimées. Les huguenots même furent toujours tranquilles, jusqu'au tems où l'on démolit leurs temples. Enfin le roi parvint à faire, d'une nation jusques-là turbulente, un peuple paisible, qui ne fut dangereux qu'aux ennemis, après l'avoir été à lui-même pendant plus de cent années. Les mœurs s'adoucirent, sans faire tort au courage.

Les maisons, que tous les seigneurs bâtirent ou achetèrent dans paris, & leurs femmes qui y vécurent avec dignité, formèrent des écoles de politesse, qui retirèrent peu-à-peu les jeunes gens de cette vie de cabaret, qui fut encor longtems à la mode, & qui n'inspirait qu'une débauche hardie. Les mœurs tiennent à si peu de chose, que la coutume d'aller à cheval dans paris entretenait une disposition aux querelles fréquentes, qui cessèrent quand cet usage fut aboli. La décence, dont on fut redevable principalement aux femmes qui rassemblèrent la société chez elles, rendit les esprits plus agréables; & la lecture les rendit à la longue plus solides.

solides. Les trahisons & les grands crimes, qui ne déshonorent point les hommes dans les tems de faction & de trouble, ne furent presque plus connus. Les horreurs des Brinvilliers & des Voisins ne furent que des orages passagers, sous un ciel d'ailleurs serein; & il serait aussi déraisonnable de condamner une nation sur les crimes éclatans de quelques particuliers, que de la canoniser sur la réforme de la trappe.

Tous les différens états de la vie étaient auparavant reconnaissables, par des défauts qui les caractérisaient. Les militaires & les jeunes gens qui se destinaient à la profession des armes, avaient une vivacité emportée; les gens de justice une gravité rebutante, à quoi ne contribuait pas peu l'usage d'aller toujours en robe, même à la cour. Il en était de même des universités & des médecins. Les marchands portaient encor de petites robes, lorsqu'ils s'assemblaient & qu'ils allaient chez les ministres; & les plus grands commerçans étaient alors des hommes grossiers. Mais les maisons, les spectacles, les promenades publiques, où l'on commençait à se rassembler pour goûter une vie plus douce, rendirent peu-à-peu l'extérieur de tous les citoyens presque semblable. On s'aperçoit aujourd'hui jusques dans le fond d'u-

ne boutique , que la politesse a gagné toutes les conditions. Les provinces se sont résenties avec le tems de tous ces changemens.

On est parvenu enfin à ne plus mettre le luxe , que dans le goût & dans la commodité. La foule de pages & de domestiques de livrée a disparu , pour mettre plus d'aïssance dans l'intérieur des maisons. On a laissé la vaine pompe & le faste extérieur aux nations , chez lesquelles on ne fait encor que se montrer en public , & où l'on ignore l'art de vivre.

L'extrême facilité introduite dans le commerce du monde , l'affabilité , la simplicité , la culture de l'esprit , ont fait de paris une ville , qui pour la douceur de la vie l'emporte probablement de beaucoup sur rome & sur athènes , dans le tems de leur splendeur.

Cette foule de secours toujours prompts toujours ouverts pour toutes les sciences , pour tous les arts , les goûts & les besoins , tant d'utilités solides réunies avec tant de choses agréables jointes à cette franchise particulière aux parisiens , tout cela engage un grand nombre d'étrangers à voïager ou à faire leur séjour dans cette patrie de la société. Si quelques natifs en sortent , ce sont ceux qui appelés ailleurs par leurs talens sont un témoignage honorable à leur pais , ou c'est le
rebut

rebut de la nation qui essaie de profiter de la considération qu'elle inspire.

On s'est plaint de ne plus voir à la cour autant de hauteur dans les esprits, qu'autrefois. Il n'y a plus en effet de petits tyrans, comme du tems de la fronde & sous Louis XIII & dans les siècles précédens. Mais la véritable grandeur s'est retrouvée dans cette foule de noblesse, si longtems avilie à servir auparavant des sujets trop puissans. On voit des gentilhommes, des citoyens, qui se seraient cru honorés autrefois d'être domestiques de ces seigneurs, devenus leurs égaux & très souvent leurs supérieurs dans le service militaire; & plus le service en tout genre prévaut sur les titres, plus un état est florissant.

On a comparé le siècle de Louis XIV à celui d'Auguste. Ce n'est pas que la puissance & les événemens personnels soient comparables. Rome & Auguste étaient dix fois plus considérables dans le monde, que Louis XIV & Paris. Mais il faut se souvenir, qu'Athènes a été égale à l'empire romain, dans toutes les choses qui ne tirent pas leur prix de la force & de la puissance. Il faut encore songer, que s'il n'y a rien aujourd'hui dans le monde tel que l'ancienne Rome & qu'Auguste, cependant toute l'Europe ensemble

est très supérieure à tout l'empire romain. Il n'y avait du tems d'Auguste qu'une seule nation, & il y en a aujourd'hui plusieurs, policées, guerrières, éclairées, qui possèdent des arts que les grecs & les romains ignorèrent; & de ces nations il n'y en a aucune, qui ait eû plus d'éclat en tout genre depuis environ un siècle, que la nation formée en quelque sorte par Louis XIV.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME.*FINANCES.*

Si on compare l'administration de Colbert à toutes les administrations précédentes, la postérité chérira cet homme, dont le peuple insensé voulut déchirer le corps, après sa mort. Les français lui doivent certainement leur industrie & leur commerce, & par conséquent cette opulence, dont les sources diminuent quelquefois dans la guerre, mais qui se rouvrent toujours avec abondance dans la paix. Cependant en 1702, on avait encore l'ingratitude de rejeter sur Colbert, la langueur, qui commençait à se faire sentir dans les nerfs de l'état. Un financier de normandie fit imprimer dans ce tems-là le détail de la france en deux petits volumes, & prétendit que tout avait été en décadence depuis 1660. C'était précisément le contraire. La france n'avait jamais été si florissante, que depuis la mort du cardinal Mazarin jusqu'à la guerre de 1689; & même dans cette guerre le corps de l'état, commençant à être malade, se soutint par la vigueur que Colbert avait répandue dans tous ses mem-

bres. L'auteur du détail prétendit, que depuis 1660 les biens fonds du royaume avaient été diminués de quinze-cent-millions. Rien n'était, ni plus faux, ni moins vraisemblable. Cependant les argumens captieux persuadèrent ce paradoxe ridicule, à ceux qui voulurent être persuadés. C'est ainsi qu'en angleterre, dans les tems les plus florissans, on voit cent papiers publics, qui démontrent que l'état est ruiné.

Il était plus aisé en france qu'ailleurs, de décrier le ministère des finances dans l'esprit des peuples. Ce ministère est le plus odieux, parce que les impôts le font toujours : il régnait d'ailleurs en général dans la finance, autant de préjugés & d'ignorance, que dans la philosophie.

On s'est instruit si tard, que de nos jours même, on a entendu en 1718 le parlement en corps dire au duc d'Orléans, que *la valeur intrinsèque du marc d'argent est de vingt-cinq livres* ; comme s'il y avait une autre valeur réelle intrinsèque, que celle du poids & du titre ; & le duc d'Orléans, tout éclairé qu'il était, ne le fut pas assez, pour relever cette méprise du parlement.

Il est vrai, que Colbert ne fit pas tout ce qu'il pouvait faire, encor moins ce qu'il voulait. Les hommes n'étaient pas alors assez éclairés.

éclairés ; & dans un grand royaume il y a toujours de grands abus. La taille arbitraire, la multiplicité des droits, les douanes de province à province qui rendent une partie de la France étrangère à l'autre & même ennemie, l'inégalité des mesures d'une ville à l'autre, vingt autres maladies du corps politique ne purent être guéries.

Colbert, pour fournir à la fois aux dépenses des guerres, des bâtimens & des plaisirs, fut obligé de rétablir vers l'an 1672, ce qu'il avait voulu d'abord abolir pour jamais ; impôts en parti, rentes, charges nouvelles, augmentations de gages ; enfin ce qui soutient l'état quelque tems, & l'oberre pour plusieurs années.

Il fut emporté hors de ses mesures ; car, par toutes les instructions qui restent de lui, on voit qu'il était persuadé, que la richesse d'un pais ne consiste que dans le nombre des habitans, la culture des terres, le travail industrieux & le commerce : on voit, que le roi possédant très peu de domaines particuliers, & n'étant que l'administrateur des biens de ses sujets, ne peut être véritablement riche, que par des impôts aisés à percevoir & également répartis.

Il craignait tellement de livrer l'état aux traitans, que quelque-tems après la dissolution
tion

tion de la chambre de justice, qu'il avait fait ériger contre eux, il fit rendre un arrêt du conseil, qui établissait la peine de mort contre ceux qui avanceraient de l'argent sur de nouveaux impôts. Il voulait par cet arrêt comminatoire, qui ne fut jamais imprimé, effraier la cupidité des gens d'affaires. Mais bientôt après il fut obligé de se servir d'eux, sans même révoquer l'arrêt : le roi pressait, & il fallait des moyens prompts.

Cette invention, apportée d'Italie en France par Catherine de Médicis, avait tellement corrompu le gouvernement, par la facilité funeste qu'elle donne, qu'après avoir été supprimée dans les belles années de Henri quatre, elle reparut dans tout le règne de Louis XIII, & infecta surtout les derniers tems de Louis XIV.

Six ans après la mort de Colbert en 1689, on fut tout d'un coup précipité dans une guerre, qu'il falut soutenir contre toute l'Europe, sans avoir de fonds en réserve. Le ministre le Pelletier crut, qu'il suffisait de diminuer le luxe. Il fut ordonné que tous les meubles d'argent massif, qu'on voyait alors en assez grand nombre chez les grands seigneurs & qui étaient une preuve de l'abondance, seraient portés à la monnaie. Le roi donna l'exemple : il se priva de toutes ces tables

tables d'argent, de ces candélabres, de ces grands canapés d'argent massif, & de tous ces autres meubles qui étaient des chefs d'œuvre de ciselure des mains de *Balin* homme unique en son genre, & tous exécutés sur les desseins de *le Brun*. Ils avaient couté dix-millions; on en retira trois. Les meubles d'argent orfèvre des particuliers produisirent trois autres millions. La ressource était faible.

Vers les années 1691 & 1692, les finances de l'état parurent sensiblement dérangées. Ceux qui attribuaient l'affaiblissement des sources de l'abondance aux profusions de Louis XIV dans ses bâtimens, dans les arts & dans les plaisirs, ne savaient pas, qu'au contraire les dépenses qui encouragent l'industrie, enrichissent un état. C'est la guerre, qui appauvrit nécessairement le trésor public, à moins que les dépouilles des vaincus ne le remplissent. Depuis les anciens romains, je ne connais aucune nation, qui se soit enrichie par des victoires. L'italie au XVI siècle n'était riche que par le commerce. La Hollande n'eût pas subsisté long-tems, si elle se fût bornée à enlever la flote d'argent des espagnols, & si les grandes indes n'avaient pas été l'aliment de sa puissance. L'angleterre s'est toujours appauvrie par la guerre, même

en

en détruisant les flotes françoises ; & le commerce seul l'a soutenuë. Les algériens, qui n'ont guères que ce qu'ils gagnent par les pirateries, sont un peuple très misérable.

Parmi les nations de l'europe, la guerre, au bout de quelques années, rend le vainqueur presque aussi malheureux que le vaincu. C'est un gouffre, où tous les canaux de l'abondance s'engloutissent. L'argent comptant, ce principe de tous les biens & de tous les maux, levé avec tant de peine dans les provinces, se rend dans les coffres de cent entrepreneurs, dans ceux de cent partisans qui avancent les fonds, & qui achettent par ces avances le droit de dépouiller la nation au nom du souverain. Les particuliers alors, regardant le gouvernement comme leur ennemi, enfouissent leur argent ; & le défaut de la circulation fait languir le royaume.

Nul remède précipité ne peut suppléer à un arrangement fixe & stable, établi de longue main, & qui pourroit de loin aux besoins imprévus. Le contrôleur-général de Pontchartrain vendit des lettres de noblesse pour deux-mille écus en 1696 : cinq-cent particuliers en achetèrent : mais la ressource fut passagère, & la honte durable. On obligea tous les nobles, anciens & nouveaux, de faire enregistrer leurs armoiries, & de paier la
la

la permission de cacheter leurs lettres avec leurs armes. Des maltôtiers traitèrent de cette affaire, & avancèrent l'argent. Le ministère n'eut presque jamais recours qu'à ces petites ressources, dans un pays qui en eût pu fournir de plus grandes.

On n'osa imposer le dixième, que dans l'année 1710. Mais ce dixième, levé à la suite de tant d'autres impôts onéreux, parut si dur, qu'on n'osa pas l'exiger avec rigueur. Le gouvernement n'en retira pas vingt-cinq-millions annuels, à quarante francs le marc.

Colbert avait peu changé la valeur numéraire des monnoies. Il vaut mieux ne la point changer du tout. L'argent & l'or, ces gages d'échange, doivent être des mesures invariables. Il n'avait poussé la valeur numéraire du marc d'argent, de vingt-six francs où il l'avait trouvée, qu'à vingt-sept; & après lui, dans les dernières années de Louis XIV on étendit cette dénomination jusqu'à quarante livres idéales; ressource fatale, par laquelle le roi était soulagé un moment pour être ruiné ensuite: car au lieu d'un marc d'argent, on ne lui en donnait presque plus que la moitié. Celui qui devait vingt-sept livres en 1683, donnait un marc; & qui devait quarante livres en 1710, ne donnait qu'à peu près ce même marc. Les diminutions qui
suivi-

suivirent, dérangèrent le peu qui restait de commerce, autant qu'avait fait l'augmentation.

On aurait trouvé une vraie ressource dans un papier de crédit; mais ce papier doit être établi dans un tems de prospérité, pour se soutenir dans un tems malheureux.

Le ministre Chamillard comença en 1706 à payer en billets de monnaie, en billets de subsistance, d'ustensile; & comme cette monnaie de papier n'était pas reçue dans les coffres du roi, elle fut décriée presque aussitôt qu'elle parut. On fut réduit à continuer de faire des emprunts onéreux, à consumer d'avance quatre années des revenus de la couronne.

Il est dit dans l'histoire écrite par la Hode & rédigée sous le nom de la Martinière qu'il en coûtait soixante & douze pour cent pour le change dans les guerres d'Italie. C'est une absurdité. Le fait est que Mr. de Chamillard pour payer les armées se servait du crédit du chevalier Bernard. Ce ministre croiait par un ancien préjugé qu'il ne fallait pas que l'argent sortit du royaume, comme si on donnait cet argent pour rien, & comme s'il était possible qu'une nation débitrice à une autre & qui ne s'acquie pas en effets commercables, ne paie point en argent comp-

comptant : ce ministre donnait au banquier huit pour cent de profit à condition qu'on païat l'étranger sans faire sortir de l'argent de France. Il païait outre cela le change qui allait à cinq ou six pour cent de perte, & le banquier était obligé de solder son compte en argent avec l'étranger, ce qui produisait une perte considérable.

Le contrôleur-général Desmarêts neveu de l'illustre Colbert, aiant en 1708 succédé à Chamillard, ne put guérir un mal que tout rendait incurable.

La nature conspira avec la fortune, pour accabler l'état. Le cruel hiver de 1709 força le roi de remettre aux peuples neuf-millions de tailles, dans le tems qu'il n'avait pas de quoi païer ses soldats. La disette des denrées fut si excessive, qu'il en coûta quarante-cinq-millions pour les vivres de l'armée. La dépense de cette année 1709 montait à deux-cent-vingt & un millions; & le revenu ordinaire du roi n'en produisit pas quarante-neuf. Il falut donc ruïner l'état, pour que les ennemis ne s'en rendissent pas les maîtres. Le désordre s'accrut tellement & fut si peu réparé, que long-tems après la paix, au commencement de l'année 1715, le roi fut obligé de faire négocier trente-deux-millions de billets, pour en avoir huit en espèces.

ces. Enfin il laissa à sa mort deux-milliars-six-cent-millions de dettes, à vingt-huit livres le marc, à quoi les espèces se trouverent alors réduites : ce qui fait environ quatre-milliars-cinq-cent-millions de notre monnaie courante en 1750.

Il est étonnant, mais il est vrai, que cette immense dette n'aurait point été un fardeau impossible à soutenir, s'il y avait eû alors en France un commerce florissant, un papier de crédit établi, & des compagnies solides qui eussent répondu de ce papier, comme en Suède, en Angleterre, à Venise & en Hollande. Car lorsqu'un état puissant ne doit qu'à lui-même, la confiance & la circulation suffisent pour paier. Mais il s'en falait beaucoup, que la France eût alors assez de ressorts, pour faire mouvoir une machine si vaste & si compliquée, dont le poids l'écrasait.

Louis XIV, dans son règne, dépensa dix-huit-milliars ; ce qui revient, année commune, à trois-cent-trente-millions d'aujourd'hui, en compensant, l'une par l'autre, les augmentations & les diminutions numéraires des monnoies.

Sous l'administration du grand Colbert, les revenus ordinaires de la couronne n'allaient qu'à cent-dix-sept-millions, à vingt-sept

sept livres le marc d'argent. Ainsi tout le surplus fut toujours fourni en affaires extraordinaires. Colbert fut obligé, par exemple, d'en faire pour quatre-cent-millions en six années de tems, dans la guerre de 1672.

Ceux qui ont voulu comparer les revenus de Louis xiv avec ceux de Louis xv, ont trouvé, en ne s'arrêtant qu'au revenu fixe & courant, que Louis xiv était beaucoup plus riche en 1683, époque de la mort de Colbert, avec cent-dix-sept millions de revenu, que son successeur ne l'était en 1730, avec près de deux-cent-millions : & cela est très vrai, en ne considérant que les rentes fixes & ordinaires de la couronne. Car cent-dix-sept-millions numéraires, au marc de vingt-sept livres, font une somme plus forte que deux-cent-millions, à quarante-neuf livres ; à quoi se montait le revenu du roi en 1730 : & de plus, il faut compter les charges augmentées par les emprunts de la couronne. Mais aussi les revenus du roi, c'est-à-dire de l'état, font accrûs depuis ; & l'intelligence des finances s'est perfectionnée au point, que dans la guerre ruineuse de 1741 il n'y a pas eû un moment de discrédit. On a pris le parti de faire des fonds d'amortissement, comme chez les anglais : il a falu adopter une partie de leur système de finance, ainsi

que leur philosophie ; & si , dans un état purement monarchique , on pouvait introduire ces papiers circulans , qui doublent au moins la richesse de l'angleterre , la puissance de la france acquerrait son dernier degré de perfection.

Il y avait environ cinq-cent-millions numéraires d'argent monoié dans le royaume en 1683 ; & il y en a environ douze-cent , de la manière dont on compte aujourd'hui. Mais le numéraire de notre tems est presque le double du numéraire du tems de Colbert. Il paraît donc , que la france n'est environ que d'un fixième plus riche en espèces circulantes , depuis la mort de ce ministre. Elle l'est beaucoup davantage en matières d'argent & d'or , travaillées & mises en œuvre pour le service & pour le luxe. Il n'y en avait pas pour quatre-cent-millions de notre monnaie d'aujourd'hui en 1690 : & à présent on en possède autant qu'il y a d'espèces circulantes. Rien ne fait voir plus évidemment , combien le commerce , dont Colbert ouvrit les sources , s'est accru , lorsque ses canaux fermés par les guerres ont été débouchés. L'industrie s'est perfectionnée , malgré l'émigration de tant d'artistes , que dispersa la révocation de l'édit de nantes ; & cette industrie augmente encor tous les jours.

La

La nation est capable d'aussi grandes choses, & de plus grandes encor que sous Louis XIV, parce que le génie & le commerce se fortifient toujours, quand on les encourage.

A voir l'aifance des particuliers, ce nombre prodigieux de maisons agréables bâties dans paris & dans les provinces, cette quantité d'équipages, ces commodités, ces recherches qu'on nomme luxe, on croirait que l'opulence est vingt fois plus grande qu'autrefois. Tout cela est le fruit d'un travail ingénieux, encor plus que de la richesse. Il n'en coûte guères plus aujourd'hui pour être agréablement logé, qu'il en coûtait pour l'être mal sous Henri quatre. Une belle glace de nos manufactures orne nos maisons à bien moins de frais, qu'on ne faisait venir les petites glaces de venise. Nos belles & parantes étoffes sont moins chères, que celles qu'on tirait de l'étranger & qui ne les valaient pas. Ce n'est point en effet l'argent & l'or qui procurent une vie commode, c'est le génie. Un peuple, qui n'aurait que ces métaux, serait très misérable : un peuple, qui sans ces métaux mettrait heureusement en œuvre toutes les productions de la terre, ferait véritablement le peuple riche. La france a cet avantage, avec beaucoup plus d'espèces qu'il n'en faut pour la circulation.

Il serait bien difficile que l'industrie se fût perfectionnée dans les villes sans s'être accrue dans les campagnes. On a planté plus de vignes, & on les a mieux travaillées. On a fait de nouveaux vins qu'on ne connaissait pas auparavant, tels que ceux de champagne auxquels on a su donner la couleur, la sève, & la force de ceux de bourgogne, & qu'on débite chez l'étranger avec un grand avantage. Cette augmentation des vins a produit celle des eaux de vie. La culture des jardins, des légumes, des fruits a reçu de prodigieux accroissemens, & le commerce des comestibles avec les colonies de l'amérique en a été augmenté. Les plaintes qu'on a de tout tems fait éclater, sur la misère de la campagne ont cessé alors d'être fondées. D'ailleurs dans ces plaintes vagues on ne distingue pas les cultivateurs, les fermiers d'avec les manœuvres. Ceux ci ne vivent que du travail de leurs mains, & cela est ainsi dans tous les pays du monde où le grand nombre doit vivre de sa peine. Mais il n'y a point de royaume dans l'univers où le cultivateur, le fermier soit plus à son aise qu'en france, & l'angleterre seule peut lui disputer cet avantage. La taille proportionnelle substituée à l'arbitraire a contribué encor depuis environ trente années à rendre plus solides,

lides les fortunes des cultivateurs qui possèdent des charruës, des vignobles, des jardins. Le manœuvre, l'ouvrier doit être réduit au nécessaire pour travailler, telle est la nature de l'homme. Il faut que ce grand nombre d'hommes soit pauvre, mais il ne faut pas qu'il soit misérable.

Le moien ordre s'est enrichi à force d'industrie. Les ministres & les courtisans ont été moins opulens, parce que l'argent aiant augmenté numériquement de près de moitié, les appointemens & les pensions sont restés les mêmes, & le prix des denrées est monté à plus du double. Par-là il s'est trouvé moins d'opulence qu'autrefois chez les grands, & beaucoup plus chez les petits; & cela même a mis moins de distance entre les hommes. Enfin, de quelque manière que les finances soient administrées, la france possède, dans l'industrie de plus de vingt-millions d'habitans, un trésor inépuisable.



CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME.

SCIENCES ET ARTS.

Ce siècle heureux, qui vit naître une révolution dans l'esprit humain, n'y semblait pas destiné; car, à commencer par la philosophie, il n'y avait pas d'apparence du tems de Louis XIII, qu'elle se tirât du cahos où elle était plongée. L'inquisition d'italie, d'espagne, de portugal, avait lié les erreurs philosophiques aux dogmes de la religion, les guerres civiles en france, & les querelles du calvinisme n'étaient pas plus propres à cultiver la raison humaine, que le fut le fanatisme du tems de Cromwel en angleterre. Si un chanoine de thorn avait renouvelé l'ancien système planétaire des caldéens oublié depuis si longtems, cette vérité était condamnée à rome: & la congrégation du saint-office composée de sept cardinaux aiant déclaré non seulement hérétique mais absurde le mouvement de la terre sans lequel il n'y a point de véritable astronomie, le grand Galilée aiant demandé pardon à l'âge de soixante & dix ans d'avoir eû raison, il n'y avait pas

pas d'apparence que la vérité pût être reçue sur la terre. Le chancelier Bacon avait montré de loin la route qu'on pouvait tenir : Galilée avait fait quelques découvertes sur la chute des corps : Torricelli commençait à connaître la pesanteur de l'air qui nous environne : on avait fait quelque expériences à magdebourg. Avec ces faibles essais, toutes les écoles restaient dans l'absurdité, & le monde dans l'ignorance. Descartes parut alors ; il fit le contraire de ce qu'on devait faire, Au lieu d'étudier la nature, il voulut la deviner. Il était le plus grand géomètre de son siècle ; mais la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve. Celui de Descartes était trop porté à l'invention. Le premier des mathématiciens ne fit guères que des romans de philosophie. Un homme qui dédaigna les expériences, qui ne cita jamais Galilée, qui voulait bâtir sans matériaux, ne pouvait élever qu'un édifice imaginaire.

Ce qu'il y avait de romanesque réussit ; & le peu de vérités mêlé à ces chimères nouvelles, fut d'abord combattu. Mais enfin ce peu de vérités perça, à l'aide de la méthode qu'il avait introduite : car avant lui, on n'avait point de fil dans ce labyrinthe ; & du moins il en donna un, dont on se servit après qu'il se fût égaré. C'était beaucoup, de

détruire les chimères du péripatétisme, quoique par d'autres chimères. Ces deux fantômes se combattirent. Ils tombèrent l'un après l'autre ; & la raison s'éleva enfin sur leurs ruines. Il y avait à florence une académie d'expériences sous le nom *del' cimento*, établie par le cardinal Léopold de Médicis vers l'an 1655. On sentait déjà dans cette patrie des arts, qu'on ne pouvait comprendre quelque chose du grand édifice de la nature, qu'en l'examinant pièce à pièce. Cette académie, après les jours de Galilée & dès le tems de Torricelli, rendit de grands services.

Quelques philosophes en angletorre, sous la sombre administration de Cromwel, s'assemblèrent pour chercher en paix des vérités, tandis que le fanatisme opprimait toute vérité. Charles second, rappelé sur le trône de ses ancêtres par le repentir & par l'inconstance de sa nation, donna des lettres-patentes à cette académie naissante ; mais c'est tout ce que le gouvernement donna. La société roiale, ou plustôt la société libre de londres travailla pour l'honneur de travailler. C'est de son sein que sortirent de nos jours les découvertes sur la lumière, sur le principe de la gravitation, sur l'aberration des étoiles fixes, sur la géométrie transcendante,
&

& cent autres inventions qui pourraient à cet égard faire appeller ce siècle, le siècle des anglais, aussi bien que celui de Louis XIV.

En 1666, monsieur Colbert, jaloux de cette nouvelle gloire, voulut que les français la partageassent; & à la prière de quelques savans, il fit agréer à Louis XIV l'établissement d'une académie des sciences. Elle fut libre jusqu'en 1699, comme celle d'Angleterre & comme l'académie française. Colbert attira d'Italie Dominique Cassini & Huygens de Hollande par de fortes pensions. Ils découvrirent les satellites & l'anneau de Saturne. On est redevable à Huygens des horloges à pendule. On acquit peu-à-peu des connaissances de toutes les parties de la vraie physique, en rejetant tout système. Le public fut étonné de voir une chimie, dans laquelle on ne cherchait, ni le grand-œuvre, ni l'art de prolonger la vie au-delà des bornes de la nature; une astronomie, qui ne prédit pas les événemens du monde; une médecine indépendante des phases de la lune. La corruption ne fut plus la mère des animaux & des plantes. Il n'y eut plus de prodiges, dès que la nature fut mieux connue. On l'étudia dans toutes ses productions. La géographie reçut des accroissemens étonnans. A peine Louis XIV a-t-il fait bâtir l'ob-

serva-

servatoire, qu'il fait commencer en 1669 une méridienne par Dominique Cassini & par Picart. Elle est continuée vers le nord en 1683 par la Hire; & enfin Cassini la prolonge en 1700, jusqu'à l'extrémité du rousillon. C'est le plus beau monument de l'astronomie, & il suffit pour éterniser ce siècle.

On envoie en 1672 des physiciens, à la caienne, faire des observations utiles. Ce voyage a été la première origine de la connaissance d'une nouvelle loi de la nature, que le grand Neuton a démontrée; & il a préparé à ces voyages plus fameux, qui depuis ont illustré le règne de Louis xv.

On fait partir en 1700 Tournefort pour le levant. Il y va recueillir des plantes, qui enrichissent le jardin roial, autrefois abandonné, remis alors en honneur, & aujourd'hui devenu digne de la curiosité de l'europe. La bibliothèque roiale, déjà nombreuse s'enrichit sous Louis xiv de plus de trente-mille volumes; & cet exemple est si bien suivi de nos jours, qu'elle en contient déjà plus de cent-quatre-vingt-mille. Il fait rouvrir l'école de droit, fermée depuis cent ans. Il établit dans toutes les universités de France un professeur de droit français. Il semble, qu'il ne devrait pas y en avoir d'autres, & que les bonnes loix romaines, incorporées
rées

rées à celles du pais, devraient formèr un seul corps des loix de la nation.

Sous lui, les journaux s'établissent. On n'ignore pas que le journal des savans, qui commença en 1665, est le père de tous les ouvrages de ce genre, dont l'europe est aujourd'hui remplie, & dans lesquels trop d'abus se sont glissés, comme dans les choses les plus utiles.

L'académie des belles-lettres, formée d'abord en 1663 de quelques membres de l'académie française, pour transmettre à la postérité par des médailles les actions de Louis XIV, devint utile au public, dès qu'elle ne fut plus uniquement occupée du monarque, & qu'elle s'appliqua aux recherches de l'antiquité, & à une critique judicieuse des opinions & des faits. Elle fit à peu-près dans l'histoire, ce que l'académie des sciences faisait dans la physique; elle dissipa des erreurs.

L'esprit de sagesse & de critique, qui se communiquait de proche en proche, détruisit insensiblement beaucoup de superstitions. C'est à cette raison naissante qu'on dut la déclaration du roi de 1672, qui défendit aux tribunaux d'admettre les simples accusations de forcellerie. On ne l'eût pas osé sous Henri quatre & sous Louis XIII; & si depuis 1672 il y a eû encor des accusations de malé-

maléfices, les juges n'ont condamné les accusés, que comme des profanateurs, qui d'ailleurs emploient le poison.

Il était très commun auparavant, d'éprouver les forciers en les plongeant dans l'eau, liés de cordes. S'ils furnageaient, ils étaient convaincus. Plusieurs juges de province avaient ordonné ces épreuves; & elles continuèrent encor long-tems parmi le peuple. Tout berger était forcier; & les amulettes, les anneaux constellés, étaient en usage dans les villes. Les effets de la baguette de coudrier, avec laquelle on croit découvrir les sources, les trésors & les voleurs, passaient pour certains, & ont encor beaucoup de crédit dans plus d'une province d'Allemagne. Il n'y avait presque personne, qui ne se fit tirer son horoscope. On n'entendait parler que de secrets magiques; presque tout était illusion. Des savans, des magistrats, avaient écrit sérieusement sur ces matières. On distinguait parmi les auteurs, une classe de démonographes. Il y avait des règles pour discerner les vrais magiciens, les vrais possédés, d'avec les faux; enfin, jusques vers ces tems-là l'on n'avait guères adopté de l'antiquité, que des erreurs en tout genre.

Les idées superstitieuses étaient tellement enracinées chez les hommes, que les comètes

tes

tes les effrayaient encor en 1680. On osait à peine combattre cette crainte populaire. Jacques Bernoulli, l'un des grands mathématiciens de l'europe, en répondant à propos de cette comète aux partisans du préjugé, dit que la chevelure de la comète ne peut être un signe de la colère divine, parce que cette chevelure est éternelle : mais que la queue pourrait bien en être un. Cependant, ni la tête, ni la queue, ne sont éternelles. Il falut que Bayle écrivît contre le préjugé vulgaire, un livre alors fameux, que les progrès de la raison ont rendu aujourd'hui inutile.

On ne croirait pas, que les souverains eussent obligation aux philosophes. Cependant il est vrai, que cet esprit philosophique, qui a gagné presque toutes les conditions excepté le bas peuple, a beaucoup contribué à faire valoir les droits des souverains. Des querelles, qui auraient produit autrefois des excommunications, des interdicts, des schismes, n'en ont point causé. Si on a dit, que les peuples seraient heureux quand ils auraient des philosophes pour rois ; il est très vrai de dire, que les rois en sont plus heureux, quand il y a beaucoup de leurs sujets, philosophes.

Il faut avouer, que cet esprit raisonnable, qui commence à présider à l'éducation dans les grandes villes, n'a pu empêcher les fureurs des fanatiques des cévennes, ni prévenir la démente du petit peuple de paris autour d'un tombeau à saint-médard, ni calmer des disputes aussi acharnées que frivoles, entre des hommes qui auraient dû être sages. Mais avant ce siècle, ces disputes eussent causé des troubles dans l'état ; les miracles de saint-médard eussent été accredités par les plus considérables citoyens ; & le fanatisme, renfermé dans les montagnes des cévennes, se fût répandu dans les villes.

Tous les genres de science & de littérature ont été épuisés dans ce siècle ; & tant d'écrivains ont étendu les lumières de l'esprit humain, que ceux qui en d'autres tems auraient passé pour des prodiges, ont été confondus dans la foule. Leur gloire est peu de chose, à cause de leur nombre ; & la gloire du siècle en est plus grande.

A R T S.

La saine philosophie ne fit pas en france d'aussi grands progrès qu'en angleterre & à florence ; & si l'académie des sciences rendit des services à l'esprit humain, elle ne mit pas
la

la france au-deffus des autres nations. Toutes les grandes inventions & les grandes vérités vinrent d'ailleurs.

Mais dans l'éloquence, dans la poésie, dans la littérature, dans les livres de morale & d'agrément, les français furent les législateurs de l'europe. Il n'y avait plus de goût en italie. La véritable éloquence était par-tout ignorée; la religion, enseignée ridiculement en chaire; & les causes, plaidées de même dans le barreau. Les prédicateurs citaient Virgile & Ovide; les avocats, saint-Augustin & saint-Jérôme. Il ne s'était point encor trouvé de génie, qui eût donné à la langue française le tour, le nombre, la propriété du stile & la dignité. Quelques vers de Malherbe faisaient sentir seulement, qu'elle était capable de grandeur & de force; mais c'était tout. Les mêmes génies, qui avaient écrit très bien en latin, comme un président de Thou, un chancelier de l'Hôpital, n'étaient plus les mêmes, quand ils maniaient leur propre langage, rebelle entre leurs mains. Le français n'était encor recommandable, que par une certaine naïveté, qui avait fait le seul mérite de Joinville, d'Amiot, de Marot, de Montagne, de Régnier, de la satire ménippée. Cette naïveté tenait beaucoup à l'irrégularité, à la grossièreté.

Jean de Lingendes évêque de mâcon , aujourd'hui inconnu parce qu'il ne fit point imprimer ses ouvrages , fut le premier orateur qui parla dans le grand goût. Ses sermons & ses oraisons funébres , quoique mêlées encor de la rouille de son tems , furent le modèle des orateurs , qui l'imitèrent & le surpassèrent. L'oraison funèbre de Charles-Emanuel duc de savoie furnommé le grand dans son païs , prononcée par Lingendes en 1630 , était pleine de si grands traits d'éloquence , que Fléchier longtems après en prit l'exorde tout entier , aussi bien que le texte & plusieurs passages considérables , pour en orner sa fameuse oraison funèbre du vicomte de Turenne.

Balzac en ce tems-là donnait du nombre & de l'harmonie à la prose. Il est vrai , que ses lettres étaient des harangues empoulées ; il écrivait au premier cardinal de Rets : „vous venez de prendre le sceptre des rois & „la livrée des roses.“ Il écrivait de rome à Bois-Robert , en parlant des eaux de senteur : „je me sauve à la nage dans ma chambre , „au milieu des parfums.“ Avec tous ces défauts , il charmait l'oreille. L'éloquence a tant de pouvoir sur les hommes , qu'on admira Balzac de son tems , pour avoir trouvé cette petite partie de l'art ignorée & nécessaire.

cessaire, qui consiste dans le choix harmonieux des paroles; & même pour l'avoir employée souvent hors de sa place.

Voiture donna quelque idée des graces légères de ce stile épistolaire, qui n'est pas le meilleur, puisqu'il ne consiste que dans la plaisanterie. C'est un baladinage de l'esprit, que deux tomes de lettres dans lesquelles il n'y en a pas une seule instructive, pas une qui parte du cœur, qui peigne les mœurs du tems & les caractères des hommes; c'est plutôt un abus qu'un usage de l'esprit.

La langue commençait à s'épurer, & à prendre une forme constante. On en était redevable à l'académie française, & surtout à Vaugelas. Sa traduction de Quince-Curce, qui parut en 1646, fut le premier bon livre écrit purement; & il s'y trouve peu d'expressions & de tours, qui aient vieilli.

Olivier Patru, qui le suivit de près, contribua beaucoup à régler, à épurer le langage; & quoiqu'il ne passât pas pour un avocat profond, on lui dut néanmoins l'ordre, la clarté, la bienséance, l'élégance du discours; mérites absolument inconnus avant lui au barreau.

Un des ouvrages, qui contribuèrent le plus à former le goût de la nation & à lui donner un esprit de justesse & de précision, fut

le petit recueil des *maximes de François duc de la Rochefoucault*. Quoiqu'il n'y ait presque qu'une vérité dans ce livre, qui est que *l'amour propre est le mobile de tout*; cependant cette pensée se présente sous tant d'aspects variés, qu'elle est presque toujours piquante. C'est moins un livre, que des matériaux pour ornér un livre. On lut avidement ce petit recueil; il accoutuma à penser & à renfermer ses pensées dans un tour vif, précis & délicat. C'était une mérite que personne n'avait eû avant lui en europe, depuis la renaissance des lettres. Mais le premier livre de génie, qu'on vit en prose, fut le recueil des *lettres provinciales* en 1654. Toutes les sortes d'éloquence y sont renfermées. Il n'y a pas un seul mot, qui depuis cent ans se soit ressenti du changement qui altère souvent les langues vivantes. Il faut rapporter à cet ouvrage l'époque de la fixation du langage. L'évêque de luçon fils du célèbre Bussi m'a dit, qu'ayant demandé à monsieur de meaux, quel ouvrage il eût mieux aimé avoir fait, s'il n'avait pas fait les siens, Bossuet lui répondit, *les lettres provinciales*.

Le bon goût qui régné d'un bout à l'autre dans ce livre & la vigueur des dernières lettres ne corrigèrent pas d'abord le stile lâche, diffus,

diffus, incorrect & décousu, qui depuis long-tems était celui de presque tous les écrivains, des prédicateurs & des avocats.

Un des premiers, qui étala dans la chaire une raison toujours éloquente, fut le père Bourdalouë vers l'an 1668. Ce fut une lumière nouvelle. Il y a eû après lui d'autres orateurs de la chaire, comme le père Massillon évêque de clermont, qui ont répandu dans leurs discours plus de graces, des peintures plus fines & plus pénétrantes des mœurs du siècle; mais aucun ne l'a fait oublier. Dans son stile plus nerveux que fleuri, sans aucune imagination dans l'expression, il paraît vouloir plustôt convaincre, que toucher; & jamais il ne songe à plaire.

Peut-être serait-il à souhaiter, qu'en bannissant de la chaire le mauvais goût qui l'avilissait, il en eût banni aussi cette coutume de prêcher sur un texte. En effet, parler long-tems sur une citation d'une ligne ou deux, se fatiguer à compasser tout son discours sur cette ligne; un tel travail paraît un jeu peu digne de la gravité de ce ministère. Le texte devient une espèce de devise, ou plustôt d'énigme, que le discours développe. Jamais les grecs & les romains ne connurent cet usage. C'est dans la décadence des let-

tres , qu'il commença ; & le tems l'a consacré.

L'habitude de diviser toujours en deux ou trois points des choses qui comme la morale n'exigent aucune division , ou qui en demanderaient davantage comme la controverse , est encor une coûtume gênante , que le père Bourdalouë trouva introduite , & à laquelle il se conforma.

Il avait été précédé par Bossuet depuis évêque de meaux. Celui-ci , qui devint un si grand homme , s'était d'abord destiné au parti de la robe ; & il s'était engagé dans sa grande jeunesse , à épouser mademoiselle Desvieux , fille d'un rare mérite. Ses talens pour la théologie & pour cette espèce d'éloquence qui le caractérise , se montrèrent de si bonne heure , que ses parens & ses amis le déterminèrent à l'église. Mademoiselle Desvieux l'y engagea elle-même , préférant la gloire qu'il devait acquérir , au bonheur de vivre avec lui. * Il avait prêché assez jeune devant le roi & la reine mère en 1662 , longtemps avant que le père Bourdalouë fût connu. Ses discours soutenus d'une action noble & touchante , les premiers qu'on eût encor entendus à la cour qui approchassent du sublime,

* Voyez le catalogue des écrivains à l'article *Bossuet*.

me, eurent un si grand succès, que le roi fit écrire en son nom à son père intendant de foissons, pour le féliciter d'avoir un tel fils.

Cependant, quand le père Bourdaloue parut, monsieur Bossuet ne passa plus pour le premier prédicateur. Il s'était déjà donné aux oraisons funébres; genre d'éloquence, où il faut de l'imagination & une grandeur majestueuse qui tient un peu à la poésie, dont il faut toujours emprunter quelque chose, quoiqu'avec discrétion, quand on tend au sublime. L'oraison funèbre de la reine mère, qu'il prononça en 1667, lui valut l'évêché de condom : mais ce discours n'était pas encor digne de lui ; & il ne fut pas imprimé, non plus que ses sermons. L'éloge funèbre de la reine d'angleterre veuve de Charles I, qu'il fit en 1669, parut presque tout un chef-d'œuvre. Les sujets de ces pièces d'éloquence sont heureux, à proportion des malheurs que les morts ont éprouvés. C'est en quelque façon comme dans les tragédies, où les grandes infortunes des principaux personnages sont ce qui intéresse davantage. L'éloge funèbre de madame, enlevée à la fleur de son âge & morte entre ses bras, eut le plus grand & le plus rare des succès, celui de faire verser des larmes à la

cour : il fut obligé de s'arrêter après ces paroles : *ô nuit désastreuse ! nuit effroyable , où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre , cette étonnante nouvelle , madame se meurt , madame est morte , &c.* L'auditoire éclata en sanglots ; & la voix de l'orateur fut interrompue par ses soupirs & par ses pleurs.

Les français furent les seuls , qui réussirent dans ce genre d'éloquence. Le même homme quelque tems après en inventa un nouveau , qui ne pouvait guères avoir de succès qu'entre ses mains. Il appliqua l'art oratoire à l'histoire même , qui semble l'exclure. Son discours sur l'histoire universelle , composé pour l'éducation du dauphin , n'a eû ni modèle. ni imitateurs. Si le système qu'il adopte , pour concilier la chronologie des juifs avec celle des autres nations , a trouvé des contradicteurs chez les savans , son stile n'a trouvé que des admirateurs. On fut étonné de cette force majestueuse , dont il décrit les mœurs , le gouvernement , l'accroissement & la chute des grands empires ; & de ces traits rapides d'une vérité énergique , dont il peint & dont il juge les nations.

Presque tous les ouvrages qui honorèrent ce siècle , étaient dans un genre inconnu à l'antiquité. Le *Télémaque* est de ce nombre. Fénelon , le disciple , l'ami de Bossuet , & depuis

puis devenu malgré lui son rival & son ennemi, composa ce livre singulier, qui tient à la fois du roman & du poëme, & qui substitue une prose cadencée à la versification. Il semble qu'il ait voulu traiter le roman, comme monsieur de meaux avait traité l'histoire, en lui donnant une dignité & des charmes inconnus, & sur tout en tirant de ces fictions une morale utile au genre humain; morale entièrement négligée dans toutes les inventions fabuleuses. On a cru, qu'il avait composé ce livre pour servir de thèmes & d'instruction au duc de Bourgogne & aux deux autres enfans de france, dont il fut le précepteur; ainsi que Bossuet avait fait son histoire universelle, pour l'éducation de monseigneur. Mais son neveu le marquis de Fénelon, héritier de la vertu de cet homme célèbre, & qui a été tué à la bataille de rocou, m'a assuré le contraire. En effet, il n'eût pas été convenable, que les amours de Calypso & d'Eucharis eussent été les premières leçons, qu'un prêtre eût données aux enfans de france.

Il ne fit cet ouvrage, que lorsqu'il fut relégué dans son archévêché de cambrai. Plein de la lecture des anciens, & né avec une imagination vive & tendre, il s'était fait un style, qui n'était qu'à lui & qui coulait de source

ce avec abondance. J'ai vû son manuscrit original : il n'y a pas dix ratures. On prétend, qu'un domestique lui en déroba une copie, qu'il fit imprimer. Si cela est, l'archevêque de cambrai dut à cette infidélité toute la réputation qu'il eut en europe. Mais il lui dut aussi d'être perdu pour jamais à la cour. On crut voir dans le *Télémaque*, une critique indirecte du gouvernement de Louis XIV. Sésostris qui triomphait avec trop de faste, Idoménée qui établissait le luxe dans lalente & qui oubliait le nécessaire, parurent des portraits du roi : quoiqu'après tout il soit impossible d'avoir chez soi le superflu que par la surabondance des arts de première nécessité. Le marquis de Louvois semblaît, aux yeux des mécontents, représenté sous le nom de Protésilas, vain, dur, hautain, ennemi des grands capitaines qui servaient l'état & non le ministre.

Les allies, qui dans la guerre de 1688 s'unirent contre Louis XIV, & qui depuis ébranlèrent son trône dans la guerre de 1701, se firent un joie de le reconnaître dans ce même Idoménée, dont la hauteur révolte tous ses voisins. Ces allusions firent des impressions profondes, à la faveur de ce stile harmonieux, qui insinuë d'une manière si tendre la modération & la concorde. Les
étran-

étrangers & les français même , lassés de tant de guerres , virent avec une consolation maligne , une satire dans un livre fait pour enseigner la vertu. Les éditions en furent innombrables. J'en ai vû quatorze en langue anglaise. Il est vrai , qu'après la mort de ce monarque , si craint , si envié , si respecté de tous & si haï de quelques-uns , quand la malignité humaine a cessé de s'affouvir des allusions prétendues qui censuraient sa conduite , les juges d'un goût sévère ont traité le *Télémaque* avec quelque rigueur. Ils ont blâmé les longueurs , les détails , les aventures trop pe●liées , les descriptions trop répétées & trop uniformes de la vie champêtre : mais le livre a toujours été regardé comme un des beaux monumens d'un siècle florissant.

On peut compter parmi les productions d'un genre unique , les *caractères* de la Bruïère. Il n'y avait pas chez les anciens plus d'exemples d'un tel ouvrage , que du *Télémaque*. Un stile rapide , concis , nerveux , des expressions pittoresques , un usage tout nouveau de la langue mais qui n'en blesse pas les règles , frappèrent le public ; & les allusions , qu'on y trouvait en foule , achevèrent le succès. Quand la Bruïère montra son ouvrage manuscrit à Malésieux , celui-ci lui dit :

voilà

voilà de quoi vous attirer beaucoup de lecteurs & beaucoup d'ennemis. Ce livre baissa dans l'esprit des hommes, quand une génération entière, attaquée dans l'ouvrage, fut passée. Cependant, comme il y a des choses de tous les tems & de tous les lieux, il est à croire qu'il ne sera jamais oublié.

Le *Télémaque* n'a point fait d'imitateurs; les *caractères* de la Bruïère en ont produit. Il est plus aisé de faire de courtes peintures des choses qui nous frappent, que d'écrire un long ouvrage d'imagination, qui plaise & qui instruisse à la fois. L'art délicat de répandre des graces jusques sur la philosophie, fut encor une chose nouvelle, dont le livre *des mondes* fut le premier exemple, mais exemple dangereux, parce que la véritable parure de la philosophie est l'ordre, la clarté & surtout la vérité. Ce qui pourrait empêcher cet ouvrage ingénieux, d'être mis par la postérité au rang de nos livres classiques, c'est qu'il est fondé en partie sur la chimère des tourbillons de Descartes.

Il faut ajouter à ces nouveautés, celle que produisit Bayle, en donnant une espèce de dictionnaire de raisonnement. C'est le premier ouvrage de ce genre, où l'on puisse apprendre à penser. Il faut abandonner à la destinée des livres ordinaires, les articles de

de ce recueil, qui ne contiennent que de petits faits, indignes à la fois de Bayle, d'un lecteur grave & de la postérité. Au reste, en plaçant ici Bayle parmi les auteurs qui ont honoré le siècle de Louis XIV, quoiqu'il fût réfugié en hollande, je ne fais en cela que me conformer à l'arrêt du parlement de toulouse, qui, en déclarant son testament valide en france malgré la rigueur des loix, dit expressément, qu'un tel homme ne peut être regardé comme un étranger.

On ne s'appesantira point ici sur la foule des bons livres que ce siècle a fait naître; on ne s'arrête qu'aux productions de génie singulières & neuves, qui le caractérisent & qui le distinguent des autres siècles. L'éloquence de Bossuet & de Bourdaloue, par exemple, n'était & ne pouvait être celle de Cicéron. C'était un genre & un mérite tout nouveau. Si quelque chose approche de l'orateur romain, ce sont les trois mémoires que Pellisson composa pour Fouquet. Ils sont dans le même genre que plusieurs oraisons de Cicéron: un mélange d'affaires judiciaires & d'affaires d'état, traité solidement avec un art qui paraît peu, & orné d'une éloquence touchante.

Nous avons eû des historiens; mais point de Tite-Live. Le stile de la *conspiration de venise*

venise est comparable à celui de Saluste. On voit que l'abbé de Saint-Réal l'avait pris pour modèle; & peut-être l'a-t-il surpassé. Tous les autres écrits dont on vient de parler, semblent être d'une création nouvelle. C'est là surtout, ce qui distingue cet âge illustre; car pour des savans & des commentateurs, le seizième & le dix-septième siècle en avaient beaucoup produit; mais le vrai génie en aucun genre n'était encor développé.

Qui croirait, que tous ces bons ouvrages en prose n'auraient probablement jamais existé, s'ils n'avaient été précédés par la poésie! c'est pourtant la destinée de l'esprit humain dans toutes les nations: les vers furent partout les premiers enfans du génie & les premiers maîtres d'éloquence.

Les peuples font ce qu'est chaque homme en particulier. Platon & Cicéron commencèrent par faire des vers. On ne pouvait encor citer un passage noble & sublime de prose française, quand on savait par cœur le peu de belles stances que laissa Malherbe; & il y a grande apparence, que sans Pierre Corneille, le génie des prosateurs ne se serait pas développé.

Cet homme est d'autant plus admirable, qu'il n'était environné que de très mauvais modèles, quand il commença à donner des tragé-

tragédies. Ce qui devait encor lui fermer le bon chemin, c'est que ces mauvais modèles étaient estimés ; & pour comble de découragement, ils étaient favorisés par le cardinal de Richelieu, le protecteur des gens de lettres & non pas du bon goût. Il récompensait de méprisables écrivains, qui d'ordinaire sont rempans ; & par une hauteur d'esprit si bien placée ailleurs, il voulait abaisser ceux en qui il sentait avec quelque dépit un vrai génie, qui rarement se plie à la dépendance. Il est bien rare qu'un homme puissant, quand il est lui-même artiste, protège sincèrement les bons artistes.

Corneille eut à combattre son siècle, ses rivaux & le cardinal de Richelieu. Je ne répéterai point ici ce qui a été écrit sur le *Cid*. Je remarquerai seulement, que l'académie, dans ses judicieuses décisions entre Corneille & Scudéri, eut trop de complaisance pour le cardinal de Richelieu, en condamnant l'amour de *Chimène*. Aimer le meurtrier de son père & poursuivre la vengeance de ce meurtre, était une chose admirable. Vaincre son amour eût été un défaut capital dans l'art tragique, qui consiste principalement dans les combats du cœur. Mais l'art était inconnu alors à tout le monde, hors à l'auteur.

Le

Le *Cid* ne fut pas le seul ouvrage de Corneille, que le cardinal de Richelieu voulut rabaisser. L'abbé d'Aubignac nous apprend, que ce ministre désapprouva *Polieucte*.

Le *Cid*, après tout, était une imitation très embellie de *Guillain de Castro*, & en plusieurs endroits, une traduction. *Cinna* qui le suivit, était unique. J'ai connu un ancien domestique de la maison de Condé, qui disait, que le grand Condé à l'âge de vingt ans, étant à la première représentation de *Cinna*, versa des larmes à ces paroles d'Auguste :

*Je suis maître de moi, comme de l'univers ;
Je le suis, je veux l'être. O siècles ! ô mé-
moire !*

*Conservez à jamais ma nouvelle victoire.
Je triomphe aujourd'hui du plus juste
courageux,
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à
vous.*

Soions amis, Cinna ; c'est moi qui t'en convie.

C'étaient là des larmes de héros. Le grand Corneille faisant pleurer le grand Condé d'admiration, est une époque bien célèbre dans l'histoire de l'esprit humain.

La quantité de pièces indignes de lui, qu'il fit plusieurs années après, n'empêcha pas la
nation

nation de le regarder comme un grand homme; ainsi que les fautes considérables d'Homère n'ont jamais empêché qu'il ne fût sublime. C'est le privilège du vrai génie & surtout du génie qui ouvre une carrière, de faire impunément de grandes fautes.

Corneille s'était formé tout seul; mais Louis XIV, Colbert, Sophocle & Euripide contribuèrent tous à former Racine. Une ode, qu'il composa à l'âge de dix-huit ans pour le mariage du roi, lui attira un présent qu'il n'attendait pas, & le détermina à la poésie. Sa réputation s'est accrue de jour en jour; & celle des ouvrages de Corneille a un peu diminué. La raison en est, que Racine dans tous ses ouvrages depuis son *Alexandre*, est toujours élégant, toujours correct, toujours vrai; qu'il parle au cœur: & que l'autre manque trop souvent à tous ces devoirs. Racine passa de bien loin & les grecs & Corneille dans l'intelligence des passions, & porta la douce harmonie de la poésie, ainsi que les graces de la parole, au plus haut point où elles puissent parvenir. Ces hommes enseignèrent à la nation, à penser, à sentir & à s'exprimer. Leurs auditeurs, instruits par eux seuls, devinrent enfin des juges sévères pour ceux même qui les avaient éclairés.

Il y avait très peu de personnes en France, du tems du cardinal de Richelieu, capables de discerner les défauts du *Cid*; & en 1702, quand *Atbalie* le chef-d'œuvre de la scène fut représentée chez madame la duchesse de Bourgogne, les courtisans se crurent assez habiles pour la condamner. Le tems a vengé l'auteur; mais ce grand homme est mort, sans jouir du succès de son plus admirable ouvrage. Un nombreux parti se piqua toujours de ne pas rendre justice à Racine. Madame de Sévigné, la première personne de son siècle pour le stile épistolaire & surtout pour conter des bagatelles avec grace, croit toujours que *Racine n'ira pas loin*. Elle en jugeait comme du café, dont elle dit *qu'on se désabusera bientôt*. Il faut du tems, pour que les réputations meurissent.

La singulière destinée de ce siècle rendit Molière contemporain de Corneille & de Racine. Il n'est pas vrai que Molière quand il parut, eût trouvé le théâtre absolument dénué de bonnes comédies. Corneille lui-même avait donné le *menteur*, pièce de caractère & d'intrigue, prise du théâtre espagnol; & Molière n'avait encor fait paraître que deux de ses chefs-d'œuvre, lorsque le public avait la *mère coquette* de Quinault; pièce à la fois de caractère & d'intrigue, & même
modèle

modèle d'intrigue. Elle est de 1664; c'est la première comédie, où l'on ait peint ceux que l'on a appellés depuis les *marquis*. La plupart des grands seigneurs de la cour de Louis XIV voulaient imiter cet air de grandeur, d'éclat & de dignité qu'avait leur maître. Ceux d'un ordre inférieur copiaient la hauteur des premiers; & il y en avait enfin, & même en grand nombre, qui poussaient cet air avantageux & cette envie dominante de se faire valoir, jusqu'au plus grand ridicule.

Ce défaut dura long-tems. Molière l'attaqua souvent; & il contribua à défaire le public de ces importans subalternes, ainsi que de l'affectation des précieuses, du pédantisme des femmes savantes, de la robe & du latin des médecins. Molière fut, si on ose le dire, un législateur des bienséances du monde. Je ne parle ici que de ce service rendu à son siècle; on fait assez ses autres mérites.

C'était un tems digne de l'attention des tems à venir, que celui où les héros de Corneille & de Racine, les personnages de Molière, les symphonies de Lulli toutes nouvelles pour la nation, & (puisque'il ne s'agit ici que des arts) les voix des Bossuet & des Bourdaloue, se faisaient entendre à Louis XIV,

à *madame* si célèbre par son goût, à un Con-
dé, à un Turenne, à un Colbert, & à cet-
te foule d'hommes supérieurs qui parurent
en tout genre. Ce tems ne se retrouvera
plus, où un duc de Rochefoucault l'auteur
des *maximes*, au sortir de la conversation
d'un Pascal & d'un Arnauld, allait au théâtre
de Corneille.

Despréaux s'élevait au niveau de tant de
grands hommes, non point par ses premiè-
res satires, car les regards de la postérité ne
s'arrêteront pas sur les *embarras de paris* &
sur les noms des *Cassaigne* & des *Cotin*;
mais il instruisait cette postérité, par ses bel-
les épîtres & surtout par son art poétique,
où Corneille eût trouvé beaucoup à appren-
dre.

La Fontaine, bien moins châtié dans son
stile, bien moins correct dans son langage,
mais unique dans sa naïveté & dans les gra-
ces qui lui sont propres, se mit, par les cho-
ses les plus simples, presque à côté de ces
hommes sublimes.

Quinault, dans un genre tout nouveau &
d'autant plus difficile qu'il paraît plus aisé,
fut digne d'être placé avec tous ces illustres
contemporains. On sait, avec quelle injus-
tice Boileau voulut le décrier. Il manquait
à Boileau d'avoir sacrifié aux grâces. Il cher-
cha

cha en vain toute sa vie à humilier un homme, qui n'était connu que par elles. Le véritable éloge d'un poëte, c'est qu'on retienne ses vers. On fait par cœur des scènes entières de Quinaut; c'est un avantage qu'aucun opéra d'italie ne pourrait obtenir. La musique française est demeurée dans une simplicité qui n'est plus du goût d'aucune nation. Mais la simple & belle nature, qui se montre souvent dans Quinaut avec tant de charmes, plaît encor dans toute l'europe, à ceux qui possèdent notre langue & qui ont le goût cultivé. Si on trouvait dans l'antiquité un poëme comme *Armide*, avec quelle idolâtrie il seroit reçu! mais Quinaut était moderne.

Tous ces grands hommes furent connus & protégés de Louis xiv, excepté la Fontaine. Son extrême simplicité, poussée jusqu'à l'oubli de soi-même, l'écartait d'une cour, qu'il ne cherchait pas. Mais le duc de Bourgogne l'accueillit; & il reçut dans sa vieillesse quelques bienfaits de ce prince. Il était, malgré son génie, presque aussi simple que les héros de ses fables. Le père Pujet se fit un grand mérite, d'avoir traité cet homme de mœurs si innocentes, comme s'il eût parlé à la Brinvilliers & à la Voisin. Ses contes ne sont que ceux du Pogge, de l'Arioste & de

la reine de navarre. Si la volupté est dangereuse, ce ne sont pas des plaisanteries qui inspirent cette volupté. On pourrait appliquer à la Fontaine son admirable fable *des animaux malades de la peste*, qui s'accusent de leurs fautes : on y pardonne tout aux lions, aux loups & aux ours ; & un animal innocent est dévoué pour avoir mangé un peu d'herbe.

Dans l'école de ces génies, qui seront les délices & l'instruction des siècles à venir, il se forma une foule d'esprits agréables, dont on a une infinité de petits ouvrages délicats, qui font l'amusement des honnêtes gens, ainsi que nous avons eû beaucoup de peintres gracieux, qu'on ne met pas à côté des Poussin, des Sueur, des le Brun, des le Moine & des Vanlo.

Cependant, vers la fin du règne de Louis xiv, deux hommes percèrent la foule des génies médiocres, & eurent beaucoup de réputation. L'un était la Motte-Houdart, * homme d'un esprit plus sage & plus étendu que sublime, écrivain délicat & méthodique en prose, mais manquant souvent de feu & d'élégance dans sa poésie, & même de cette exactitude qu'il n'est permis de négliger qu'en

* Voyez le catalogue des écrivains à l'article *la Motte*.

qu'en faveur du sublime. Il donna d'abord de belles stances plutôt que de belles odes. Son talent déclina bientôt après : mais beaucoup de beaux morceaux, qui nous restent de lui en plus d'un genre, empêcheront toujours qu'on ne le mette au rang des auteurs méprisables. Il prouva, que dans l'art d'écrire, on peut être encor quelque chose au second rang.

L'autre était Rousseau, qui avec moins d'esprit, moins de finesse & de facilité que la Motte, eut beaucoup plus de talent pour l'art des vers. Il ne fit des odes qu'après la Motte ; mais il les fit plus belles, plus variées, plus remplies d'images. Il égala dans ses psaumes l'onction & l'harmonie qu'on remarque dans les cantiques de Racine. Ses épigrammes son mieux travaillées que celles de Marot. Il réussit bien moins dans les opéra qui demandent de la sensibilité, & dans les comédies qui veulent de la gaieté. Ces deux caractères lui manquaient. Ainsi il échoua dans ces deux genres, qui lui étaient étrangers.

Il aurait corrompu la langue française, si le stile marotique, qu'il emploia dans des ouvrages sérieux, avait été imité. Mais heureusement ce mélange de la pureté de notre langue avec la difformité de celle qu'on par-

lait il y a deux-cent ans, n'a été qu'une mode passagère. Quelques-unes de ses épîtres sont des imitations un peu forcées de Despréaux, & ne sont pas fondées sur des idées aussi claires, & sur des vérités reconnues : *le vrai seul est aimable.*

Il dégénéra beaucoup dans les pays étrangers; soit que l'âge & les malheurs eussent affaibli son génie, soit que son principal mérite consistant dans le choix des mots & dans les tours heureux, mérite plus nécessaire & plus rare qu'on ne pense, il ne fût plus à portée des mêmes secours. Il pouvait, loin de sa patrie, compter parmi ses malheurs, celui de n'avoir plus de critiques sévères.

Ses longues infortunes eurent leur source dans un amour propre trop inndomptable, & trop mêlé de jalousie & d'animosité. Son exemple doit être une leçon frappante pour tout homme à talens; mais on ne le considère ici, que comme un écrivain qui n'a pas peu contribué à l'honneur des lettres.

Il ne s'éleva guères de grands génies depuis les beaux jours de ces artistes illustres; & à peu-près vers le tems de la mort de Louis XIV, la nature sembla se reposer.

La route était difficile au commencement du siècle, parce que personne n'y avait marché: elle l'est aujourd'hui, parce qu'elle a été

été battuë. Les grands hommes du siècle passé ont enseigné à penser & à parler, ils ont dit ce qu'on ne savait pas. Ceux qui leur succèdent, ne peuvent guères dire que ce qu'on fait. Enfin, une espèce de dégoût est venu de la multitude des chefs-d'œuvre.

Le siècle de Louis XIV a donc en tout la destinée des siècles de Leon X, d'Auguste, d'Alexandre. Les terres qui firent naître dans ces tems illustres tant de fruits du génie avaient été longtems préparées auparavant. On a cherché envain dans les causes morales & dans les causes physiques la raison de cette tardive fécondité suivie d'une longue stérilité. La véritable raison est que chez les peuples qui cultivent les beaux arts, il faut beaucoup d'années pour épurer la langue & le gout. Quand ces premiers pas son faits, alors les génies se développent, l'éminulation; la faveur publique prodiguée à ces nouveaux efforts excitent tous les talens. Chaque artiste saisit en son genre les beautés naturelles que ce genre comporte. Quiconque approfondit la théorie des arts purement de génie doit, s'il a quelque génie lui même, savoir que ces premières beautés, ces grands traits naturels qui appartiennent à ces arts, & qui conviennent à la nation pour laquelle on travaille sont en

petit nombre, les sujets & les embélissemens propres aux sujets ont des bornes bien plus resserrées qu'on ne pense. L'abbé du Bos homme d'un très grand sens qui écrivait son traité sur la poésie & sur la peinture vers l'an 1714. trouva que dans toute l'histoire de France il n'y avait de vrai sujet de poëme épique que la destruction de la ligue par Henri le grand. Il devait ajouter que les embélissemens de l'épopée convenables aux grècs, aux romains, aux italiens du 15^e & du 16^{me} siècle étant pros crits parmi les français; les Dieux de la fable, les oracles, les héros invulnérables, les monstres, les sortilèges, les métamorphoses, les aventures romanesques n'étant plus de saison, les beautés propres au poëme épique sont renfermées dans un cercle très étroit. Si donc il se trouve jamais quelque artiste qui s'empare de ces ornemens convenables au tems, au sujet, à la nation, & qui exécute ce qu'on a tenté, ceux qui viendront après lui trouveront la carrière remplie.

Il en est de même dans l'art de la tragédie. Il ne faut pas croire que les grandes passions tragiques, & les grands sentimens puissent se varier à l'infini d'une manière neuve & frappante. Tout a ses bornes.

La haute comédie a les siennes. Il n'y a dans la nature humaine qu'une douzaine tout
au

au plus de caractères vraiment comiques & marqués de grands traits. L'abbé du Bos faute de génie croit que les hommes de génie peuvent encor trouver une foule de nouveaux caractères, mais il faudrait que la nature en fit. Il s'imagine que ces petites différences, qui sont dans les caractères des hommes peuvent être maniées aussi heureusement que les grands sujets. Les nuances à la vérité sont innombrables, mais les couleurs éclatantes sont en petit nombre & ce sont ces couleurs primitives qu'un grand artiste ne manque pas d'employer.

L'éloquence de la chaire, & surtout celle des oraisons funébres sont dans ce cas. Les vérités morales une fois annoncées avec éloquence, les tableaux des misères & des faiblesses humaines, des vanités de la grandeur, des ravages de la mort étant faits par des mains habiles, tout cela devient lieu commun. On est réduit ou à imiter ou à s'égarer. Un nombre suffisant de fables étant composé par un^e la Fontaine, tout ce qu'on y ajoute rentre dans la même morale, & presque dans les mêmes aventures. Ainsi donc le génie n'a qu'un siècle; après quoi il faut qu'il dégénère.

Les genres dont les sujets se renouvellent sans cesse comme l'histoire, les observations phy-

physiques, & qui ne demandent que du travail, du jugement, & un esprit commun, peuvent plus aisément se soutenir, & les arts de la main comme la peinture, la sculpture peuvent ne pas dégénérer quand ceux qui gouvernent ont à l'exemple de Louis XIV. l'attention de n'employer que les meilleurs artistes. Car on peut en peinture & en sculpture traiter cent fois les mêmes sujets : on peint encor la sainte famille quoique Raphaël ait déployé dans ce sujet toute la supériorité de son art : mais on ne ferait pas reçu à traiter Cinna, Andromaque, l'art poétique, le Tartuffe.

Il faut encor observer que le siècle passé ayant instruit le siècle présent, il est devenu si facile d'écrire des choses médiocres qu'on a été inondé de livres frivoles, & ce qui est encor pis, de livres sérieux inutiles : mais parmi cette multitude de médiocres écrits, mal devenu nécessaire dans une ville immense, opulente, & oisive, où une partie des citoyens s'occupe sans cesse à amuser l'autre, il se trouve de tems en tems d'excellens ouvrages ou d'histoire ou de réflexions ou de cette littérature légère qui délasse toutes sortes d'esprits.

La nation française est de toutes les nations celle qui a produit le plus de ces ouvrages.

gèr. Sa langue est devenuë la langue de l'europe, tout y a contribué, les grands auteurs du siècle de Louis xiv, ceux qui les ont suivis, les pasteurs calvinistes réfugiés qui ont porté l'éloquence, la méthode dans les pais étrangers, mais surtout l'esprit de société qui est le partage naturel des français. C'est un mérite & un plaisir dont les autres peuples ont senti le besoin. La langue française est de toutes les langues celle qui exprime avec le plus de facilité, de netteté & de délicatesse tous les objets de la conversation des honnêtes gens, & par là elle contribué dans toute l'europe à un des plus grands agrémens de la vie.

CHAPITRE TRENTIÈME ..

Suite des Arts.

A l'égard des arts qui ne dépendent pas uniquement de l'esprit, comme la musique, la peinture, la sculpture, l'architecture ; il n'avaient fait que de faibles progrès en France, avant le tems qu'on nomme *le siècle de Louis XIV.* La musique était au berceau : quelques chansons languissantes, quelques airs de violon, de guitarre & de tiorbe, la plupart même composés en Espagne, étaient tout ce qu'on connaissait. Lulli étonna par son goût & par sa science. Il fut le premier en France, qui fit des basses, des milieux & des fugues. On avait d'abord quelque peine à exécuter ses compositions, qui paraissent aujourd'hui si simples & si aisées. Il y a de nos jours mille personnes qui savent la musique, pour une qui la savait du tems de Louis XIII ; & l'art s'est perfectionné dans cette progression. Il n'y a point de grande ville, qui n'ait des concerts public ; & Paris même alors n'en avait pas. Vingt-quatre violons du roi étaient toute la musique de la France.

Les

Les connaissances, qui appartiennent à la musique & aux arts qui en dépendent, ont fait tant de progrès, que sur la fin du règne de Louis XIV, on a inventé l'art de noter la danse; desorte qu'aujourd'hui il est vrai de dire, qu'on danse à livre ouvert.

Nous avons eû de très grands architectes, du tems de la régence de Marie de Médicis. Elle fit élever le palais du Luxembourg dans le goût toscan, pour honorer sa patrie, & pour embellir la nôtre. Le même Desbrosses, dont nous avons le portail de saint-gervais, bâtit le palais de cette reine, qui n'en jouit jamais. Il s'en fallut beaucoup, que le cardinal de Richelieu eût, avec autant de grandeur dans l'esprit, autant de goût qu'elle. Le palais cardinal, qui est aujourd'hui le palais roial, en est la preuve. Nous conçûmes les plus grandes espérances, quand nous vîmes élever cette belle façade du Louvre, que nous voions aujourd'hui offusquée, avec douleur. Beaucoup de citoyens ont construit des édifices magnifiques; mais plus recherchés pour l'intérieur, que recommandables par des dehors dans le grand goût; & qui satisfont le luxe des particuliers, encor plus qu'ils n'embellissent la ville.

Colbert, le Mécène de tous les arts, forma une académie d'architecture en 1671. C'est

C'est peu d'avoir des Vitruves ; il faut que les Augustes les emploient.

Il faut aussi que les magistrats municipaux soient animés par le zèle, & éclairés par le goût. S'il y avait eû deux ou trois prévôts des marchands comme le président Turgot, on ne reprocherait pas à la ville de paris cet hôtel de ville mal construit & mal situé ; cette place si petite & si irrégulière, qui n'est célèbre que par des gibets & de petits feux de joie ; ces rues étroites dans les quartiers les plus fréquentés ; & enfin un reste de barbarie, au milieu de la grandeur & dans le sein de tous les arts.

La peinture commença sous Louis XIII, avec *le Poussin*. Il ne faut point compter les peintres médiocres, qui l'ont précédé. Nous avons eû toujours depuis lui de grands peintres ; non pas dans cette profusion qui fait une des richesses de l'italie ; mais sans nous arrêter à un *le Sueur* qui n'eut d'autre maître que lui-même, à un *le Brun* qui égala les italiens dans le dessein & dans la composition ; nous avons eû plus de trente peintres, qui ont laissé des morceaux très dignes de recherche. Les étrangers commencent à nous les enlever. J'ai vu chez un grand roi des galeries & des appartemens, qui ne sont ornés que de nos tableaux, dont peut-être nous ne voulions pas

pas connaître assez le mérite. J'ai vu en France refuser douze mille livres d'un tableau de *Santerre*. Il n'y a point dans l'Europe de plus vaste ouvrage de peinture, que le plafond de *le Moine* à Versailles; & je ne sais s'il y en a de plus beaux.

Nous avons aujourd'hui un peintre, qui chez les étrangers même passe pour le premier de l'Europe. Non seulement Colbert donna à l'académie de peinture la forme qu'elle a aujourd'hui; mais en 1667, il engagea Louis XIV à en établir une à Rome. On acheta dans cette métropole un palais où loge le directeur. On y envoie les élèves, qui ont remporté des prix à l'académie de Paris. Ils y sont conduits & entretenus aux frais du roi. Ils y dessinent les antiques. Ils étudient Raphaël & Michel-Ange. C'est un noble hommage que rendit à Rome ancienne & nouvelle le désir de l'imiter; & on n'a pas même cessé de rendre cet hommage, depuis que les immenses collections de tableaux d'Italie amassées par le roi & par le duc d'Orléans, & les chefs-d'œuvre de sculpture que la France a produits, nous ont mis en état de ne point chercher ailleurs des maîtres.

C'est principalement dans la sculpture que nous avons excellé, & dans l'art de jeter en

fonte d'un seul jet des figures équestres colossales.

Si l'on trouvait un jour, sous des ruines, des morceaux tels que les bains d'Apollon exposés aux injures de l'air dans les bosquets de versailles, le tombeau du cardinal de Richelieu trop peu montré au public dans la chapelle de sorbonne, la statuë équestre de Louis xv faite à paris pour décorer bordeaux, le Mercure dont Louis xv a fait présent au roi de prusse, & tant d'autres ouvrages égaux à ceux que je cite; il est à croire, que ces productions de nos jours seraient mises à côté de la plus belle antiquité grecque.

Nous avons égalé les anciens dans les médailles. Varin fut le premier, qui tira cet art de la médiocrité, sur la fin du règne de Louis xiii. C'est maintenant une chose admirable que ces poinçons & ces quarrés, qu'on voit rangés par ordre historique dans l'endroit de la galerie du louvre occupé par les artistes. Il y en a pour deux-millions, & dont la plupart sont des chefs-d'œuvre.

On n'a pas moins réussi dans l'art de graver les pierres précieuses. Celni de multiplier les tableaux, de les éterniser par le moien des planches en cuivre, de transmettre facilement à la postérité toutes les représentations de la nature & de l'art, était encor très

très informe en france avant ce siècle. C'est un des arts des plus agréables & des plus utiles. On le doit aux florentins, qui l'inventèrent vers le milieu du quinzième siècle; & il a été plus loin en france, que dans le lieu même de sa naissance, parce qu'on y a fait un plus grand nombre d'ouvrages en ce genre. Les recueils des estampes du roi ont été souvent un des plus magnifiques présens qu'il ait fait aux ambassadeurs. La cizelure en or & en argent, qui dépend du dessein & du goût, a été portée à la plus grande perfection, dont la main de l'homme soit capable.

Après avoir ainsi parcouru tous ces arts, qui contribuent aux délices des particuliers & à la gloire de l'état; ne passons pas sous silence le plus utile de tous les arts, dans lequel les français surpassent toutes les nations du monde: je veux parler de la chirurgie, dont les progrès furent si rapides & si célèbres dans ce siècle, qu'on venait à paris des bouts de l'europe, pour toutes les cures & pour toutes les opérations qui demandaient une dextérité non commune. Non seulement il n'y avait guères d'excellens chirurgiens qu'en france; mais c'était dans ce seul pays qu'on fabriquait parfaitement les instrumens nécessaires: il en fournissait tous ses

voisins; & je tiens du célèbre *Cruikshank*, le plus grand chirurgien de Londres, que ce fut lui qui commença à faire fabriquer à Londres, en 1715, les instrumens de son art. La médecine, qui servait à perfectionner la chirurgie, ne s'éleva pas en France au dessus de ce qu'elle était en Angleterre, & sous le fameux *Barbary* en Hollande; mais il arriva à la médecine comme à la philosophie, d'atteindre à la perfection dont elle est capable, en profitant des lumières de nos voisins.

Voilà en général un tableau fidèle des progrès de l'esprit humain dans ce siècle, qui commença au tems du cardinal de Richelieu & qui finit de nos jours. Il sera difficile qu'il soit surpassé; & s'il l'est en quelques genres, il restera le modèle des âges encore plus fortunés, qu'il aura fait naître.

CHAPITRE TRENTE-UNIEME.

Affaires ecclésiastiques : disputes mémorables.

Des trois ordres de l'état, le moins nombreux, qui est l'église, est celui qui a toujours exigé du souverain la conduite la plus délicate & la plus ménagée. Conserver à la fois l'union avec le siège de rome, & soutenir les libertés de l'église gallicane qui sont les droits de l'ancienne église ; savoir faire obéir les évêques comme sujets, sans touchèr aux droits de l'épiscopat ; les soumettre en beaucoup de choses à la juridiction séculière, & les laisser juges en d'autres ; les faire contribuer aux besoins de l'état, & ne pas choquer leurs privilèges : tout cela demande un mélange de dextérité & de fermeté, que Louis XIV eut presque toujours.

Le clergé en france fut remis peu-à-peu dans un ordre & dans une décence, dont les guerres civiles & la licence des tems l'avaient écarté. Le roi ne souffrit plus enfin, ni que les séculiers possédassent des bénéfices sous le nom de confidentiaires, ni que ceux qui n'étaient pas prêtres eussent des évêchez com-

me le cardinal Mazarin qui avait possédé l'évêché de metz n'étant pas même sous-diacre, & le duc de Verneuil qui en avait aussi joui étant séculier.

Ce que païait au roi le clergé de france & des villes conquises, allait année commune à environ deux-millions-cinq-cent-mille livres; & depuis, la valeur des espèces ayant augmenté numériquement, ils ont secouru l'état d'environ quatre-millions par année, sous le nom de décimes, de subvention extraordinaire, de don gratuit. Ce mot & ce privilege de *don gratuit* se sont conservés, comme une trace de l'ancien usage, où étaient tous les seigneurs de fiefs, d'accorder des dons gratuits aux rois dans les besoins de l'état. Les évêques & les abbés, étant seigneurs de fiefs, ne devaient que des soldats, dans le tems de l'anarchie féodale. Les rois alors n'avaient que leurs domaines, comme les autres seigneurs. Lorsque tout changea depuis, le clergé ne changea pas; il conserva l'usage d'aider l'état par des dons gratuits.

A cette ancienne coutume, qu'un corps qui s'assemble souvent conserve, & qu'un corps qui ne s'assemble point perd nécessairement, se joint l'immunité toujours réclamée par l'église, & cette maxime, que son
bien

bien est le bien des pauvres: non, qu'elle prétende ne devoir rien à l'état, dont elle tient tout; car le royaume, quand il a des besoins, est le premier pauvre: mais elle allégué pour elle le droit de ne donner que des secours volontaires; & Louis XIV exigea toujours ces secours, de manière à n'être pas refusé.

On s'étonne dans l'europe & en france, que le clergé paie si peu; on se figure, qu'il jouit du tiers du royaume. S'il possédait ce tiers, il est indubitable qu'il devrait payer le tiers des charges, ce qui se monterait année commune à près de trente-millions, indépendamment des droits sur les consommations, qu'il paie comme les autres sujets; mais on se fait des idées vagues & des préjugés sur tout. On dit que l'église possède le tiers du royaume, comme on dit au hasard qu'il y a un million d'habitans dans paris. Si on se donnait seulement la peine de supputer le revenu des évêchez, on verrait par le prix des baux faits il y a environ cinquante ans, que tous les évêchez n'étaient évalués alors que sur le pied d'un revenu annuel de quatre-millions; & les abbates commanditaires allaient à quatre-millions-cinq-cent-mille livres. Il est vrai, qu l'énoncé de ce prix des baux fut un tiers au dessous de la valeur: & si on ajoute encor l'augmen-

tation des revenus en terres, la somme totale des rentes de tous les bénéfices consistoriaux sera portée à environ seize-millions; & il ne faut pas oublier, que de cet argent il en va tous les ans à rome une somme considérable, qui ne revient jamais, & qui est en pure perte. C'est une grande libéralité du roi envers le saint-siège : elle déponille l'état dans l'espace d'un siècle de plus de quatre-cent-mille marcs d'argent ; ce qui dans la suite des tems appauvrirait le royaume, si le commerce ne réparait pas abondamment cette perte.

A ces bénéfices qui paient des annates à rome, il faut joindre les cures, les couvens, les collégiales, les communautés & tous les autres bénéfices ensemble. Mais s'ils sont évalués à cinquante-millions par année dans toute l'étendue actuelle du royaume, on ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité.

Ceux qui ont examiné cette matière avec des yeux aussi sévères qu'attentifs, n'ont pu porter les revenus de toute l'église gallicane séculière & régulière, au de-là de quatre-vingt-millions. Ce n'est pas une somme exorbitante, pour l'entretien de quatre-vingt-dix-mille personnes religieuses & environ cent-soixante-mille ecclésiastiques, que l'on comptait en 1700. La somme, répartie sur chaque

chaque tête, donne environ trois-cent livres à chacun. Il y a des moines conventuels, qui ne coûtent pas deux-cent livres par an à leur monastère : il y a des moines abbés réguliers, qui jouissent de deux-cent-mille livres de rentes. C'est cette énorme disproportion, qui frappe & qui excite les murmures. On plaint un curé de campagne, dont les travaux pénibles ne lui procurent que sa portion congrüe de trois, de quatre ou cinq-cent livres, tandis qu'un religieux oisif, devenu abbé & non moins oisif, possède une fortune immense, & qu'il reçoit des titres fastueux de ceux qui lui sont fournis. Ces abus vont beaucoup plus loin en flandre, en espagne, & surtout dans les états catholiques d'Allemagne, où l'on voit des moines princes.

Les abus serrent de loix dans presque toute la terre ; & si les plus sages des hommes s'assembloient pour faire des loix, où est l'état dont la forme subsistât entière ? Le clergé de France observe toujours un usage onéreux pour lui, quand il paie au roi un don gratuit de plusieurs millions pour quelques années. Il l'emprunte ; & après en avoir payé les intérêts, il rembourse le capital aux créanciers : ainsi il paie deux fois. Il eût été plus avantageux pour l'état & pour le clergé en général, & plus conforme à la rai-

son, que ce corps eût subvenu aux besoins de la patrie, par des contributions proportionnées à la valeur de chaque bénéfice. Mais les hommes sont toujours attachés à leurs anciens usages. C'est par le même esprit, que le clergé, en s'assemblant tous les cinq ans, n'a jamais eû, ni une salle d'assemblée, ni un meuble qui lui appartînt. Il est clair, qu'il eût pu, en dépensant moins, aider le roi davantage, & se bâtir dans paris un palais, qui eût été un nouvel ornement de cette capitale.

Les maximes du clergé de France n'étaient pas encor entièrement épurées, dans la minorité de Louis XIV, du mélange que la ligue y avait apporté. On avait vu, dans la jeunesse de Louis XIII & dans les derniers états tenus en 1614, la plus nombreuse partie de la nation, qu'on appelle le tiers état & qui est le fond de l'état, demander en vain avec le parlement, qu'on posât pour loi fondamentale ; „ qu'aucune puissance spirituelle „ ne peut priver les rois de leurs droits sacrés, qu'ils ne tiennent que de Dieu seuls, „ & que c'est un crime de léze-majesté au „ preinier chef, d'enseigner qu'on peut déposer & tuer les rois. “ C'est la substance en propres paroles de la demande de la nation. Elle fut faite dans un tems, où le sang de
Henri

Henri le grand fumait encore. Cependant un évêque de France né en France, le cardinal du Perron, s'opposa violemment à cette proposition, sous prétexte que ce n'était pas au tiers état à proposer des loix, sur ce qui peut concerner l'église. Que ne faisait-il donc avec le clergé, ce que le tiers état voulait faire ? mais il en était si loin, qu'il s'emporta jusqu'à dire : „ que la puissance du pape était pleine, plénissime, directe au spirituel, indirecte au temporel ; & qu'il avait charge du clergé de dire, qu'on excommunierait ceux qui avanceraient, que le pape ne peut déposer les rois.“ On gagna la noblesse ; on fit taire le tiers état. Le parlement renouvela ses anciens arrêts, pour déclarer la couronne indépendante, & la personne des rois sacrée. La chambre ecclésiastique, en avouant que la personne était sacrée, persista à soutenir que la couronne était dépendante. C'était le même esprit, qui avait autrefois déposé Louis le débonnaire. Cet esprit prévalut au point, que la cour subjuguée fut obligée de faire mettre en prison l'imprimeur, qui avait publié l'arrêt du parlement sous le titre de *loi fondamentale*. C'était, disait-on, pour le bien de la paix ; mais c'était punir ceux qui fournissaient des armes défensives à la couronne. De telles

licéncs

scènes ne se passaient point à vienne ; c'est qu'alors la France craignait rome, & que rome craignait la maison d'âutriche.

La cause, qui succomba, était tellement la cause de tous les rois, que Jacques premier, roi d'angleterre, écrivit contre le cardinal du Perron ; & c'est le meilleur ouvrage de ce monarque. C'était aussi la cause des peuples, dont le repos exige que leurs souverains ne dépendent pas d'une puissance étrangère. Peu-à-peu la raison a prévalu ; & Louis xiv n'eut pas de peine à faire écouter cette raison, soutenue du poids de sa puissance.

Antonio Pérès avait recommandé trois choses à Henri quatre, *roma, consilio, pietatigo*. Louis xiv eut les deux dernières avec tant de supériorité, qu'il n'eut pas besoin de la première. Il fut attentif à conserver l'usage de l'appel comme d'abus au parlement des ordonnances ecclésiastiques, dans tous les cas où ces ordonnances intéressent la juridiction royale. Le clergé s'en plaignit souvent, & s'en loua quelquefois. Car si d'un côté ces appels soutiennent les droits de l'état contre l'autorité épiscopale, elles assurent de l'autre cette autorité même, en maintenant les privilèges de l'église gallicane contre les prétentions de la cour de rome : de sorte que les évêques ont regardé les parlements

mens comme leurs adversaires & comme leurs défenseurs ; & le gouvernement eut soin , que malgré toutes les querelles de religion , les bornes aisées à franchir ne fussent passées de part ni d'autre. Il en est de la puissance des corps & des compagnies , comme des intérêts des villes commerçantes ; c'est au législateur à les balancer.

L'affaire de ce genre la plus importante & la plus délicate , fut celle de la régale. C'est un droit qu'ont les rois de france , de pourvoir à tous les bénéfices simples d'un diocèse pendant la vacance du siège , & d'enconvoier à leur gré les revenus de l'évêché. Cette prérogative est particulière aux rois de france ; mais chaque état à les siennes. Les rois de portugal jouissent du tiers du revenu des évêchez de leur royaume. L'empereur a le droit des premières prières ; il a toujours conféré tous les premiers bénéfices qui vaquent. Les rois de naples & de sicile ont de plus grands droits. Ceux de rome sont pour la plus-part fondés sur l'usage , plutôt que sur des titres primitifs.

Les rois de la race de Mérovée conféraient , de leur seule autorité , les évêchez & toutes les prélatures. Il semblait juste , qu'ils conservassent le faible privilège de disposer du revenu , & de nommer à quelques
béné-

bénéfices simples, dans le court espace qui s'écoule entre la mort d'un évêque & le serment de fidélité enregistré de son successeur. Plusieurs évêques de villes réunies à la couronne sous la troisième race, ne voulurent pas reconnaître ce droit, que des seigneurs particuliers trop faibles n'avaient pu faire valoir : les papes se déclarèrent pour les évêques ; & ces prétentions restèrent toujours enveloppées d'un nuage. Le parlement en 1608, sous Henri quatre, déclara que la régale avait lieu dans tout le royaume : le clergé se plaignit ; & ce prince, qui ménageait les évêques & rome, évoqua l'affaire à son conseil, & se garda bien de la décider.

Les cardinaux de Richelieu & de Mazarin firent rendre plusieurs arrêts du conseil, par lesquels les évêques ; qui se disaient exemts, étaient tenus de montrer leurs titres. Tout resta indécis jusqu'en 1673 ; & le Roi n'osait pas alors donner un seul bénéfice, dans presque tous les diocèses situés au-de-là de la loire, pendant la vacance d'un siège.

Enfin, en 1673 le chancelier Michel le Tellier scella un édit, par lequel tous les évêchez du royaume étaient soumis à la régale. Deux évêques, qui étaient malheureusement les deux plus vertueux hommes du roiau-

royaume, refusèrent opiniâtrément de se soumettre. C'était *Pavillon* évêque d'alet, & *Cunlet* de painiers. Ils se défendirent d'abord par des raisons plausibles : on leur en opposa d'aussi fortes. Quand des hommes éclairés disputent longtems, il y a grande apparence que la question n'est pas claire. Elle était très obscure ; mais il était évident, que ni la religion ni le bon ordre n'étaient intéressés à empêcher un roi, de faire dans deux diocèses, ce qu'il faisait dans tous les autres. Cependant les deux évêques furent inflexibles. Ni l'un ni l'autre n'avait fait enregistrer son serment de fidélité ; & le roi se croit en droit de pourvoir aux canonicats de leurs églises.

Les deux prélats excommunièrent les pourvus en régale. Tous deux étaient suspects de jansénisme. Ils avaient eû contre eux le pape Innocent dix ; mais, quand ils se déclarèrent contre les prétentions du roi, ils eurent pour eux Innocent onze, Odescalchi : ce pape, vertueux & opiniâtre comme eux, prit entièrement leur parti.

Le roi se contenta d'abord d'exiler les principaux officiers de ces évêques. Il montra plus de modération, que deux hommes qui se piquaient de sainteté. On laissa mourir paisiblement l'évêque d'alet, dont on respectait

tait la grande vicilleffe. L'évêque de pami-ers restait feul, & n'était point ébranlé. Il redoubla les excommunications, & perfifta de plus à ne point faire enregiftrer fon ferment de fidélité, perfuadé que dans ce ferment on foumet trop l'églife à la monarchie. Le roi faifit fon temporel. Le pape & les janseniftes le dédommagèrent. Il gagna à être privé de fes revenus; & il mourut en 1680, convaincu qu'il avait foutenu la caufe de Dieu contre le roi. Sa mort n'éteignit pas la querelle: des chanoines nommés par le roi viennent pour prendre poffeffion; des religieux, qui fe prétendaient chanoines & grands-vicaires, les font fortir de l'églife & les excommunient. Le métropolitain Montpéfat archevêque de touloufe, à qui cette affaire reffortit de droit, donne en vain des fentences contre ces prétendus grands-vicaires. Ils en appellent à rome, felon l'ufage de porter à la cour de rome les caufes eccléfiastiques jugées par les archevêques de france, ufage qui contredit les libertés gallicanes: mais tous les gouvernemens des hommes font des contradictions. Le parlement donne des arrêts. Un moine nommé Cerle, qui était l'un de ces grands vicaires, casse & les fentences du métropolitain & les arrêts du parlement. Ce tribunal le condanne par contumace à être

être traîné sur une claie, & à perdre la tête. On l'exécute en effigie. Il insulte du fond de sa retraite, à l'archevêque & au roi; & le pape le soutient. Ce pontife fait plus; persuadé comme l'évêque de pamiens, que le droit de régale est un abus dans l'église, & que le roi n'a aucun droit dans pamiens, il casse les ordonnances de l'archevêque de toulouse; il excommunie les nouveaux grands-vicaires que ce prélat a nommés, & les pourvus en régale, & leurs fauteurs.

Le roi convoque une assemblée du clergé, composée de trente-cinq évêques, & d'autant de députés du second ordre. Les jansénistes prenaient pour la première fois le parti d'un pape; & ce pape, ennemi du roi, les favorisait sans les aimer. Il se fit toujours un honneur de résister à ce monarque, dans toutes les occasions; & depuis même, en 1689 il s'unit avec les alliés contre le roi Jacques, parce que Louis XIV protégeait ce prince: de sorte qu'alors on dit, que pour mettre fin aux troubles de l'europe & de l'église, il fallait que le roi Jacques se fit huguenot & le pape catholique.

Cependant l'assemblée du clergé de 1681 d'une voix unanime se déclare pour le roi. Il s'agissait encor d'une autre petite querelle devenue importante: l'élection d'un prieuré

T. II. P dans

dans un faubourg de paris, commettait ensemble le roi & le pape. Le pontife romain avait cassé une ordonnance de l'archevêque de paris, & annulé sa nomination à ce prieuré. Le parlement avait appelé comme d'abus. Le pape avait ordonné par une bulle, que l'inquisition fit brûler l'arrêt du parlement; & le parlement avait ordonné la suppression de la bulle. Ces combats sont, depuis long-tems, les effets ordinaires & inévitables de cet ancien mélange de la liberté naturelle de se gouverner soi-même dans son pais, & de la soumission à une puissance étrangère.

L'assemblée du Clergé prit un parti, qui montre que des hommes sages peuvent céder avec dignité à leur souverain, sans l'intervention d'un autre pouvoir. Elle consentit à l'extension du droit de régale à tout le royaume; mais ce fut autant une concession de la part du clergé, qui se relâchait de ses prétentions par reconnaissance pour son protecteur, qu'un aveu formel du droit absolu de la couronne.

L'assemblée se justifia auprès du pape, par une lettre dans laquelle on trouve un passage, qui seul devrait servir de règle éternelle dans toutes les disputes: c'est, *qu'il vaut mieux sacrifier quelque chose de ses droits, que*

que de troubler la paix. Le roi , l'église gallicane, les parlemens, furent contens. Les jansénistes écrivirent quelques libelles. Le pape fut inflexible : il cassa par un bref toutes les résolutions de l'assemblée , & manda aux évêques de se rétracter. Il y avait-là de quoi séparer à jamais l'église de france de celle de rome. On avait parlé, sous le cardinal de Richelieu & sous Mazarin, de faire un patriarche. Le vœu de tous les magistrats était, qu'on ne paîât plus à rome le tribut des annates ; que rome ne nommât plus, pendant six mois de l'année, aux bénéfices de bretagne ; que des évêques de france ne s'appelassent plus évêques *par la permission du saint-siège*. Si le roi l'avait voulu, il n'avait qu'à dire un mot ; il était maître de l'assemblée du clergé, & il avait pour lui la nation. Rome eût tout perdu par l'inflexibilité d'un pontife vertueux, qui seul de tous les papes de ce siècle ne savait pas s'accommoder au tems. Mais il y a d'anciennes bornes, qu'on ne remuë pas sans de violentes secousses. Il falait de plus grands intérêts, de plus grandes passions & plus d'effervescence dans les esprits, pour rompre tout d'un coup avec rome ; & il était bien difficile de faire cette scission, tandis qu'on voulait extirper le calvinisme. On crut même faire un

coup hardi, lorsqu'on publia les quatre fameuses décisions de la même assemblée du clergé en 1682, dont voici la substance.

1. Dieu n'a donné à *Pierre* & à ses successeurs, aucune puissance ni directe ni indirecte sur les choses temporelles.

2. L'église gallicane approuve le concile de *constance*, qui déclare les conciles généraux supérieurs au pape dans le spirituel.

3. Les règles, les usages, les pratiques reçus dans le royaume & dans l'église gallicane, doivent demeurer inébranlables.

4. Les décisions du pape, en matières de foi, ne sont sûres, qu'après que l'église les a acceptées.

Tous les tribunaux & toutes les facultés de théologie enregistrèrent ces quatre propositions dans toute leur étendue : & il fut défendu par un édit, de rien enseigner jamais de contraire.

Cette fermeté fut regardée à rome comme un attentat de rebelles ; & par tous les protestans de l'europe, comme un faible effort d'une église née libre, qui ne rompait que quatre chaînons de ses fers.

Les quatre maximes furent d'abord soutenues avec enthousiasme dans la nation ; ensuite avec moins de vivacité. Sur la fin du règne de Louis XIV, elles commencèrent à

à devenir problématiques; & le cardinal de Fleuri les fit depuis désavouer en partie par une assemblée du clergé, sans que ce désaveu causât le moindre bruit, parce que les esprits n'étaient pas alors échauffés, & que dans le ministère du cardinal de Fleuri rien n'eut de l'éclat.

Cependant Innocent onze s'aigrit plus que jamais: il refusa des bulles à tous les évêques & à tous les abbés commandataires que le roi nomma; desorte qu'à la mort de ce pape en 1689, il y avait vingt-neuf diocèses en France dépourvus d'évêques. Ces prélats n'en touchaient pas moins leurs revenus; mais ils n'osaient se faire sacrer, ni faire les fonctions épiscopales. L'idée de créer un patriarche se renouvela. La querelle des franchises des ambassadeurs à Rome, qui acheva d'envenimer les plaies, fit penser qu'enfin le tems était venu, d'établir en France une église *catholique-apostolique*, qui ne ferait point *romaine*. Le procureur-général de Harlai & l'avocat-général Talon le firent assez entendre, quand ils appelèrent comme d'abus en 1687 de la bulle contre les franchises, & qu'ils éclatèrent contre l'opiniâtreté du pape, qui laissait tant d'églises sans pasteurs. Mais jamais le ~~roi~~ ne voulut consentir à cette dé-

P 3

marche;

marche, qui était plus aisée qu'elle ne paraissait hardie.

La cause d'Innocent onze devint cependant la cause du saint siège. Les quatre propositions du clergé de France attaquaient le fantôme de l'infailibilité, (qu'on ne croit pas à Rome, mais qu'on y soutient.) & le pouvoir réel attaché à ce fantôme. Alexandre huit & Innocent douze suivirent les traces du fier Odescalchi, quoique d'une manière moins dure, ils confirmèrent la condamnation portée contre l'assemblée du clergé : ils refusèrent les bulles aux évêques ; enfin ils en firent trop, parce que Louis XIV n'en avait pas fait assez. Les évêques, lassés de n'être que nommés par le roi & de se voir sans fonctions, demandèrent à la cour de France la permission d'appaier la cour de Rome.

Le roi, dont la fermeté était fatiguée, le permit. Chacun d'eux écrivit séparément, qu'il était *douloureusement affligé des procédés de l'assemblée* ; chacun déclare dans sa lettre, qu'il ne reçoit point comme décidé, ce qu'on y a décidé, ni comme ordonné ce qu'on y a ordonné. *Pignatelli* (Innocent douze) plus conciliant qu'Odescalchi, se contenta de cette démarche. Les quatre propositions n'en furent pas moins enseignées en France de tems en tems. Mais ces armes se rouil-

rouillèrent, quand on ne combattit plus ; & la dispute resta couverte d'un voile, sans être décidée, comme il arrive presque toujours, dans un état qui n'a pas sur ces matières des principes invariables & reconnus. Ainsi, tantôt on s'élève contre rome, tantôt on lui cède, suivant les caractères de ceux qui gouvernent, & les intérêts particuliers de ceux par qui ils sont gouvernés.

Louis XIV d'ailleurs n'eut point d'autre démêlé ecclésiastique avec rome, & n'essuya aucune opposition du clergé dans les affaires temporelles.

Sous lui, ce clergé devint respectable, par une décence ignorée dans la barbarie des deux premières races, dans le tems encor plus barbare du gouvernement féodal ; absolument inconnu pendant les guerres civiles & dans les agitations du règne de Louis XIII, & surtout pendant la fronde, à quelques exceptions près qu'il faut toujours faire dans les vices comme dans les vertus qui dominent.

Ce fut alors seulement, que l'on commença à dégiller les yeux du peuple sur les superstitions qu'il mêle toujours à la religion. Il fut permis, malgré le parlement d'aix & malgré les carmes, de savoir que le Lazare & Madelaine n'étaient point venus en provence.

vence. Les bénédictins ne purent faire croire, que Denys l'aréopagite eût gouverné l'église de paris. Les saints supposés, les faux miracles, les fausses reliques, commencèrent à être décriés. La saine raison, qui éclairait les philosophes, pénétrait partout, mais lentement & avec difficulté.

L'évêque de châlons, Gaston-Louis de Noailles frère du cardinal, eut une piété assez éclairée, pour enlever en 1702 & faire jeter une relique, conservée précieusement depuis plusieurs siècles dans l'église de notre-dame, & adorée sous le nom du *nombril* de Jesus-Christ. Tout châlons murmura contre l'évêque. Présidens, conseillers, gens du roi, trésoriers de france, marchands, notables, chanoines, curés, protestèrent unanimement par un acte juridique contre l'entreprise de l'évêque, réclamant le saint nombril, & alléguant la robe de Jesus-Christ conservée à argenteuil, son mouchoir à turin & à laon, un des clous de la croix à saint-denis, & son prépuce à rome ; mais la sage fermeté de l'évêque l'emporta à la fin sur la crédulité du peuple.

Quelques autres superstitions, attachées à des usages respectables, ont subsisté. Les protestans en ont triomphé. Mais ils sont obligés de convenir, qu'il n'y a point d'église

glise catholique, où ces abus soient moins communs & plus méprisés qu'en France.

L'esprit vraiment philosophique, qui n'a pris racine que vers le milieu de ce siècle, n'éteignit point les anciennes & nouvelles querelles théologiques, qui n'étaient pas de son ressort. On va parler de ces dissensions, qui font la honte de la raison humaine.

CHAPITRE TRENTE-DEUXIÈME.

Du Calvinisme.

Il est affreux sans doute, que l'église chrétienne ait toujours été déchirée par ses querelles, & que le sang ait coulé pendant tant de siècles par des mains qui portaient le dieu de la paix. Cette fureur fut inconnue au paganisme. Il couvrit la terre de ténèbres, mais il ne l'arrosa guères que du sang des animaux; & si quelquefois chez les juifs & chez les païens on dévoua des victimes humaines, ces dévoûmens, tout horribles qu'ils étaient, ne causèrent point de guerres civiles. La religion des païens ne consistait que dans la morale & dans des fêtes. La morale qui est commune aux hommes de tous les tems & de tous les lieux, & les fêtes qui n'étaient que des réjouissances, ne pouvaient troubler le genre humain.

L'esprit dogmatique apporta chez les hommes la fureur des guerres de religion. J'ai recherché long-tems, comment & pourquoi cet esprit dogmatique, qui divisa les écoles de l'antiquité païenne sans causer le
moins

moindre trouble, en a produit parmi nous de si horribles. Ce n'est pas le seul fanatisme qui en est cause; car les gymnosophistes & les bramins, les plus fanatiques des hommes, ne firent jamais de mal qu'à eux-mêmes. Ne pourrait-on pas trouver peut-être l'origine de cette nouvelle peste qui a ravagé la terre, dans l'esprit républicain qui anima les premières églises? Les assemblées secrètes, qui bravaient d'abord dans des caves & dans des grottes l'autorité des empereurs romains, formèrent peu-à-peu un état dans l'état. C'était une république cachée au milieu de l'empire. Constantin la tira de dessous terre, pour la mettre à côté du trône. Bientôt l'autorité attachée au grands sièges se trouva en opposition avec l'esprit populaire, qui avait inspiré jusqu'alors toutes les assemblées des chrétiens. Souvent, dèsque l'évêque d'une métropole faisait valoir un sentiment, un évêque suffragant, un prêtre, un diacre, en avaient un contraire. Toute autorité blesse en secret les hommes d'autant plus que toute autorité veut toujours s'accroître. Lorsqu'on trouve pour lui résister un prétexte qu'on croit sacré, on se fait bientôt un devoir de la révolte. Ainsi les uns deviennent persécuteurs, les autres rebelles en attestant dieu des deux côtés. Les anciennes opinions, renouve-
lées

lées depuis par Luthèr, par Zwingle, par Calvin, tendaient pour la plupart à détruire l'autorité épiscopale & même la puissance monarchique. C'est une des principales causes secrètes, qui firent recevoir ces dogmes dans le nord de l'Allemagne, où l'on craignait d'être asservi par les empereurs. Ces opinions triomphèrent en suède & en danemarck, pays où les peuples étaient libres sous des rois.

Les anglais, dans qui la nature a mis l'esprit d'indépendance, les adoptèrent, les mitigèrent, & en composèrent une religion pour eux seuls. Elles pénétrèrent en Pologne, & y firent beaucoup de progrès dans les seules villes où le peuple n'est point esclave. La Suisse n'eut pas de peine à les recevoir, parce qu'elle était république. Elles furent sur le point d'être établies à Venise par la même raison; & elles y eussent pris racine, si Venise n'eût pas été voisine de Rome, & peut-être si le gouvernement n'eût pas craint la démocratie, qui était le grand but des prédicans. Les hollandais ne prirent cette religion, que quand ils secouèrent le joug de l'Espagne. Genève devint un état populaire, en devenant calviniste. Toute la maison d'Autriche écarta ces sectes de ses états, autant qu'il lui fut possible. Elles n'ap-
pro-

prochèrent presque point de l'Espagne. On ne les vit point, sous le règne de François premier & de Henri II princes absolus, causer de grands troubles en France. Mais, dès que le gouvernement fut faible & partagé, les querelles de religion furent violentes. Les Condé & les Coligni, devenus calvinistes parce que les Guises étaient catholiques, bouleversèrent l'état à l'envi. La légèreté & l'impétuosité de la nation, la fureur de la nouveauté & l'enthousiasme, firent pendant quarante ans, du peuple le plus poli, un peuple de barbares.

Henri IV, né dans cette secte qu'il aimait sans être entêté d'aucune, ne put malgré ses victoires & ses vertus, régner sans abandonner le calvinisme : devenu catholique, il ne fut pas assez ingrat pour vouloir détruire un parti naturellement ennemi des rois, mais auquel il devait sa couronne ; & s'il avait voulu dissiper cette faction, il ne l'aurait pas pu. Il la chérit, la protègea & la reprima.

Les huguenots en France faisaient tout au plus alors la douzième partie de la nation. Mais il y avait parmi eux des seigneurs puissans : des villes entières étaient protestantes. Ils avaient fait la guerre aux rois : on avait été contraint de leur donner des places de sûreté : Henri au leur en avait accordé qua-
 torze,

torze, dans le seul dauphiné; montauban; nîmes, dans le languedoc; saunur, & surtout la rochelle, qui faisait une république à part, & que le commerce & la faveur de l'angleterre pouvaient rendre puissante. Enfin, Henri iv sembla satisfaire son goût, sa politique & même son devoir, en accordant au parti le célèbre édit de nantes en 1598. Cet édit n'était au fond que la confirmation des privilèges que les protestans de france avaient obtenus des rois précédens les armes à la main', & que Henri le grand affermi sur le trône leur laissa par bonne volonté.

Par cet édit de nantes, que le nom de Henri quatre rendit plus célèbre que tous les autres, tout seigneur de fief haut-justicier pouvait avoir dans son château plein exercice de la religion prétendue réformée : tout seigneur sans haute-justice pouvait admettre trente personnes à son prêché. L'entier exercice de cette religion était autorisé dans tous les lieux qui ressortissaient immédiatement à un parlement.

Les calvinistes pouvaient faire imprimer, sans s'adresser aux supérieurs, tous leurs livres, dans toutes les villes où leur religion était permise.

Ils étaient déclarés capables de toutes les charges & dignités de l'état; & il y parut bien
en

en effet, puisque le roi fit ducs & pairs les seigneurs de la Trimouille & de Rôni.

On créa une chambre exprès au parlement de paris, composée d'un président & de seize conseillers, laquelle jugea tous les procès des huguenots, non seulement dans le district immense du ressort de paris, mais dans celui de normandie & de bretagne. Elle fut nommée la chambre de l'édit. Il n'y eut jamais à la vérité qu'un seul calviniste admis de droit parmi les conseillers de cette juridiction. Cependant, comme elle était destinée à empêcher les vexations dont le parti se plaignait, & que les hommes se piquent toujours de remplir un devoir qui les distingue ; cette chambre composée de catholiques rendit toujours aux huguenots, de leur aveu même, la justice la plus impartiale.

Ils avaient une espèce de petit parlement à castres, indépendant de celui de toulouse. Il y eut à grenoble & à bordeaux des chambres mi-parties, catholiques & calvinistes. Leurs églises s'assemblaient en synodes, comme l'église gallicane. Ces privilèges & beaucoup d'autres incorporèrent ainsi les calvinistes au reste de la nation. C'était à la vérité attacher des ennemis ensemble ; mais l'autorité, la bonté & l'adresse de ce grand roi, les continrent pendant sa vie.

Après

Après la mort à jamais effrayante & déplorable de Henri quatre, dans la faiblesse d'une minorité & sous une cour divisée, il était bien difficile que l'esprit républicain des réformés n'abusât de ses privilèges, & que la cour, toute faible qu'elle était, ne voulût les refreindre. Les huguenots avaient déjà établi en France des *cercles*, à l'imitation de l'Allemagne. Les députés de ces cercles étaient souvent séditieux; & il y avait dans le parti, des seigneurs pleins d'ambition. Le duc de Bouillon, & surtout le duc de Rohan le chef le plus accrédité des huguenots, précipitèrent bientôt dans la révolte l'esprit remuant des prédicans, & le zèle aveugle des peuples. L'assemblée générale du parti osa dès 1615, présenter à la cour un cahier, par lequel, entre autres articles injurieux, elle demandait qu'on réformât le conseil du roi. Ils prirent les armes en quelques endroits dès l'an 1616; & l'audace des huguenots se joignant aux divisions de la cour, à la haine contre les favoris, à l'inquiétude de la nation, tout fut long-tems dans le trouble. C'était des séditions, des intrigues, des menaces, des prises d'armes, des paix faites à la hâte & rompues de même; c'est ce qui faisait dire au célèbre cardinal Bentivoglio alors nonce en France, qu'il n'y avait eu que des orages.

Dans

Dans l'année 1621, les églises calvinistes de France offrirent à Lesdiguières, cet homme de fortune devenu depuis connétable, le généralat de leurs armées & cent-mille écus par mois. Mais Lesdiguières, plus éclairé dans son ambition qu'eux dans leurs factions, & qui les connaissait pour les avoir commandés, aima mieux alors les combattre que d'être à leur tête ; & pour réponse à leurs offres, il se fit catholique. Les huguenots s'adressèrent ensuite au maréchal duc de Bouillon, qui dit qu'il était trop vieux ; & enfin ils donnèrent cette malheureuse place au duc de Rohan, qui conjointement avec son frère Soubise, osa faire la guerre au roi de France.

La même année, le connétable de Luynes mena Louis XIII de province en province. Il sumit plus de cinquante villes, presque sans résistance : mais il échoua devant Montauban, le roi eut l'affront de décamper. On assiéga en vain la Rochelle : elle résistait & par elle-même & par les secours de l'Angleterre ; & le duc de Rohan, coupable du crime de lèse-majesté, traita de la paix avec son roi, presque de couronne à couronne.

Après cette paix & après la mort du connétable de Luynes, il faut encore recommencer la guerre & assiéger de nouveau la Rochelle, toujours ligée contre son souverain

avec l'anglais & avec les calvinistes du royaume. Une femme (c'était la mère du duc de Rohan) défendit cette ville pendant un an, contre l'armée royale, contre l'activité du cardinal de Richelieu, & contre l'impétuosité de Louis XIII, qui affronta plus d'une fois la mort à ce siège. La ville souffrit toutes les extrémités de la faim; & on ne dut la reddition de la place, qu'à cette digue de cinq-cent piéds de long, que le cardinal de Richelieu fit construire, à l'exemple de celle qu'Alexandre fit autrefois élever devant tyr. Elle fut commencée par un français nommé Tiriot, & achevée par Pompée Targon. Elle domta la mer & les rochelais. Le maire Guiton, qui voulait s'ensevelir sous les ruines de la rochelle, eut l'audace, après s'être rendu à discrétion, de paraître avec ses gardes devant le cardinal de Richelieu. Les maires des principales villes des huguenots en avaient. On ôta les siens à Guiton, & les privilèges à la ville. Le duc de Rohan, chef des hérétiques rebelles, continuait toujours la guerre contre son roi; & abandonné des anglais quoique protestans, il se ligua avec les espagnols quoique catholiques. Mais la conduite ferme du cardinal de Richelieu força les huguenots, battus de tous côtés, à se soumettre.

Tous

Tous les édits, qu'on leur avait accordés jusqu'alors, avaient été des traités avec les rois. Richelieu voulut que celui qu'il fit rendre, fût appelé *l'édit de grace*. Le roi y parla en souverain qui pardonne. On ôta l'exercice de la nouvelle religion, à la rochelle, à l'île de ré, à oleron, à privas, à parniers; du reste on laissa subsister l'édit de nantes, que les calvinistes regardèrent toujours comme leur loi fondamentale.

Il paraît étrange que le cardinal de Richelieu, si absolu & si audacieux, n'abolit pas ce fameux édit; il eut alors une autre vue, plus difficile peut-être à remplir, mais non moins conforme à l'étendue de son ambition & à la hauteur de ses pensées. Il rechercha la gloire de subjuguier les esprits; il s'en croit capable par ses lumières, par sa puissance & par sa politique. Son projet était de gagner des ministres, de leur faire d'abord avouer que le culte catholique n'était pas un crime devant Dieu, de les mener ensuite par degrez, de leur accorder quelques points peu importants, & de paraître aux yeux de la cour de rome ne leur avoir rien accordé. Il comptait éblouir une partie des réformés, séduire l'autre par les présens & par les graces, & avoir enfin toutes les apparences de les avoir réunis à l'église, laissant au tems à faire le reste, &

n'envifageant que la gloire d'avoir ou fait ou préparé ce grand ouvrage , & de passer pour l'avoir fait. Le fameux père Jofeph d'un côté , & deux miniftres gagnés de l'autre , entamèrent cette négociation. Mais il parut que le cardinal de Richelieu avait trop préfumé , & qu'il eft plus difficile d'accorder des théologiens , que de faire des digues fur l'océan.

Richelieu rebuté fe propofa d'écraser les calviniftes. D'autres foins l'en empêchèrent. Il avait à combattre à la fois les grands du royaume , la maifon roiale , toute la maifon d'auſtriche , & ſouvent Louis xiii lui-même. Il mourut enfin au milieu de tous ces orages , d'une mort prématurée. Il laiffa tous ſes deffeins encor imparfaits , & un nom plus éclatant que chér & vénérable.

Cependant , après la prife de la rochelle & l'édit de grace , les guerres ceffèrent ; & il n'y eut plus que des diſputes. On imprimait de part & d'autre de ces gros livres qu'on ne lit plus. Le clergé & ſurtout les jéfuites cherchaient à convertir des huguenots. Les miniftres tâchaient d'attirer quelques catholiques à leurs opinions. Le confeil du roi était occupé à rendre des arrêts , pour un cimetière que les deux religions ſe diſputaient dans un village , pour un temple bâti ſur un fonds

fonds appartenant autrefois à l'église, pour des écoles, pour des droits de châteaux, pour des enterremens, pour des cloches; & rarement les réformés gagnaient leurs procès. Il n'y eut plus, après tant de dévastations & de saccagemens, que ces petites épines. Les huguenots n'eurent plus de chef, depuis que le duc de Rohan cessa de l'être, & que la maison de Bouillon n'eut plus sedan. Ils se firent même un mérite de rester tranquilles, au milieu des factions de la fronde & des guerres civiles, que des princes, des parlemens & des évêques excitèrent, lorsqu'ils prétendirent servir le roi contre le cardinal Mazarin.

Il ne fut presque point question de religion pendant la vie de ce ministre. Il ne fit nulle difficulté de donner la place de contrôleur-général des finances à un huguenot de race anglaise, nommé Hervard. Tous les huguenots entrèrent dans les fermes, dans les sous-fermes, dans toutes les places qui en dépendent.

Colbert, qui ranima l'industrie de la nation & qu'on peut regarder comme le fondateur du commerce, employa beaucoup de huguenots dans les arts, dans les manufactures, dans la marine. Tous ces objets utiles, qui les occupaient, adoucirent peu-à-peu dans eux la

furéur épidémique de la controverse ; & la gloire qui environna cinquante ans Louis XIV, sa puissance, son gouvernement ferme & vigoureux, ôtèrent au parti calviniste, comme à tous les ordres de l'état, toute idée de résistance. Les fêtes magnifiques d'une cour galante jettaient même du ridicule sur le pédantisme des huguenots. A mesure que le bon goût se perfectionnait, les psaumes de Marot & de Bèze ne pouvaient plus insensiblement inspirer que du dégoût. Ces psaumes, qui avaient charmé la cour de François second, n'étaient plus faits que pour la populace sous Louis XIV. La saine philosophie, qui commença vers le milieu de ce siècle à percer un peu dans le monde, devait encor dégouter à la longue les honnêtes gens des disputes de controverse.

Mais, en attendant que la raison se fit peu-à-peu écouter des hommes, l'esprit même de dispute pouvait servir à entretenir la tranquillité de l'état. Car les jansénistes commençant alors à paraître avec quelque réputation, ils partageaient les suffrages de ceux qui se nourrissent de ces subtilités : ils écrivaient à la fois contre les jésuites & contre les huguenots : ceux-ci répondaient aux jansénistes & aux jésuites : les luthériens de la province d'alsace écrivaient contre eux-tous. Une guerre de plu-

plume entre-tant de partis, pendant que l'état était occupé de grandes choses & que le gouvernement était tout-puissant, ne pouvait devenir en peu d'années qu'une occupation de gens oisifs, qui dégénère tôt ou tard en indifférence.

Louis XIV était animé contre les religieux, par les remontrances continuelles de son clergé, par les insinuations des jésuites, par la cour de rome, & enfin par le chancelier le Tellier & Louvois son fils, tous deux ennemis de Colbert, & qui voulaient perdre les réformés comme rebelles, parce que Colbert les protégeait comme des sujets utiles. Louis XIV, nullement instruit d'ailleurs du fond de leur doctrine, les regardait, non sans quelque raison, comme d'anciens révoltés soumis avec peine. Il s'appliqua d'abord à miner par degrés de tous côtés l'édifice de leur religion : on leur ôta un temple sur le moindre prétexte : on leur défendit d'épouser des filles catholiques ; & en cela on ne fut pas peut-être assez politique : c'était ignorer le pouvoir d'un sexe, que la cour pourtant connaissait si bien. Les intendants & les évêques tâchaient, par les moyens les plus plausibles, d'enlever aux huguenots leurs enfans. Colbert eut ordre en 1681, de ne plus recevoir aucun homme de cette religion dans

les fermes. On les exclut, autant qu'on le put, des communautés des *arts & métiers*. Le roi en les tenant ainsi sous le joug, ne l'appesantissait pas toujours. On défendit par des arrêts toute violence contre eux. On méla les insinuations aux sévérités; & il n'y eut alors de rigueur, qu'avec les formes de la justice.

On employa surtout un moyen assez efficace de conversion : ce fut l'argent. Mais on ne fit pas assez d'usage de ce ressort. Pélisson fut chargé de ce ministère secret. C'est ce même Pélisson long-tems calviniste, si connu par ses ouvrages, par une éloquence pleine d'abondance, par son attachement au surintendant Fouquet, dont il avait été le premier commis, le favori & la victime. Il eut le bonheur d'être éclairé & de changer de religion, dans un tems où ce changement pouvait le mener aux dignités & à la fortune. Il prit l'habit ecclésiastique, obtint des bénéfices, & une place de maître des requêtes. Le roi lui confia le revenu des abbayes de saint-germain des prez & de chuniers l'année 1677, avec les revenus du tiers des économats, pour être distribués à ceux qui voudraient se convertir. Le cardinal de Cambray, évêque de grenoble, s'était déjà servi de cette méthode. Pélisson, chargé de
ce

ce département, envoyait l'argent dans les provinces. On tâchait d'opérer beaucoup de conversions pour peu d'argent. De petites sommes, distribuées à des indigens, enflaient la liste que Pélisson présentait au roi tous les trois mois, en lui persuadant que tout cédait dans le monde à sa puissance ou à ses bienfaits.

Le conseil, encouragé par ces petits succès que le tems eut rendus plus considérables, s'enhardit en 1681 à donner une déclaration, par laquelle les enfans étaient reçus à renoncer à leur religion à l'âge de sept ans; & à l'appui de cette déclaration, on prit dans les provinces beaucoup d'enfans pour les faire abjurer, & on logea des gens de guerre chez les parens.

Ce fut cette précipitation du chancelier le Tellier & de Louvois son fils, qui fit d'abord désertèr en 1681 beaucoup de familles du poitou, de la saintonge & des provinces voisines. Les étrangers se hâtèrent d'en profiter.

Les rois d'angleterre & de danemarck, & surtout la ville d'amsterdam, invitèrent les calvinistes de france à se réfugier dans leurs états, & leur assurèrent une subsistance. Amsterdam s'engagea même à bâtir mille maisons pour les fugitifs.

Q5



Lo

Le conseil vit les suites dangereuses de l'usage trop prompt de l'autorité, & crut y remédier par l'autorité même. On sentait combien nécessaires étaient les artisans dans un pays où le commerce fleurissait, & les gens de mer dans un temps où l'on établissait une puissante marine. On ordonna la peine des galères contre ceux de ces professions, qui tenteraient de s'échapper.

On remarqua, que plusieurs familles calvinistes vendaient leurs immeubles. Aussitôt parut une déclaration, qui confisqua tous ces immeubles, en cas que les vendeurs sortissent dans un an du royaume. Alors la sévérité redoubla contre les ministres. On interdisait leurs temples sur la plus légère contravention. Toutes les rentes, laissées par testament aux consistoires, furent appliquées aux hôpitaux du royaume.

On défendit aux maîtres d'écoles calvinistes, de recevoir des pensionnaires. On mit les ministres à la taille. On ôta la noblesse aux maires protestans. Les officiers de la maison du roi, les secrétaires du roi, qui étaient protestans, eurent ordre de se défaire de leurs charges. On n'admit plus ceux de cette religion, ni parmi les notaires, ni parmi les procureurs & les avocats.

Il était enjoint à tout le clergé de faire des profélites ; & il était défendu aux ministres d'en faire , sous peine de bannissement perpétuel. Tous ces arrêts étaient publiquement sollicités par le clergé de France. C'était après tout les enfans de la maison, qui ne voulaient point de partage avec des étrangers introduits par force.

Pélisson continuait d'acheter des convertis ; mais madame Hervard veuve du contrôleur-général des finances , animée de ce zèle de religion qu'on a remarqué de tout tems dans les femmes, envoyait autant d'argent pour empêcher les conversions, que Pelisson pour en faire.

Enfin les huguenots osèrent désobéir en quelques endroits. Ils s'assemblèrent dans le vivarès & dans le dauphiné, près des lieux où l'on avait démoli leurs temples. On les attaqua ; ils se défendirent. Ce n'était qu'une très légère étincelle du feu des anciennes guerres civiles. Deux ou trois-cent malheureux, sans chef, sans places & même sans desseins, furent dispersés en un quart d'heure. Les supplices suivirent leur défaite. L'intendant du dauphiné fit rouër le petit-fils du ministre Chamier qui avait dressé l'édit de Nantes. Il est au rang des plus fameux martyrs de la secte ; & ce nom de
Cha-

Chamier a été longtems en vénération chez les protestans.

L'intendant de languedoc fit renêr vir le ministre Chomel. On condanna trois autres au même supplice, & dix à être pendus; la fuite qu'ils avaient prise les sauva; & ils ne furent exécutés qu'en effigie.

Tout cela inspirait la terreur, & en même tems augmentait l'opiniâtreté. On fait trop, que les hommes s'attachent à leur religion à mesure qu'ils souffrent pour elle.

Ce fut alors qu'on persuada au roi, qu'après avoir envoyé des missionnaires dans toutes les provinces, il fallait y envoyer des dragons. Ces violences parurent faites à contretems; elles étaient les suites de l'esprit qui régnait alors à la cour, que tout devait fléchir au nom de Louis XIV. On ne songeait pas, que les huguenots n'étaient plus ceux de jarnac, de moncontour & de coutras; que la rage des guerres civiles était éteinte; que cette longue maladie était dégénérée en langueur; que tout n'a qu'un tems chez les hommes; que si les pères avaient été rebelles sous Louis XIII, les enfans étaient soumis sous Louis XIV. on voyait en angletterre, en hollande, en allemagne, plusieurs sectes, qui s'étaient mutuellement égorgées le siècle passé, vivre maintenant
en

en paix dans les mêmes villes. Tout prouvait, qu'un roi absolu pouvait être également bien servi par des catholiques & par des protestans. Les luthériens d'alsace en étaient un témoignage authentique. Il parut enfin que la reine Christine avait eu raison de dire dans une de ses lettres à l'occasion de ces violences & de ces émigrations : *je considère la france comme un malade à qui l'on coupe bras & jambes, pour le traiter d'un mal que la douceur & la patience auraient entièrement guéri.*

Louis XIV, qui en se faussant de strasbourg en 1681 y protégeait le luthéranisme, pouvait tolérer dans les états le calvinisme que le tems aurait aboli, comme il diminué chaque jour le nombre des luthériens en alsace. Pouvait-on imaginer, qu'en forçant un grand nombre de sujets on n'en perdrait pas davantage, qui malgré les édits & malgré les gardes, échaperaient par la fuite à une violence qu'ils appellaient une horrible persécution ? pourquoi enfin vouloir faire haïr à un million d'hommes un nom chère & précieux, auquel des protestans & catholiques & françois & étrangers avaient alors joint celui de *grand* ? La politique même semblait pouvoir engager à conserver les calvinistes, pour les opposer aux prétentions continuelles de la cour

cour de rome. C'était en ce tems-là même que le roi avait ouvertement rompu avec Innocent xi, ennemi de la france. Mais Louis xiv, conciliant les intérêts de la religion & ceux de sa grandeur, voulut à la fois humilier le pape d'une main, & écraser le calvinisme de l'autre.

Il envisageait dans ces deux entreprises cet éclat de gloire, dont il était idolâtre en toutes choses. Les évêques, plusieurs intendants, tout le conseil, lui persuadèrent que ses soldats, en se montrant seulement, acheveraient ce que ses bienfaits & les missions avaient commencé. Il crut n'user que d'autorité; mais ceux à qui cette autorité fut commise, usèrent d'une extrême rigueur.

Vers la fin de 1684 & au commencement de 1685, tandis que Louis xiv, toujours puissamment armé, ne craignait aucun de ses voisins, les troupes furent envoyées dans toutes les villes & dans tous les châteaux, où il y avait le plus de protestans; & comme les dragons, assez mal disciplinés dans ce tems-là, furent ceux qui commirent le plus d'excès, on appela cette exécution *la dragonade*.

Les frontières étaient aussi soigneusement gardées qu'on le pouvait, pour prévenir la fuite

fuire de ceux qu'on voulait réunir à l'église. C'était une espèce de chasse qu'on faisait dans une grande enceinte.

Un évêque, un intendant, ou un subdélégué, ou un curé, ou quelqu'un d'autorisé, marchait à la tête des soldats. On rassemblait les principales familles calvinistes, surtout celles qu'on croyait les plus faciles. Elles renonçaient à leur religion au nom des autres : & les obstinés étaient livrés aux soldats, qui eurent toute licence excepté celle de tuer. Il y eut pourtant plusieurs personnes si cruellement maltraitées, qu'elles en moururent. Les enfans des réfugiés dans les pays étrangers jettent encor des cris sur cette persécution de leurs pères. Ils la comparent aux plus violentes, que souffrit l'église dans les premiers tems.

C'était un étrange contraste, que du sein d'une cour voluptueuse où régnaient la douceur des mœurs, les grâces, les charmes de la société, il partît des ordres si durs & si impitoyables. Le marquis de Louvois porta dans cette affaire l'inflexibilité de son caractère ; & on y reconnoît le même génie, qui avoit voulu ensevelir la hollande sous les eaux, & qui depuis mit le palatinat en cendres. Il y a encor des lettres de sa main de cette année 1685, conçues en ces termes : „la
„ma-

„majesté veut, qu'on fasse éprouver les der-
 „nières rigueurs à ceux qui ne voudront pas
 „se faire de sa religion; & ceux qui auront
 „la sotte gloire de vouloir demeurer les der-
 „niers, doivent être poussés jusqu'à la der-
 „nière extrémité.

Paris ne fut point exposé à ces vexations :
 les cris se feraient fait entendre de trop près
 au trône.

Tandis qu'on faisait ainsi tomber partout
 les temples, & qu'on demandait dans les
 provinces des abjurations à main armée, l'é-
 dit de nantes fut enfin cassé au mois d'octo-
 bre 1685; & on acheva de ruiner l'édifice,
 qui était déjà miné de toutes parts.

La chambre de l'édit avait déjà été sup-
 primée. Il fut ordonné aux conseillers cal-
 vinistes du parlement, de se défaire de leurs
 charges. Une foule d'arrêts du conseil pa-
 rut coup sur coup, pour extirper les restes
 de la religion proscrire. Celui qui paraissait
 le plus fatal, fut l'ordre d'arracher les enfans
 aux prétendus réformés, pour les remettre
 entre les mains des plus proches parens ca-
 tholiques; ordre, contre lequel la nature
 réclamait à si haute voix, qu'il ne fut pas
 exécuté.

Mais dans ce célèbre édit qui révoqua ce-
 lui de Nantes, il paraît qu'on prépara un
 évé-

événement tout contraire au but qu'on s'était proposé. On voulait la réunion des calvinistes à l'église, dans le royaume. Gourville homme très judicieux, consulté par Louvois, lui avait proposé, comme on fait, de faire enfermer tous les ministres, & de ne relâcher que ceux qui gagnés par des pensions secrètes, abjureraient en public, & serviraient à la réunion plus que des missionnaires & des soldats. Au lieu de suivre cet avis politique, il fut ordonné par l'édit à tous les ministres qui ne voulaient pas se convertir, de sortir du royaume dans quinze jours. C'était s'aveugler, que de penser qu'en chassant les pasteurs une grande partie du troupeau ne suivrait pas. C'était bien présumer de sa puissance & mal connaître les hommes, de croire que tant de cœurs ulcérés & tant d'imaginations échauffées par l'idée du martyre, surtout dans les pays méridionaux de la France, ne s'exposeraient pas à tout, pour aller chez les étrangers publier leur confiance & la gloire de leur exil, parmi tant de nations envieuses de Louis XIV, qui tendaient les bras à ces troupes fugitives.

Le vieux chancelier le Tellier, en signant l'édit, s'écria plein de joie: *nunc dimittis servum tuum, domine, quia viderunt oculi*
T. II. R *mei*

mei salutare tuum. Il ne savait pas qu'il signait un des grands malheurs de la France.

Louvois son fils se trompait encore, en croiant qu'il suffirait d'un ordre de sa main pour garder toutes les frontières & toutes les côtes, contre ceux qui se faisaient un devoir de la fuite. L'industrie occupée à tromper la loi, est toujours plus forte que l'autorité. Il suffisait de quelques gardes gagnés, pour favoriser la foule des réfugiés. Près de cinquante-mille familles en trois ans de tems sortirent du royaume, & furent après suivies par d'autres. Elles allèrent porter chez les étrangers les arts, les manufactures, la richesse. Presque tout le nord de l'Allemagne, pays encor agreste & dénué d'industrie, reçut une nouvelle face de ces multitudes transplantées. Elles peuplèrent des villes entières. Les étoffes, les galons, les chapeaux, les bas, qu'on achetait auparavant de la France, furent fabriqués par eux. Un faubourg entier de Londres fut peuplé d'ouvriers Français en soie; d'autres y portèrent l'art de donner la perfection aux cristaux, qui fut alors perdu en France. On trouve encor très communément dans l'Allemagne l'or que les réfugiés y répandirent. Ainsi la France perdit environ cinq-cent-mille habitants, une quantité prodigieuse d'espèces, & sur-

surtout des arts dont ses ennemis s'enrichirent. La hollande y gagna d'excellens officiers & des soldats. Le prince d'Orange & le duc de Savoie eurent des régimens entiers de réfugiés. Il y en eut qui s'établirent jusques vers le cap de bonne espérance. Le neveu du célèbre du Quêne, lieutenant-général de la marine, fonda une colonie à cette extrémité de la terre.

Ce fut en vain qu'on remplit les prisons & les galères de ceux qu'on arrêta dans leur fuite. Que faire de tant de malheureux, affermis dans leur créance par les tourmens ? comment laisser aux galères des gens de loi, des vieillards infirmes ? On en fit embarquer quelques centaines pour l'amérique. Enfin le conseil imagina, que quand la sortie du royaume ne serait plus défendue, les esprits n'étant plus animés par le plaisir secret de désobéir, il y aurait moins de désertions. On se trompa encor ; & après avoir ouvert les passages, on les referma inutilement une seconde fois.

Tous les temples détruits, tous les ministres bannis, il s'agissait de retenir dans la communion romaine tous ceux qui avaient changé par persuasion ou par crainte. Il en restait près de quatre-cent-mille dans le royaume. Ils étaient obligés d'aller à la messe &

de communier. Quelques-uns, qui rejetterent l'hostie après l'avoir reçue, furent condamnés à être brûlés vifs. Les corps de ceux qui ne voulaient pas recevoir les sacrements à la mort, étaient traînés sur la claie & jetés à la voirie.

Toute persécution fait des persécutés, quand elle frappe pendant la chaleur de l'enthousiasme. Les calvinistes s'assemblèrent partout pour chanter leurs psaumes, malgré la peine de mort décernée contre ceux qui tiendraient les assemblées. Il y avait aussi peine de mort contre les ministres qui rentreraient dans le royaume, & cinq-mille-cinq-cent livres de récompense pour qui les dénoncerait. Il en revint plusieurs, qu'on fit périr par la corde ou par la roue.

La secte subsista en paraissant écrasée. Elle espéra en vain dans la guerre de 1689, que le roi Guillaume, qui avait détrôné son beau-père catholique, soutiendrait en France le calvinisme. Mais dans la guerre de 1701 la rébellion & le fanatisme éclatèrent en Languedoc.

Il y avait déjà long-tems, que dans les montagnes des Cévennes & du Vivarès il s'élevait des inspirés & des prophètes. Un vieil huguenot, nommé *de Serras*, avait tenu école de prophétie. Il montrait aux enfans
les

les paroles de l'écriture, qui disent : „quand „trois ou quatre sont assemblés en mon nom, „mon esprit est parini eux ; & avec un grain „de foi on transportera des montagnes.“ Ensuite il recevait l'esprit : il était hors de lui-même : il avait des convulsions : il changeait de voix : il restait immobile, égaré, les cheveux hérissés, selon l'ancien usage de toutes les nations, & selon ces règles de démence transmises de siècle en siècle. Les enfans recevaient ainsi le don de prophétie ; & s'ils ne transportaient pas des montagnes, c'est qu'ils avaient assez de foi pour recevoir l'esprit, & pas assez pour faire des miracles : ainsi ils redoublaient de ferveur pour obtenir ce dernier don.

Tandis que les cévennes étaient ainsi l'école de l'enthousiasme, des ministres qu'on appelait *apôtres*, revenaient en secret prêcher les peuples.

Claude Brousson d'une famille de mœurs considérée, homme éloquent & plein de zèle, très estimé chez les étrangers, retourne prêcher dans sa patrie en 1698 ; il y est convaincu, non seulement d'avoir rempli son ministère malgré les édits, mais d'avoir eû dix ans auparavant des intelligences avec les ennemis de l'état. L'intendant Baille le condamne à la rouë. Il meurt comme

mouraient les premiers martyrs. Toute la secte, tous les étrangers, oublient qu'il a été criminel d'état, & ne voient en lui qu'un saint, qui a scélé la foi de son sang.

Alors les prophètes se multiplient, & l'esprit de fureur redouble. Il arrive malheureusement, qu'en 1703 un abbé de la maison du Chailat, inspecteur des missions, obtient un ordre de la cour, de faire enfermer dans un couvent deux filles d'un gentil-homme, nouveau converti. Au lieu de les conduire au couvent, il les mène d'abord dans son château. Les calvinistes s'attroupent : on enfonce les portes : on délivre les deux filles & quelques autres prisonniers. Les séditieux saisissent l'abbé du Chailat ; ils lui offrent la vie, s'il veut être de leur religion. Il la refuse. - Un prophète lui crie : *meurs donc, l'esprit te condamne, ton péché est contre toi* : & il est tué à coups de fusil. Aussitôt après ils saisissent les receveurs de la capitation, & les pendent avec leurs rôles au cou. De-là ils se jettent sur les prêtres qu'ils rencontrent & les massacrent. On les poursuit : ils se retirent au milieu des bois & des rochers. Leur nombre s'accroît : leurs prophètes & leurs prophétesses leur annoncent de la part de Dieu le rétablissement de Jérusalem & la chute de Babylone. Un abbé de la Bourlie paraît

paraît tout à coup au milieu d'eux dans leurs retraites sauvages, & leur apporte de l'argent & des armes.

C'était le fils du marquis de Guiscard sous-gouverneur du roi, l'un des plus sages hommes du royaume. Le fils était bien indigne d'un tel père. Réfugié en hollande pour un crime, il va exciter les cévennes à la révolte. On le vit quelque-tems après passer à londres; où il fut arrêté pour avoir trahi le ministère anglais, après avoir trahi son pays. Amené devant le conseil, il prit sur la table un de ces longs canifs, avec lesquels on peut commettre un meurtre; il en frapa le grand trésorier Harlay, & on le conduisit en prison chargé de fers. Il prévint son supplice en se donnant la mort lui-même. Ce fut donc cet homme, qui au nom des anglais, des hollandais & du duc de savoie, vint encourager les fanatiques, & leur promettre de puissans secours.

Une grande partie du pays les favorisait secrètement. Leur cri de guerre était: *point d'impôts & liberté de conscience*. Ce cri séduisit partout la populace. Ces fureurs justifiaient le dessein, qu'avait eu Louis XIV, d'extirper le calvinisme. Mais sans la révocation de l'édit de Nantes, on n'aurait pas eu à combattre ces fureurs.

Le roi envoie d'abord le maréchal de Mont-Revel avec quelques troupes. Il fit la guerre à ces misérables comme ils méritaient qu'on la leur fit. On rouë, on brûle les prisonniers. Mais aussi les soldats, qui tombent entre les mains des révoltés, périssent par des morts cruelles. Le roi, obligé de soutenir la guerre partout, ne pouvait en-voier contre eux que peu de troupes. Il était difficile de les surprendre, dans des rochers presque inaccessibles alors, dans des cavernes, dans des bois où ils se rendaient par des chemins non fraiés, & dont ils descendaient tout à coup comme des bêtes féroces. Ils défirent même dans un combat réglé des troupes de la marine. On employa contre eux successivement trois maréchaux de France. Au maréchal de Mont-Revel succéda en 1704 le maréchal de Villars.

Comme il lui était plus difficile encor de les trouver, que de les battre, le maréchal de Villars, après s'être fait craindre, leur fit proposer une amnistie. Quelques-uns d'entre eux y consentirent, détrompés des promesses d'être secourus par la Savoie.

Le plus accrédité de leurs chefs & le seul qui mérite d'être nommé, était *Cavalier*. Je l'ai vu depuis en Hollande & en Angleterre.

terre. C'était un petit homme blond, d'une physionomie douce & agréable. On l'appelait *David* dans son parti. De garçon boulangier, il était devenu chef d'une assez grande multitude, à l'âge de vingt-trois ans, par son courage & à l'aide d'une prophétesse qui le fit reconnaître sur un ordre exprès du saint-esprit. On le trouva à la tête de huit-cent hommes qu'il enrégimentait, quand on lui proposa l'annistie. Il demanda des otages: on lui en donna. Il vint suivi d'un des chefs à nîmes, où il traita avec le maréchal de Villars.

Il promit de former quatre régimens des révoltés, qui serviraient le roi sous quatre colonels, dont il serait le premier & dont il nomma les trois autres. Ces régimens devaient avoir l'exercice libre de leur religion, comme les troupes étrangères à la solde de France. Mais cet exercice ne devait point être permis ailleurs.

On acceptait ces conditions, quand des émissaires de Hollande vinrent en empêcher l'effet avec de l'argent & des promesses. Ils détachèrent de *Cavalier* les principaux fanatiques. Mais ayant donné sa parole au maréchal de Villars, il la voulut tenir. Il accepta le brevet de colonel, & commença à

former son régiment avec cent-trente hommes qui lui étaient affectionnés.

J'ai entendu souvent de la bouche du maréchal de Villars, qu'il avait demandé à ce jeune homme, comment il pouvait à son âge avoir eû tant d'autorité sur des hommes si féroces & si indisciplinables. Il répondit, que quand on lui désobéissait, sa prophétesse, qu'on appelait *la grande Marie*, était sur le champ inspirée, & condamnait à mort les réfractaires qu'on tuait sans raisonner. * Aiant fait depuis la même question à *Cavalier*, j'en eus la même réponse.

Cette négociation singulière se faisait après la bataille de hochstet. Louis XIV, qui avait pros crit le calvinisme avec tant de hauteur, fit la paix, sous le nom d'amnistie, avec un garçon boulanger; & le maréchal de Villars lui présenta le brevet de colonel & celui d'une pension de douze-cent livres.

Le nouveau colonel alla à versailles, il y reçut les ordres du ministre de la guerre. Le roi le vit, & haussa les épaules. *Cavalier*, observé par le ministère, craignit & se retira
en

* Ce trait doit se trouver dans les véritables mémoires du maréchal de Villars. Le premier tome est certainement de lui : il est conforme au manuscrit que j'ai vu : les deux autres sont d'une main étrangère & bien différente.

en piémont. De-là il passa en hollande & en angleterre. Il fit la guerre en espagne, & y commanda un régiment de réfugiés français à la bataille d'almanza. Ce qui arriva à ce régiment sert à prouver la rage des guerres civiles, & combien la religion ajoute à cette fureur. La troupe de Cavalier se trouva opposé à un régiment français. Dès qu'ils se reconnurent ils fondirent l'un sur l'autre avec la baïonnette, sans tirer. On a déjà remarqué que la baïonnette agit peu dans les combats. La contenance de la première ligne composée de trois rangs après avoir fait feu décide du sort de la journée, mais ici la fureur fit ce que ne fait presque jamais la valeur. Il ne resta pas trois cent hommes de ces régimens. Le maréchal de Barwick contaït souvent avec étonnement cette avanture.

Cavalier est mort officier général & gouverneur de l'île de jersay avec une grande réputation de valeur, n'ayant de ses premières fureurs conservé que le courage, & ayant peu-à-peu substitué la prudence à un fanatisme qui n'était plus soutenu par l'exemple.

Le maréchal de Villars, rappelé du languedoc, fut remplacé par le maréchal de Barvick. Les malheurs des armes du roi enhardissaient alors les fanatiques du languedoc, qui

qui espéraient les secours du ciel & en recevaient des alliés. On leur faisait toucher de l'argent par la voie de Genève. Ils attendaient des officiers, qui devaient leur être envoyés de Hollande & d'Angleterre. Ils avaient des intelligences dans toutes les villes de la province.

On peut mettre au rang des plus grandes conspirations, celle qu'ils formèrent, de saisir dans Nîmes le duc de Barwick & l'intendant Bâville, de faire révolter le Languedoc & le Dauphiné, & d'y introduire les ennemis. Le secret fut gardé par plus de mille conjurés. L'indiscrétion d'un seul fit tout découvrir. Plus de deux-cent personnes périrent dans les supplices. Le maréchal de Barwick fit exterminer par le fer & par le feu tout ce qu'on rencontra de ces malheureux. Les uns moururent les armes à la main, les autres sur les roués ou dans les flammes. Quelques-uns, plus adonnés à la prophétie qu'aux armes, trouvèrent moyen d'aller en Hollande. Les réfugiés français les y reçurent comme des envoyés célestes. Ils marchèrent au devant d'eux, chantant des psaumes & jonchant leur chemin de branches d'arbres. Ces prophètes allèrent ensuite en Angleterre. Mais trouvant que l'église épiscopale tenait trop de l'église romaine, ils voulurent faire do-

dominer la leur. Leur persuasion étoit si pleine , que ne doutant pas qu'avec beaucoup de foi on ne fit beaucoup de miracles, ils offrirent de ressusciter un mort, & même tel mort que l'on voudrait choisir. Partout le peuple est peuple ; & les presbytériens pouvaient se joindre à ces fanatiques contre le clergé anglican. Le ministère anglais prit le parti qu'on aurait dû toujours prendre avec les hommes à miracles. On leur permit de déterrèr un mort dans le cimetière de l'église cathédrale. La place fut entourée de gardes. Tout se passa juridiquement. La scène finit par mettre au pilori les prophètes.

Cependant en France, le temps, la prudence du gouvernement, & les progrès de la raison ont rendu les calvinistes tranquilles : leur nombre est diminué avec l'enthousiasme.

CHAPITRE TRENTE-TROISIÈME.

Du Jansénisme.

Le calvinisme devait nécessairement enfanter des guerres civiles, & ébranler les fondemens des états. Le jansénisme ne pouvait exciter que des querelles théologiques & des guerres de plume; car les réformateurs du seizième siècle ayant déchiré tous les liens par qui l'église romaine tenait les hommes, ayant traité d'idolâtrie ce qu'elle avait de plus sacré, ayant ouvert les portes de ses cloîtres, & remis ses trésors dans les mains des séculiers; il falait qu'un des deux partis pérît par l'autre. Il n'y a point de pays en effet, où la religion de Calvin & de Luther aient voulu le sang. Attaquant point l'essentiel des dogmes fondamentaux, & écrivant sur des livres saints contre les calvinistes, tantôt contre les catholiques & contre les constitutions des papes, n'eurent enfin de crédit nulle part; & ils ont fini par voir leur secte méprisée, quoiqu'elle ait eû plusieurs partisans.

partisans très respectables par leurs talens & par leurs mœurs.

Dans le tems même où les huguenots attiraient une attention sérieuse, le jansénisme inquiéta la france plus qu'il ne la troubla. Ces disputes étaient venues d'ailleurs comme bien d'autres. D'abord un certain docteur de louvain nommé Michel Bay, qu'on appelait *Baius* selon la coutume du pédantisme de ces tems-là, s'avisa de soutenir, vers l'an 1552, quelques propositions sur la grace & sur la prédestination. Cette question, ainsi que presque toute la métaphysique, rentre pour le fond dans le labyrinthe de la fatalité & de la liberté, où toute l'antiquité s'est égarée, & où l'homme n'a guères de fil qui le conduise.

L'esprit de curiosité donné de Dieu à l'homme, cette impulsion nécessaire pour nous instruire, nous emporte sans cesse au dé-là du but, comme tous les autres ressorts de notre ame, qui, s'ils ne pouvaient nous pousser trop loin, ne nous exciteraient peut-être jamais assez.

Ainsi, on a disputé sur tout ce qu'on connaît & sur tout ce qu'on ne connaît pas. Mais les disputes des anciens philosophes furent toujours paisibles; & celles des théologiens, souvent sanglantes & toujours turbulentes.

● Des

Des cordeliers, qui n'entendaient pas plus ces questions que Michel Baïus, crurent le libre arbitre renversé & la doctrine de Scot en danger. Fâchés d'ailleurs contre Baïus au sujet d'une querelle à-peu-près dans le même goût, ils déférèrent soixante & seize propositions de Baïus au pape Pie v. Ce fut Sixte-quin, alors général des cordeliers, qui dressa la bulle de condamnation en 1567. C'est, je croi, la première bulle, dans laquelle on ait censuré des opinions en général sans les spécifier en particulier.

Soit crainte de se compromettre, soit dégoût d'examiner de telles subtilités, soit indifférence & mépris pour des thèses de louvain, on condamna respectivement les soixante & seize propositions en gros, comme hérétiques, sentant l'hérésie, mal sonantes, téméraires & suspectes. Les docteurs de louvain furent très empêchés en recevant la bulle : il y avait surtout une phrase, dans laquelle une virgule, mise à une place ou à une autre, condamnait ou tolérait quelques opinions de Michel Baïus. L'université députa à rome, pour savoir du saint-père où il fallait mettre la virgule. La cour de rome, qui avait d'autres affaires, envoya pour toute réponse à ces flamans un exemplaire de la bulle, dans lequel il n'y avait point de virgule

gule du tout. On le déposa dans les archives. Le grand vicaire nomme Morillon dit, qu'il fallait recevoir la bulle du pape, *quand même il y aurait des erreurs*. Ce Morillon avait raison en politique ; car assurément il vaut mieux recevoir cent bulles erronnées, que de mettre cent villes en cendres, comme ont fait les huguenots & leurs adversaires. Baius crut Morillon & se retracta paisiblement.

Quelques années après, l'Espagne, aussi fertile en auteurs scolastiques que stérile en bons écrivains, produisit Molina le jésuite qui crut avoir découvert précisément, comment Dieu agit sur les créatures & comment les créatures lui résistent. Il distingua l'ordre naturel & l'ordre surnaturel, la prédestination à la grace & la prédestination à la gloire, la grace prévenante & la coopérante. Il fut l'inventeur du concours concomitant, de la science moyenne & du congruisme. Cette science moyenne & ce congruisme étaient surtout des idées rares. Dieu par sa science moyenne consulte habilement la volonté de l'homme, pour savoir ce que l'homme fera quand il aura eû sa grace ; & ensuite, selon l'usage qu'il devine que fera le libre arbitre, il prend ses arrangemens en conséquence pour détermi-

ner l'homme ; & ces arrangemens font le *congruisme*.

Les dominicains espagnols , qui n'entendaient pas plus cette explication que les jésuites , mais qui étaient jaloux d'eux , écrivirent que le livre de Molina *était le précurseur de l'antéchrist*.

La cour de rome évoqua la dispute , qui était déjà entre les mains des grands-inquisiteurs ; & ordonna avec beaucoup de sagesse , le silence aux deux partis , qui ne le gardèrent ni l'un ni l'autre.

Enfin , on plaida sérieusement devant Clément huit ; & à la honte de l'esprit humain , tout rome prit parti dans le procès. Un jésuite , nommé *Achilles Gaillard* , assura le pape , qu'il avait un moien sûr de rendre la paix à l'église , il proposa gravement d'accepter la prédestination gratuite , à condition que les dominicains admettraient la science moienne ; & qu'on ajusterait ces deux systèmes comme on pourrait. Les dominicains refusèrent l'accommodement d'Achilles Gaillard. Leur célèbre *Lemos* soutint le concours prévenant & le complément de la vertu active. Les congrégations se multiplièrent , sans que personne s'entendît.

Clement VIII mourut avant d'avoir pu réduire les argumens pour & contre à un sens clair.

clair. Paul v reprit le procès. Mais comme lui-même en eut un plus important avec la république de venise, il fit cesser toutes les congrégations, qu'on appela & qu'on appelle encor *de auxiliis*. On leur donnait ce nom, aussi peu clair par lui-même que les questions qu'on agitait, parce que ce mot signifie *secours*, & qu'il s'agissait, dans cette dispute, des secours que Dieu donne à la volonté faible des hommes. Paul v finit par ordonnèr aux deux partis de vivre en paix.

Pendant que les jésuites établissaient leur science moienne & leur congruisine, *Cornélius Jansenius*, évêque d'ypres, renouvelait quelques idées de Baïus dans un gros livre sur saint-Augustin, qui ne fut imprimé qu'après sa mort; de sorte qu'il devint chef de secte, sans jamais s'en douter. Presque personne ne lut ce livre, qui a causé tant de troubles. Mais du Verger de Haurane abbé de saint-cyran, ami de Jansenius, homme aussi ardent qu'écrivain diffus & obscur, vint à paris & persuada de jeunes docteurs & quelques vieilles femmes. Les jésuites demandèrent à rome la condamnation du livre de Jansenius comme une suite de celle de Baïus, & l'obtinrent en 1641. Mais à paris la faculté de théologie, & tout ce qui se mêlait de raisonner, fut partagé. Il ne paraît pas qu'il

y ait beaucoup à gagner, à penser avec Jansénius que Dieu commande des choses impossibles. Cela n'est ni philosophique ni consolant. Mais le plaisir secret d'être d'un parti, la haine contre les jésuites, l'envie de se distinguer & l'inquiétude d'esprit, formèrent une secte.

La faculté condanna cinq propositions de Jansénius à la pluralité des voix. Ces cinq propositions étaient extraites du livre très fidèlement quant au sens, mais non pas quant aux propres paroles. Soixante docteurs appelèrent au parlement comme d'abus; & la chambre des vacations ordonna que les parties comparâtraient.

Les parties ne comparurent point. Mais d'un côté, un docteur nommé Habert soulevait les esprits contre Jansénius; de l'autre, le fameux Arnauld, disciple de saint-cyran, défendait le jansénisme avec l'impétuosité de son éloquence. Il haïssait les jésuites encore plus qu'il n'aimait la grace efficace, & il était encore plus haï d'eux, comme né d'un père qui s'étant donné au barreau avait violemment plaidé pour l'université contre leur établissement. Ses parens s'étaient acquis beaucoup de considération dans la robe & dans l'épée. Son génie, & les circonstances où il se trouva, le déterminèrent à la guerre de plume

plume & à se faire chef de parti, espèce d'ambition devant qui toutes les autres disparaissent. Il combattit contre les jésuites & contre les réformés, jusqu'à l'âge de quatre vingt ans. On a de lui cent-quatre volumes, dont presque aucun n'est aujourd'hui au rang de ces bons livres classiques, qui honorent le siècle de Louis XIV & qui font la bibliothèque des nations. Tous ses ouvrages eurent une grande vogue de son tems, & par la réputation de l'auteur, & par la chaleur des disputes. Cette chaleur s'est attiédie; les livres ont été oubliés. Il n'est resté que ce qui appartenait simplement à la raison, la géométrie, la grammaire raisonnée, la logique, auxquelles il eut beaucoup de part. Personne n'était né avec un esprit plus philosophique; mais sa philosophie fut corrompue en lui par la faction qui l'entraîna, & qui plongea soixante ans dans de misérables disputes de l'école, & dans les malheurs attachés à l'opiniâtreté, un esprit fait pour éclairer les hommes.

L'université étant partagée sur ces cinq fameuses propositions, les évêques le furent aussi. Quatre-vingt-huit évêques de France écrivirent en corps à Innocent X pour le prier de décider, & onze autres écrivirent pour le prier de n'en rien faire. Innocent X jugea;

il condanna chacune des cinq propositions à part, mais toujours sans citer les pages dont elles étaient tirées, ni ce qui les précédait & ce qui les suivait.

Cette ômission, qu'on n'aurait pas faite dans une affaire civile au moindre des tribunaux, fut faite & par la sorbonne & par les jansénistes & par les jésuites & par le souverain pontife. Le fond des cinq propositions condamnées, est évidemment dans Jansénius. Il n'y a qu'à ouvrir le troisième tome à la page 138, édition de paris 1641; on y lira mot-à-mot: "tout cela démontre pleinement
 „ & évidemment, qu'il n'est rien de plus cer-
 „ tain & de plus fondamental dans la doctri-
 „ ne de saint-Augustin, qu'il y a certains com-
 „ mandemens impossibles, non seulement
 „ aux infidèles, aux aveugles, aux endurcis;
 „ mais aux fidèles & aux justes, malgré leurs
 „ volontés & leurs efforts, selon les forces
 „ qu'ils ont; & que la grace, qui peut ren-
 „ dre ces commandemens possibles, leur
 „ manque." On peut aussi, à la page 165, lire que, "Jésus-Christ n'est pas, selon saint-
 „ Augustin, mort pour tous les hommes."

Le cardinal Mazarin fit recevoir unanimement la bulle du pape par l'assemblée du clergé. Il était bien alors avec le pape; il n'aimait

n'aimait pas les jansénistes, & il haïssait avec raison les factions.

La paix semblaient rendue à l'église de France : mais les jansénistes écrivirent tant de lettres ; on cita tant saint-Augustin ; on fit agir tant de femmes, qu'après la bulle acceptée il y eut plus de jansénistes que jamais.

Un prêtre de saint-sulpice s'avisa de refuser l'absolution à monsieur de Liancourt, parce qu'on disait qu'il ne croiait pas que les cinq propositions fussent dans Jansénius, & qu'il avait dans sa maison des hérétiques. Ce fut un nouveau scandale, un nouveau sujet d'écrits. Le docteur Arnauld se signala ; & dans une nouvelle lettre à un duc & pair ou réel ou imaginaire, il soutint que les propositions de Jansénius condamnées n'étaient pas dans Jansénius, mais qu'elles se trouvaient dans saint-Augustin & dans plusieurs pères. Il ajouta, que *saint-Pierre était un juste, à qui la grace, sans laquelle on ne peut rien, avait manqué.*

Il est vrai, que saint-Augustin & saint-Jean Chrysostôme avaient dit la même chose ; mais une parole de plus ou de moins, & les conjonctures qui changent tout, rendirent Arnauld coupable. On disait, qu'il fallait mettre de l'eau dans le vin des saint-pères ; car ce qui est un objet si sérieux pour les uns,

est toujours pour les autres un sujet de plaisanterie. La faculté s'assembla ; le chancelier Séguier y vint même de la part du roi. Arnauld fut condamné & exclus de la sorbonne en 1654. La présence du chancelier parmi des théologiens eut un air de despotisme qui déplut au public ; & le soin qu'on eut de garnir la sale d'une foule de docteurs moines mendiants, qui n'étaient pas accoutumés de s'y trouver en si grand nombre, fit dire à Pascal dans ses provinciales, *qu'il était plus aisé de trouver des moines que des raisons.*

La plupart de ces moines n'admettaient point le congruisme, la science moienne, la grace versatile de Molina : mais ils soutenaient une grace suffisante, à laquelle la volonté peut consentir & ne consent jamais, une grace efficace à laquelle on peut résister & à laquelle on ne résiste pas ; & ils expliquaient cela clairement, en disant qu'on pouvait résister à cette grace dans le sens divisé & non pas dans le sens composé.

Si ces choses sublimes ne sont pas trop d'accord avec la raison humaine, le sentiment d'Arnaud & des jansénistes semblait trop d'accord avec le pur calvinisme. C'était précisément le fond de la querelle des gomariistes & des arminiens. Elle divisa la Hollande, comme le jansénisme divisa la France ;
mais

mais elle devint en hollande une faction politique, plus qu'une dispute de gens oisifs; elle fit couler sur un échafaud le sang du pensionnaire Barnewelt. Elle ne produisit en france que des mandemens, des bulles, des lettres de cachet & des brochures, parce qu'il y avait alors des querelles plus importantes.

Arnauld fut donc seulement exclus de la faculté. Cette petite persécution lui attira une foule d'amis: mais lui & les jansénistes eurent toujours contre eux l'église & le pape. Une des premières démarches d'Alexandre VII, successeur d'Innocent X, fut de renouveler les censures contre les cinq propositions. Les évêques de france, qui avaient déjà dressé un formulaire, en firent encor un nouveau, dont la fin était conçue en ces termes: „je condamne de cœur & de bouche „la doctrine des cinq propositions contenues „dans le livre de Cornélius Jansénius, la- „quelle doctrine n'est point celle de saint- „Augustin, que Jansénius a mal expliquée.“ Il falut depuis souscrire cette formule; & les évêques la présentèrent dans leurs diocèses à tous ceux qui étaient suspects. On la voulut faire signer aux religieuses de port-royal de paris & de port-royal des champs. Ces deux maisons étaient le sanctuaire du

janfénisme. Saint-cyran & Arnauld les gouvernaient.

Ils avaient établi auprès du monastère de port-roial des champs, une maison où s'étaient retirés plusieurs savans vertueux, mais entetés, liés ensemble par la conformité des sentimens. Ils y instruisaient de jeunes gens choisis. C'est de cette école, qu'est sorti *Racine*, le poëte de l'univers qui a le mieux connu le cœur humain. Pascal le premier des satiriques français, car Despréaux ne fut que le second, était intimement lié avec ces illustres & dangereux solitaires. On présenta le formulaire à signer aux filles de port-roial de paris & de port - roial des champs; elles répondirent, qu'elles ne pouvaient en conscience avouer après le pape & les évêques, que les cinq propositions fussent dans le livre de Janfénius, qu'elles n'avaient pas lû; qu'assûrément on n'avait pas pris la pensée; qu'il se pouvait faire que ces cinq propositions fussent erronées, mais que Janfénius n'avait pas tort.

Un tel entêtement irrita la cour. Le lieutenant-civil d'Aubrai (il n'y avait point encor de lieutenant de police) alla à port-roial des champs faire sortir tous les solitaires qui s'y étaient retirés, & tous les jeunes gens qu'ils élevaient. On menaça de détruire

truire les deux monastères : un miracle les sauva.

Mademoiselle Perrier pensionnaire de port-roial de paris, nièce du célèbre Pascal, avait mal à un œil. On fit à port-roial la cérémonie de baisèr une épine de la couronne qu'on mit autrefois sur la tête de Jesus-Christ. Cette épine était depuis long-tems à port-roial. Il n'est pas trop aisé de prouver comment elle avait été conservée & transportée de jérusalem au faubourg saint-jacques. La malade la baïsa ; elle fut guéri e quelque tems après. On ne manqua pas d'affirmer & d'attester, qu'elle avait été guérie en un clin d'œil d'une fistule lacrimale désespérée. Cette fille n'est morte qu'en 1728. Des personnes qui ont long-tems vécu avec elle, m'ont assuré que sa guérison avait été fort longue ; & c'est ce qui est bien vraisemblable. Mais ce qui ne l'est guères, c'est que Dieu, qui ne fait point de miracles pour amener à notre religion les trois quarts de la terre à qui cette religion est ou inconnuë ou en horreur, eût en effet interrompu l'ordre de la nature en faveur d'une petite fille , pour justifier une douzaine de religieuses , qui prétendaient que Cornélius Jansénius n'avait point écrit une douzaine de lignes qu'on lui attribuë, ou qu'il

qu'il les avait écrites dans une autre intention que celle qui lui est imputée.

Le miracle eut un si grand éclat, que les jésuites n'osèrent le nier: Ils prirent le parti de faire aussi des miracles de leur côté; mais ils n'eurent point la vogue: ceux des jansénistes étaient les seuls à la mode alors. Ils firent encor quelques années après un autre miracle. Il y eut à port-roial une sœur Gertrude guérie d'une enflûre à la jambe. Ce prodige-là n'eut point de succès: le tems était passé; & sœur Gertrude n'avait point un Pascal pour oncle.

Les jésuites, qui avaient pour eux les papes & les rois, étaient entièrement décriés dans l'esprit des peuples. On renouvelait contre eux les anciennes histoires de l'assassinat de Henri le grand, médité par *Barriere*, exécuté par *Châtel* leur écolier; le supplice du père Guignard; leur bannissement de france & de venise. On tentait toutes les voies de les rendre odieux. Pascal fit plus: il les rendit ridicules. Ses *lettres provinciales*, qui paraissaient alors, étaient un modèle d'éloquence & de plaisanterie. Les meilleures comédies de Molière n'ont pas plus de sel que les premières lettres provinciales. Bossuet n'a rien de plus sublime que les dernières.

Il est vrai que tout le livre portait sur un fondement faux. On attribuait adroitement à toute la société, des opinions extravagantes de quelques jésuites espagnols & flamans. On les aurait déterrées aussi bien chez des casuistes dominicains & franciscains; mais c'était aux seuls jésuites qu'on en voulait. On tâchait dans ces lettres de prouver, qu'ils avaient un dessein formé de corrompre les mœurs hommes; dessein qu'aucune secte, aucune société, n'a jamais eû & ne peut avoir. Mais il ne s'agissait pas d'avoir raison; il s'agissait de divertir le public.

Les jésuites, qui n'avaient alors aucun bon écrivain, ne purent effacer le ridicule, dont les couvrit le livre le mieux écrit qui eût encore paru en France. Mais il leur arriva dans leurs querelles la même chose à-peu-près qu'au cardinal Mazarin. Les Blots, les Maigni & les Barbançon avaient fait rire toute la France à ses dépens; & il fut le maître de la France.

On enleva les principales religieuses de l'abbaye de port-roial de Paris avec deux-cent-gardes, & on les dispersa dans d'autres couvens: on ne laissa que celles qui voulurent signer le formulaire. La dispersion de ces religieuses intéressa tout Paris. Sœur Perdreau & sœur Passart, qui signèrent & en-

firent.

firent signer d'autres, furent le sujet des plaisanteries & des chansons, dont la ville fut inondée par cette espèce d'hommes oisifs, qui ne voit jamais dans les choses que le côté plaisant, & qui se divertit toujours, tandis que les persuadés gémissent, que les frondeurs déclament & que le gouvernement agit.

Les jansénistes s'affermirent par la persécution. Quatre prélats, *Arnauld* évêque d'angers frère du docteur, *Buzenval* de beauvais, *Pavillon* d'alet, & *Caulet* de pamiers le même qui depuis résista à Louis XIV sur la régale, se déclarèrent contre le formulaire. C'était un nouveau formulaire composé par le pape Alexandre VII lui-même, semblable en tout pour le fond aux premiers, reçu en France par les évêques & même par le parlement. Alexandre VII indigné nomma neuf évêques français, pour faire le procès aux quatre prélats réfractaires. Alors les esprits s'aigrirent plus que jamais.

Mais lorsque tout était en feu, pour savoir si les cinq propositions étaient ou n'étaient pas dans Jansénius, Rospigliosi, devenu pape sous le nom de Clément neuf, pacifia tout pour quelque tems. Il engagea les quatre évêques à signer *sincèrement* le formulaire, au lieu de *purement & simplement*. Ainsi il sembla permis de croire, en condamnant les
cinq

cinq propositions , qu'elles n'étaient point extraites de Jansénius. Les quatre évêques donnèrent quelques petites explications , l'accortise italienne calma la vivacité française. Un mot substitué à un autre opéra cette paix, qu'on appela *la paix de Clément neuf* & même *la paix de l'église* , quoiqu'il ne s'agît que d'une dispute ignorée ou méprisée dans le reste du monde. Il paraît que depuis le tems de *Baïus* les papes eurent toujours pour but , d'étouffer ces controverses dans lesquelles on ne s'entend point , & de réduire les deux partis à enseigner la même morale que tout le monde entend. Rien n'était plus raisonnable. Mais on avait affaire à des hommes.

Le gouvernement mit en liberté les jansénistes qui étaient prisonniers à la bastille , & entre autres *Saci* auteur de la version du testament. On fit revenir les religieuses exilées ; elles signèrent *sincèrement* , & crurent triompher par ce mot. Arnauld sortit de la retraite où il s'était caché , & fut présenté au roi , accueilli du nonce , regardé par le public comme un père de l'église ; & il s'engagea dès-lors à ne combattre que les calvinistes , car il fallait qu'il fit la guerre. Ce tems de tranquillité produisit son livre de *la perpétuité de la foi* , dans lequel il fut aidé par Nicole ; & ce fut le sujet de la grande contro-

verse

verse entre eux & *Claude* le ministre, controverse dans laquelle chaque parti se crut victorieux, selon l'usage.

La paix de Clément neuf, aiant été donnée à des esprits peu pacifiques qui étaient tous en mouvement, ne fut qu'une trêve passagère. Les cabales sourdes, les petites intrigues & les grandes injures continuèrent des deux côtés.

La duchesse de Longueville sœur du grand Condé, si connue par les guerres civiles & par ses amours, devenue vieille & sans occupation se fit dévote ; & comme elle haïssait la cour, & qu'il lui fallait de l'intrigue, elle se fit janséniste. Elle bâtit un corps de logis à port-royal des champs, où elle se retirait quelquefois avec les solitaires. Ce fut leur tems le plus florissant. Les Arnauld, les Nicole, les le Maître, les Herman, les Sacy, beaucoup d'hommes qui quoique moins célèbres avaient pourtant beaucoup de mérite & de réputation, s'assembaient chez elle. Ils substituaient au bel esprit que la duchesse de Longueville tenait de l'hôtel de Rambouillet, leurs conversations solides & ce tour d'esprit mâle, vigoureux & animé, qui faisait le caractère de leurs livres & de leurs entretiens. Ils ne contribuèrent pas peu à répandre en France le bon goût & la vraie éloquence.

Mais

Mais malheureusement ils étaient encor plus jaloux d'y répandre leurs opinions. Ils semblaient être eux-mêmes une preuve de ce système de la fatalité, qu'on leur reprochait. On eût dit, qu'ils étaient entraînés par une détermination invincible à s'attirer des persécutions sur des chimères, tandis qu'ils pouvaient jouir de la plus grande considération & de la vie la plus heureuse, en renonçant à ces vaines disputes.

La faction des jésuites toujours irritée des lettres provinciales, remua tout contre le parti. Madame de Longueville, ne pouvant plus cabaler pour la fronde, cabala pour le jansénisme. Il se tenait des assemblées à paris, tantôt chez elle, tantôt chez Arnauld. Le roi, qui avait déjà résolu d'extirper le calvinisme, ne voulait point d'une nouvelle secte. Il menaça; & enfin Arnauld, craignant des ennemis armés de l'autorité souveraine, privé de l'appui de madame de Longueville que la mort enleva, prit le parti de quitter pour jamais la france, & d'aller vivre dans les pays-bas, inconnu, sans fortune, même sans domestiques; lui, dont le neveu avait été ministre d'état; lui, qui aurait pu être cardinal. Le plaisir d'écrire en liberté lui tint lieu de tout. Il vécut jusqu'en 1694, dans une retraite ignorée du monde.

T. II. T

monde & connuë à ses seuls amis, toujours écrivant, toujours philosophe, supérieur à la mauvaise fortune, & donnant jusqu'au dernier moment l'exemple d'une ame pure, forte & inébranlable.

Son parti fut toujours persécuté dans les pays-bas catholiques, pays qu'on nomme *d'obedience*, & où les bulles des papes sont des loix souveraines. Il le fut encor plus en france.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que la question, *si les cinq propositions se trouvaient en effet dans jansénius*, était toujours le seul prétexte de cette petite guerre intestine. La distinction du *fait* & du *droit* occupait les esprits. On proposa enfin en 1701 un problème théologique, qu'on appela *le cas de conscience par excellence*. „Pouvait-on donner les sacremens à un homme qui aurait „signé le formulaire, en croiant dans le „fond de son cœur, que le pape & même „l'église peut se tromper sur les faits? “ Quarante docteurs signèrent, qu'on pouvait donner l'absolution à un tel homme.

Aussitôt la guerre recommence. Le pape & les évêques voulaient qu'on les crût sur les faits. L'archevêque de paris, Noailles, ordonna qu'on crût le *droit* d'une foi divine & le *fait* d'une foi humaine. Les autres, &

& même l'archevêque de Cambrai Fénelon qui n'était pas content de monsieur de Noailles, exigèrent la foi divine pour le fait. Il eût mieux valu peut-être se donner la peine de citer les passages du livre; c'est ce qu'on ne fit jamais.

Le pape Clément XI donna une bulle en 1705, la bulle *vincam domini*, par laquelle il ordonna de croire le fait, sans expliquer si c'était d'une foi divine ou d'une foi humaine.

C'était une nouveauté introduite dans l'église, de faire signer des bulles à des filles. On fit encor cet honneur aux religieuses de Port-Royal des Champs. Le cardinal de Noailles fut obligé de leur faire porter cette bulle, pour les éprouver. Elles signèrent, sans déroger à la paix de Clément neuf, & se retranchant dans le silence respectueux à l'égard du fait.

On ne fait ce qui est plus singulier, ou l'aveu qu'on demandait à des filles que cinq propositions étaient dans un livre latin, ou le refus obstiné de ces religieuses.

Le roi demanda une bulle au pape, pour la suppression de leur monastère. Le cardinal de Noailles les priva des sacrements. Leur avocat fut mis à la Bastille. Toutes les religieuses furent enlevées & mises cha-

eune dans un couvent moins désobéissant. Le lieutenant de police fit démolir en 1709 leur maison de fond en comble; & enfin en 1711 on déterra les corps qui étaient dans l'église & dans le cimetière, pour les transporter ailleurs. Les troubles n'étaient pas détruits avec ce monastère. Les jansénistes voulaient toujours cabaler, & les jésuites se rendre nécessaires.

Le père Quénéel prêtre de l'oratoire, ami du célèbre Arnauld & qui fut compagnon de sa retraite jusqu'au dernier moment, avait dès l'an 1671 composé un livre de réflexions pieuses sur le texte du nouveau testament.

Ce livre contient quelques maximes, qui pourraient paraître favorables au jansénisme; mais elles sont confonduës dans une si grande foule de maximes saintes & pleines de cette onction qui gagne le cœur, que l'ouvrage fut reçu avec un applaudissement universel. Le bien s'y montre de tous côtés; & le mal il faut le chercher. Plusieurs évêques lui donnèrent les plus grands éloges dans sa naissance, & les confirmèrent quand le livre eut reçu encor par l'auteur sa dernière perfection. Je fai même que l'abbé Renaudot, l'un des plus savans hommes de France, étant à Rome la première année du pontificat de Clément onze, allant un jour chez

chez ce pape qui aimait les savans & qui l'était lui-même, le trouva lisant le livre du père Quênel. *Voilà, lui di le pape, un livre excellent. Nous n'avons personne à romme, qui soit capable d'écrire ainsi. Je voudrais attirer l'auteur auprès de moi.* C'est le même pape, qui depuis condamna le livre.

Il ne faut pourtant pas regarder ces éloges de Clément onze & les censures qui suivirent les éloges, comme une contradiction. On peut être très touché dans une lecture des beautés frappantes d'un ouvrage, & en condamner ensuite les défauts cachés. Un de prélats, qui avait donné en France l'approbation la plus sincère au livre de Quênel, était le cardinal de Noailles archevêque de Paris. Il s'en était déclaré le protecteur, lorsqu'il était évêque de Châlons; & le livre lui était dédié. Ce cardinal plein de vertus & de science, le plus doux des hommes, le plus ami de la paix, protégeait quelques jansénistes sans l'être, & aimait peu les jésuites sans leur nuire & sans les craindre.

Ces pères commençaient à jouir d'un grand crédit, depuis que le père de la Chaise, gouvernant la conscience de Louis xiv, était en effet à la tête de l'église gallicane. Le père Quênel, qui les craignait, était retiré à

bruxelles avec le savant bénédictin Gerberon, un prêtre nommé Brigode & plusieurs autres du même parti. Il en était devenu le chef après la mort du fameux Arnauld, & jouissait comme lui de cette gloire flatteuse, de s'établir un empire secret indépendant des souverains, de régner sur des consciences, & d'être l'âme d'une faction composée d'esprits éclairés. Les jésuites, plus répandus que la faction & plus puissans, déterrèrent bientôt Quénel dans sa solitude. Ils le persécutèrent auprès de Philippe v, qui était encor maître des pays-bas, comme ils avaient poursuivi Arnauld son maître auprès de Louis xiv. Ils obtinrent un ordre du roi d'espagne, de faire arrêter ces solitaires. Quénel fut mis dans les prisons de l'archevêché de malines. Un gentil-homme, qui crut que le parti janséniste ferait sa fortune s'il délivrait le chef, perça les murs, & fit évader Quénel qui se retira à amsterdam, où il est mort en 1719 dans une extrême vieillesse, après avoir contribué à former en hollande quelques églises de jansénistes; troupeau faible qui dépérit tous les jours.

Lorsqu'on l'arrêta, on saisit tous ses papiers; & on y trouva tout ce qui caractérise un parti formé. Il y avait une copie d'un ancien contrât fait par les jansénistes avec

An-

Antoinette Bourignon, célèbre visionnaire, femme riche & qui avait acheté, sous le nom de son directeur, l'île de nordstrand près du holstein, pour y rassembler ceux qu'elle prétendait associer à une secte de mystiques, qu'elle avait voulu établir.

Cette Bourignon avait imprimé à ses frais dix-neuf gros volumes de pieuses rêveries, & dépensé la moitié de son bien à faire des prosélytes. Elle n'avait réussi qu'à se rendre ridicule, & même avait essuyé les persécutions attachées à toute innovation. Enfin désespérant de s'établir dans son île, elle l'avait revenduë aux jansénistes, qui ne s'y établirent pas plus qu'elle.

On trouva encor dans les manuscrits de Quênel un projet plus coupable, s'il n'avait été insensé. Louis xiv aiant envoyé en hollande en 1684 le comte d'Avaux, avec plein pouvoir d'admettre à une trêve de vingt années les puissances qui voudraient y entrer, les jansénistes, sous le nom *des disciples de saint-Augustin*, avaient imaginé de se faire comprendre dans cette trêve, comme s'ils avaient été en effet un parti formidable, tel que celui des calvinistes le fut si longtemps. Cette idée chimérique était demeurée sans exécution; mais enfin les propositions de paix des jansénistes avec le roi de

france, avaient été rédigées par écrit. Il y avait eû certainement dans ce projet une envie de se rendre trop considérables ; & c'en était assez pour être criminels. On fit aisément croire à Louis xiv qu'ils étaient dangereux.

Il n'était pas assez instruit, pour savoir que de vaines opinions de spéculation tomberaient d'elles-mêmes, si on les abandonnait à leur inutilité. C'était leur donner un poids qu'elles n'avaient point, que d'en faire des matières d'état. Il ne fut pas difficile de faire regarder le livre du père Quénel comme coupable, après que l'auteur eût été traité en séditieux. Les jésuites engagèrent le roi lui-même à faire demander à romme la condamnation du livre. C'était en effet faire condamner le cardinal de Noailles, qui en avait été le protecteur le plus zélé. On se flattait avec raison, que le pape Clément onze mortifierait l'archevêque de paris. Il faut savoir, que quand Clément onze était le cardinal Albani, il avait fait imprimer un livre tout moliniste de son ami le cardinal de Sfondrate, & que monsieur de Noailles avait été le dénonciateur de ce livre. Il était naturel de penser, qu'Albani devenu pape, ferait au moins contre les approbations données à Quénel, ce qu'on avait fait

fait contre les approbations données à Sfrondate.

On ne se trompa pas : le pape Clément onze donna vers l'an 1708 un décret contre le livre de Quénéel. Mais alors les affaires temporelles empêchèrent que cette affaire spirituelle, qu'on avait sollicitée, ne réussît. La cour était mécontente de Clément onze, qui avait reconnu l'archiduc Charles pour roi d'Espagne après avoir reconnu Philippe v. On trouva des nullités dans son décret : il ne fut point reçu en France ; & les querelles furent assoupies jusqu'à la mort du père de la Chaise confesseur du roi, homme doux, avec qui les voies de conciliation étaient toujours ouvertes, & qui ménageait dans le cardinal de Noailles l'allié de madame de Maintenon.

Le jésuites étaient en possession de donner un confesseur au roi, comme à presque tous les princes catholiques. Cette prérogative est le fruit de leur institut, par lequel ils renoncent aux dignités ecclésiastiques. Ce que leur fondateur établit par humilité, est devenu un principe de grandeur. Plus Louis xiv vieillissait, plus la place de confesseur devenait un ministère considérable. Ce poste fut donné au père le Tellier fils d'un procureur de ville en basse Normandie, homme

sombre, ardent, impétueux & inflexible, qui avait à vanger ses injures particulières. Les jansénistes avaient fait condamner à Rome un de ses livres sur les cérémonies chinoises. Il était mal personnellement avec le cardinal de Noailles; & il ne savait rien ménager. Il remua toute l'église de France. Il dressa en 1711 des lettres & des mandemens, que des évêques devaient signer. Ces manœuvres furent découvertes, & n'en réussirent pas moins.

La conscience du roi était alarmée par son confesseur, autant que son autorité était blessée par l'idée d'un parti rebelle. En vain le cardinal de Noailles lui demanda justice de *ces mystères d'iniquité*. Le confesseur persuada qu'il s'était servi des voies humaines, pour faire réussir les choses divines; & comme en effet il défendait l'autorité du pape, & celle de l'unité de l'église, tout le fond de l'affaire lui était favorable. Le cardinal s'adressa au Dauphin duc de Bourgogne; mais il le trouva prévenu par les lettres & par les amis de l'archevêque de Chambrai. La faiblesse humaine entre dans tous les cœurs. Fénelon n'était pas encor assez philosophe, pour oublier que le cardinal de Noailles avait contribué à le faire condamner; & Quénéel palait alors pour madame Guion.

Le

Le cardinal n'obtint pas davantage du crédit de madame de Maintenon. Cette seule affaire pourrait faire connaître le caractère de cette dame, qui n'avait guères de sentimens à elle, & qui n'étoit occupée que de se conformer à ceux du roi. Trois lignes de sa main au cardinal de Noailles développent tout ce qu'il faut penser & d'elle & de l'intrigue du père le Tellier, & des idées du roi & de la conjoncture.

„ Vous me connaissez assez, pour savoir ce que
„ je pense sur la découverte nouvelle ; mais bi-
„ en des raisons doivent me retenir de parler.
„ Ce n'est point à moi à juger & à condamner ;
„ je n'ai qu'à me taire & à prier pour l'église,
„ pour le roi & pour vous. J'ai donné votre
„ lettre au roi : elle a été lue : c'est tout ce que
„ je puis vous en dire, étant abattuë de tristesse.

Le cardinal archevêque, opprimé par un jésuite, ôta les pouvoirs de prêcher & de confesser à tous les jésuites, excepté à quelques-uns des plus sages & des plus modérés. Sa place lui donnait le droit dangereux d'empêcher le Tellier de confesser le roi. Mais il n'osa pas irriter à ce point son souverain ; & il le laissa avec respect entre les mains de son ennemi. „ Je crains, écrivit-il à ma-
„ dame de Maintenon, de marquér au roi
„ trop de soumission en donnant les pouvoirs
„ à celui qui les mérite le moins. Je prie

Dieu

„Dieu de lui faire connaître le péril qu'il
„court, en confiant son ame à un homme
„de ce caractère.

On voit dans plusieurs mémoires, que le père le Tellier dit, qu'il fallait qu'il perdît sa place ou le cardinal la sienne. Il est très vraisemblable qu'il le pensa, & peu qu'il l'ait dit. Quand les esprits sont aigris, les deux partis ne font plus que des démarches funestes.

Des partisans du père le Tellier, des évêques qui espéraient le chapeau, emploierent l'autorité royale pour enflammer ces étincelles qu'on pouvait éteindre. Au lieu d'imiter Rome, qui avait plusieurs fois imposé silence aux deux partis; au lieu de reprimér un religieux, & de conduire le cardinal; au lieu de défendre ces combats comme les duels, & de réduire tous les prêtres comme tous les seigneurs à être utiles sans être dangereux; au lieu d'accablér enfin les deux partis sous le poids de la puissance suprême, soutenue par la raison & par tous les magistrats: Louis XIV crut bien faire de solliciter lui-même à Rome une déclaration de guerre; & de faire venir la fameuse constitution, qui remplit le reste de sa vie d'amertume.

Le père le Tellier & son parti envoièrent à rome cent-trois propositions à condamner. Le saint-office en proscrivit cent & une. La bulle fut donnée au mois de Septembre 1713. Elle vint, & souleva contre elle presque toute la france. Le roi l'avait demandée, pour prévenir un schisme; & elle fut prête d'en causer un. La clameur fut générale, parce que parmi ces cent & une propositions il y en avait, qui paraissaient à tout le monde contenir le sens le plus innocent, & la plus pure morale. Une nombreuse assemblée d'évêques fut convoquée à paris. Quarante acceptèrent la bulle pour le bien de la paix; mais ils en donnèrent en même tems des explications, pour calmer les scrupules du public. L'acceptation pure & simple fut envoyée au pape; & les modifications furent pour les peuples. Ils prétendaient par-là satisfaire à la fois le pontife, le roi & la multitude. Mais le cardinal de Noailles & sept autres évêques de l'assemblée qui se joignirent à lui, ne voulurent ni de la bulle ni de ses correctifs. Ils écrivirent au pape, pour demander ces correctifs même à sa sainteté. C'était un affront qu'ils lui faisaient respectueusement. Le roi ne le souffrit pas: il empêcha que la lettre ne parût, renvoya les évêques dans leurs diocèses, défendit au cardinal

nal

nal de paraître à la cour. La persécution donna à cet archevêque une nouvelle considération dans le public. Sept autres évêques se joignirent encor à lui. C'était une véritable division dans l'épiscopat, dans tout le clergé, dans les ordres religieux. Tout le monde avouait, qu'il ne s'agissait pas des points fondamentaux de la religion ; cependant il y avait une guerre civile dans les esprits, comme s'il eût été question du renversement du christianisme ; & on fit agir des deux côtés tous les ressorts de la politique, comme dans l'affaire la plus profane.

Ces ressorts furent employés pour faire accepter la constitution par la sorbonne. La pluralité des suffrages ne fut pas pour elle ; & cependant elle y fut enregistrée. Le ministère avait peine à suffire aux lettres de cachet, qui envoyaient en prison ou en exil les opposans.

Cette bulle avait été enregistrée au parlement, avec la reserve de droits ordinaires de la couronne, des libertés de l'église gallicane, du pouvoir & de la juridiction des évêques ; mais le cri public perçait toujours à travers l'obéissance. Le cardinal de Bissi, l'un des plus ardens défenseurs de la bulle, avoua dans une de ses lettres, qu'elle n'aurait pas été reçue avec plus d'indignité à genève qu'à paris.

Les

Les esprits étaient surtout révoltés contre le jésuite le Tellier. Rien ne nous irrite plus, qu'un religieux devenu puissant. Son pouvoir nous paraît une violation de ses vœux ; mais s'il abuse de ce pouvoir, il est en horreur. Le Tellier osa présumer de son crédit, jusqu'à proposer de faire déposer le cardinal de Noailles, dans un concile national. Ainsi un religieux faisait servir à sa vengeance son roi, son pénitent & sa religion ; & avec tout cela, j'ai de très fortes raisons de croire, qu'il était dans la bonne foi : tant les hommes s'aveuglent dans leurs sentimens & dans leur zèle.

Pour préparer ce concile, dans lequel il s'agissait de déposer un homme devenu l'idole de paris & de la france, par la pureté de ses mœurs, par la douceur de son caractère, & plus encor par la persécution ; on déterminâ Louis xiv à faire enregistrer au parlement une déclaration, par laquelle tout évêque, qui n'aurait pas reçu la bulle *purement & simplement*, serait tenu d'y souscrire, ou qu'il serait poursuivi à la requête du procureur-général, comme rebelle. Le chancelier *Voisin* secrétaire d'état de la guerre, dur & despotique, avait dressé cet édit. Le procureur-général d'Aguesseau, plus versé que le chancelier *Voisin* dans les loix du royaume,

iaume, & ayant alors ce courage d'esprit que donne la jeunesse, refusa absolument de se charger d'une telle pièce. Le premier président en remontra au roi les conséquences. On traîna l'affaire en longueur. Le roi était mourant. Ces malheureuses disputes troublèrent & avancèrent ses derniers momens. Son impitoyable confesseur fatiguait sa faiblesse par des exhortations continuelles à consommer un ouvrage, qui ne devait pas faire chérir sa mémoire. Les domestiques du roi indignés lui refusèrent deux fois l'entrée de la chambre; & enfin ils le conjurèrent de ne point parler au roi de constitution. Ce prince mourut; & tout changea.

Le duc d'Orléans régent du royaume, ayant renversé d'abord toute la forme du gouvernement de Louis xiv & ayant substitué des conseils aux bureaux des secrétaires d'état, composa un conseil de conscience, dont le cardinal de Noailles fut le président. On exila le père le Tellier, chargé de la haine publique & peu aimé de ses confrères.

Les évêques opposés à la bulle appelèrent à un futur concile, dût-il ne se tenir jamais. La sorbonne, les curés du diocèse de paris, des corps entiers de religieux, firent le même appel; & enfin le cardinal de Noailles fit le sien en 1717, mais il ne voulut pas

pas d'abord le rendre public. On l'imprima malgré lui. L'église de France resta divisée en deux factions, les *acceptans* & les *refusans*. Les acceptans étaient les cent évêques qui avaient adhéré sous Louis XIV avec les jésuites & les capucins. Les refusans étaient quinze évêques & toute la nation. Les acceptans se prévalaient de Rome; les autres, des universités, des parlemens & du peuple. On imprimait volume sur volume, lettres sur lettres. On se traitait réciproquement de schismatique & d'hérétique.

Un archevêque de Rheims du nom de Mailly, grand & heureux partisan de Rome, avait mis son nom au bas de deux écrits que le parlement fit brûler par le bourreau. L'archevêque, l'ayant su, fit chanter un *te deum* pour remercier Dieu d'avoir été outragé par des schismatiques. Dieu le récompensa; & il fut cardinal. Un évêque de Soissons ayant efflué le même traitement du parlement, & ayant signifié à ce corps que *ce n'était pas à lui à le juger, même pour un crime de lèse majesté*, il fut condamné à dix-mille livres d'amende. Mais le régent ne voulut pas qu'il les paiât, de peur, dit-il, qu'il ne devînt cardinal aussi.

Rome éclatait en reproches: on se consumait en négociations; on appelait, on ré-

appelait; & tout cela pour quelques passages aujourd'hui oubliés du livre d'un prêtre octogenaire, qui vivait d'aumônes à amsterdam.

La folie du système des finances contribua, plus qu'on ne croit, à rendre la paix à l'église. Le public se jeta avec tant de fureur dans le commerce des actions; la cupidité des hommes, excitée par cette amorce, fut si générale, que ceux qui parlèrent encore de jansénisme & de bulle, ne trouvèrent personne qui les écoutât. Nous n'y pensons pas plus qu'à la guerre, qui se faisait sur les frontières d'Espagne. Les fortunes rapides & incroyables qu'on faisait alors, le luxe & la volupté portés au dernier excès, imposèrent silence aux disputes ecclésiastiques; & le plaisir fit ce que Louis XIV n'avait pu faire.

Le duc d'Orléans saisit ces conjonctures, pour réunir l'église de France. Sa politique y était intéressée. Il craignait des tems, où il aurait eû contre lui Rome, l'Espagne & cent évêques.

Il fallait engager le cardinal de Noailles, non seulement à recevoir cette constitution qu'il regardait comme scandaleuse, mais à retracter son appel qu'il regardait comme légitime. Il fallait obtenir de lui plus que
Louis

Louis xiv son bienfaicteur ne lui avait en vain demandé. Le duc d'Orléans devait trouver les plus grandes oppositions dans le parlement, qu'il avait exilé à pontoise; cependant il vint à bout de tout. On composa *un corps de doctrine*, qui contenta presque les deux partis. On tira parole du cardinal, qu'enfin il accepterait. Le duc d'Orléans alla lui-même au grand-conseil avec les princes & les pairs, faire enregistrer un édit, qui ordonnait l'acception de la bulle, la suppression des appels, l'unanimité & la paix. Le parlement, qu'on avait mortifié en portant au grand-conseil des déclarations qu'il était en possession de recevoir, menacé d'ailleurs d'être transféré de pontoise à blois, enregistra ce que le grand-conseil avait enregistré, mais toujours avec les réserves d'usage, c'est à dire, le maintien des libertés de l'église gallicane & des loix du royaume.

Le cardinal archevêque, qui avait promis de se retracter quand le parlement obéirait, se vit enfin obligé de tenir parole; & on afficha son mandement de retractation le 20 août 1720.

Le nouvel archevêque de cambray *du-Bois*, fils d'un apoticaire de brive la gaillarde, depuis cardinal & premier ministre, fut celui qui eut le plus de part à cette affaire, dans

- laquelle la puissance de Louis xiv avait échoué. Personne n'ignore quelle était la conduite, la manière de penser, les mœurs de ce ministre. Le licencié du-Bois subjuga le pieux Noailles.

On se souvient, avec quel mépris le duc d'Orléans & son ministre parlaient des querelles qu'ils apaisèrent; quel ridicule ils jetèrent sur cette guerre de controverse.

Ce mépris & ce ridicule ne servirent pas peu à la paix. On se lasse enfin de combattre, pour des querelles dont le monde rit.

Depuis ce tems, tout ce qu'on appelait en France jansénisme, quiétisme, bulles, querelles théologiques, baissa sensiblement. Quelques évêques appelans restèrent opiniâtrément attachés à leurs sentimens.

Sous le ministère du cardinal de Fleuri, on voulut extirper les restes du parti, en déposant un des prélats des plus obstinés. On choisit, pour faire un exemple, le vieux *Soanin* évêque de la petite ville de Sens, homme également pieux & inflexible, d'ailleurs sans parens, sans crédit.

Il fut condamné par le petit concile provincial d'Ambrun en 1728, suspendu de ses fonctions d'évêque & de prêtre, & exilé par la cour en Auvergne à l'âge de plus de quatre-vingt ans. Cette rigueur excita quelques

ques vaines plaintes. Il n'y a point aujourd'hui de nation, qui murmure plus que la française, qui obéisse mieux, & qui oublie plus vite.

Un reste de fanatisme subsista dans une petite partie du peuple de paris. Des enthousiastes s'imaginèrent, qu'un diacre nommé *Pâris*, frère d'un conseiller au parlement, appelant & réappelant, enterré dans le cimetière de saint-médard, devait faire des miracles. Quelques personnes du parti, qui allèrent prier sur son tombeau, eurent l'imagination si frappée, que leurs organes ébranlés leur donnèrent de légères convulsions. Aussitôt la tombe fut environnée de peuple: la foule s'y pressait jour & nuit. Ceux qui montaient sur la tombe donnaient à leurs corps de secousses, qu'ils prenaient eux-mêmes pour des prodiges. Les fauteurs secrets du parti encourageaient cette frénésie. On priait en langue vulgaire autour du tombeau: on ne parlait que de sourds qui avaient entendu quelques paroles, d'aveugles qui avaient entrevu, d'estropiés qui avaient marché droit quelques momens. Ces prodiges étaient même juridiquement attestés par une foule de témoins qui les avaient presque vus parce qu'ils étaient venus dans l'espérance de les voir. Le gouvernement abandonna pendant un mois cette maladie épidémique à elle-même. Mais le concours

augmentait ; les miracles redoublaient ; & il falut enfin fermer le cimetière, & y mettre une garde. Alors les mêmes enthousiastes allèrent faire leurs miracles dans les maisons. Ce tombeau du diacre *Pâris* fut en effet le tombeau du jansénisme, dans l'esprit de tous les honnêtes-gens. Ces farces auraient eû de suites sérieuses dans des tems moins éclairés. Il semblait que ceux qui les protégeaient, ignorassent à quel siècle ils avaient à faire.

La superstition alla si loin, qu'un conseiller du parlement eut la démence de présenter au roi un recueil de tous ces prodiges, munis d'un nombre considérable d'attestations. Si ce livre subsistait un jour, & que les autres fussent perdus, la postérité croirait que notre siècle a été un tems de barbarie.

Ces extravagances ont été en France les derniers soupirs d'une Secte, qui n'étant plus soutenue par des Arnauld, des Pascal & des Nicole, & n'ayant plus que des convulsionnaires, est tombée dans l'aviulement ; & on n'entendrait plus parler de ces querelles qui déshonorent la raison & qui font tort à la religion, s'il ne se trouvait de tems en tems quelques esprits remuants qui cherchent dans ces cendres éteintes quelques restes de feu dont ils essaient de faire un incendie.



CHA-

CHAPITRE TRENTE - QUATRIÈME.

Du Quiétisme.

Au milieu des factious du calvinisme & des querelles du jansénisme, il y eut encor une division en France sur le quiétisme. C'était une suite malheureuse des progrès de l'esprit humain dans le siècle de Louis XIV, que l'on s'efforçât de passer presque en tout les bornes prescrites à nos connaissances; ou plutôt, c'était une preuve qu'on n'avait pas fait encor assez de progrès.

La dispute du quiétisme est une de ces intempérances d'esprit & de ces subtilités théologiques, qui n'auraient laissé aucune trace dans la mémoire des hommes, sans les noms des deux illustres rivaux qui combattirent. Une femme, sans crédit, sans véritable esprit, & qui n'avait qu'une imagination échauffée, mit aux mains les deux plus grands hommes qui fussent alors dans l'église. Son nom était *Bouvières de la Motte*. Sa famille était originaire de Montargis. Elle avait épousé le fils de l'entrepreneur du canal de Briare. Devenue veuve dans une assez grande jeunesse, avec du bien, de la beauté & un esprit .

fait pour le monde; elle s'entêta de ce qu'on appelle *la spiritualité*. Un barnabite du pays de genève, nommé *la-Combe*, fut son directeur. Cet homme, connu par un mélange assez ordinaire de passions & de religion & qui est mort fou, plongea l'esprit de sa pénitente dans les rêveries mystiques, dont elle était déjà atteinte. L'envie d'être une sainte-Thérèse en france, ne lui permit pas de voir combien le génie français est opposé au génie espagnol, & la fit aller beaucoup plus loin que sainte-Thérèse. L'ambition d'avoir des disciples, la plus forte peut-être de toutes les ambitions, s'empara toute entière de son cœur.

Elle alla avec son directeur dans le petit pays où l'évêque titulaire de genève fait sa résidence. Elle s'y donna de l'autorité par sa profusion en aumônes. Elle tint des conférences. Elle prêchait le renoncement entier à soi-même, le silence de l'âme, l'anéantissement de toutes ses puissances, le culte intérieur, l'amour pur & désintéressé, qui n'est ni avili par la crainte ni animé de l'espoir des récompenses.

Les imaginations tendres & flexibles, surtout celles des femmes & de quelques jeunes religieux qui aimaient plus qu'ils ne croiaient la parole de Dieu dans la bouche d'une belle
fem-

femme, furent aisément touchées de cette éloquence de paroles, la seule propre à persuader tout à des esprits préparés. Elle fit des prosélites, & fut chassée par l'évêque elle & son directeur. Ils s'en allèrent à grenoble. Elle y répandit un petit livre intitulé *le moien court*, & un autre sous le nom des *torrens*, écrits du stile dont elle parlait; & fut encor obligée de sortir de grenoble.

Se flattant déjà d'être au rang des confesseurs, elle eut une vision, & elle prophétisa, elle envoya sa prophétie au père la-Combe. *Tout l'enfer se bandera*, dit-elle, *pour empêcher le progrès de l'intérieur & la formation de Jesus-Christ dans les ames. La tempête sera telle, qu'il ne restera pas pierre sur pierre; & il me semble, que dans toute la terre il y aura trouble, guerre & renversement. La femme sera enceinte de l'esprit intérieur, & le dragon se tiendra debout devant elle.*

La prophétie se trouva vraie en partie : car étant revenuë à paris conduite par son directeur, & l'un & l'autre aiant dogmatisé en 1687, l'archevêque de Harlai de Chanvallon obtint un ordre du roi, pour faire enfermer la-Combe comme un séducteur, & pour mettre dans un couvent madame Guion comme un esprit aliéné qu'il falloit guérir. Mais madame

Guion, avant ce coup, s'était fait des protections qui la servirent. Elle avait dans la maison de saint-cyr encor naissante, une cousine nommée *madame de la Maison-Fort*, favorite de madame de Maintenon. Elle s'était insinuée dans l'esprit des duchesses de Chevreuse & de Beauvilliers. Toutes les amies se plaignirent hautement, que l'archevêque de Harlai, connu pour aimer trop les femmes, persécutât une femme, qui ne parlait que de l'amour de Dieu.

La protection toute puissante de madame de Maintenon imposa silence à l'archevêque de paris, & rendit la liberté à madame Guion. Elle alla à versailles, s'introduisit dans saint-cyr, assista à des conférences dévotes que faisait l'abbé de Fénelon, après avoir dîné en tiers avec madame de Maintenon. La princesse d'Harcourt, les duchesses de Chevreuse, de Beauvilliers & de Charôt étaient de ces mystères.

L'abbé de Fénelon, alors précepteur des enfans de france, était l'homme de la cour le plus séduisant. Né avec un cœur tendre & une imagination douce & brillante, son esprit était nourri de la fleur des belles-lettres. Plein de goût & de graces, il préférait dans la théologie tout ce qui a l'air touchant & sublime, à ce qu'elle a de sombre &

& d'épineux. Avec tout cela, il avait je ne -sai quoi de romanesque, qui lui inspira, non pas les rêveries de madame Guion, mais un goût de spiritualité, qui ne s'éloignait pas des idées de cette dame.

Son imagination s'échauffait par la candeur & par la vertu, comme les autres s'enflâment par leurs passions. Sa passion était d'aimer Dieu pour lui-même. Il ne vit dans madame Guion, qu'une âme pure éprise du même goût que lui, & se lia sans scrupule avec elle.

Il était étrange, qu'il fut séduit par une femme à révélations, à prophéties & à galimatias, qui suffoquait de la grace intérieure, qu'on était obligé de déceler, & qui se vidait (à ce qu'elle disait) de la surabondance de grace, pour en faire enfler le corps de l'âme qui était assis auprès d'elle. Mais Fénelon, dans l'amitié & dans ses idées mystiques, était ce qu'on est en amour: il excusait les défauts, & ne s'attachait qu'à la conformité du fond des sentimens qui l'avaient charmé.

Madame Guion, assurée & fière d'un tel disciple qu'elle appelait son fils, & comptant même sur madame de Maintenon, répandit dans saint-cyr toutes ses idées. L'évêque de chartres *Godet*, dans le diocèse duquel est saint-cyr,

cyr, s'en alarma & s'en plaignit. L'archevêque de paris menaça encor de recommencer ses premières poursuites.

Madame de Maintenon, qui ne pensait qu'à faire de saint-cyr un séjour de paix, qui savait combien le roi était ennemi de toute nouveauté, qui n'avait pas besoin pour se donner de la considération de se mettre à la tête d'une espèce de secte, & qui enfin n'avait en vuë que son crédit & son repos, rompit tout commerce avec madame Guion & lui défendit le séjour de saint-cyr.

L'abbé de Fénelon voiait un orage se former, & craignit de manquer les grands postes où il aspirait. Il conseilla à son amie de se mettre elle-même dans les mains du célèbre Bossuet évêque de meaux, regardé comme un père de l'église. Elle se soumit aux décisions de ce prélat, communia de sa main & lui donna tous ses écrits à examiner.

L'évêque de meaux, avec l'agrément du roi, s'associa pour cet examen l'évêque de châlons qui fut depuis le cardinal de Noailles, & l'abbé Tronson supérieur de saint-Sulpice. Ils s'assemblèrent secrètement au village d'issi, près de paris. L'archevêque de paris Chanvallon, jaloux que d'autres que lui se portassent pour juges dans son diocèse, fit afficher une censure publique des livres qu'on

qu'on examinait. Madame Guion se retira dans la ville de meaux même ; elle souscrivit à tout ce que l'évêque Bossuet voulut, & promit de ne plus dogmatiser.

Cependant Fénelon fut élevé à l'archevêché de cambrai en 1695, & sacré par l'évêque de meaux. Il semblait qu'une affaire assoupie, dans laquelle il n'y avait eû jusques-là que du ridicule, ne devait jamais se réveiller. Mais madame Guion, accusée de dogmatiser toujours après avoir promis le silence, fut enlevée par ordre du roi dans la même année 1695 & mise en prison à vincennes, comme si elle eût été une personne dangereuse dans l'état. Elle ne pouvait l'être ; & ses pieuses rêveries ne méritaient pas l'attention du souverain. Elle composa à vincennes un gros volume de vers mystiques, plus mauvais encor que sa prose, elle parodiait les vers des opéra. Elle chantait souvent :

*L'amour pur & parfait va plus loin
qu'on ne pense :*

*On ne sait pas, lorsqu'il commence,
Tout ce qu'il doit coûter un jour.*

*Mon cœur n'aurait connu vincennes ni
souffrance,*

S'il n'eut connu le pur amour.

Les

Les opinions des hommes dépendent des tems, des lieux & des circonstances. Tandis qu'on tenait en prison madame Guion, qui avait épousé Jesus-Christ dans une de ses extases, & qui depuis ce tems-là ne priait plus les saints, disant que la maîtresse de la maison ne devait pas s'adresser aux domestiques; dans ce tems-là, dis-je, on sollicitait à rome la canonisation de *Marie d'Agréda*, qui avait eû plus de visions & de révélations que tous les mystiques ensemble: & pour mettre le comble aux contradictions dont ce monde est plein, on poursuivait en sorbonne cette même d'Agréda; qu'on voulait faire sainte en espagne. L'université de salamanque condannait la sorbonne & en était condannée.

Bossuet qui s'était longtems regardé comme le père & le maître de Fénelon, devenu jaloux de la réputation & du crédit de son disciple, & voulant toujours conserver cet ascendant qu'il avait pris sur tous ses confrères, exigea que le nouvel archevêque de cambrai condannât madame Guion avec lui & souscrivît à ses instructions pastorales. Fénelon ne voulut lui sacrifier ni ses sentimens ni son amie. On proposa des tempéramens: on donna des promesses: on se plaignit de part & d'autre, qu'on avait manqué de foi.

L'ar-

L'archevêque de cambrai, en partant pour son diocèse, fit imprimer à paris son livre *des maximes des saints* ; ouvrage dans lequel il crut rectifier tout ce qu'on reprochait à son amie, & développer les idées orthodoxes des pieux contemplatifs, qui s'élèvent au dessus des sens & qui tendent à un état de perfection, où les ames ordinaires n'aspirent guères. Monsieur de meaux & ses amis se soulevèrent contre le livre. On le dénonça au roi, comme s'il eût été aussi dangereux qu'il était peu intelligible. Le roi en parla à Bossuet, dont il respectait la réputation & les lumières. Celui-ci, se jettant aux genoux de son prince, lui demanda pardon de ne l'avoir pas averti plutôt de la fatale hérésie de monsieur de cambrai. Aussitôt le roi & madame de Maintenon consultent le père de la Chaise ; le confesseur répond, que le livre de l'archevêque est fort bon, que tous les jésuites en sont édifiés, & qu'il n'y avait que les jansénistes qui le désapprouvassent. L'évêque de meaux n'était pas janséniste ; mais il s'était nourri de leurs bons écrits. Les jésuites ne l'aimaient pas, & n'en étaient pas aimés.

La cour & la ville furent divisées ; & toute l'attention tournée de ce côté laissa respirer les jansénistes.

Bos-

Bossuet écrivit contre Fénelon. Tous deux envoièrent leurs ouvrages au pape Innocent douze, & s'en remirent à sa décision. Les circonstances ne paraissaient pas favorables à Fénelon : on avait depuis peu condamné violemment à rome, dans la personne de l'espagnol *Molinos*, le quiétisme dont on accusait l'archevêque de cambrai. C'était le cardinal d'Etrées, ambassadeur de france à rome, qui avait poursuivi *Molinos*. Ce cardinal d'Etrées, que nous avons vu dans sa vieillesse plus occupé des agrémens de la société que de théologie, avait persécuté *Molinos*, pour plaire aux ennemis de ce malheureux prêtre. Il avait même engagé le roi à solliciter à rome la condamnation, qu'il obtint aisément. De sorte que Louis xiv se trouvait, sans le savoir, l'ennemi le plus redoutable de l'amour pur des mystiques.

Rien n'est plus aisé dans ces matières délicates, que de trouver dans un livre qu'on juge, des passages ressemblans à ceux d'un livre déjà pros crit. Monsieur de cambrai avait pour lui les jésuites, & le cardinal de Bouillon depuis peu ambassadeur de france à rome. Monsieur de meaux avait son grand nom & l'adhésion des principaux prélats de france. Il porta au roi les signatures de plusieurs évêques & d'un grand nombre de
doc-

docteurs, qui tous s'élevaient contre le livre *des maximes des saints*.

Telle était l'autorité de monsieur de meaux, que le père de la Chaise n'osa soutenir monsieur de cambrai auprès du roi son pénitent, & que madame de Maintenon abandonna absolument son ami. Le roi écrivit au pape Innocent douze, qu'on lui avait déferé le livre de l'archevêque de cambrai comme un ouvrage pernicieux, qu'il l'avait fait remettre aux mains du nonce, & qu'il pressait sa sainteté de juger.

On prétendait & on disait même publiquement à rome, & c'est un bruit qui a encore des partisans, que l'archevêque de cambrai n'était ainsi persécuté, que parce qu'il s'était opposé à la déclaration du mariage secret du roi & de madame de Maintenon. Les inventeurs d'anecdotes prétendaient, que cette dame avait engagé le père de la Chaise à presser le roi de la reconnaître pour reine; que le jésuite avait adroitement remis cette commission hasardeuse à l'abbé de Fénélon; & que ce précepteur des enfans de france avait préféré l'honneur de la france & de ses disciples à sa fortune; qu'il s'était jetté aux pieds de Louis xiv, pour prévenir un mariage, dont la bizarrerie lui ferait plus de tort

T. II.

X

dans

dans la postérité, qu'il n'en recueillerait de douceurs pendant sa vie.

Ce conte se retrouve encor dans l'histoire de Louis xiv imprimée à avignon. Ceux qui ont approché de ce monarque & de madame de Maintenon, savent à quel point tout cela est absurde. Mais il est très vrai, que Fénelon aiant continué l'éducation du duc de Bourgogne depuis sa nomination à l'archevêché de cambrai, le roi dans cet intervalle avait entendu parler confusément de ses liaisons avec madame Guion & avec madame de la Maison-Fort: il crut d'ailleurs qu'il inspirait au duc de Bourgogne des maximes un peu austères, & des principes de gouvernement & de morale qui pouvaient peut-être devenir un jour une censure indirecte de cet air de grandeur, de cette avidité de gloire, de ces guerres légèrement entreprises, de ce goût pour les fêtes & pour les plaisirs, qui avaient caractérisé son règne.

Il voulut avoir une conversation avec le nouvel archevêque sur ses principes de politique. Fénelon, plein de ses idées, laissa entrevoir au roi une partie des maximes, qu'il développa ensuite dans les endroits du *Télémaque*, où il traite du gouvernement; maximes plus approchantes de la république de Platon, que de la manière dont il faut gouver-

verner les hommes. Le roi après la conversation dit, qu'il avait entretenu le plus bel esprit & le plus chimérique de son royaume. Le duc de Bourgogne fut instruit de ces paroles du roi. Il les redit quelque tems après à monsieur de Malésieux, qui lui enseignait la géométrie. C'est ce que je tiens de monsieur de Malésieux, & ce que le cardinal de Fleuri m'a confirmé.

Il est certain, que depuis cette conversation le roi crut aisément, que Fénelon était aussi romanesque en fait de religion qu'en politique.

La congrégation du saint-office nomma pour instruire le procès, un dominicain, un jésuite, un bénédictin, deux cordeliers, un feuillant & un augustin. C'est ce qu'on appelle à rome les consultants. Les cardinaux & les prélats laissent d'ordinaire à ces moines l'étude de la théologie, pour se livrer à la politique, à l'intrigue ou aux douceurs de l'oïveté.

Les consultants examinèrent pendant trente-sept conférences trente-sept propositions, les jugèrent erronées à la pluralité des voix; & le pape, à la tête d'une congrégation de cardinaux, les condanna par un bref, qui fut publié & affiché dans rome le 13 Mars 1699.

L'évêque de meaux triompha ; mais l'archevêque de cambrai tira un plus beau triomphe de sa défaite. Il se soumit sans restriction & sans réserve. Il monta lui-même en chaire à cambrai, pour condamner son propre livre. Il empêcha ses amis de le défendre. Cet exemple unique de la docilité d'un savant qui pouvait se faire un grand parti par la persécution même, cette candeur & cette simplicité, lui gagnèrent tous les cœurs & firent presque haïr celui qui avait remporté la victoire. Il vécut toujours depuis dans son diocèse en digne archevêque, en homme de lettres. La douceur de ses mœurs, répandue dans sa conversation comme dans ses écrits, lui fit des amis tendres de tous ceux qui le virent. La persécution & son *Télémaque* lui attirèrent la vénération de l'europe. Les anglais surtout, qui firent la guerre dans son diocèse, s'empressaient à lui témoigner leur respect. Le duc de Marlborough prenait soin qu'on épargnât ses terres. Il fut toujours chère au duc de Bourgogne qu'il avait élevé ; & il aurait eû part au gouvernement, si ce prince eût vécu.

Dans sa retraite philosophique & honorable, on voyait combien il est difficile de se détacher de la cour. Il en parlait toujours avec un goût & un intérêt, qui perçait au-

tra-

travers de sa résignation. Plusieurs écrits de philosophie, de théologie, de belles-lettres, furent le fruit de cette retraite. Le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, le consulta sur des points épineux, qui intéressent tous les hommes, & auxquels peu d'hommes pensent. Il demandait, si on peut démontrer l'existence d'un dieu ; si ce dieu veut un culte ; quel est le culte qu'il approuve ; si l'on peut l'offensér en choisissant mal. Il faisait beaucoup de questions de cette nature, en philosophe qui cherchait à s'instruire ; & l'archevêque répondit en philosophe & en théologien.

Après avoir été vaincu sur des disputes de l'école, il eût été peut-être plus convenable, qu'il ne se mêlât point des querelles du jansénisme ; cependant il y entra. Le cardinal de Noailles avait pris contre lui autrefois le parti du plus fort : l'archevêque de cambray en usa de même. Il espéra qu'il reviendrait à la cour, & qu'il y serait consulté ; tant l'esprit humain a de peine à se détacher des affaires, quand une fois elles ont servi d'aliment à son inquiétude. Ses desirs cependant étaient modérés comme ses écrits ; & même sur la fin de sa vie il méprisa enfin toutes les disputes ; semblable en cela seul à l'évêque d'avanches Huet, l'un des plus

farans hommes de l'europe, qui sur la fin de ses jours reconnut la vanité de la plupart des sciences, & celle de l'esprit humain. L'archevêque de cambrai (qui le croirait !) parodia ainsi un air de Lulli :

*Jeune, j'étais trop sage,
Et voulais trop savoir ;
Je ne veux en partage
Que badinage,
Et touche au dernier âge,
Sans rien prévoir.*

Il fit ces vers en présence de son neveu le marquis de Fénelon, depuis ambassadeur à la haie. C'est de lui que je les tiens. Je garantis la certitude de ce fait. Il serait peu important par lui-même, s'il ne prouvait à quel point nous voions souvent avec des regards différens dans la triste tranquillité de la vieillesse, ce qui nous a paru si grand & si intéressant dans l'âge, où l'esprit plus actif est le jouët de ses desirs & de ses illusions.



CHAPITRE TRENTE-CINQUIÈME.

Disputes sur les cérémonies chinoises.

Ce n'était pas assez pour l'inquiétude de notre esprit, que nous disputassions au bout de dix-sept-cent ans sur des points de notre religion; il falut encor que celle des chinois entrât dans nos querelles. Cette dispute ne produisit pas de grands mouvemens; mais elle caractérisa plus qu'aucune autre, cet esprit actif, contentieux & querelleur qui régné dans nos climats.

Le jésuite *Matthieu Ricci*, sur la fin du dix-septième siècle, avait été un des premiers missionnaires de la chine. Les chinois étaient & sont encor en philosophie & en littérature à-peu-près ce que nous étions il y a deux-cent ans. Le respect pour leurs anciens maîtres leur prescrit des bornes qu'ils n'osent passer. Le progrès dans les sciences est l'ouvrage de la hardiesse de l'esprit & du tems. Mais la morale & la police étant plus aisées à comprendre que les sciences, & s'étant perfectionnées chez eux quand les autres arts ne l'étaient pas encore;

il est arrivé que les chinois, demeurés depuis plus de deux-mille ans à tous les termes où ils étaient parvenus, sont restés médiocres dans les sciences & le premier peuple de la terre dans la morale & dans la police, comme le plus ancien.

Après Ricci, beaucoup d'autres jésuites pénétrèrent dans ce vaste empire ; & à la faveur des sciences de l'europe, ils parvinrent à jeter secrettement quelques semences de la religion chrétienne, parmi les enfans du peuple, qu'ils instruisirent comme ils purent. Des dominicains, qui partageaient la mission, accusèrent les jésuites de permettre l'idolâtrie en prêchant le christianisme. La question était délicate, ainsi que la conduite qu'il fallait tenir à la chine.

Les loix & la tranquillité de ce grand empire sont fondées sur le droit le plus naturel ensemble & le plus sacré, le respect des enfans pour les pères. A ce respect ils joignent celui qu'ils doivent à leurs premiers maîtres de morale & surtout à *Con-fu-tzé* nommé par nous *Confucius*, ancien sage, qui cinq-cent ans avant la fondation du christianisme, leur enseigna la vertu.

Les familles s'assembloient en particulier à certains jours, pour honorer leurs ancêtres ; les lettrés en public, pour honorer *Con-fu-tzé*.

tzé. On se prosterne, suivant leur manière de saluer les supérieurs, ce qui dans toute l'asie s'appelait autrefois *adorer*. On brûle des bougies & des pastilles. Des colao, que les espagnols ont nommé mandarins, égorgeant deux fois l'an, autour de la salle où l'on vénère Con-fu-tzé, des animaux dont on fait ensuite des repas. Ces cérémonies sont-elles idolâtriques? sont-elles purement civiles? reconnaît-on ses pères & Con-fu-tzé pour des dieux? sont-ils même invoqués seulement comme nos saints? est-ce enfin un usage politique, dont quelques chinois superstitieux abusent? C'est ce que des étrangers ne pouvaient que difficilement démêler à la chine, & ce qu'on ne pouvait décider en europe.

Les Dominicains déférèrent les usages de la chine à l'inquisition de rome en 1645. Le saint-office, sur leur exposé, défendit ces cérémonies chinoises, jusqu'à ce que le pape en décidât.

Les jésuites soutinrent la cause des chinois & de leurs pratiques, qu'il semblaient qu'on ne pouvait proscrire, sans fermer toute entrée à la religion chrétienne, dans un empire si jaloux de ses usages. Ils représentèrent leurs raisons. L'inquisition en 1656 permit aux lettrés de révéler Con-fu-tzé & aux en-

fans chinois d'honorer leurs pères, en protestant contre la superstition, s'il y en avait.

L'affaire étant indécise & les missionnaires toujours divisés, le procès fut sollicité à romme de tems en tems; & cependant les jésuites qui étaient à pékin, se rendirent si agréables à l'empereur *Cambi* en qualité de mathématiciens, que ce prince, célèbre par sa bonté & par ses vertus, leur permit enfin d'être missionnaires & d'enseigner publiquement le christianisme. Il n'est pas inutile d'observer, que cet empereur si despotique & petit-fils du conquérant de la chine, était cependant soumis par l'usage aux loix de l'empire; qu'il ne put de sa seule autorité permettre le christianisme, qu'il falut s'adresser à un tribunal; & qu'il minuta lui-même deux requêtes au nom des jésuites. Enfin en 1692 le christianisme fut permis à la chine, par les soins infatigables & par l'habileté des seuls jésuites.

Il y a dans paris une maison établie pour les missions étrangères. Quelques prêtres de cette maison étaient alors à la chine. Le pape, qui envoie des vicaires apostoliques dans tous les pays qu'on appelle *les parties des infidèles*, choisit un prêtre de cette maison de paris, nommé *Maigrot*, pour aller présider en qualité de vicaire à la mission

on

on de la chine ; & lui donna l'évêché de conon, petite province chinoise dans le fokien. Ce français, évêque à la chine, déclara non seulement les rits observés pour les morts, superstitieux & idolâtres, mais il déclara les lettrés athées. Ainsi les jésuites eurent plus alors à combattre les missionnaires leurs confrères, que les mandarins & le peuple. Ils représentèrent à rome, qu'il paraissait assez incompatible que les chinois fussent à la fois athées & idolâtres. On reprochait aux lettrés de n'admettre que la matière, en ce cas il était difficile, qu'ils invoquassent les âmes de leurs pères & celle de Con-fu-tzé. Un de ces reproches semble détruire l'autre, à moins qu'on ne prétende qu'à la chine on admet le contradictoire, comme il arrive souvent parmi nous. Mais il fallait être bien au fait de leur langue & de leurs mœurs, pour dénouer ce contradictoire. Le procès de l'empire de la chine dura long-tems en cour de rome. Cependant on attaqua les jésuites de tous côtés.

Un de leurs savans missionnaires, le père *le Comte*, avait écrit dans ses mémoires de la chine, „ que ce peuple a conservé pendant „ deux-mille ans, la connaissance du vrai „ Dieu ; qu'il a sacrifié au créateur dans le „ plus ancien temple de l'univers ; que la chine

„chine a pratiqué les plus pures leçons de
 „de la morale, tandis que l'europe était dans
 „l'erreur & dans la corruption.

Il n'était pas impossible que le père le Comte eût raison. En effet, si cette nation remonte, par une histoire authentique & par une suite de trente-six éclipses vérifiées, jusqu'au tems où nous plaçons ordinairement le déluge; il n'est pas hors de vraisemblance, qu'elle ait conservé la connaissance d'un être suprême & unique, plus long-tems que d'autres peuples. Cependant, comme on pouvait trouver dans ces propositions quelque idée qui choque un peu les idées reçues, on les attaqua en sorbonne. L'abbé Boileau frère de Despréaux, non moins critique que son frère & plus ennemi des jésuites, dénonça en 1700 cet éloge des chinois comme un blasphème. L'abbé Boileau était un esprit vif & singulier, qui écrivait comiquement des choses sérieuses & hardies. Il est l'auteur du livre des flagellans & de quelques ouvrages de cette espèce. Il disait qu'il les écrivait en latin, de peur que les évêques ne le censurassent; & Despréaux son frère disait de lui, *s'il n'avait été docteur de sorbonne, il aurait été docteur de la comédie italienne*. Il déclama violemment contre les jésuites & les chinois, & commença par dire, que *l'éloge de ces peuples*
avait

avait ébranlé son cerveau chrétien. Les autres cerveaux de l'assemblée furent ébranlés aussi. Il y eut quelques débats. Un docteur nommé *le Sage* opina, qu'on envoiât sur les lieux douze de ses confrères des plus robustes, s'instruire à fond de la cause. La scène fut violente; mais enfin la sorbonne déclara les louanges des chinois, fausses, scandaleuses, téméraires, impies & hérétiques.

Cette querelle, qui fut vive, envenima celle des cérémonies; & enfin le pape Clément onze envoya l'année d'après un légat à la chine. Il choisit Thomas Maillard de Tournon, patriarche titulaire d'antioche. Le patriarche ne put arriver qu'en 1705. La cour de pékin avait ignoré jusques-là, qu'on la jugeait à rome & à paris. L'empereur Camhi reçut d'abord le patriarche de Tournon avec beaucoup de bonté. Mais on peut juger quelle fut sa surprise, quand les interprètes de ce légat lui apprirent que les chrétiens, qui prêchaient leur religion dans son empire, ne s'accordaient point entre eux, & que ce légat venait pour terminer une querelle dont la cour de pékin n'avait jamais entendu parler. Le légat lui fit entendre que tous les missionnaires, excepté les jésuites, condamnaient les anciens usages de l'empire; & qu'on soupçonnait même sa majesté

jésuite chinoise & les lettrés d'être des athées, qui n'admettaient que le ciel matériel. Il ajouta qu'il y avait un savant évêque de conon, qui lui expliquerait tout cela, si sa majesté daignait l'entendre. La surprise du monarque redoubla, en apprenant qu'il y avait des évêques dans son empire. Mais celle du lecteur ne doit pas être moindre, en voyant que ce prince indulgent poussa la bonté jusqu'à permettre à l'évêque de conon de venir lui parler contre la religion, contre les usages de son pays, & contre lui-même. L'évêque de conon fut admis à son audience. Il savait très peu de chinois. L'empereur lui demanda d'abord l'explication de quatre caractères peints en or au dessus de son trône. Maigrot n'en put lire que deux : mais ils soutint que les mots *king-tien*, que l'empereur avait écrits lui-même sur des tablettes, ne signifiaient pas *adorez le seigneur du ciel*. L'empereur eut la patience de lui expliquer, que c'était précisément le sens de ces mots. Il daigna entrer dans un long examen. Il justifia les honneurs qu'on rendait aux morts. L'évêque fut inflexible. On peut croire, que les jésuites avaient plus de crédit à la cour que lui. L'empereur, qui par les loix pouvait le faire punir de mort, se contenta de le bannir. Il ordonna, que tous les européens, qui voudraient rester dans

dans le sein de l'empire, viendraient désormais prendre de lui des lettres-patentes, & subir un examen.

Pour le légat de Tournon, il eut ordre de sortir de la capitale. Dès qu'il fut à nankin, il y donna un mandement, qui condamnait absolument les rits de la chine à l'égard des morts, & qui défendait qu'on se servît du mot dont s'était servi l'empereur, pour signifier *le Dieu du ciel*.

Alors le légat fut relégué à macao, dont les chinois sont toujours les maîtres, quoiqu'ils permettent aux portugais d'y avoir un gouverneur. Tandis que le légat était confiné à macao, le pape lui envoyait la barrette; mais elle ne lui servit qu'à le faire mourir cardinal. Il finit sa vie en 1710. Les ennemis des jésuites leur imputèrent sa mort. Ils pouvaient se contenter de leur imputer son exil.

Ces divisions, parmi les étrangers qui venaient instruire l'empire, décréditèrent la religion qu'ils annonçaient. Elle fut encore plus décriée, lorsque la cour, ayant apporté plus d'attention à connaître les européens, fut que non seulement les missionnaires étaient ainsi divisés, mais que parmi les négocians qui abordaient à canton, il y avait plusieurs sectes ennemies jurées l'une de l'autre.

L'em-

L'empereur Cambi ne se refroidit pas pour les jésuites, mais beaucoup pour le christianisme. Son successeur chassa tous les missionnaires, & proscrivit la religion chrétienne. Ce fut en partie le fruit de ces querelles & de cette hardiesse, avec laquelle des étrangers prétendaient savoir mieux que l'empereur & les magistrats, dans quel esprit les chinois révèrent leurs ancêtres. Ces disputes, long-tems l'objet de l'attention de paris, ainsi que beaucoup d'autres nées de l'oisiveté & de l'inquiétude, se sont évanouies. On s'étonne aujourd'hui, qu'elles aient produit tant d'animosités; & l'esprit de philosophie, qui gagne de jour en jour, semble assûrer la tranquillité publique.

CHAPITRE TRENTE - SIXIEME.

*Catalogue des enfans de LOUIS XIV,
des souverains contemporains, des ge-
néraux, des ministres, des escri-
vains, & des artistes.*



ENFANS DE LOUIS XIV.

Il épousa Marie-Thérèse d'Autriche, née en 1638. fille unique de Philippe IV, de son premier mariage avec Elisabeth de France, & sœur de Charles deux & de Marguerite-Thérèse, que Philippe IV eut de son second mariage avec Marie-Anne d'Autriche. Les noces de Louis XIV furent célébrées le 9 juin 1660. & Marie-Thérèse mourut en 1683. Il eut d'elle,

Louis Dauphin, *monseigneur*, mort à Meudon le 14 avril 1711. Rien n'était plus commun long-tems avant la mort de ce prince, que ce proverbe qui courait sur lui : *Fils de roi, père de roi, jamais roi.* L'événement semble favoriser la crédulité de ceux qui ont foi aux prédictions; mais ce mot n'était qu'une répétition de ce qu'on avait dit du père de Philippe de Va-

lois, & était fondé d'ailleurs sur la fanté de Louis xiv plus robuste que celle de son fils. Il eut de Marie Anne-Christine-Victoire de Bavière, morte le 20 avril 1690,

- 1) LOUIS, duc de Bourgogne, mort le 18 février 1712, lequel eut de Marie-Adélaïde de Savoie, morte le 12 février 1712. N. duc de Bretagne, mort en 1705. LOUIS, duc de Bretagne, mort en 1712. & LOUIS xv né le 15 février 1710.
- 2) PHILIPPE, duc d'Anjou, roi d'Espagne, mort le 9 juillet 1746.
- 3) CHARLES, duc de Berri, mort le 4 mai 1714.

Louis xiv eut encor deux fils & trois filles, morts jeunes.

Enfans naturels & légitimés.

Louis xiv eut de madame la duchesse de la Vallière, laquelle s'étant renduë religieuse carmelite le 2 juin 1674, fit profession le 4 juin 1675, & mourut le 6 juin 1710, âgée de 65 ans,

Louis de Bourbon, comte de Vermandois, mort en

1683
MA-

MARIE-ANNE, dite *mademoiselle de Blois*, mariée à Louis-Armand prince de Conti, morte en 1739

Autres enfans naturels & légitimés.

LOUIS-AUGUSTE de Bourbon, duc du Maine, mort en 1736

LOUIS-CESAR, comte de Vexin, abbé de saint-denis & de saint-germain des pres, mort en 1683

LOUIS-ALEXANDRE de Bourbon, comte de Toulouse, mort en 1737

LOUISE-FRANÇOISE de Bourbon, dite *mademoiselle de Nantes*, mariée à Louis III duc de Bourbon Condé, morte en 1743

LOUISE-MARIE de Bourbon, dite *mademoiselle de Tours*, morte en 1681

FRANÇOISE-MARIE de Bourbon, dite *mademoiselle de Blois*, mariée à Philippe II. duc d'Orléans régent de France, morte en 1749

Deux autres fils, morts jeunes.





**S O U V E R A I N S C O N -
T E M P O R A I N S .**

Papes.

Barberini Urbain VIII. mort en	1644
ce fut lui qui donna aux cardinaux le titre d'éminence.	
Pamfilo Innocent X.	1655
Chigi Aléxandre VII.	1667
Rospigliosi Clément IX.	1669
Altiéri Clément X.	1676
Odescalchi Innocent XI.	1689
Ottoboni Aléxandre VIII.	1691
Pignatelli Innocent XII.	1700
Albani Clément XI.	1721



Maison Ottomane.

Ibrahim, mort en	1655
Mahomet IV.	1687
Soliman III.	1691
Achmet II.	1695
Mustapha II.	1703
Achmet III. déposé	1730

Ex-



Empereurs d'Allemagne.

Ferdinand III. mort en	1657.
Léopold I.	1705
Joseph I.	1711
Charles VI.	1740



Rois d'Espagne.

Philippe IV. mort en	1665
Charles II.	1700
Philippe V.	1746



Rois de Portugal.

Jean IV, duc de Bragance, mort en	1656
Alphonse-Henri, détrôné en mort en 1683.	1667
Pierre II.	1706
Jean V.	1750



*Rois d'Angleterre, d'Ecosse & d'Ir-
lande.*

Charles I, mort en	1649
	Char-

Charles II.	1685
Jacques II. détrôné en mort en 1701.	1688
Guillaume III.	1702
Anne Stuart.	1714
George I.	1727



Rois de Danemarck.

Christian IV. mort en	1648
Frédéric III.	1670
Christian V.	1699
Frédéric IV.	1730



Rois de Suède.

Christine, morte en 1689. abdiqua en	1654
Charles-Gustave mort en	1660
Charles XI.	1697
Charles XII.	1718



Rois de Pologne.

Ladislas Sigismond mort en	1648
Jean-Casimir, abd.	1667
Michel Wiesnowiski, mort en	1673
Jean	

CONTEMPORAINS. 343

Jean Sobieski.	1696
Frédéric-Auguste, électeur de saxe.	1733
Stanislas	



Rois de Prusse.

Frédéric I. mort en	1713
Frédéric-Guillaume	1740



Czars.

Michel-Fœderowitz, mort en	1645
Alexis-Michælowitz.	1676
Fœdor-Alexiowitz.	1682
{ Iwan - Alexiowitz.	1688
{ Pierre-Alexiowitz	1725





MARÉCHAUX DE FRANCE

morts sous Louis XIV. ou qui ont servi sous lui.

D'Albret (*César-Phébus*) de la maison des rois de navarre. Maréchal de France en 1653. il ne fit point de difficulté d'épouser la fille de Guénégaud trésorier de l'épargne, qui fut une dame d'un très-grand mérite. m. en 1676.

D'Alégre (*Yves*) aiant servi près de soixante ans sous Louis XIV n'a été maréchal qu'en 1724. m. en 1733.

D'Asfeld (*Claude François Bidal*) s'acquit une grande réputation pour l'attaque & la défense des places. Maréchal en 1734. m. en

D'Aubusson (*François de la Feuillade*) maréchal en 1675. C'est lui qui par reconnaissance fit élever la statue de Louis XIV. à la place des victoires. m. en 1691. Son fils ne fut maréchal que long-tems après en 1725.

D'Aumont (*Antoine*) petit fils du célèbre *Jean* maréchal d'Aumont, l'un des grands capitaines d'Henri IV. *Antoine* contribua beau-

beaucoup au gain de la bataille de rhétel en 1650. il eut le bâton de maréchal pour récompense, & mourut en 1669.

De Balincourt maréchal en 1746.

Barwick (*Jacques* Fitsjames de) fils naturel du roi d'angleterre Jacques II. & d'une sœur du duc de Marlborow. Son pere le fit duc de Barwick en angleterre. Il fut aussi duc en espagne. Il le fut en france. Maréchal en 1706. tué au siège de philipsbourg en 1734.

Bassompierre (*François* de) né en 1579. homme très connu; mais l'on ignore assez communement qu'il fit revêtir de pierres à ses dépends le fossé du cours la reine. Maréchal en 1622. m. en 1646.

Bellefonds (*Bernardin*, Gigant de) maréchal en 1668. m. en 1694.

De Belle-Isle (*Louis Charles Auguste* de Foucquet) distingué dans les guerres de 1701. duc & pair, prince de l'empire, maréchal en 1741.

Bezons (*Jacques* Bazin de) maréchal en 1709. m. en 1733.

Biron (*Armand Charles* de Goutaut duc de) qui a fait revivre le duché de sa maison. Aiant servi dans toutes les guerres de Louis XIV, & perdu un bras au siège de landau n'a été maréchal qu'en 1734.

Boufflers (*Louis François* duc de) maréchal en 1693. m. en 1711.

Bourg (*Eléonor-Marie* du Maine comte du) gagna un combat important sous Louis XIV & ne fut maréchal qu'en 1725. m. en 1725.

Branças (*Henri* de Villars de Sérest) aiant servi long-tems sous Louis XIV, fut maréchal en 1734.

Brézé (*Urbain* de Maille marquis de) beau-frère du cardinal de Richelieu, maréchal en 1632, vice-roi de catalogne. m. en 1650.

Broglie (*Victor-Maurice*) aiant servi dans toutes les guerres de Louis XIV, maréchal en 1724. m. en 1727.

Broglie (*François-Marie* duc de) fils du précédent. L'un des meilleurs lieutenans généraux dans les guerres de Louis XIV, maréchal en 1734.

Castelnau (*Jacques* de) maréchal en 1658, blessé à mort la même année au siège de calais.

Catinat (*Nicolas* de) maréchal en 1693. Il mêla la philosophie aux talens de la guerre. Le dernier jour qu'il commanda en Italie il donna pour mot *paris & saint gassien* qui était le nom de sa maison de campagne. Il y mourut en sage après avoir refusé le cordon bleu en 1712.

Cha-

Chamilli (*Noël Bouton de*) il avait été au siège de candie. Maréchal en 1703. m. en 1715.

Chateau Renaud (*François Louis Roussellet de*) vice-amiral de france, grand homme de mer. Maréchal en 1703. m. en 1716.

Chaulnes (*Honoré d'Albret duc de*) maréchal en 1620. m. en 1649.

Choiseul (*Claude de*) troisième maréchal de france de ce nom en 1693. m. en 1711.

Clairambault (*Philippe de Palluan de*) maréchal en 1653. m. en 1665.

De Clermont-Tonnerre ayant servi dans la guerre de 1701, maréchal en 1747.

Créqui (*François de*) maréchal en 1668, mort avec la réputation d'un homme qui devait remplacer le vicomte de Turenne, en 1687.

Coigni (*François de Franquetot*) longtemps officier général sous Louis XIV, maréchal en 1734. a gagné deux batailles en Italie.

Coligni (*Gaspard de*) petit-fils de l'amiral, maréchal en 1622, tué commandant les troupes rebelles sous le comte de Soissons à la marfée en 1646.

De Duras (*Jacques Henri de Durfort*) neveu du vicomte de Turenne, fait maréchal en 1675. immédiatement après la mort de son oncle, m. en 1704.

De

De Duras (*Jean de Durfort* duc de) maréchal de camp sous Louis xiv, marechal de france en 1741.

D'Etampes (*Jacques de la Ferté Imbaut*) maréchal en 1651. m. en 1668.

D'Etrées (*François Annibal* duc) maréchal en 1626. Ce qui est très-singulier, c'est qu'à l'âge de 93 ans il se remaria à mademoiselle de Manican qui fit une fausse couche. Il mourut à plus de cent ans en 1670.

D'Etrées (*Jean*) vice-amiral en 1670, & maréchal en 1681. m. en 1707.

D'Etrées (*Victor-Marie*) fils de Jean d'Etrées, vice-amiral de france comme son pere avant d'être maréchal. Il est à remarquer qu'en cette qualité de vice-amiral de france il commandait les flotes françoises & espagnoles en 1701. maréchal en 1703. m. en 1737.

Fabert (*Abraham*) maréchal en 1658. On s'est obstiné à vouloir attribuer sa fortune & sa mort à des causes surnaturelles. Il n'y eut d'extraordinaire en lui que d'avoir fait sa fortune uniquement par son mérite, & d'avoir refusé le cordon de l'ordre quoiqu'on le dispensât de faire des preuves. m. en 1662.

Fare (de la) fils du marquis de la Fare célèbre par ses poësies agréables: officier dans la guerre de 1701. maréchal en 1746.

Fer-

Ferte - Senneterre (*Henri* duc de la) maréchal en 1651. m. en 1681.

Force (*Jacques* Nompur de Caumont de la) maréchal en 1622. C'est celui qui échapa au massacre de la St. Barthélemi, & qui a écrit cet événement dans des mémoires conservés dans sa maison. m. à 97. ans en 1652.

Foucault (*Louis*) comte de Daugnon maréchal en 1653. m. en 1659.

Gassion (*Jean* de) élève du grand Gustave, maréchal en 1643. Il était calviniste. Il ne voulut jamais se marier disant qu'il faisait trop peu de cas de la vie pour en faire part à quelqu'un. Tué au siège de lens en 1647.

Gramont (*Antoine* de) maréchal en 1641. m. en 1678.

Gramont (*Antoine* de) petit fils du précédent, maréchal en 1724. pere du duc de Gramont tué à la bataille de fontenoi. m. en 1725.

Grancei (*Jacques* Rouxel comte de) maréchal en 1651. m. en 1680.

Guébriant (*Jean-Baptiste* de Budes) maréchal en 1642. L'un des grands hommes de guerre de son tems. Tué en 1643 au siège de rotweil, enterré avec pompe à notre dame.

Harcourt (*Henri* duc de) maréchal. en 1703. m. en 1718. Son fils maréchal depuis en 1746.

Hoc.

Hocquincourt (*Charles* de Mouchi) maréchal en 1651. tué en servant les ennemis devant dunckerque en 1658.

Hopital (*Nicolas* de l') capitaine des gardes de Louis xiii, maréchal en 1617. pour avoir tué le maréchal d'Ancre. Mais il mérita d'ailleurs cette dignité par des belles actions. On le compte parmi les maréchaux de ce siècle parce qu'il mourut sous Louis xiv, en 1644.

Humières (*Louis* de Crévan marquis d') maréchal en 1668. m. en 1694.

Joieuse (*Jean Armand*) maréchal de France en 1693. m. en 1710.

D'Isenghein officier sous Louis xiv, maréchal en 1741.

Lorge (*Gui Alphonse* de Durfort de) neveu du vicomte de Turenne. Maréchal en 1676. m. en 1702.

Luxembourg (*François Henri* de Montmorenci duc de) l'élève du grand Condé. Maréchal en 1675. Il y a eu sept maréchaux de ce nom independeiment des connétables, & depuis le onzieme siècle on n'a guères vû de regnes sans un homme de cette maison à la tête des armées. m. en 1695.

Luxembourg (*Christian Louis* de Montmorenci) fils du précédent, signalé dans la guerre de 1701. maréchal en 1747.

Mail-

Maillebois fils du ministre d'état Desmarêts, s'étant signalé dans toutes les occasions pendant la guerre de 1701. fait maréchal en 1741.

Marfin, ou Marchin (*Ferdinand* comte de) aiant passé du service de la maison d'autriche à celui de france. Maréchal en 1703. tué à turin en 1706.

De Matignon (*Charles Auguste* Goion de Gacé) maréchal en 1708. m. en 1729.

Maulévrier-Langeron maréchal en 1745.

Médavi (*Jacques-Léonor* Rouxel de Grancei comte de) il n'a été fait maréchal qu'en 1724, quoiqu'il eût gagné une bataille complète en 1706. m. en 1725.

De la Meilleraie (*Charles* de la Porte) fait maréchal en 1639, sous Louis XIII, qui lui donna le bâton de maréchal sur la brèche de la ville d'hédin. Il était grand-maître de l'artillerie & avait la réputation du meilleur général pour les sièges. m. en 1664.

Montesquiou (*Pierre* comte d'Artagnan) maréchal en 1709. m. en 1725.

Montrevel (*Nicolas Auguste* de la Baume) maréchal en 1703. m. en 1716.

Mote-Houdancourt (*Philippe* de la) maréchal en 1642. Il fut mis au chateau de pierre encise en 1643, & il est à remarquer qu'il n'y a aucun général qui n'ait été emprison-

sonné ou exilé sous les ministères de Richelieu & Mazarin. m. en 1657. Son petit-fils maréchal en 1747.

Nangis (*Louis Armand* de Brichanteau) servit avec distinction sous le maréchal de Villars dans la guerre de 1701. maréchal sous Louis xv, m. en

Navailles (*Philippe* de Montaud de Bénac duc de) maréchal en 1675. Commanda à Candie sous le duc de Beaufort & après lui. m. en 1684.

Noailles (*Anne Jules* duc de) maréchal en 1693. Il se signala en Espagne où il gagna la bataille du Têr. m. en 1708.

Noailles (*Adrien-Maurice*) fils du précédent, général d'armée dans le Roussillon en 1706, grand d'Espagne en 1711. après avoir pris Gironne. Il n'a été maréchal de France qu'en 1734. Il gouverna les finances en 1715. & a été depuis ministre d'état.

Plessis-Prâlin (*César* duc de Choiseul comte de) maréchal en 1645. Ce fut lui qui eut la gloire de battre le vicomte de Turenne à Rhétel en 1650. m. en 1675.

Puiséguir (*Jacques* de Chastenet de) maréchal en 1734, fils de Jacques lieutenant général sous Louis xiii, & Louis xiv, qui s'est acquis beaucoup de considération & qui laissa des mémoires. Le maréchal a écrit
sur.

sur la guerre. C'était un homme que le ministère consultait dans toutes les affaires critiques.

Richelieu (*Louis François Armand* du Plessis duc de) brigadier sous Louis XIV général d'armée à gènes. Maréchal en 1748.

Rochefort (*Henri-Louis* marquis d'Alonni marquis de) maréchal en 1675. m. en 1676.

Roquelaure (*Antoine-Gaston-Jean-Baptiste* duc de) maréchal en 1724.

Rosen (*Conrad* de) général de Jacques II, en irlande. Maréchal 1703. m. en 1715.

Saint-Luc (*Timoléon* d'Epinaï de) fils du brave Saint-Luc dont l'éloge est dans Brantôme. Maréchal en 1628. m. 1644.

Schomberg (*Frédéric Armand*) élève de Frédéric Henri prince d'Orange. Maréchal en 1675. duc de inertola en portugal; gouverneur & généralissime de prusse, duc & général en angleterre. Il était pôtestant zélé, & quita la france à la révocation de l'édit de nantes. Tué à la bataille de la boine en 1690.

Schulembourg (*Joan* de) comte de mondejeu originaire de Prusse. Maréchal en 1658. m. en 1671.

Tallard (*Camille* d'Ostun duc de) ce fut lui qui conclut les deux traités de partage.

Maréchal en 1703, ministre d'état en 1726.
m. en 1728.

Tessé (*Réné* de Froullai) maréchal en
1703. m. en 1725.

Turenne (*Henri* de la Tour vicomte de)
né en 1611. Maréchal de France en 1644. Ma-
réchal général en 1660, m. en 1675.

Vauban (*Sébastien* le prêtre marquis de)
maréchal en 1703. m. en 1707.

Villars (*Louis-Claude* duc de) qui prit le
nom d'*Hector*. Maréchal en 1702. Prési-
dent du conseil de guerre 1718. Représenta
le connétable au sacre de Louis x v. en 1722.
m. en 1734.

Villeroi (*Nicolas* de Neuville duc de)
gouverneur de Louis x i v , en 1646. Maré-
chal la même année. m. en 1685.

Villeroi (*François* de Neuville duc de)
fils du précédent , gouverneur de Louis x v.
Maréchal en 1693. Son pere & lui ont été
chefs du conseil des finances, titre sans fonc-
tion qui leur donnait entrée au conseil. m.
en 1730.

Vivonne (*Louis-Victor* de Rochechouart
duc de) gonfalonier de l'église, général des
galères, vice-roi de messine, maréchal de
fran-

france en 1675. On ne le compte point comme le premier maréchal de la marine parce qu'il servit long-tems sur terre. m. en 1688.

D'Uxelles (*Nicolas* Châlon du Blé marquis) maréchal en 1703. Président du conseil des affaires étrangères en 1718. m. en 1730.



346 GRANDS AMIRAUX DE FRANCE.



GRANDS AMIRAUX DE FRANCE

Sous le règne de LOUIS XIV.

Armand de Maillé marquis de Brézé, grand-maître, chef & surintendant - général de la navigation & du commerce de france en 1643, tué sur mèr d'un coup de canon le 14 juin 1646.

Anne d'Autriche reine régente, surintendante des mers de france en 1646. Elle s'en démit en 1650.

César duc de Vendôme & de Beaufort, grand-maître & surintendant-général de la navigation & du commerce de france en 1650.

François de Vendôme duc de Beaufort, fils de *César*, tué au combat de candie le 25 juin 1679.

Louis de Bourbon comte de Vermandois, légitimé de france, amiral au mois d'août 1669 âgé de deux ans, mort en 1683.

Louis Alexandre de Bourbon, légitimé de france, comte de Toulouse, amiral en 1683 & mort en 1737.

Géné-

**GÉNÉRAUX DES GALÈRES
DE FRANCE**

sous le règne de LOUIS XIV.

Armand Jean du Pleffis duc de Richelieu pair de france, en 1643 du vivant de *François* son père, & se démit de cette charge en 1661. *François* marquis de Créqui lui succéda & se démit en 1669, un an après avoir été nommé maréchal de france.

Louis Victor de Rochechouart comte puis duc de Vivonne prince de Tonnai-Charente, en 1669.

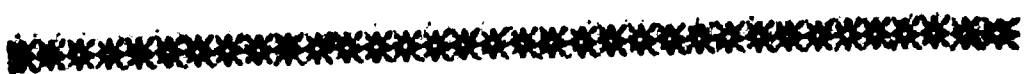
Louis de Rochechouart duc de Mortemart, en survivance de son père, mort le 3 avril 1688.

Louis Auguste de Bourbon, légitimé de france, prince de Dombes duc du Maine & d'Aumale, en 1688 & s'en démit en 1694.

Louis Joseph duc de Vendôme, en 1694, mort en 1712.

René sire de Froullai comte de Tessé maréchal de france, en 1712, & s'en démit en 1716.

Le chevalier d'Orléans, en 1716. mort en 1748; après lui cette dignité a été réunie à l'amirauté.



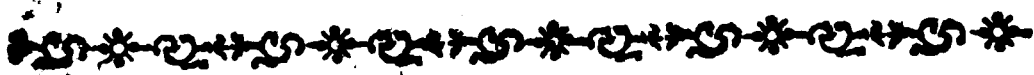
C H A N C E L I E R S.

<i>Charles</i> de l'Aubépine de Châteauneuf garde des sceaux, mort en	1653
<i>Pierre</i> Séguier.	1672
<i>Mathieu</i> Molé, g. d. f.	1656
<i>Etienne</i> d'Aligre.	1677
<i>Michel</i> le Tellier.	1685
<i>Louis</i> Boucherat.	1699
<i>Louis</i> Phéliepeaux de Pontchartrain meurt en 1727. exerce jusqu'en	1714
<i>Daniel - François</i> Voisin.	1717



M I N I S T R E S.

<i>Jules</i> Mazarin cardinal, premier ministre mort en	1661
--	------

S U R I N T E N D A N S D E S
F I N A N C E S.

<i>Cl.</i> Bouthillier, mort en	1651
<i>Abel</i> Servien.	1659
<i>Cl.</i> des Mesmes, comte d'Avaux.	1650
<i>Nicolas</i> Bailleul.	1652
<i>Charles</i> de la Vieuville.	1653
	<i>Emeri</i>

Emeri (son nom était Michel Perticelli.)
René de Longueil de Maisons. 1677
Nicolas Fouquet. * 1680



SÉCRETAIRES D'ÉTAT.

Henri Auguste de Loménie de Brienne,
mort en 1666
Cl. Bouthillier, surintendant. 1651
Louis Phéliqueaux de la Vrillière. 1681
Abel Servien, surintendant. 1659
Leon Bouthillier de Chavigni. 1652
Fr. Sublet des Noyers, surintendant
des bâtimens. 1645
H. de Guénégaud de Planç. 1676
Michel le Tellier, Chancelier. 1685
Louis Phéliqueaux de la Vrillière, se
démèt en 1669
Hugues de Lionne. 1671
Henri Louis de Loménie de Brienne. 1683
Jean-Bapt. Colbert, controleur-géné-
ral. 1683
Jean-Bapt. Colbert de Seignelai. 1690
Fr. Michel le Tellier de Louvois. 1691
Ch. Colbert de Croissi. 1696

Z 4 Sim.

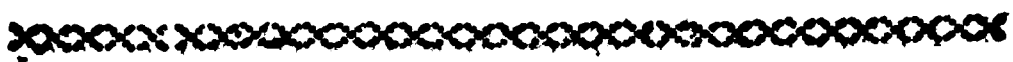
* La charge de surintendant des finances fut supprimée, lorsque N. Fouquet fut arrêté.

360. SECRETAIRES D' ETAT.

<i>Sim. Arnauld de Pomponne.</i> m. en	1699
<i>Balt. Phéliepeaux de Chateauneuf.</i>	1700
<i>Louis Fr. Marie le Telier de Barbé-</i> <i>sieux.</i>	1701
<i>Louis Phéliepeaux de Pontchartrain,</i> <i>chancelier.</i>	1727
<i>Dan. Fr. Voisin, chancelier.</i>	1717
<i>Louis Phéliepeaux de la Vrillière.</i>	1725
<i>Michel Chamillard, controleur-géné-</i> <i>ral des finances.</i>	1721
<i>Jérôme Phéliepeaux de Pontchartrain,</i> <i>se démet en 1715. m. en</i>	1747
<i>J. Bapt. Colbert de Torci.</i>	1746



ECRI-



E C R I V A I N S ,

dont plusieurs ont illustré le siècle.

Abadie (*Jacques*) né en béarn en 1658. célèbre par son traité *de la religion chrétienne*; mais qui fit tort ensuite à cet ouvrage par celui *de l'ouverture des sept sceaux*. Mort en irlande en 1727.

Abadie ou l'Abadie (*Jean*) né en guienne en 1610. jésuite, puis janséniste, puis protestant, voulut enfin faire une secte, & s'unir avec la Bourignon, qui lui répondit que chacun avait son saint esprit, & que le sien était fort supérieur à celui d'Abadie. On a de lui trente & un volume de fanatisme. On n'en parle ici que pour montrer l'aveuglement de l'esprit humain. Il ne laissa pas d'avoir des disciples. m. à altena en 1674.

Ablancourt (*Nicolas Perrot d'*) d'une ancienne famille du parlement de paris, né à vitri en 1606. Traducteur élégant, & dont on appela chaque traduction *la belle infidelle*. Mort pauvre en 1664.

Achéri (*Luc. d'*) bénédictin, grand & judicieux compilateur, né en 1608. m. en 1685.

Alexandre (Noël) né à rouen en 1639, dominicain. Il a fait beaucoup d'ouvrages de théologie, & disputé beaucoup sur les usages de la chine contre les jésuites qui en revenaient. m. en 1724.

Amelot de la Houssaie (Nicolas) né à orléans en 1634. Ses traductions avec des notes politiques & ses histoires sont fort recherchées; ses mémoires par ordre alphabétique sont très fautifs. Il est le premier qui ait fait connaître le gouvernement de Venise. Son histoire déplut au senat qui était encor dans l'ancien préjugé qu'il y a des mystères politiques qu'il ne faut pas révéler. On a appris depuis qu'il n'y a plus de mystères & que la politique consiste à être riche, & à entretenir de bonnes armées. Amelot traduisit & commenta le prince de Machiavel, livre long-tems cher aux petits seigneurs qui se disputaient de petits états mal gouvernés, devenu inutile dans un tems où tant de grandes puissances toujours armées étouffent l'ambition des faibles. Amelot se croit le plus grand politique de l'europe, cependant il ne fut jamais se tirer de la médiocrité, & il mourut dans la misère; c'est qu'il était politique par son esprit & non par son caractère. m. en 1706.

Ame-

Amelotte (*Denis*) né en saintonge en 1606. de l'oratoire. Il est principalement connu par une assez bonne version du nouveau testament. m. en 1678.

Amontons (*Guillaume*) né à paris en 1663. excellent mécanicien. m. en 1699.

Ancillon (*David*) né à metz en 1617. calviniste, & son fils Charles mort à berlin en 1725, ont eu quelque réputation dans la littérature.

Anselme, moine augustin, le premier qui ait fait une histoire généalogique des grands officiers de la couronne, continuée & augmentée par *du Fourni* auditeur des comptes. On a une notion très vague de ce qui constituë les grands officiers. On s'imagine que ce sont ceux à qui leur charge donne le titre de grand, comme grand écuyer, grand échançon. Mais le connétable, les maréchaux, le chancelier, sont grands officiers & n'ont point ce titre de grand, & d'autres qui l'ont ne sont point réputés grands officiers. Les capitaines des gardes, les premiers gentilshommes de la chambre, sont devenus réellement de grands officiers & ne sont pas comptés par le père Anselme. Rien n'est décidé sur cette matière,

tière, & il y a autant de confusion & d'incertitude sur tous les droits & sur tous les titres en France, qu'il y a d'ordre dans l'administration. m. en 1694.

Arnauld (*Antoine*) vingtième fils de celui qui plaida contre les jésuites, docteur de Sorbonne, né en 1612. Rien n'est plus connu que son éloquence, son érudition & ses disputes qui le rendirent si célèbre & en même tems si malheureux, selon les idées ordinaires qui mettent le malheur dans l'exil & dans la pauvreté, sans considérer la gloire, les amis & une vieillesse saine, qui furent le partage de cet homme fameux. Il est dit dans le supplément au Moreri qu'Arnaud en 1689, pour avoir les bonnes grâces de la cour fit un libelle contre le roi Guillaume intitulé *le vray portrait de Guillaume Henri de Nassau nouvel Absalon, nouvel Herode, nouveau Cromwel, nouveau Neron*. Ce stile qui ressemble à celui du pere Garasse, n'est guère celui d'Arnaud. Il ne songea jamais à flatter la cour. Louis XIV eut fort mal reçu un livre si grossièrement intitulé, & ceux qui attribuent cet ouvrage & cette intention au fameux Arnaud ne savent pas qu'on ne réussit point à la cour par des livres. m. à Bruxelles 1694.

Ar-

Arnauld-d'Andilly (*Robert*) frère aîné du précédent, né en 1588. L'un des grands écrivains de port-royal. Il présenta à Louis XIV, à l'âge de 85 ans, sa traduction de *Joseph*, qui de tous ses ouvrages est le plus recherché. Il fut père de *Simon* Arnauld, marquis de Pomponne, ministre d'Etat; & ce ministre ne put empêcher, ni les disputes, ni les disgraces de son oncle le docteur de sorbonne. m. en 1674.

Aubignac (*François d'*) né en 1604. Il n'eut jamais de maître que lui-même. Attaché au cardinal de Richelieu, il était l'ennemi de Corneille. Sa *pratique des théâtres* est encor luë; mais il prouva par sa tragédie de *Zénobie*, que les connaissances ne donnent pas les talens. m. en 1676.

Aubri (*Antoine*) né en 1616. On a de lui les vies de cardinaux de Richelieu & de Mazarin, ouvrages médiocres. m. en 1695.

La comtesse d'Aunoi. Son voiage & ses mémoires d'Espagne & quelques romans écrits avec légèreté lui firent quelques réputation. m. en 1705.

Baillet (*Adrien*) né près de Beauvais en 1649. critique célèbre. m. en 1706.

Baluze (*Etienne*) du limousin, né en 1631. C'est lui qui a formé le recueil des manuscrits de la bibliothèque de Colbert. Il a travaillé jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans. On lui doit sept volumes d'anciens monumens. Exilé pour avoir soutenu les prétentions du cardinal de Bouillon, qui se croiait indépendant du roi. m. en 1718.

Balzac (*Jean Louis*) né en 1594. Homme éloquent, & le premier qui fonda un prix d'éloquence. Il eut le brevet d'historiographe de France & de conseiller d'état, qu'il appelait de magnifiques bagatelles. m. en 1654.

Barbeirac (*Jean*) né à béziers en 1674. calviniste, professeur en droit & en histoire à lausanne, traducteur & commentateur de Puffendorf & de Grotius. Il semble que ces traités du droit des gens, de la guerre & de la paix, qui n'ont jamais servi ni à aucun traité de paix, ni à aucune déclaration de guerre, ni à assurer le droit d'aucun homme, soient une consolation pour les peuples, des maux qu'ont fait la politique & la force. Ils donnent l'idée de la justice, comme on a les portraits des personnes célèbres qu'on ne peut voir. m. en 1729.

Bar-

Barbier Daucourt (*Jean*) connu chez les jésuites sous le nom de *l'avocat sacré* & dans le monde par sa *critique des entretiens du père Bouhours*, & par l'excellent plaidoyer pour un homme innocent appliqué à la question. Il fut longtems protégé par Colbert, qui le fit contrôleur des bâtimens du roi; mais ayant perdu son protecteur, il mourut dans la misère en 1694.

Barbier (*mademoiselle*) a fait quelques tragédies.

Basnage (*Jacques*) né à rouen en 1653. calviniste, pasteur à la haie, plus propre à être ministre d'état que d'une paroisse. De tous ses livres, son histoire des juifs, des provinces unies & de l'église sont les plus estimés. Les livres sur les affaires du tems meurent avec les affaires; les ouvrages d'une utilité générale subsistent. m. en 1723.

Basnage de Beauval (*Henri*) de rouen, ministre en hollande, mais ministre philosophe, qui a écrit *de la tolérance des religions*. Il était laborieux; & nous avons de lui le dictionnaire de Furetière augmenté. m. en 1710.

Bassompierre (*François* maréchal de) quoique ses memoires appartiennent au siècle
pré-

précédent on peut le compter dans cette liste, étant mort en 1646.

Baudran (*Michel*) né à paris en 1633. géographe, mais moins estimé que Sanfon. m. en 1700.

Bayle (*Pierre*) né au carlat dans le comté de foix en 1647. retiré en hollande plus tôt comme philosophe que comme calviniste, persécuté pendant sa vie par Jurieux, & après sa mort par les ennemis de la philosophie. S'il avait prévu combien son *dictionnaire* serait recherché, il l'aurait rendu encor plus utile, en retranchant les noms obscurs, & en y ajoutant plus de noms illustres. C'est par son excellente manière de raisonner qu'il est sur tout recommandable, non par sa manière d'écrire trop souvent diffuse, lache, incorrecte & d'une familiarité qui tombe quelque fois dans la bassesse; dialecticien admirable plus que profond philosophe. Il ne savait presque rien en physique. Il ignorait les découvertes du grand Neuton. Presque tous ses articles philosophiques supposent ou combattent un cartésianisme qui ne subsiste plus. Il ne connaissait d'autre définition de la matière que l'étendue. Ses autres propriétés reconnues ou soupçonnées ont fait naître enfin la vraie philosophie. On a eu
des

des démonstrations nouvelles, & des doutes nouveaux. De sorte qu'en plus d'un endroit le sceptique Bayle n'est pas encor assez sceptique. Il a vécu & il est mort en sage. Des-maiseaux a écrit sa vie en un gros volume. Elle ne devait pas contenir six pages. La vie d'un écrivain sédentaire est dans ses écrits. m. en 1706.

Beaumont de Péréfixe (*Hardouin*) précepteur de Louis XIV, archevêque de paris. Son *histoire de Henri quatre*, qui n'est qu'un abrégé, fait aimer ce grand prince, & est propre à formèr un bon roi. Il la composa pour son élève. On crut que Mézerai y avait eu part: en effet il s'y trouve beaucoup de ses manières de parler; mais Mézerai n'avait pas ce stile touchant & digne en plusieurs endroits du prince dont Péréfixe écrivait la vie, & de celui à qui il l'adressait. Les excellens conseils qui s'y trouvent pour gouverner par soi-même, ne furent insérés que dans la seconde édition après la mort du cardinal Mazarin. On apprend d'ailleurs à connaître Henri quatre beaucoup plus dans cette histoire que dans celle de Daniel, écrite un peu séchement, & où il est trop parlé du père Coton, & trop peu des grandes qualités de Henri quatre, & des particularités de la vie de ce bon roi. Péré-

fixe émeut tout cœur né sensible, & fait adorer la mémoire de ce prince, dont les faiblesses n'étaient que celles d'un homme aimable, & dont les vertus étaient celles d'un grand homme. m. en 1670.

De Beaufobre (*Isaac*) né à niort en 1659. d'une maison distinguée dans la profession des armes, l'un de ceux qui ont fait honneur à leur patrie qu'ils ont été forcés d'abandonner. Son *histoire du manichéisme* est un des livres les plus profonds, le plus curieux & le mieux écrits. On y développe cette religion philosophique de Manès qui était la suite des dogmes de l'ancien Zoroastre & de l'ancien Hermès, religion qui seduisit longtemps saint Augustin. Cette histoire est enrichie de connaissances de l'antiquité, mais enfin ce n'est comme tant d'autres livres moins bons qu'un recueil des erreurs humaines. m. à berlin en 1738.

Benferade (*Isaac* de) né en normandie en 1612. Sa petite maison de gentilli, où il se retira sur la fin de sa vie, était remplie d'inscriptions en vers, qui valaient bien ses autres ouvrages. C'est dommage qu'on ne les ait pas recueillies. m. en 1691.

Bergier (*Nicolas*) a eu le titre d'historiographe de france, mais il est plus connu
par

par sa curieuse *histoire des grands chemins de l'empire romain*, surpassés aujourd'hui par les nôtres en beauté, & non pas en solidité. Son fils mit la dernière main à cet ouvrage utile. Et le fit imprimer sous Louis XIV. m. en 1623.

Bernard (*Mademoiselle*) a fait quelques pièces de théâtre, conjointement avec le célèbre *Bernard* de Fontenelle. Il est bon d'observer que la fable allégorique de l'imagination & du bonheur qu'on a imprimée sous son nom, est de l'évêque de nêmes la *Parisière* successeur de Fléchier.

Bernard (*Jacques*) de dauphiné, né en 1658. Savant littérateur; ses journaux ont été estimés. m. en hollande en 1718.

Bernier (*François*) surnommé *le Mogol*, né à angers vers l'an 1625. Il fut huit ans médecin de l'empereur des indes. Ses *voia-ges* sont curieux. m. en 1688.

Bignon (*Jérôme*) né en 1590. Il a laissé un plus grand nom que de grands ouvrages. Il n'était pat encor du bon tems de la littérature. Le parlement, dont il fut avocat-général, chérit avec raison sa mémoire. m. en 1656.

Billaut (*Adam*) connu sous le nom de *Maître Adam* menuisier de nevers. Il ne faut pas oublier cet homme singulier qui sans aucune littérature devint poëte dans sa boutique. On ne peut s'empêcher de citer de lui ce rondeau qui vaut mieux que beaucoup de rondeaux de Benferade.

*Pour te guérir de cette sciatique,
Qui te retient comme un paralitique,
Entre deux draps sans aucun mouvement ;
Prends-moi deux brocs d'un fin jus de sar-
ment*

*Puis lis comment on le met en pratique.
Prends en deux doigts, & bien chauds les
applique*

*Sur l'épiderme où la douleur te pique,
Et tu boiras le reste promptement :*

*Pour te guérir.
Sur cet avis ne sois point hérétique ;
Car je te fais un serment authentique,
Que si tu crains ce doux médicament,
Ton medecin pour ton soulagement
Fera l'essai de ce qu'il communique :
Pour te guérir.*

Il eut des pensions du cardinal de Richelieu,
& de Gaston frère de Louis XIII. m. en
1662.

Bochard

Bochard (*Samuel*) né à rouen en 1599. calviniste, un des plus savans hommes de l'europe dans les langues & dans l'histoire. Il fut un de ceux qui allèrent en suède instruire & admirer la reine Christine. m. en 1667.

Boileau Despréaux (*Nicolas*) né au village de crone auprès de paris en 1636. Il essaya du barreau & en suite de la sorbonne. Dégouté de ces deux chicanes, il ne se livre qu'à son talent, & devint l'honneur de la france. On a tant commenté ses ouvrages qu'un éloge serait ici superflu, m. en 1711.

Boileau (*Gilles*) né à paris en 1631. frère aîné du fameux Boileau. Il a fait quelques traductions qui valent mieux que ses vers. m. en 1669.

Boileau (*Jacques*) autre aîné de Despréaux docteur de sorbonne: esprit bizarre qui a fait des livres bizarres écrits dans un latin extraordinaire, comme l'histoire des flagellans, les attouchemens impudiques, les habits des prêtres, &c. m. en 1716.

Boivin (*Jean*) né en normandie en 1633. frère de *Louis* Boivin, & utile comme lui pour l'intelligence des beautés des auteurs grecs. m. en 1736.

Boisrobert (*François le Métel*) plus célèbre par sa faveur auprès du cardinal de Richelieu & par sa fortune que par son mérite. Il composa XVIII pièces de théâtre qui ne réussirent guères qu'auprès de son patron. m. en 1662.

L'abbé du Bos. Son *histoire de la ligue de cambrai* est profonde, politique, intéressante; elle fait connaître les usages & les mœurs du tems, & est un modèle en ce genre. Tous les artistes lisent avec fruit ses *réflexions sur la poésie, la peinture & la musique*. C'est le livre le plus utile en ce genre qu'on ait jamais écrit sur ces matières chez aucune des nations de l'europe. Ce qui fait la bonté de cet ouvrage, c'est qu'il est peu d'erreurs & beaucoup de vérités, de nouvelles & profondes. C'est un livre méthodique; mais l'auteur ne fait pas penser. Il ne savait pourtant faire de vers, & n'avait pas un tableau. Mais il avait beaucoup lu, vu, entendu & réfléchi.

Bossu (*René le*) né à paris en 1631. chanoine régulier de sainte généviève. Il voulut concilier Aristote avec Descartes; il ne savait pas qu'il fallait les abandonner l'un & l'autre. Son *traité sur le poème épique* est beau.

beaucoup de réputation, mais il ne fera jamais de poètes. m. en 1680.

Bossuet (*Jacques Bénigne*) de dijon, né en 1627, évêque de condom & ensuite de meaux. On a de lui 51 ouvrages; mais ce sont les *oraisons funébres* & son *discours sur l'histoire universelle*, qui l'ont conduit à l'immortalité. On a imprimé plusieurs fois que cet évêque a vecu marié, & saint Hyacinthe connu par la part qu'il eut à la petite plaisanterie de Matanafius, a passé pour son fils; mais il n'y en a jamais eû la moindre preuve. Une famille considérée dans paris & qui a produit des personnes de mérite assûre qu'il y eut un contract de mariage secret entre Bossuet encor très-jeune, & mademoiselle des-Vieux, que cette demoiselle fit le sacrifice de sa passion & de son état à la fortune que l'éloquence de son amant devait lui procurer dans l'église, qu'elle consentit à ne jamais se prévaloir de ce contrat qui ne fut point suivi de la célébration, que Bossuet cessant ainsi d'être son mari, entra dans les ordres & qu'après la mort du prélat, ce fut cette même famille qui regla les reprises & les conventions matrimoniales. Jamais cette demoiselle n'abusa, dit cette famille, du secret dangereux qu'elle avait entre les mains. Elle vecut toujours l'amie de l'évêque de

meaux dans une union severe & respectée. Il lui donna de quoi acheter la petite terre de manléon à cinq lieues de paris. Elle prit alors le nom de manléon, & a vécu près de cent années. Au reste on prétend que ce grand homme avait des sentimens philosophiques différens de sa théologie, à peu près comme un savant magistrat qui jugeant selon la lettre de la loi s'élèverait quelque fois en secret au dessus d'elle par la force de son genie. m. en 1704.

Bouchenu de Valbonnai (*Jean Pierre*) né à grenoble en 1651. Il voiaqua dans la jeunesse, & se trouva sur la flotte d'angleterre à la bataille de folbaye. Il fut depuis premier président de la chambre des comptes du dauphiné. Sa mémoire est chère à grenoble pour le bien qu'il y fit, & aux gens de lettres pour ses grandes recherches. Ses *mémoires sur le dauphiné* furent composés dans le tems qu'il était aveugle, & sur les lectures qu'on lui faisait. m. en 1730.

Boudier, auteur de quelques vers naturels. Il fit en mourant à 86 ans son épitaphe :

*J'étais poëte, historien ;
Et maintenant je ne suis rien.*

Bou-

Bouhier, président du parlement de dijon. Son érudition l'a rendu célèbre. Il a traduit en vers français quelques morceaux d'anciens poètes latins. Il pensait qu'on ne doit pas les traduire autrement ; mais ses vers font voir combien c'est une entreprise difficile.

Bouhours (*Dominique*) jésuite , né à paris en 1628. La langue & le bon goût lui ont beaucoup d'obligations. Il a fait de bons ouvrages, dont on a fait de bonnes critiques : *en privatis odiis respublica crescit.* m. en 1720.

Bouillaud (*Ismaël*) de Loudun, né en 1605. savant dans l'histoire & dans les mathématiques. m. en 1694.

Le comte de Boulainvilliers de la maison de Crouy. Le plus savant gentilhomme du royaume dans l'histoire, & le plus capable d'écrire celle de france, s'il n'avait pas été trop systématique. Il appelle le gouvernement féodal *le chef d'œuvre de l'esprit humain.* Il regrette les tems, où les peuples esclaves de petits tyrans ignorans & barbares, n'avaient ni industrie, ni commerce, ni propriété ; & il croit qu'une centaine de seigneurs, oppresseurs de la terre & ennemis d'un roi, composaient le plus parfait

des gouvernemens. Malgré ce système, il était excellent citoyen ; comme malgré son faible pour l'astrologie judiciaire, il était philosophe, de cette philosophie qui compte la vie pour peu de chose, & qui méprise la mort. Ses écrits, qu'il faut lire avec précaution, sont profonds & utiles. On a imprimé à la fin de ses ouvrages un gros mémoire *pour rendre le roi de France plus riche que tous les autres monarques ensemble*. Il est évident que cet ouvrage n'est pas du comte de Boulainvilliers. m. vers l'an 1720.

Bourdalouë, né à bourges en 1632. jésuite. Le premier modèle des bons prédicateurs en europe. m. en 1704.

Bourleis (*Amable*) né en auvergne en 1606. Auteur de plusieurs ouvrages de politique & de controverse. Silhon & lui sont soupçonnés d'avoir composé le testament politique attribué au cardinal de Richelieu. m. en 1672.

Boursaut (*Edmond*) né en bourgogne en 1638. Ses *lettres à Babet* estimées de son tems sont devenuës ; comme toutes les lettres dans ce goût, l'amusement des jeunes provinciaux. On jouë encor la comédie d' *Esopé*. m. en 1701.

Bré-

Brébeuf (Guillaume) né en normandie en 1638. Il est connu par la *traduction de la pharsale*; mais on ignore communément qu'il a fait *le lucaïn travesti*. m. en 1661.

Breteuil, marquise du Chastelet (Gabrielle Emilie) né en 1706. Elle a éclairci Leibnitz, traduit & commenté Newton, mérite fort inutile à la cour, mais révééré chez toutes les nations qui se piquent de savoir, & qui ont admiré la profondeur de son génie & son éloquence. De toutes les femmes qui ont illustré la france, c'est celle qui a eu le plus de véritable esprit, & qui a moins affecté le bel esprit. m. en 1749.

Brienne (Henri Auguste de Loménie de) secrétaire d'état. Il a laissé des *mémoires*. Il serait utile que les ministres en écrivissent, mais tels que ceux qui sont rédigés depuis peu sous le nom du duc de Sully. est m. en 1666.

La Bruïère (Jean) né à dourdan en 1644. Il est certain, qu'il peignit dans ses *caractères* des personnes connues & considérables. Son livre a fait beaucoup de mauvais imitateurs. m. en 1696.

L'abbé de Bruis né en languedoc en 1639. Dix volumes de controverse qu'il a faits auraient

ont laissé son nom dans l'oubli, mais la petite comédie du *Grondeur* supérieure à toutes les farces de Molière & celle de l'*avocat Patelin*, ancien monument de la vraie naïveté gauloise qu'il rajeunit, le feront connaître tant qu'il y aura en France un théâtre. Palaprat l'aida dans ces deux jolies pièces. Ce sont les seuls ouvrages de génie que deux auteurs aient jamais composés ensemble. in, en 1723.

Brumoi, jésuite. Son *théâtre des grecs* passe pour le meilleur ouvrage qu'on ait en ce genre. Il a prouvé par ses poésies qu'il est bien plus aisé de traduire & de louer les anciens, que d'égaliser par ses propres productions les grands modernes.

Brun (*Pierre le*) né à Aix en 1661. de l'oratoire. Son livre critique *des pratiques superstitieuses* a été recherché; mais c'est un médecin qui ne parle que de très peu de maladies. in, en 1729.

Buffier (*Claude*) jésuite. Sa mémoire artificielle est d'un grand secours pour ceux, qui veulent avoir les principaux faits de l'histoire toujours présents à l'esprit. Il a fait servir les vers (je ne dis pas la poésie) à leur premier usage, qui était d'imprimer dans

dans la mémoire des hommes les événemens dont on voulait garder le souvenir.

Buffy Rabutin (*Roger* comte de) né dans le nivernois en 1618. Il écrivit avec pureté. On connaît ses malheurs & ses ouvrages. m. à autun en 1693.

Le chevalier de Cailly qui n'est connu que sous le nom d'*Accilly* était attaché au ministre Colbert. On ignore le tems de sa naissance & de sa mort. Il y a de lui un recueil de quelques centaines d'épigrammes parmi lesquelles il y en beaucoup de mauvaises & quelques unes de jolies. Il écrit naturellement, mais sans aucune imagination dans l'expression.

Calprenède (*Gautier* de la) né à cahors vers l'an 1612. gentilhomme ordinaire du roi. Ce fut lui, qui mit les longs romans à la mode. Le mérite de ces romans consistait dans des aventures dont l'intrigue n'était pas sans art, & qui n'étaient pas impossibles quoiqu'elles fussent presque incroyables. Le Boiardo, l'Arioste, le Tasse au contraire avaient chargé leurs romans poétiques de fictions qui sont entièrement hors de la nature. Mais les charmes de leur poésie, les beautés innombrables de détail, leurs allégories admirables, surtout celles de l'Arioste, tout

tout cela rend ces poèmes immortels ; & les ouvrages de la Calprenède ainsi que les autres grands romans font tombés ; ce qui a contribué à leur chute , c'est la perfection du théâtre. On a vû dans les bonnes tragédies & dans les opera beaucoup plus de sentimens qu'on n'en trouve dans ces énormes volumes : ces sentimens y sont bien mieux exprimés & la connaissance du cœur humain beaucoup plus approfondie. Ainsi Racine & Quinault qui ont un peu imité le stile de ces romans, les ont fait oublier en parlant au cœur un langage plus vrai, plus tendre, & plus harmonieux. m. en 1663.

Campistron (*Jean*) né à toulouse en 1656. élève & imitateur de Racine. Le duc de Vendôme dont il fut secrétaire fit sa fortune, & le comédien *Baron* une partie de sa réputation. Il y a des choses touchantes dans ses pièces : elles sont faiblement écrites ; mais au moins le langage est assez pur ; & après lui on a tellement négligé la langue dans les pièces de théâtre, qu'on a fini par écrire d'un stile entièrement barbare. C'est ce que Boileau déplorait en mourant. m. en 1723.

Du Cange (*Charles du Fresne*) né à ainiens en 1610. On fait combien ses deux
Glor.

Glossaires sont utiles pour l'intelligence de tous les usages du bas empire & des siècles suivans. Il fut un de ceux que Louis XIV. récompensa. m. en 1688.

Cassandre a rendu aussi bien que Dacier plus de service à la réputation d'Aristote que tous les prétendus philosophes ensemble. Il traduisit la rhétorique aussi bien que Dacier a traduit la poétique de ce fameux grec. On ne peut s'empêcher d'admirer Aristote, & le siècle d'Alexandre quand on voit que le précepteur de ce grand homme, tant décrié sur la physique, a connu à fonds tous les principes de l'éloquence & de la poésie. Où est le physicien chez qui on puisse apprendre à composer un discours & une tragédie? Cassandre vécut & mourut dans la plus grande pauvreté. Ce fut la faute non pas des ses talens, mais de son caractère intraitable, farouche & solitaire. Ceux qui se plaignent de la fortune n'ont souvent à se plaindre que d'eux mêmes.

Cassini (*Jean Dominique*) né dans le comté de nice en 1625, appelé par Colbert en 1666. Il a été le premier des astronomes de son tems, mais il comença comme les autres par l'astrologie. m. en 1712.

Catrou, né en 1659, jésuite. Il a fait avec le père Rouillé vingt tomes de l'histoire romaine. Ils ont cherché l'éloquence, & n'ont pas trouvé la précision. m. en 1737.

Du Cerceau (*Jean Antoine*) né en 1670, jésuite. On trouve dans ses poésies françaises qui sont du genre médiocre, des vers naïfs & heureux. Il a mêlé à la langue épurée de son siècle le langage marotique qui énerve la poésie par sa malheureuse facilité, & qui gâte la langue de nos jours par des mots & des tours surannés. m. en 1730.

Cérifi (*Germain Habert &c.*) il était du tems de l'aurore du bon goût & de l'établissement de l'académie française. Sa métamorphose des yeux de Philis en astres fut vantée comme un chef d'œuvre & a cessé de le paraître dès que les bons auteurs sont venus. m. en 1655.

La Chambre (*Marin cureau de*) né au mans en 1594. L'un des premiers académiciens. m. en 1669. Lui & son fils ont eû de la réputation.

Chantereau (*Louis le Fèvre*) né en 1588. Très-savant homme, l'un des premiers qui ont débrouillé l'histoire de France; mais il a accrédité une grande erreur, c'est que les
siècles

fiéfs héréditaires n'ont commencé qu'après Hugues Capet. Quand il n'y aurait que l'exemple de la normandie, donnée ou plutôt extorquée à titre de fiéf héréditaire en 912, cela suffirait pour détruire l'opinion de Chantereau, que plusieurs historiens ont adoptée. Il est d'ailleurs certain, que Charlemagne institua en France des fiéfs avec propriété, & que cette forme de gouvernement était connue avant lui dans la lombardie & dans la germanie. m. en 1658.

Chapelain (*Jean*) né en 1595. Sans *la Pucelle* il aurait eu de la réputation parmi les gens de lettres. Ce mauvais poëme lui valut beaucoup plus que l'*Iliade* à Homère. Chapelain fut pourtant utile par sa littérature. Ce fut lui qui corrigea les premiers vers de Racine. Il commença par être l'oracle des auteurs & finit par en être l'opprobre. m. en 1674.

La Chapelle, receveur-général des finances, auteur de quelques tragédies qui eurent du succès en leur temps. Il était un de ceux qui tâchaient d'imiter Racine, car Racine forma sans le vouloir une école comme les grands peintres. Ce fut un Raphaël qui ne fit point de Jules romain : mais au moins ses premiers disciples écrivirent avec quelque

pureté de langage; & dans la décadence qui a suivi, on a vu de nos jours des tragédies entières, où il n'y a pas quatre vers de suite dans lesquels il n'y ait des fautes grossières. Voilà d'où l'on est tombé, & à quels excès on est parvenu, après avoir eu de si grands modèles.

Chapelle (*Claude l'Huillier*) fils naturel de l'Huillier maître-des-comptes. Il n'est pas vrai qu'il fut le premier qui se servit des rimes redoublées; d'Affouci s'en servait avant lui & même avec quelque succès.

*Pour quoi donc, sêxe au teint de rose,
Quand la charité vous impose
La loi d'aimer votre prochain,
Pouvez-vous me haïr sans cause,
Moi qui ne vous fis jamais rien?
Eh! pour mon bonheur je vois bien
Qu'il faut vous faire quelque chose.
Etc.*

Chapelle réussit mieux que les autres dans ce genre qui a de l'harmonie & de la grace, mais dans lequel il a préféré quelquefois une abondance stérile de rimes à la pensée & au tour. Sa vie voluptueuse & son peu de prétention contribuèrent encor à la célébrité de ses petits ouvrages. On fait qu'il y a dans son

son voiage de montpellier beaucoup de traits de Bachaumont, fils du président le Coigneux, l'un des plus aimables hommes de son tems. Chapelle était d'ailleurs un des meilleurs élèves de Gassendi. Au reste il faut bien distinguer les éloges que tant de gens de lettres ont donnés à Chapelle & à des esprits de cette trempe, d'avec les éloges dûs aux grands maîtres. m. en 1686.

Charleval (*Jean Faucon* de Ris) l'un de ceux qui acquirent de la célébrité par la délicatesse de leur esprit sans se livrer trop au public. La fameuse conversation du maréchal d'Hocquincourt & du père Canaye, imprimée dans les œuvres de Saint-Evremond, est de Charleval jusqu'à la petite dissertation sur le jansénisme & sur le molinisme que Saint-Evremond y a ajoutée. Le stile de cette fin est très différent de celui du commencement. Feu monsieur de Caumartin le conseiller d'état avait l'écrit de Charleval de la main de l'auteur. On trouve dans le Moréri, que le président de Ris, neveu de Charleval ne voulut pas faire imprimer les ouvrages de son oncle, de peur que *le nom d'auteur peut-être ne fut une tâche dans sa famille.* Il faut être d'un état & d'un esprit bien abject pour avancer une telle idée dans le siècle où nous sommes; & c'eût été dans un homme de

robe un orgueil digne des tems militaires & barbares, où l'on abandonnait l'étude purement à la robe par mépris pour la robe & pour l'étude.

Chardin (*Jean*) né à paris en 1643. Nul voïageur n'a laissé des mémoires plus curieux. m. à londres en 1713.

Charpentier (*François*) né à paris en 1620, académicien utile. On a de lui la traduction de *la cyropédie*. Il soutint vivement l'opinion, que les inscriptions des monumens publics de france doivent être en français. En effet c'est dégradèr une langue qu'on parle dans toute l'europe, que de ne pas oser s'en servir; c'est aller contre son but, que de parler à tout le public dans une langue que les trois quarts au moins de ce public n'entendent pas. Il y a une espèce de barbarie à latiniser des noms français que la postérité méconnaîtrait. Et les noms de rocroi & de fontenoi font un plus grand effet que les noms de *Rocrosium* & de *Fonténium*. m. en 1702.

La Châtre (*Edme* marquis de) a laissé des mémoires. m. en 1645.

Chaulieu (*Guillaume*) né en normandie en 1639. connu par ses poësies négligées, & par les beautés hardies & voluptueuses qui s'y

s'y trouvent. La plupart respirent la liberté, le plaisir, & une philosophie au dessus des préjugés. Tel était son caractère. Il vécut dans les délices & mourut avec intrépidité. m. en 1720.

Chéminais, jésuite. On l'appelait le Racine des prédicateurs, & Bourdalouë le Corneille.

Cheron (*Elisabeth*) née à paris en 1648. célèbre par la musique, la peinture & les vers, & plus connue sous son nom que sous celui de son mari le fr. le Hay. m. en 1711.

Chévreau (*Urbain*) né à loudun en 1613. savant & bel esprit qui eut beaucoup de réputation. m. en 1701.

Chifflet (*Jean Jacques*) né à besançon en 1588. On a de lui plusieurs recherches. m. en 1660. Il y a eu sept écrivains de ce nom.

Choisi (*François de*) né à rouen en 1644. envoyé à siam. On a sa relation. Il a composé plusieurs histoires, une *traduction de l'imitation de Jesus-Christ*, dédiée à madame de Maintenon avec cette épigraphe: *concupiscit rex decorem tuum*; & des *mémoires de la comtesse des Barres*, aiant été lui-même cette comtesse. Il y a dans ses mémoires des choses curieuses & quelques unes de hasardées.

Claude (*Joan*) né en agénois en 1619. ministre de charenton & l'oracle de son parti, émule digne des Bossuet, des Arnaud, & des Nicole. Il a composé quinze ouvrages qu'on lut avec avidité dans le tems des disputes. Presque tous les livres polémiques n'ont qu'un tems : les fables de la Fontaine, l'Arioste passeront à la dernière postérité. Cinq ou six mille volumes de controverse sont déjà oubliés. m. à la haie en 1687.

Le Cointe (*Charles*) né à troies en 1611. de l'oratoire. Ses *Annales ecclésiastiques* imprimés au louvre par ordre du roi, sont un monument utile. m. en 1681.

Collet (*Philibert*) né à dombes en 1643. jurisconsulte & homme libre. Excommunié par l'archevêque de lion pour une querelle de paroisse, il écrivit contre l'excommunication ; il combattit la clôture des religieuses, & dans son *traité de l'usure* il soutint vivement l'usage autorisé en bresse de stipuler les intérêts avec le capital, usage approuvé dans plus de la moitié de l'europe, & reçu dans l'autre par tous les négocians, malgré les loix qu'on élude. Il prétendit aussi que les dîmes, qu'on paie aux ecclésiastiques, ne sont pas de droit divin. m. en 1718.

Colomiez (*Paul*) Le tems de sa naissance est inconnu : la pluspart de ses ouvrages commencent à l'être ; mais ils sont utiles à ceux qui aiment les recherches littéraires. m. à londres en 1692.

Commire, jésuite. Il réussit parmi ceux qui croient qu'on peut faire de bons vers latins ; & qui pensent que des étrangers peuvent ressusciter le siècle d'Auguste dans une langue qu'ils ne peuvent pas même prononcer.

In silvam ne ligna feras.

Cordemoi (*Géraud*) né à paris. On lui doit le débrouillement du cahos des deux premières races des rois de france ; & on doit cette utile entreprise au duc de Montausier, qui chargea Cordemoi de faire l'histoire de Charlemagne, pour l'éducation de *monseigneur*. Il ne trouva guères dans les anciens auteurs que des absurdités & des contradictions. La difficulté l'encouragea, & il débrouilla les deux premières races. m. en 1684.

Corneille (*Pierre*) né à rouen en 1606. Quoiqu'on ne représente plus que six ou sept pièces de trente-trois qu'il a composées, il sera toujours le père du théâtre. Il est le premier qui ait élevé le génie de la nation, & cela demande grace pour environ vingt de ses

pièces qui sont à quelques endroits près ce que nous avons de plus mauvais par le stile, par la froideur de l'intrigue, par les amours déplacés & insipides & par un entassement de raisonnemens alambiqués qui sont l'opposé du tragique. Mais on ne juge d'un grand homme que par ses chef d'œuvres, & non par ses fautes. On dit que sa traduction de l'imitation de Jésus-Christ a été imprimée 32 fois: il est aussi difficile de le croire, que de la lire une seule. Il reçut une gratification du roi dans sa dernière maladie. m. en 1684.

Corneille (*Thomas*) né à rouen en 1625. homme qui aurait eû une grande réputation, s'il n'avait point eû de frère. On a de lui 34 pièces de théâtre. m. en 1709.

Cousin (*Louis*) né à paris en 1627. président à la cour des monnoies. On lui doit beaucoup de traductions d'historiens grecs, que lui seul a fait connaître. m. en 1707.

Le baron des Coutures traduisit en prose & commenta Lucrèce vers le milieu du règne de Louis XIV. Il pensait comme ce philosophe sur la plûpart des premiers principes des choses. Il croiait la matière éternelle à l'exemple de tous les anciens. La religion chrétienne a seule combattu cette opinion.

Da-

Dacier (*André*) né à castres en 1651. calviniste comme sa femme, & devenu catholique comme elle. Garde des livres du cabinet du roi à paris, charge qui ne subsiste plus. Homme plus savant qu'écrivain élégant, mais à jamais utile par ses traductions & par ses notes. m. au louvre en 1722.

Danchet (*Antoine*) a réussi à l'aide du musicien dans quelques *opéra* qui sont moins mauvais que les tragédies.

Danet (*Pierre*) l'un de ces hommes qui ont été plus utiles qu'ils n'ont eû de réputation. Ses *dictionnaires* de la langue latine & des antiquités furent au nombre de ces livres mémorables faits pour l'éducation du dauphin *monseigneur*, & qui s'ils ne firent pas de ce prince un savant homme, contribuèrent beaucoup à éclairer la france. m. en 1709.

Dangeau (*Louis* abbé de) né en 1643. excellent académicien. m. en 1723.

Daniel (*Gabriel*) jésuite. Historiographe de france, a rectifié les fautes de Mézerai sur la première & la seconde race. On lui a reproché, que sa diction n'est pas toujours assez pure, que son stile est trop faible, qu'il n'intéresse pas, qu'il n'est pas peintre, qu'il

n'a pas assez approfondi les loix, les usages & les mœurs. Mais d'ailleurs il est instruit, exact, sage & vrai; & s'il n'est pas au rang des grands écrivains, il est dans celui des meilleurs historiens: & l'on n'a point d'histoire de france préférable à la sienne. C'est en vain que le père *Daniel* prétend, que les premiers tems de l'histoire de france sont plus intéressans que ceux de rome, parce que Clovis & Dagobert avaient plus de terrain que Romulus & Tarquin. Il ne s'est pas apperçu, que les faibles commencemens de tout ce qui est grand intéressent toujours les hommes; on aime à voir la petite origine d'un peuple dont la france n'est qu'une province, & qui étendit son empire jusqu'à l'elbe, l'euphrate & le nigèr. Il faut avouer, que notre histoire & celle des autres peuples, depuis le cinquième siècle de l'ère vulgaire jusqu'au quinzième, n'est qu'un cahos d'avantures barbares, sous des noms barbares.

Dargonne (*Noël*) né à paris en 1634, chartreux à gaillon. C'est le seul chartreux qui ait cultivé la littérature. Ses *mélanges*, sous le nom de Vigneul de Marville, sont remplis d'anecdotes curieuses & hazardées. m. en 1704.

Des-

Descartes (*René*) né en touraine en 1596. fils d'un conseiller au parlement de bretagne. Le plus grand mathématicien de son tems, mais le philosophe qui connut le moins la nature, si on le compare à ceux qui l'ont suivi. Il passa presque toute sa vie hors de france pour philosophèr en liberté, à l'exemple de Saumaïse qui avait pris ce parti. Accusé d'athéisme comme tant d'autres philosophes, après avoir prouvé mieux qu'eux l'existence d'un dieu. m. à stockholm en 1650.

Desnarets de Saint-Sorlin (*Jean*) né à paris en 1595. Il travailla beaucoup à la tragédie de *mirame* du cardinal de Richelieu. Sa comédie des *visionnaires* passa pour un chef-d'œuvre, mais c'est que Molière n'avait pas encor paru. Il fut controleur-général de l'extraordinaire des guerres & secretaire de la marine du levant. Sur la fin de sa vie il fut plus connu par son fanatisme que par ses ouvrages. m. en 1676.

Domat, célèbre jurisconsulte. Son livre *des loix civiles* a eu beaucoup d'approbation.

Doujat (*Jean*) né à toulouse en 1639. jurisconsulte & homme de lettres. Il faisait tous les ans un enfant à sa femme & un livre. On en dit autant de Tiraqueau. Le journal
des

des savans l'appelle grand-homme ; il ne faut pas prodiguer ce titre. m. en 1688.

Dubois (*Gerard*) né à orléans en 1629, de l'oratoire. Il a fait *l'histoire de l'église de paris*. m. en 1696.

Duché, valet de chambre de Louis XIV, fit pour la cour quelques tragédies tirées de l'écriture à l'exemple de Racine, non avec le même succès. L'opéra d'Iphigénie en tauride est son meilleur ouvrage. Il est dans le grand goût, & quoique ce ne soit qu'un opéra il retrace une grande idée de ce que les tragédies grecques avaient de meilleur. Ce goût n'a pas subsisté long-tems, & même bientôt après on s'est réduit aux simples ballets composés d'actes détachés faits uniquement pour amener des danses ; ainsi l'opéra même a dégénéré dans le tems que presque tout le reste tombait dans la décadence.

Duchêne (*André*) né en tourraine en 1584. historiographe du roi, auteur de beaucoup d'histoires & de recherches généalogiques. On l'appelait le père de l'histoire de france. m. en 1640.

Dufrénoi (*Charles*) né à paris en 1611. peintre & poète. Son poème *de la peinture*

a réussi auprès de ceux qui peuvent lire d'autres vers latins que ceux du siècle d'Auguste. m. en 1665.

Dufréni (*Charles*) né à paris en 1648. Il passait pour petit-fils de Henri iv & lui ressemblait. Son père avait été valet de garde-robe de Louis xiii, & le fils l'était de Louis xiv, qui lui fit toujours du bien malgré son dérangement, mais qui ne put l'empêcher de mourir pauvre. Avec beaucoup d'esprit & plus d'un talent, il ne put jamais rien faire de régulier. On a de lui beaucoup de comédies, & il n'y en a guères où l'on ne trouve des scènes jolies & singulières. m. en 1724.

Dupleix (*Scipion*) de condom, quoique né en 1559, peut être compté dans le siècle de Louis xiv, aiant encor vécu sous son règne. Il est le premier historien qui ait cité en marge ses autorités, précaution absolument nécessaire quand on n'écrit pas l'histoire de son tems. On ne lit plus son histoire de france, parce que depuis lui on a mieux fait & mieux écrit. m. en 1661.

Esprit (*Jacques*) né à béziers en 1611. auteur du livre *de la fausseté des vertus humaines*, qui n'est qu'un commentaire du duc de la Rochefoucault. Le chancelier Séguier, qui

qui goûta sa littérature, lui fit avoir un brevet de conseiller d'état. m. en 1678.

Esstrades (le maréchal d') ses lettres sont aussi estimées que celles du cardinal d'Ossat, & c'est une chose particulière aux français que de simples dépêches aient été souvent d'excellens ouvrages. m. en 1686.

Le marquis de la Fare, connu par ses mémoires & par quelques vers agréables. Son talent pour la poésie ne se développa qu'à l'âge de près de soixante ans. Ce fut madame de Cailus, l'une des plus aimables personnes de ce siècle par sa beauté & par son esprit, pour laquelle il fit ses premiers vers, & peut-être les plus délicats qu'on ait de lui.

*M'abandonnant un jour à la tristesse
Sans espérance & même sans desirs,
Je regrettais les sensibles plaisirs
Dont la douceur enchantait ma jeunesse.
Sont-ils perdus, disais-je, sans retour,
Et n'es-tu pas cruel, amour!
Toi que j'ai fait dès mon enfance,
Le maître de mes plus beaux jours,
D'en laisser terminer le cours
A l'ennuyeuse indifférence?
Alors j'aperçus dans les airs
L'enfant maître de l'univers,*

Qui

*Qui plein d'une joie inhumaine
Me dit en souriant, Tircis ne te plains
plus,*

*Je vais mettre fin à ta peine,
Je te promets un regard de Cailus.*

mort en 1713.

La Fayette (*Marie Madeleine* de la Vergne comtesse de) Sa *princesse de clèves* & *la zaïde* furent les premiers romans, où l'on vit les mœurs des honnêtes gens & des aventures naturelles décrites avec grace. Avant elle on écrivait d'un stile empoulé des choses peu vraisemblables. m. en 1693.

Félibien (*André*) né à chartres en 1619. Il est le premier qui dans les inscriptions de l'hôtel de ville ait donné à Louis quatorze le nom de *grand*. Ses *entretiens sur la vie des peintres* sont l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur. Il est élégant, profond, & il respire le goût. Mais il dit trop peu de choses en trop de paroles, & est absolument sans méthode. m. en 1695.

Fénelon (*François* de Salignac) archevêque de cambrai, né en périgord en 1651. On a de lui cinquante-cinq ouvrages différens. Tous partent d'un cœur plein de vertu, mais son *Télémaque* l'inspire. Il a été
vaine-

vainement blâmé par Gueudéville & par l'abbé Faidit. m. à cambrai en 1715.

Ferrand, conseiller de la cour des aides. On a de lui de très jolis vers. Il joutait avec Rousseau dans l'épigramme & le madrigal. Voici dans quel goût Ferrand écrivait

*D'amour & de mélancolie
Celemnus enfin consumé
En fontaine fut transformé,
Et qui boit de ses eaux, oublie
Jusqu' au nom de l'objet aime.
Pour mieux oublier Egérie
J'y courus hier vainement,
A force de changer d'amant
L'infidèle l'avait tarie.*

On voit que Ferrand mettait plus de naturel, de grace & de délicatesse dans des sujets galants, & Rousseau plus de force & de recherche dans des sujets de débauche.

Feuquières de pas (le marquis de) né à paris en 1648. Officier consommé dans l'art de la guerre, & excellent guide s'il est critique trop sévère. m. en 1711.

Le Fèvre (*Tannegui*) né à caën en 1615. calviniste, professeur à saumur, méprisant ceux de la secte & demeurant parmi eux, plus philo-

philosophe que huguenot, écrivant aussi bien en latin qu'on puisse écrire dans une langue morte, faisant des vers grecs qui doivent avoir eû peu de lecteurs. La plus grande obligation que lui aient les lettres, est d'avoir produit madame Dacier. m. en 1678.

Le Fèvre (*Anne*) madame Dacier. Née calviniste à saumur en 1651, illustre par sa science. Le duc de Montausier la fit travailler à l'un de ces livres qu'on nomme *dau-phins*, pour l'éducation de *monseigneur*. Le *Florus* avec des notes latines est d'elle. Ses traductions de Terence & d'Homère lui font un honneur immortel. On ne pouvait lui reprocher que trop d'admiration pour tout ce qu'elle avait traduit. La Motte ne l'attaqua qu'avec de l'esprit, & elle ne combattit qu'avec de l'érudition. m. en 1720 au louvre.

Fléchier (*Esprit*) du comtat d'avignon, né en 1632. évêque de lavaur & puis de nîmes. Poète français & latin, historien, prédicateur, mais connu surtout par ses belles oraisons funébres. Son histoire de Théodose a été faite pour l'éducation de *monseigneur*. Le duc de Montausier avait engagé les meilleurs esprits de france, à travailler par de bons ouvrages à cette éducation. m. en 1710.

Fleury (*Claude*) né en 1640. sous-précepteur du duc de Bourgogne & confesseur de Louis xv son fils, vécut à la cour dans la solitude & dans le travail. Son histoire de l'église est la meilleure qu'on ait jamais faite, & les discours préliminaires fort au dessus de l'histoire. Ils sont presque d'un philosophe, mais l'histoire n'en est pas. m. en 1723.

La Fontaine (*Jean*) né à château-thiéry en 1621. Le plus simple des hommes, mais admirable dans son genre quoique négligé & inégal. Il fut le seul des grands hommes de son tems qui n'eut point de part aux bienfaits de Louis xiv. Il y avait droit par son mérite & par sa pauvreté. Dans la plupart de ses fables il est infiniment au dessus de tous ceux qui ont écrit avant & après lui en quelque langue que ce puisse être. Dans les contes qu'il a imités de l'Arioste il n'a pas son élégance & sa pureté, il n'est pas à beaucoup près si grand peintre, & c'est ce que Boileau n'a pas aperçu dans sa dissertation sur Joconde, parce que Despréaux ne savait presque pas l'italien. Mais dans les contes puisés chez Bocace, la Fontaine lui est bien supérieur parce qu'il a beaucoup plus d'esprit, de graces, de finesse. Bocace n'a d'autre mérite que la naïveté, la clarté, &

& l'exactitude dans le langage. Il a fixé sa langue & la Fontaine a souvent corrompu la sienne. m. en 1695.

Fontenelle (*Bernard de*) quoique vivant encor en l'année 1752. fera une exception à la loi qu'on s'est faite de ne mettre aucun homme vivant dans ce catalogue. Son âge de près de cent années semble demander cette distinction. Il est à présent au dessus de l'éloge & de la critique. On peut le regarder comme l'esprit le plus universel que le siècle de Louis XIV ait produit. Il a ressemblé à ces terres heureusement situées qui portent toutes les espèces de fruits. Il n'avait pas vingt ans lorsqu'il fit une grande partie de la tragédie-opéra de *Bellorophon*, & depuis il donna l'opéra de *Thétis & Pélée* dans lequel il imita beaucoup Quinault, & qui eut un grand succès. Celui d'*Enée & Lavinie* en eut moins. Il essaya ses forces au théâtre tragique : il aida mademoiselle Bernard dans quelques pièces. Il en composa deux dont une fut jouée en 1680, & jamais imprimée. Elle lui attira trop long-tems de très-injustes reproches : car il avait eû le mérite de reconnaître que bien que son esprit s'étendit à tout, il n'avait pas le talent de Pierre Corneille son oncle pour la tragédie. Il fit beaucoup d'ouvrages légers dans lesquels on

remarquait déjà cette finesse & cette profondeur qui décèlent un homme supérieur à ses ouvrages mêmes. On remarqua dans ses vers & dans ses dialogues des morts l'esprit de Voiture mais plus étendu & plus philosophique. Sa pluralité des mondes fut un ouvrage unique en son genre. Il fut faire des oracles de Vandale un livre agréable. Les matières délicates auxquelles on touche dans ce livre lui attirèrent des persécutions sourdes auxquelles il eut le bonheur d'échapper. Il vit combien il est dangereux d'avoir raison dans des choses où des hommes accrédités ont tort. Il se tourna vers la géométrie & vers la physique avec autant de facilité qu'il avait cultivé les arts d'agrément. Nommé secrétaire perpétuel de l'académie des sciences il exerça cet emploi pendant plus de quarante ans avec un aplaudissement universel. Son histoire de l'académie jette très souvent une clarté lumineuse sur les mémoires les plus obscurs. Il fut le premier qui porta cette élégance dans les sciences. Si quelquefois il y répandit trop d'ornemens, c'était de ces moissons abondantes dans lesquelles les fleurs croissent naturellement avec les épis.

Cette histoire de l'académie des sciences serait aussi utile qu'elle est bien faite s'il avait eu

eû à rendre compte de vérités découvertes ; mais il fallait qu'il expliquât des opinions combattues les unes par les autres, & dont la plupart sont détruites.

Les éloges qu'il prononça des académiciens morts ont le singulier mérite de rendre les sciences respectables, & ont rendu tel leur auteur. En vain l'abbé des Fontaines & d'autres gens de cette espèce ont voulu obscurcir sa réputation, c'est le propre des grands hommes d'avoir de méprisables ennemis. S'il a fait imprimer depuis peu des comédies peu théatrales & une apologie des tourbillons de Descartes, on a pardonné ces comédies en faveur de sa vieillesse, & son cartésianisme en faveur des anciennes opinions qui dans sa jeunesse avaient été celles de l'europe.

Enfin on l'a regardé comme le premier des hommes dans l'art nouveau de répandre de la lumière & des graces sur les sciences abstraites, & il a eû du mérite dans tous les autres genres qu'il a traités. Tant de talens ont été soutenus par la connaissance des langues & de l'histoire, & il a été sans contredit au dessus de tous les savants qui n'ont pas eû le don de l'invention.

Forbin (*Claude* chevalier de) chef d'escadre en france , grand-amiral du roi de siam. Il a laissé des mémoires curieux qu'on a rédigés , & on peut juger entre lui & du Gué-trouin.

La Fosse (*Antoine*) né en 1658. *Manlius* est sa meilleure pièce de théâtre. m. en 1708.

Fraguier (*Claude*) né à paris en 1666. bon littérateur & plein de goût. Il n'a écrit que des vers latins & quelques dissertations. m. en 1728.

Furetière (*Antoine*) né en 1620. fameux par son dictionnaire & par sa querelle. m. en 1688.

Galant (*Antoine*) né en picardie en 1646. Il apprit à constantinople les langues orientales, & traduisit une partie des contes arabes, qu'on connaît sous le titre des *mille & une nuit*. m. en 1715.

Gacon (*François*) né à lyon en 1667. mis par le père Nicéron dans le catalogue des hommes illustres, & qui n'a été fameux que par de mauvaises fatires. Il a eû grande part à ce recueil de grossières plaisanteries qu'on appelle brevets de la calotte. Ces turpitudes ont pris leur source dans je ne fais quel-

quelle association qu'on appelait le régiment des fous & de la calotte. Ce n'est pas là assurément du bon goût. Les honnêtes gens ne voient qu'avec mépris de tels ouvrages & leurs auteurs qui ne peuvent être cités que pour faire abhorrer leur exemple. m. en 1725.

L'abbé Gallois (*Jean*) né à paris en 1632. savant universel, fut le premier qui travailla au journal des savans avec le conseiller Clerc Sallo, qui avait conçu l'idée de ce travail. Il enseigna depuis un peu de latin au ministre d'état Colbert, qui malgré ses occupations crut avoir assez de tems pour apprendre cette langue; il prenait surtout ses leçons en carrosse dans ses voyages de versailles à paris. On disait avec vraisemblance, que c'était en vue d'être chancelier. On peut observer, que les deux hommes qui ont le plus protégé les lettres, ne savaient pas le latin, Louis XIV & monsieur Colbert. m. en 1707.

Gassendi (*Pierre*) né en provence en 1592. restaurateur d'une partie de la physique d'épicure. Il sentit la nécessité des atomes & du vuide. Newton & d'autres ont démontré depuis ce que Gassendi avait affirmé. Il eut moins de réputation que Des-

cartes, parce qu'il était plus raisonnable, & qu'il n'était pas inventeur; mais on l'accusa comme Descartes d'athéisme. Quelques-uns crurent, que celui qui admettait le vuide comme Epicure, niait un dieu comme lui. C'est ainsi que raisonnent les calomniateurs. Gassendi en provence, où l'on n'était point jaloux de lui, était appelé le saint prêtre; à paris quelques envieux l'appelaient l'incrédule. m. en 1656.

Gédouin, chanoine de la sainte-chapelle à paris. Auteur d'une excellente traduction de Quintilien, &c.

Genest (*Charles-Claude*) né en 1635. aumonier de la duchesse d'Orléans, philosophe & poète. Sa tragédie de Pénélope a encor du succès sur le théâtre, & c'est la seule de ses pièces qui s'y soit conservée. Son laborieux ouvrage de la philosophie de Descartes en rimes plutôt qu'en vers signala plus sa patience que son génie, & il n'eut guères rien de commun avec Lucrèce que de versifier une philosophie erronée presque en tout. Il eut part aux bienfaits de Louis XIV. m. en 1719.

Le Gendre (*Louis*) né à rouen en 1655 a fait une histoire de france. Pour bien faire

faire cette histoire, il faudrait la plume & la liberté du président de Thou; & il serait encor très difficile de rendre les premiers siècles intéressans. m. en 1733.

L'abbé Girard. Son livre des synonymes est très utile.

Godeau (*Antoine*) l'un de ceux qui servirent à l'établissement de l'académie française. Poète, orateur & historien. On fait que pour faire un jeu de mots le cardinal de Richelieu lui donna l'évêché de grasse, pour le *bénédictite* mis en vers. Son histoire ecclésiastique en prose fut plus estimée que son poème sur les fastes de l'église. Il se trompa en croiant égaler les fastes d'Ovide : ni son sujet ni son génie n'y pouvaient suffire. C'est une grande erreur de penser, que les sujets chrétiens puissent convenir à la poésie comme ceux du paganisme, dont la mythologie aussi agréable que fautive animait toute la nature. m. en 1672.

Godefroi (*Théodore*) fils de Denys Godefroi parisien. Homme savant, né à Genève en 1580. Historiographe de France sous Louis XIII & Louis XIV. Il s'appliqua surtout aux titres & au cérémonial. m. en 1649.



Godefroi (*Denys*) son fils, né à paris en 1615. historiographe de france comme son père. m. en 1681.

Gombauld (*Jean Ogier de*) quoique né sous Charles ix. vécut long-tems sous Louis xiv. Il y a de lui quelques bonnes épigrammes dont même on a retenu des vers. m. en 1666.

Gomberville (*Marin*) né à paris en 1600. l'un des premiers académiciens. Il écrivit de grands romans avant le tems du bon goût, & sa réputation mourut avec lui. m. en 1674.

Gondi (*Jean François*) cardinal de Retz, né en 1613. qui vécut en *Catilina* dans sa jeunesse, & en *Atticus* dans sa vieillesse. Plusieurs endroits de ses mémoires sont dignes de Saluste; mais tout n'est pas égal. m. en 1679.

Gourville, valet de chambre du duc de la Rochefoucault, devenu son ami & même celui du grand Condé. Dans le même tems pendu à paris en effigie, & envoyé du roi en allemagne; ensuite proposé pour succéder au grand Colbert dans le ministère. Nous avons de lui des mémoires de sa vie, écrits avec naïveté, dans lesquels il parle de sa naissance & de sa fortune avec indifférence.

Le

Le Grand (*Joachim*) né en normandie en 1653. élève du père le Cointe. Il a été l'un des hommes les plus profonds dans l'histoire. m. en 1732.

Grécour, chanoine de tours. Son poëme de *Philotanus* eut un succès prodigieux. Le mérite de ces fortes d'ouvrages n'est d'ordinaire que dans le choix du sujet, & dans la malignité humaine. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques vers bien faits dans ce poëme. Le commencement en est très-heureux; mais la suite n'y répond pas. Le diable n'y parle pas aussi plaisamment qu'il est amené. Le stile est bas, uniforme, sans dialogue, sans graces, sans finesse, sans pureté de stile, sans imagination dans l'expression, & ce n'est enfin qu'une histoire satirique de la bulle *Unigenitus* en vers burlesques, parmi lesquels il s'en trouve de très-plaisants.

Guerret (*Gabriel*) né à paris en 1641. connu dans son tems par son parnasse réformé & par la guerre des auteurs. Il avait du goût; mais son discours, *si l'empire de l'éloquence est plus grand que celui de l'amour*, ne prouverait pas qu'il en eût. Il a fait le journal du palais conjointement avec Blondeau: ce journal du palais est un recueil des arrêts des parlemens de france, jugemens
sou-

souvent différens dans des causes semblables. Rien ne fait mieux voir combien la jurisprudence a besoin d'être réformée, que cette nécessité où l'on est de recueillir des arrêts. m. en 1688.

Du Guet (*Jacques Joseph*) né en forez en 1649. l'une des meilleures plumes du parti janséniste. Son livre de *l'éducation d'un roi* n'a point été fait pour le roi de Sardaigne, comme on l'a dit. m. en 1733.

Du Gué-Trouin, d'armateur devenu lieutenant-général des armées navales. L'un des plus grands hommes en son genre, a donné des mémoires écrits du stile d'un soldat, & propres à exciter l'émulation chez ses compatriotes.

Du Hamel (*Jean Baptiste*) de normandie, né en 1624. secrétaire de l'académie des sciences. Quoique philosophe il était théologien. La philosophie, qui s'est perfectionnée depuis lui, a nui à ses ouvrages; mais son nom a subsisté. m. en 1706.

Le comte de Hamilton (*Antoine*) né à caën. On a de lui quelques jolies poésies; & il est le premier, qui ait fait des romans dans un goût plaisant, qui n'est pas le burlesque de Scarron.

Har-

Hardouin (*Jean*) jésuite, profond dans l'histoire & chimérique dans les sentimens. *Il faut s'enquerir*, dit Montagne, *non quel est le plus savant mais le mieux savant*. Hardouin poussa la bizarerie jusqu'à prétendre que l'énéide & les odes d'Horace ont été composées par des moines du treizième siècle : il veut qu'Enée soit Jesus-Christ ; & Lalagé la maitresse d'Horace est la religion chrétienne. Le même discernement qui faisait voir au père Hardouin le Messie dans Enée, lui decouvrait des athées dans les pères Tomassin, Quênél, Mallebranche, dans Arnaud, dans Nicole & Pascal. Sa folie ota à sa calomnie toute son atrocité ; mais tous ceux qui renouvellent cette accusation d'athéisme contre des sages, ne sont pas toujours reconnus pour fous, & sont souvent très-dangereux. On a vû des hommes abuser de leur ministère en emploiant ces armes contre lesquelles il n'y a point de bouclier, pour perdre sans ressource des personnes respectables auprès des princes trop peu instruits.

Hénaut, connu par le sonnet de l'avorton, par d'autres pièces, & qui aurait une très grande réputation si les trois premiers chants de sa traduction de Lucrèce, qui furent perdus, avaient paru & avaient été écrits
com-

comme ce qui nous est resté du commencement de cet ouvrage. mort en 1682. Au reste la postérité ne le confondra pas avec un homme du même nom & d'un mérite supérieur, à qui nous devons la plus courte & la meilleure histoire de France, & peut-être la seule manière dont il faudra désormais écrire toutes les grandes histoires. Car la multiplicité des faits & des écrits devient si grande, qu'il faudra bientôt tout réduire aux extraits & aux dictionnaires. Mais il sera difficile d'imiter l'auteur de l'abrégé chronologique, d'approfondir tant de choses en paraissant les effleurer.

D'Herbelot (*Barthelemi*) né à Paris en 1625. le premier parmi les Français, qui connut bien les langues & les histoires orientales. Peu célèbre d'abord dans sa patrie, Reçu par le grand duc de Toscane Ferdinand second avec une distinction qui apprit à la France à connaître son mérite. Rappelé ensuite & encouragé par Colbert qui encourageait tout. Sa *bibliothèque orientale* est aussi curieuse que profonde. m. en 1695.

Hormant (*Godefroi*) né à Beauvais en 1617. Il n'a fait que des ouvrages polémiques, qui s'anéantissent avec la dispute. m. en 1690.

La

La Hire (*Philippe*) né à paris en 1640. fils d'un bon peintre. Il a été grand mathématicien, & a beaucoup contribué à la fameuse méridienne de france. m. en 1718.

L'Hôpital (*François* marquis de) né en 1662. Le premier qui ait écrit en france sur le calcul inventé par Newton, qu'il appela les infiniment petits: c'était alors un prodige. m. en 1704.

D'Hofier (*Pierre*) né à marseille en 1592. fils d'un avocat. Il fut le premier qui débrouilla les généalogies, & qui en fit une science. Louis XIII le fit gentilhomme servant, maître d'hôtel & gentilhomme ordinaire de sa chambre. Louis XIV lui donna un brevet de conseiller d'état. De véritablement grands hommes ont été bien moins récompensés, Leurs travaux n'étaient pas si nécessaires à la vanité humaine. m. en 1660.

Des Houlières (*Antoinette* de la Garde) De toutes les dames françaises qui ont cultivé la poésie, c'est celle qui a le plus réussi, puisque c'est celle dont on a retenu le plus de vers. m. en 1694.

Huet (*Pierre Daniel*) né à caën en 1630. savant universel, & qui conserva la même

ar-

ardeur pour l'étude jusqu'à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Appelé auprès de la reine Christine à Stockholm, il fut ensuite un des hommes illustres qui contribuèrent à l'éducation du dauphin. Jamais prince n'eut de pareils maîtres. Huet se fit prêtre à quarante ans; il eut l'évêché d'avranche, qu'il abdiqua ensuite, pour se livrer tout entier à l'étude dans la retraite. De tous ses livres *le commerce & la navigation des anciens, & l'origine des romans*, sont le plus d'usage. Son *traité sur la faiblesse de l'esprit humain* a fait beaucoup de bruit, & a paru à quelques uns démentir sa *démonstration évangélique*. m. en 1721.

Jacquelot (*Isaac*) né en champagne en 1647. calviniste, pasteur à la haie & à berlin. Il a fait quelques ouvrages sur la religion. m. en 1708.

Joli, (*Gui*) conseiller au châtelet, secrétaire du cardinal de Retz, a laissé des mémoires, qui sont à ceux du cardinal ce qu'est le domestique au maître; mais il y a des particularités curieuses.

Jouvency (*Joseph*) jésuite né à paris en 1643. C'est encor un homme qui a eû le mérite obscur d'écrire en latin aussi bien, qu'on

qu'on le puisse de nos jours. Son livre *de ratione discendi & docendi* est un des meilleurs qu'on ait en ce genre, & des moins connus depuis Quintilien. Il publia en 1710. à rome une partie de l'histoire de son ordre. Il l'écrivit en jésuite & en homme qui était à rome. Le parlement de paris qui pense tout différemment de rome & des jésuites condamna ce livre dans lequel on justifiait le père Guignard condamné à être pendu par ce même parlement pour l'assassinat commis sur la personne d'Henri IV par l'écolier Chatel. Il est très vrai que Guignard n'était nullement complice, & qu'on le jugea à la rigueur. Mais il n'est pas moins vrai que cette rigueur était nécessaire dans ces tems malheureux où une partie de l'europe aveuglée par le plus horrible fanatisme regardait comme un acte de religion de poignarder le meilleur des rois & le meilleur des hommes. in. en 1716.

De l'Isle (*Guillaume*) né à paris en 1675. Il a reformé la géographie, qui aura longtemps besoin d'être perfectionnée. C'est lui qui a changé toute la position de notre hémisphère en longitude. Il a enseigné à Louis XV la géographie, & n'a point fait de meilleur élève. Ce monarque a composé, après la mort de son maître, un traité du cours

de tous les fleuves. Guillaume de l'Isle est le premier qui ait eu le titre de premier géographe du roi. m. en 1726.

Labbe (*Philippe*) né à bourges en 1607. jésuite. Il a rendu de grands services à l'histoire. On a de lui soixante & seize ouvrages. m. en 1667.

Le Laboureur (*Jean*) né à montmorenci en 1623, gentilhomme servant de Louis xiv & ensuite son aumonier. Sa relation du voyage de pologne qu'il fit avec madame la maréchalle de Guébriant, la seule femme qui ait jamais eû le titre, & fait les fonctions d'Ambassadrice plénipotentiaire, est assez curieuse. Les commentaires historiques dont il a enrichi les mémoires de Castelnau ont répandu beaucoup de jour sur l'histoire de france. Le mauvais poëme de Charlemagne n'est pas de lui, mais de son frère. m. en 1675.

Lainé ou Lainez (*Alexandre*) né dans le haynault en 1650. poëte singulier, dont on a recueilli un petit nombre de vèrs heureux. Un homme qui s'est donné la peine de faire élever à grands frais un parnasse en bronze couvert de figures en relief, de tous les poëtes & musiciens dont il s'est avisé, a mis ce *Lainé* au rang des plus illustres. Les seuls
vèrs

vèrs délicats qu'on ait de lui son ceux qu'il fit pour madame de Martel :

*Le tendre Apelle un jour dans ces jeux
si vantés*

*Qu'athènes sur ses bords consacrait à
Neptune*

*Vit au sortir de l'onde éclater cent
beautés,*

*Et prenant un trait de chacune
Il fit de sa Venus le portrait immortel.*

*Helas ! s'il avait vû l'adorable Martel
Il n'en aurait employé qu'une.*

On ne fait pas que ces vèrs sont une traduction un peu longue de ce beau morceau de l'Arioste,

Non avea da torre altra, che costei

Cbe tutte le bellezze erano in Lei.

m. en 1710.

Lambert (*Anne Thérèse* de Marguenat de Courcelles, marquise de) n. en 1647. dame de beaucoup d'esprit, a laissé quelques écrits d'une morale utile & d'un stile agréable. Son traité *de l'amitié* fait voir qu'elle méritait d'avoir des amis. Le nombre des dames, qui ont illustré ce beau siècle, est une des grandes preuves des progrès de l'esprit humain.

*Le donne son, venute in eccellenza
Di ciascun'arte ove hanno posto cura.* Ariost.

m. à paris en 1733.

Lami (*Bernard*) né au mans en 1640. de l'oratoire. Savant dans plus d'un genre. Il composa ses élémens de mathématiques dans un voiage qu'il fit à piéd de grenoble à paris. m. en 1715.

Lancelot (*Claude*) né à paris en 1615. Il eut part à des ouvrages très utiles, que firent les solitaires de port-roial pour l'éducation de la jeunesse. m. en 1695.

De Larrey (*Isaac*) né en normandie en 1638. Son histoire d'angleterre fut estimée avant celle de Rapin de Thoiras; & son histoire de Louis xiv ne le fut jamais. m. à berlin en 1719.

Launai (*François*) né à angers en 1612. juriconsult & homme de lettres. Il fut le premier qui enseigna le droit français à paris. m. en 1693.

Launoy (*Jean*) né en normandie en 1603. docteur en théologie. Savant laborieux & critique intrépide. Il détrompa de plusieurs erreurs, & surtout sur des saints, dont il nia l'existence. On sait qu'un curé de saint-Eustache

Eustache disait : *je lui fais toujours de profondes révérences, de peur qu'il ne m'ôte mon saint-Eustache.* m. en 1678.

Laurière (*Eusebe*) né à paris en 1659, avocat. Personne n'a plus approfondi la jurisprudence & l'origine des loix. C'est lui, qui dressa le plan du recueil des ordonnances ; ouvrage immense, qui signale le règne de Louis xv. C'est un monument de l'inconstance des choses humaines. m. en 1728.

Lémery (*Nicolas*) né à rouen en 1645, fut le premier chimiste raisonnable, & le premier qui ait donné une pharmacopée universelle. m. en 1715.

L'Enfant (*Jacques*) né en beausse en 1661. pasteur calviniste à berlin. Il contribua plus que personne à répandre les graces & la force de la langue française aux extrémités d'Allemagne. Son *histoire du concile de constance* bien faite & bien écrite sera jusqu'à la dernière postérité un témoignage du bien & du mal qui peuvent résulter de ces grandes assemblées, & que du sein des passions, de l'intérêt & de la cruauté même il peut encore sortir de bonnes loix. m. en 1692.

Des Lions (*Jean*) né à pontoise en 1615. docteur de sorbonne, homme singulier, au-

teur de plusieurs ouvrages polémiques. Il voulut prouver, que les réjouissances à la fête des rois sont des profanations, & que le monde allait bientôt finir. m. en 1700.

Le Long (*Jacques*) né à paris en 1655. de l'oratoire. Sa *bibliothèque historique de france* est d'une grande recherche & d'une grande utilité, à quelques fautes près. m. en 1721.

Le baron de Longepierre (*Hilaire Bernard*) né en bourgogne en 1658. Il possédait toutes les beautés de la langue grecque, mérite très-rare en ce tems-là; on a de lui des traductions en vers d'Anacréon, Sapho, Bion & Moschus. Sa tragédie de *Médée* quoiqu'inégale & trop remplie de déclamations est fort supérieure à celle de Pierre Corneille. Mais la *Médée* de Corneille n'était pas de son bon tems. Longepierre fit beaucoup d'autres tragédies d'après les poëtes grecs, & il les imita en ne mêlant point l'amour à ces sujets sévères & terribles. Mais aussi il les imita dans la prolixité des lieux communs & dans le vuide d'action & d'intrigue, & ne les égala point dans la beauté de l'élocution qui fait le grand mérite des poëtes. Il a composé plusieurs autres tragédies dans le goût grec; mais il n'a donné

au théâtre que *Médée & Electre*. m. en 1727.

De Longueruë (*Louis* du Four) né à charleville en 1652. abbé du jard. Il savait, outre les langues savantes, toutes celles de l'europe. Apprendre plusieurs langues médiocrement, c'est le fruit du travail de quelques années; parler purement & éloquemment la sienne c'est le travail de toute la vie. Il savait l'histoire universelle, & on prétend qu'il composa de mémoire la description historique & géographique de la france ancienne & moderne. mort vers l'an 1724.

Longueval (*Jacques*) né en 1681. jésuite. Il a fait huit volumes de l'histoire de l'église gallicane, continuée par le père Fontenay. m. en 1735.

De la Loubère (*Simon*) né à toulouse en 1642, & envoyé à siam en 1677. On a de lui des mémoires de ce païs, meilleurs que ses sonnets & ses odes. m. en 1729.

Mabillon (*Jean*) né en champagne en 1632. bénédictin. C'est lui, qui étant chargé de montrer le trésor de saint-denis, demanda à quitter cet emploi, parce qu'il n'aimait pas à mêler la fable avec la vérité. Il a fait de profondes recherches. Colbert l'employa à rechercher les anciens titres. m. en 1707.

Maignan (*Emanuel*) né à toulouse en 1601. minime. L'un de ceux qui ont appris les mathématiques sans maître. Professeur de mathématique à rome, où il y a toujours eû depuis un professeur minime français. m. à toulouse en 1676.

Maimbourg (*Louis*) jésuite, né en 1610. Il y a encor quelques unes de ses histoires qu'on ne lit pas sans plaisir. Il eut d'abord trop de vogue & on l'a trop négligé ensuite. Ce qui est singulier, c'est qu'il fut obligé de quitter les jésuites pour avoir écrit en faveur du clergé de france. m. à saint-Victor en 1686.

Mainard (*François*) président d'aurillac né à toulouse en 1634. On peut le compter parmi ceux qui ont annoncé le siècle de Louis XIV. Il reste de lui un assez grand nombre de vers heureux, purement écrits. C'est un des écrivains qui s'est plaint le plus de la mauvaise fortune attachée aux talens. Il ignorait que le succès d'un bon ouvrage est la seule récompense digne d'un artiste; que si les princes & les ministres veulent se faire honneur en récompensant cette espèce de mérite, il y a plus d'honneur encor d'attendre ces faveurs sans les demander, & que si un bon écrivain ambitionne la fortune il doit la faire soi-même. m. en 1646.

Male-

Malebranche (*Nicolas*) né à paris en 1638. de l'oratoire. L'un des plus profonds méditatifs qui aient jamais écrit. Animé de cette imagination forte qui fait plus de disciples que la vérité, il en eut de son tems. Il y avait des malebranchistes. Il a montré admirablement les erreurs des sens & de l'imagination; & quand il a voulu sonder la nature de l'ame, il s'est perdu dans cet abime comme les autres. Il est, ainsi que Descartes, un grand homme avec lequel on apprend bien peu de chose. m. en 1715.

Malézieux (*Nicolas*) né à paris en 1650. Les élémens de géométrie du duc de Bourgogne, sont les leçons qu'il donna à ce prince. Il se fit une réputation par sa profonde littérature. Madame la duchesse du Maine fit sa fortune. m. en 1727

Malleville (*Claude de*) l'un des premiers académiciens. Le seul sonnet de la *belle matineuse* en fit un homme célèbre. On ne parlerait pas aujourd'hui d'un tel ouvrage: mais le bon en tout genre était alors aussi rare qu'il est devenu commun depuis. m. en 1647.

De Marca (*Pierre*) né en 1594. Etant veuf & ayant plusieurs enfans, il entra dans

l'église & fut nommé à l'archevêché de paris. Son livre *de la concorde de l'empire & du sacerdoce* est estimé. m. en 1662.

De Maroles (*Michel*) né en totiraine en 1600. fils du célèbre Claude de Maroles capitaine des cent-suisses, connu par son combat singulier à la tête de l'armée d'Henri iv contre Marivaux. Michel, abbé de villeloin, composa 69 ouvrages, dont plusieurs sont des traductions utiles dans leur tems. m. en 1681.

Marfollier (*Jacques*) né à paris en 1657. chanoine régulier de sainte-généviève. Connu par plusieurs histoires bien écrites. m. en 1724.

Martignac (*Etienne*) né en 1628. Le premier qui donna une traduction supportable en prose de Virgile, d'Horace, &c. Je doute qu'on les traduise jamais heureusement en vers. Ce ne serait pas assez d'avoir leur génie, la différence des langues est un obstacle presque invincible. m. en 1698.

La Marre (*Nicolas*) né à paris en 1641. commissaire au châtelet. Il a fait un ouvrage qui était de son ressort, *l'histoire de la police*. Il est bon que pour les parisiens, & meilleur à consulter qu'à lire. Il
eut

eut pour récompense un part sur le produit de la comédie, dont il ne jouit jamais: il aurait autant valu assigner aux comédiens une pension sur les gages du Gnet.

Mascaron (*Jules*) de marseille, né en 1634. évêque de tulles & puis d'agen. Ses oraisons funébres balancèrent d'abord celles de Bossuet, mais aujourd'hui elles ne servent qu'à faire voir combien Bossuet était un grand homme. m. en 1703.

Massillon, né en provençe en 1663. de l'oratoire, évêque de clermont. Le prédicateur qui a le mieux connu le monde. Plus fleuri que Bourdalouë, plus agréable, & dont l'éloquence sent l'homme de cour, l'académicien, & l'homme d'esprit; de plus philosophe modéré & tolérant. m. en 1742.

Maucroix (*François*) né à noyen en 1619. historien, poëte & littérateur. m. en 1708.

Ménage (*Gilles*) d'angers, né en 1613. Il a prouvé, qu'il est plus aisé de faire des vers en italien qu'en français. Ses vers italiens sont estimés même en italie; & notre langue doit beaucoup à ses recherches. Il était savant en plus d'un genre. m. en 1692.

Mé-

Ménétrier (*Claude François*) né en 1631. a beaucoup servi à la science du blazon, des emblèmes & des devises. m. en 1705.

Méri (*Jean*) né en berri en 1645. l'un de ceux qui ont le plus illustré la chirurgie. Il a laissé des observations utiles. m. en 1722.

Mézerai (*François*) né à argentan en normandie en 1610. Son histoire de france est très connue; ses autres écrits le sont moins. Il perdit ses pensions, pour avoir dit ce qu'il croiait la vérité. D'ailleurs plus hardi qu'exact, & inégal dans son style. m. en 1683.

Mimeures (le marquis de) menin de monseigneur fils de Louis xiv. On a de lui quelques morceaux de poésie qui ne sont pas inférieures à celles de Racan & de Mainard. Mais comme ils vinrent dans un tems où le bon était très-rare, & le marquis de Mimeures dans un tems où l'art était perfectionné, ils eurent beaucoup de réputation, & à peine fut-il connu. Son ode à *Venus* imitée d'Horace n'est pas indigne de l'original.

Le Moine (*Pierre*) jésuite, né en 1602. Sa dévotion aisée le rendit ridicule. Mais il eût pu se faire un grand nom par sa *louisade*. Il avait une prodigieuse imagination.

Pour-

Pourquoi doc ne réussit-il pas? c' est qu' il n' avait ni goût ni connaissance du génie de sa langue, ni des amis sévères. m. en 1671.

Molière (*Jean Baptiste*) né à paris en 1620. Le meilleur des poètes comiques de toutes les nations. La difficulté qu' on fit de l' enterrer, est un reproche à la france. Cet article a engagé à relire les poètes comiques de l' antiquité. Il faut avouer, que si on compare l' art & la régularité de notre théâtre avec ces scènes déconsues des anciens, ces intrigues faibles, cet usage grossier de faire annoncer par des acteurs, dans des monologues froids & sans vraisemblance, ce qu' ils ont fait & ce qu' ils veulent faire; il faut avouer, dis-je, que Molière a tiré la comédie du cahos, ainsi que Corneille en a tiré la tragédie; & que les français ont été supérieurs en ce point à tous les peuples de la terre. m. en 1673.

L'abbé Mongaut: la meilleure traduction qu' on ait faite des lettres de Ciceron est de lui. Elle est enrichie de notes judicieuses & utiles. Il avait été précepteur du fils du duc d'Orléans régent du royaume.

La Monnoye (*Bernard*) né en 1641. excellent littérateur. Il fut le premier qui
rem-

remporta le prix de poésie à l'académie française, & même son poëme du *duël aboli* qui remporta ce prix est à peu de chose près un des meilleurs ouvrages de poésie qu'on ait faits en france. m. en 1732.

Montfaucon (*Bernard*) né en 1655. bénédictin. L'un des plus savans antiquaires de l'europe. m. en 1741.

Montpensier (*Anne Marie Louise* d'Orléans) connuë sous le nom de *mademoiselle* ; fille de Gaston d'Orléans , née à paris en 1627. Ses *mémoires* sont plus d'une femme occupée d'elle, que d'une princesse témoin de grands événemens ; mais il s'y trouve des choses très curieuses. m. en 1693.

Montreuil (*Mathieu* de) l'un de ces écrivains agréables & faciles, dont le siècle de Louis XIV a produit un si grand nombre & qui n'ont pas laissé de réussir dans le genre médiocre. Il y a peu de vrais génies, mais l'esprit du tems & l'imitation on fait beaucoup d'auteurs agréables.

Moréri (*Louis*) né en provence en 1643. On ne s'attendait pas que l'auteur du *pais d'amour*, & le traducteur de *Rodriguez* entreprît dans sa jeunesse le premier dictionnaire de faits, qu'on eut encor vu. Ce grand travail

vail lui coûta la vie. L'ouvrage réformé & très augmenté porte encor son nom, & n'est plus de lui. C'est une ville nouvelle bâtie sur le plan ancien. Trop de généalogies suspectes ont fait tort surtout à cet ouvrage si utile. m. en 1680.

Morin (*Michael Jean Baptiste*) né en beaujolois en 1583. médecin, mathématicien, & par les préjugés du tems astrologue. Il tira l'horoscope de Louis xiv. Malgré cette charlatanerie il était savant. m. en 1656.

Morin (*Jean*) né à blois en 1591. très savant dans les langues orientales & dans la critique. m. à l'oratoire en 1659.

Morin (*Simon*) né en normandie en 1623. On ne parle ici de lui, que pour déplorer sa fatale folie & celle de saint-Sorlin-Desmarets son accusateur. Saint-Sorlin fut un fanatique, qui en dénonça un autre. Morin, qui ne méritait que les petites-maisons, fut brulé vif en 1663, avant que la philosophie eût fait assez de progrès pour empêcher les savans de dogmatiser, & les juges d'être si cruels.

La Motte-Houdart (*Antoine*) né à paris en 1672. célèbre par ses ouvrages, & aimable par ses mœurs. Il avait beaucoup d'amis, c'est

c'est à dire qu'il y avait beaucoup de gens qui se plaisaient dans sa société. Je l'ai vu mourir sans qu'il eût personne auprès de son lit en 1731.

L'intérêt seul de la vérité m'oblige à passer ici les bornes ordinaires de ces articles.

Cet homme de mœurs si douces, & de qui jamais personne n'eut à se plaindre, a été accusé après sa mort presque juridiquement d'un crime énorme, d'avoir composé les horribles couplets qui perdirent Rousseau en 1710, & d'avoir conduit plusieurs années toute la manœuvre qui fit condamner un innocent. Cette accusation a d'autant plus de poids qu'elle est faite par un homme très-instruit de cette affaire, & faite comme une espèce de testament de mort. N. Boindin procureur général de trésoriers de France, en mourant en 1752, laisse un mémoire très-circonstancié dans lequel il charge après plus de quarante années la Motte-Houdart de l'académie française, Joseph Saurin de l'académie des sciences, & Malafaire négociant d'avoir ourdi toute cette trame, & le chatelet & le parlement d'avoir rendu consécutivement les arrêts les plus injustes.

1^o Si N. Boindin était en effet persuadé de l'innocence de Rousseau, pourquoi tant tar-

tarder à la faire connaître? pourquoi ne la pas manifester au moins immédiatement après la mort des ses ennemis? pourquoi ne pas donner ce mémoire écrit il y a plus de vingt années?

2° Qui ne voit clairement que le mémoire de Boindin est un libelle diffamatoire, & que cet homme haïssait également tous ceux dont il parle dans cette dénonciation faite à la postérité?

3° Il commence par des faits dont je connais toute la fausseté. Il prétend que le comte de Nocé, & N. Melon secrétaire du regent étaient les associés de Malafaire. Tous ceux qui les ont fréquentés savent que c'est une insigne calomnie; ensuite il confond N. la Faie secrétaire du cabinet du roi avec son frère le capitaine aux gardes.

4° Après être convenu que Rousseau avait fait les cinq premiers couplets suivis de ceux qui lui attirèrent sa disgrâce, il fait tomber sur la Motte-Houdart le soupçon d'une douzaine d'autres dans le même goût, & pour unique preuve de cette accusation il dit que ces douze couplets contre une douzaine de personnes qui devaient s'assembler chez N. de Villiers, furent aportés par la Motte-Hou-

dart lui-même chez le fr. de Villiers une heure après que Rousseau avait été informé, que les intéressés devaient s'assembler dans cette maison. Or, dit-il, Rousseau n'avait pu en une heure de tems composer & transcrire ces vers diffamatoires. C'est la Motte qui les apporta, donc la Motte en est l'auteur.

Au contraire c'est, ce me semble, par ce qu'il a la bonne foi de les apporter, qu'il ne doit pas être soupçonné de la scélératesse de les avoir faits. On les a jettés à sa porte, ainsi qu'à la porte de quelques autres particuliers. Il a ouvert le paquet, il y a trouvé des injures atroces contre tous ses amis, & contre lui-même; il vient en rendre compte; rien n'a plus l'air de l'innocence.

5° Ceux qui s'intéressent à l'histoire de ce mystère d'iniquité doivent savoir, que l'on s'assemblait depuis un mois chez N. de Villiers, & que ceux qui s'y assemblaient étaient pour la plupart les mêmes que Rousseau avait déjà outragés dans cinq couplets qu'il avait imprudemment récités à quelques personnes. Le premier même de ces douze nouveaux couplets marquait assez que les intéressés s'assemblaient tantôt au café tantôt chez Villiers.

*Sots assemblés chez de Villiers ;
 Parmi les sots troupe d'élite,
 D'un vil café dignes piliers
 Craignez la fureur qui m'irrite.
 Je vais vous poursuivre en tous lieux,
 Vous noricir, vous rendre odieux.
 Je veux que par tout on vous chante ;
 Vous percer & rire à vos yeux
 Est une douceur qui m'enchanté.*

6° Il est très-faux que les cinq premiers couplets reconnus pour être de Rousseau ne fissent qu'effleurer le ridicule de cinq ou six particuliers, comme le dit le mémoire. On y voit les mêmes horreurs que dans les autres.

*Que le bourreau par son valet
 Fasse un jour serrer le fifflet
 De Berrin & de sa sequelle ;
 Que Pecour qui fait le ballet
 Ait le fouet au pied de l'échelle.*

Certainement ce n'est pas là de la fine plaisanterie. C'est le même stile que celui de tous les couplets qui suivirent.

7° Quant aux derniers couplets sur le même air, qui furent en 1710 la matière du procès intenté à Saurin de l'académie des sciences, le mémoire ne dit rien que ce que

les pièces du procès ont appris depuis long-tems. Il prétend seulement que le malheureux qui fut condamné au bannissement pour avoir été suborné par Rousseau devait être condamné aux galères, si en effet il avait été faux témoin. C'est en quoi le fr. Boindin se trompe; car en premier lieu il eût été d'une injustice ridicule de condamner aux galères le suborné, quand on ne décernait que la peine du bannissement au suborneur : en second lieu ce malheureux ne s'était pas porté accusateur contre Saurin. Il n'avait pû être entièrement suborné, il avait fait plusieurs déclarations contradictoires, & la nature de sa faute, & la faiblesse de son esprit ne comportaient pas une peine exemplaire.

8° N. Boindin fait entendre expressément dans son mémoire, que la maison de Noailles & les jésuites fervirent à perdre Rousseau dans cette affaire; & que Saurin fit agir le crédit & la faveur. Je fais avec certitude & plusieurs personnes vivans encor le savent comme moi; que ni la maison de Noailles ni les jésuites ne sollicitèrent. La faveur fut d'abord toute entière pour Rousseau, car quoique le cri public s'élevât contre lui, il avait gagné deux secrétaires d'état,
mon-

monfieur de Pontchartrain & monfieur Voifin, que ce cri public n'épouvantait pas. Ce fut fur leurs ordres en forme de follicitations que le lieutenant criminel *le Comte* décréta & emprifonna Saurin, l'interrogea, le confronta, le récolla, le tout en moins de vingt-quatre heures par une procédure précipitée. Le chancelier reprimanda le lieutenant criminel fur cette procédure violente & inufitée.

Quant aux jéfuites, il eft fi faux qu'ils fe fuflent déclarés contre Rouffeau qu'immédiatement après la fentence contradictoire du châtelet par laquelle il fut unanimement condamné, il fit une retraite au noviciat des jéfuites fous la direction du père Sanadon dans le tems qu'il appelait au parlement. Cette retraite chez les jéfuites prouve deux chofes; la première, qu'ils n'étaient pas les ennemis, la feconde, qu'il voulait oppofer les pratiques de la religion aux accusations de libertinage que d'ailleurs ont lui fufcitait. Il avait déjà fait fes meilleurs Pfeaumes en même tems que fes épigrammes licentieufes qu'il appelait les *gloria patri* de fes Pfeaumes, & Danchet lui avait adreffé ces vèrs :

*A te masquer habile,
Traduis tour à tour
Petrone à la ville
David à la cour. &c.*

• Il ne serait donc pas étonnant qu'ayant pris le manteau de la religion, comme tant d'autres, tandis qu'il portait celui de cinique, il eut depuis conservé le premier qui lui était devenu absolument nécessaire. On ne veut tirer aucune conséquence de cette induction, il n'y a que Dieu qui connaisse le cœur de l'homme.

9° Il est important d'observer que pendant plus de trente années que la Motte-Houdart, Saurin, & Malafaire ont survécu à ce procès, aucun d'eux n'a été soupçonné ni de la moindre mauvaise manœuvre, ni de la plus légère satire. La Motte-Houdart n'a jamais même répondu à ces invectives atroces connues sous le nom de calottes, & sous d'autres titres dont un ou deux hommes qui étaient en horreur à tout le monde, l'accablèrent si longtems. Il ne déshonora jamais son talent par la satire, & même lorsqu'en 1709 outragé continuellement par Rousseau il fit cette belle ode :

On

*On ne se choisit point son père ;
Par un reproche populaire
Le sage n'est point abatu.
Oui, quoi que le vulgaire pense,
Rousseau, la plus vile naissance
Donne du lustre à la vertu. &c.*

Quand, dis-je, il fit cet ouvrage, ce fut bien plutôt une leçon de morale, & de philosophie qu'une satire. Il exhortait Rousseau qui reniait son père à ne point rougir de sa naissance. Il l'exhortait à dompter l'esprit d'envie & de satire. Rien ne ressemble moins à la rage qui respire dans les couplets dont on l'accuse.

Mais Rousseau après une condamnation qui devait le rendre sage, soit qu'il fût innocent ou coupable, ne put dompter son penchant. Il outragea souvent par des épigrammes les mêmes personnes attaquées dans les couplets, la Faye, Danchet, la Motte-Houdart &c. Il fit des vers contre les anciens & nouveaux protecteurs. On en retrouve quelques uns dans des lettres peu dignes d'être connues qu'on a imprimées, & la plupart de ces vers sont du stile de ces couplets pour lesquels le parlement l'avait condamné; témoin ceux-ci contre l'illustre musicien Rameau.

*Distillateurs d'accords baroques,
Dont tant d'idiots son fêrus,
Chez les traces & les iroques
Portez vos opéra bourrus. &c.*

On en retrouve du même goût dans le recueil intitulé *porte-feuille de Rousseau*, contre l'abbé d'Olivet qui avait formé un projet de le faire revenir en France. Enfin lorsque sur la fin de sa vie il vint se cacher quelque tems à Paris affichant la dévotion, il ne put s'empêcher de faire encor des épigrammes violentes. Il est vrai que l'âge avait gâté son stile, mais il ne reforma point son caractère, soit que par un mélange bizarre mais ordinaire chez les hommes, il joignit cette atrocité à la dévotion, soit que par une méchanceté non moins ordinaire cette dévotion fut hypocrisie.

10° Si Saurin, la Motte, & Malafaire avaient complotté le crime dont on les accuse, ces trois hommes aiant été depuis assez mal ensemble, il est bien difficile qu'il n'eût rien transpiré de leur crime. Cette réflexion n'est pas une preuve, mais jointe aux autres elle est d'un grand poids.

11° Si un garçon aussi simple & aussi grossier que le nommé Guillaume Arnoud con-

dan-

donné comme témoin suborné par Rousseau, n'avait point été en effet coupable, il l'aurait dit, il l'aurait crié toute sa vie à tout le monde. Je l'ai connu. Sa mère aidait dans la cuisine de mon père. Et sa mère & lui ont dit plusieurs fois à toute ma famille en ma présence, qu'il avait été justement condamné.

Pourquoi donc au bout de quarante deux ans N. Boindin a-t-il voulu laisser en mourant cette accusation authentique contre trois hommes qui ne sont plus? C'est que le mémoire était composé il y a plus de vingt ans, c'est que Boindin les haïssait tous trois, c'est qu'il ne pouvait pardonner à la Motte de n'avoir pas sollicité pour lui une place à l'académie française, & de lui avoir avoué que la profession publique qu'il faisait d'athéisme lui donnerait l'exclusion. Il s'était brouillé avec Saurin, qui était comme lui un esprit altier & inflexible. Il s'était brouillé de même avec Malafaire homme dur & impoli. Il était devenu l'ennemi de Leriget de la Faie qui avait fait contre lui cette épigramme.

*Oui, Vadius, on connaît vôtre esprit,
Savoir s'y joint, & quand le cas arrive
Qu'œuvre parait, parait par quelque coin
fautive,*

*Plus aigrément qui jamais la reprit ?
Mais on ne voit qu'en vous aussi se
montre*

*L'art de louer le beau qui s'y rencontre,
Dont cependant maints beaux esprits
font cas.*

*Des vos pareils que voulez-vous qu'on
pense ?*

*Eh quoi, qu'ils sont connaisseurs déli-
cats,*

*Pas n'en voudrais tirer la conséquence,
Mais bien qu'ils sont gens à fuir de
cent pas.*

C'était-là en effet le caractère de Boindin, & c'est lui qui est peint dans le temple du goût sous le nom de Bardou. Il fut dans son mémoire la dupe de sa haine. Incapable de dire ce qu'il ne croiait pas, & incapable de changer d'avis sur ce que son humeur lui inspirait. Ses mœurs étaient irréprochables : il vécut toujours en philosophe rigide ; il fit des actions de générosité ; mais cette humeur dure & infociale lui donnait des préventions dont il ne revenait jamais.

Toute cette funeste affaire qui a eû de si longues suites, & dont il n'y a guères d'hommes plus instruits que moi, dut son origine au plaisir innocent que prenaient plu-
sieurs

seurs personnes de mérite de s'assembler dans un café. On n'y respectait pas assez la première loi de la société, de se ménager les uns les autres. On se critiquait durement, & de simples impolitesse donnèrent lieu à des haines durables & à des crimes. C'est au lecteur à juger, si dans cette affaire il y a eu trois criminels ou un seul.

De Motteville (*Françoise Bertaut*) née en 1615 en normandie. Cette dame a écrit des *mémoires*, qui regardent particulièrement la reine Anne mère de Louis XIV. On y trouve beaucoup de petits faits, avec un grand air de sincérité. m. en 1689.

Le Nain de Tillemont (*Sébastien*) fils de Jean le Nain maître des requêtes, né à paris en 1637. Elève de Nicole, & l'un des plus savans écrivains de port-roial. Son histoire des empereurs, & ses seize volumes de l'histoire ecclésiastique sont écrits avec autant de vérité que peuvent l'être des compilations d'anciens historiens; car l'histoire, avant l'invention de l'imprimerie étant peu contredite, était peu exacte. m. en 1698.

Naudé (*Gabriël*) né à paris en 1600. médecin, & plus philosophe que médecin. Attaché d'abord au cardinal Barbarin à rome, puis

puis au cardinal de Richelieu, au cardinal Mazarin & ensuite à la reine Christine dont il alla quelque tems grossir la cour savante; retiré enfin à abbeville, où il mourut dès qu'il fut libre. De tous ses livres, son *apologie des grands hommes accusés de magie*, est presque le seul qui soit demeuré. On ferait un plus gros livre des grands hommes accusés d'impiété depuis Socrate.

— *Populus nam solos credit habendos
Esse deos quos ipse colit.*

m. en 1653.

Nemours (*Marie* de Longueville duchesse de) née en 1625. On a d'elle des *mémoires*, où l'on trouve quelques particularités des tems malheureux de la fronde. m. en 1707.

Nevers (*Philippe* duc de) On a de lui des pièces de poésie d'un goût très singulier. Il ne faut pas s'en rapporter au sonnet parodié par Racine & Despréaux

*Dans un palais doré Nevers jaloux &
blême*

*Fait des vers où jamais personne n'en-
tend rien.*

Il en faisait qu'on entendait très-aïfément & avec grand plaifir , comme ceux-ci contre Rancé le fameux réformateur de la trape qui avait écrit contre l'archevêque Fénélon.

*Cet abbé qu'on croiait pétri de fainteté
Vieilli dans la retraite & dans l'humili-
té,*

*Orgueilleux de fes croix , bouffi de fa
fouffrance*

*Rrompt fes sacrés ftatuts en rompant le
fîlence,*

*Et contre un faint prélat s'animant au-
jourd'hui*

*Du fond des fes deserts déclame contre
lui,*

*Et moins humble de cœur que fier de fa
doctrîne*

Il ofe décider ce que rome examine.

Son efprit & fes talens fe font perfectionnés dans fon petit-fils. m. en 1707.

Niceron (*Jean Pierre*) barnabite , né à paris en 1685. auteur des *mémoires fur les hommes illuftres dans les lettres*. Tous ne font pas illuftres; mais il parle de chacun convenablement; il n'appelle point un orfèvre grand homme. Il mérite d'avoir place parmi les favans utiles. m. en 1738.

Ni-

Nicole (*Pierre*) né à chartres en 1625. un des meilleurs écrivains de port-roial. Ce qu'il a écrit contre les jésuites n'est guères lu aujourd'hui; & ses *essais de morale*, qui sont utiles au genre humain, ne périront pas. Le chapitre surtout des moiens de conserver la paix dans la société est un chef-d'œuvre, auquel on ne trouve rien d'égal dans l'antiquité en ce genre; mais cette paix est peut-être aussi difficile à établir que celle de l'abbé de Saint-Pierre. m. en 1695.

D'Orléans (*Joseph*) jésuite. Le premier qui ait choisi dans l'histoire les révolutions pour son seul objet. Celles d'angleterre qu'il écrivit, sont d'un stile éloquent; mais depuis le règne de Henri huit il est plus disert que fidèle. m. en 1698.

Ozanan (*Jacques*) juif d'origine, né près de dombes en 1640. Il apprit la géométrie sans maître dès l'âge de quinze ans. Il est le premier qui ait fait un *dictionnaire de mathématiques*. Ses *récréations mathématiques* ont toujours un grand débit. m. en 1717.

Pagi (*Antoine*) provençal, né en 1624. franciscain. Il a corrigé Baronijs, & a eû pension du clergé pour cet ouvrage. m. en 1699.

Papin (*Isaac*) né à blois en 1657. calviniste. Aiant changé de religion il écrivit contre elle. m. en 1709.

Pardies (*Ignace Gaston*) jésuite, né à pau en 1638. connu par ses *éléments de géométrie*, & par son livre *sur l'ame des bêtes*. Prétendre avec Descartes que les animaux sont de pures machines privées du sentiment dont ils ont les organes, c'est démentir l'expérience & insulter la nature. Avancer qu'un esprit pur les anime, c'est dire ce qu'on ne peut prouver. Reconnaître que les animaux sont doués de sensations & de mémoire, sans savoir comment cela s'opère, ce serait parler en sage qui fait que l'ignorance vaut mieux que l'erreur. Car quel est l'ouvrage de la nature dont on connait les premiers principes? m. en 1673.

Parent (*Antoine*) né à paris en 1666. bon mathématicien. Il est encor un de ceux qui apprirent la géométrie sans maître. Ce qu'il y a de plus singulier de lui, c'est qu'il vécut longtems à paris libre & heureux avec moins de deux-cent livres de rente. m. en 1716.

Pascal (*Blaise*) fils du premier intendant qu'il y eut à rouen, né en 1623. génie prématuré. Il voulut se servir de la supériorité de
ce

ce génie , comme le rois de leur puissance ; il crut tout soumettre & tout abaisser par la force. Ce qui a le plus revolté certains lecteurs dans ses pensées c'est l'air despotique & méprisant dont il débute. Il ne fallait commencer que par avoir raison. Au reste la langue & l'éloquence lui doivent beaucoup. Les ennemis de Pascal & d'Arnaud firent supprimer leurs éloges dans le livre des hommes illustres de Perraut. Surquoi on cita ce passage de Tacite : *prae fulgebant Cassius & Brutus eo ipso quod eorum effigies non visebantur.* m. en 1662.

Patin (*Gui*) né à houdan en 1601. médecin , plus fameux par ses lettres médifiantes que par sa médecine. Son recueil de lettres a été lu avec avidité , parce qu'elles contiennent des nouvelles & des anecdotes que tout le monde aime , & des satires qu'on aime davantage. Il sert à faire voir , combien les auteurs contemporains , qui écrivent précipitamment les nouvelles du jour , sont des guides infidèles pour l'histoire. Ces nouvelles se trouvent souvent fausses ou défigurées par la malignité ; d'ailleurs cette multitude de petits faits n'est guères précieuse qu'aux petits esprits. m. en 1672.

Patin (*Charles*) né à paris en 1633, fils de *Gué* Patin. Ses ouvrages sont lus des savans, & les lettres de son père le font des gens oisifs. Charles Patin très savant antiquaire quitta la france, & mourut professeur en médecine à padouë en 1693.

Patru (*Olivier*) né à paris en 1604. le premier qui ait introduit la pureté de la langue dans le barreau. Il reçut dans sa dernière maladie une gratification de Louis XIV, à qui on dit qu'il n'était pas riche. m. en 1681.

Pavillon (*Etienne*) né à paris en 1632. avocat-général au parlement de metz, connu par quelques poësies écrites naturellement. m. en 1705.

Pélisson-Fontanier (*Paul*) né à bésiers en 1624. poëte médiocre, & homme très éloquent & très savant, premier commis du surintendant Fouquet, maître des comptes, puis maître des requêtes & chargé d'employer le revenn des œconomats à faire quitter aux huguenots leur religion, qu'il avait quittée lui-même. On a de lui beaucoup d'ouvrages, des prières pendant la messe, un traité sur l'eucharistie, un recueil de pièces galantes, beaucoup de vers amoureux à Olimpe.

Cette Olimpe était mademoiselle des Vieux qu'on prétend avoir épousé le célèbre Bosluet avant qu'il entrât dans l'église; mais ce qui a fait le plus d'honneur à Pélisson, ce sont ses discours pour monsieur Fouquet, & son histoire de la conquête de la franche-comté. Les protestans ont prétendu qu'il était mort avec indifférence; les catholiques ont soutenu le contraire. m. en 1693.

Perrault (*Claude*) né à paris en 1613. Il fut médecin; mais il n'exerça la médecine que pour ses amis. Il devint, sans aucun maître, habile dans tous les arts qui ont du rapport au dessein & dans les mécaniques. Bon physicien, grand architecte. Il encouragea les arts sous la protection de Colbert, & eut de la réputation malgré Boileau. m. en 1688.

Perrault (*Charles*) né en 1626. frère de *Claude*. Contrôleur-général des bâtimens sous Colbert, donna la forme aux académies de peinture, de sculpture & d'architecture. Utile aux gens de lettres, qui le recherchèrent pendant la vie de son protecteur, & qui l'abandonnèrent ensuite. On lui a reproché d'avoir trouvé trop de défauts dans les anciens; mais la grande faute est de les avoir critiqués maladroitement, & de s'être fait
des

des ennemis de ceux-même qu' il pouvait opposer aux anciens. Cette dispute a été & sera longtems une affaire de parti comme elle l'étoit du tems d'Horace. Que de gens encor en italie qui ne pouvant lire Homère qu'avec dégoût & lisant tous les jours l'Arioste & le Tasse avec transport, appellent encor Homère incomparable! m. en 1703.

Pétau (*Denis*) né à orléans en 1583. jésuite. Il a réformé la chronologie. On a de lui soixante & dix ouvrages. m. en 1652.

Pétis de la Croix (*François*) l'un de ceux, dont le grand ministre Colbert encouragea & récompensa le mérite. Louis xiv l'envoia en turquie & en perse à l'âge de seize ans, pour apprendre les langues orientales. Qui croirait qu'il a composé une partie de la vie de Louis xiv en arabe, & que ce livre est estimé dans l'orient? On a de lui *l'histoire de Gengiskam & de Tamerlan, tirée des anciens auteurs arabes*, & plusieurs livres utiles; mais sa *traduction des mille & un jour*, est ce qu'on lit le plus.

*L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour le mensonge.*

m. en 1713.

Petit (*Pierre*) né à paris en 1617. philosophe & savant. Il n'a écrit qu'en latin. m. en 1687.

Pézron (*Paul*) de l'origine de citeaux. Né en bretagne en 1639. grand antiquaire, qui a travaillé sur l'origine de la langue des goths ou celtes. m. en 1706.

du Pin (*Louis*) né en 1637. docteur de sorbonne. Sa *bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* lui a fait beaucoup de réputation & quelques ennemis. m. en 1719.

LaPlacette (*Jean*) de béarn, né en 1639. ministre protestant à copenhagen & en holland. Estimé pour ses divers ouvrages. m. à utrecht en 1718.

De Polignac (*Melchior*) cardinal, né au vélay en 1662. Aussi bon poète latin qu'on peut l'être dans une langue morte; très éloquent dans la sienne. L'un de ceux qui ont prouvé, qu'il est plus aisé de faire des vers latins que des vers français. m. en 1741.

Porée (*Charles*) né en normandie en 1675. jésuite. Du petit nombre des professeurs qui ont eû de la célébrité chez les gens du monde. Eloquent dans le goût de Sénèque. Poète très bel esprit. Son plus grand mérite

rite fut de faire aimer les lettres & la vertu à ses disciples. m. en 1741.

du Pui (*Pierre*) fils de *Claude* du Pui conseiller au parlement, très-savant homme, naquit en 1583. La science de Pierre du Pui fut utile à l'état. Il travailla plus que personne à l'inventaires des chartes & aux recherches des droits du roi sur plusieurs états. Il débrouilla autant qu'on le peut la loi salique & prouva les libertés de l'église gallicane qui ne sont qu'une partie des anciens droits des anciennes églises. Il résulte de son histoire des templiers qu'il y avait quelques coupables dans cet ordre, mais que la condamnation de l'ordre entier & le supplice de tant de chevaliers, furent une des plus horribles injustices qu'on ait jamais commises. m. en 1652.

De Puy-Ségur (le maréchal) il nous a laissé *l'art de la guerre* comme Boileau a donné l'art poétique.

Quênél (*Pâquier*) né en 1634. de l'oratoire. Il a été malheureux en ce qu'il s'est vu le sujet d'une grande division parmi ses compatriotes. D'ailleurs il a vécu pauvre & dans l'exil. Ses mœurs étaient sévères, comme celles de tous ceux qui ne sont oc-

cupés que de disputes. Trente pages changées & adoucies dans son livre auraient épargné des querelles à sa patrie; mais il eût été moins célèbre. m. en 1719.

Le Quien (*Michel*) né en 1661. dominicain. Homme très savant. Il a beaucoup travaillé sur les églises d'orient & sur celle d'angleterre. Il a surtout écrit contre *le Courayer* sur la validité des ordinations des évêques anglicans. Mais les anglais ne font pas plus de cas de ces disputes, que les turcs n'en font des dissertations sur l'église grecque. m. en 1703.

Quinaut (*Philippe*) né à paris en 1635. Auditeur des comptes, célèbre par ses poësies lyriques & par la douceur qu'il opposa aux satires très injustes de Boileau. Il eut part, comme les autres grands hommes, aux récompenses que donna Louis XIV. m. en 1688.

La Quintinie (*Jean*) né à poitiers en 1626. Il a créé l'art de la culture des jardins & de la transplantation des arbres. Ses préceptes ont été suivis de toute l'europe, & ses talens récompensés magnifiquement par Louis XIV. m. en

Le marquis de Quincy, lieutenant-général d'artillerie, auteur de l'histoire militaire de
Louis

Louis xiv. Il entre dans de grands détails, utiles pour ceux qui veulent suivre dans leur lecture les opérations d'une campagne. Ces détails pourraient fournir des exemples, s'il y avait des cas pareils ; mais il ne s'en trouve jamais , ni dans les affaires , ni dans la guerre. Les ressemblances sont toujours imparfaites, les différences toujours grandes. La conduite de la guerre est comme les jeux d'adresse , qu'on n'apprend que par l'usage ; & les jours d'action sont souvent des jeux de hazard.

Racine (*Jean*) né à la ferté-milon en 1639, élevé à port-roial. Il portait encor l'habit ecclésiastique quand il fit la tragédie de *Théagène* qu'il présenta à Molière, & celles des *frères ennemis*, dont Molière lui donna le sujet. Il est intitulé prieur de l'épinai dans le privilège de l'*Andromaque*. Louis xiv fut sensible à son extrême mérite. Il lui donna une charge de gentilhomme ordinaire, le nomma quelquefois des voïages de marly, le fut coucher dans sa chambre dans une de ses maladies, & le combla de gratifications. Cependant Racine mourut de chagrin ou de crainte de lui avoir déplu. Il n'était pas aussi philosophe que grand poëte. On lui a rendu justice fort tard.

„Nous avons été touchés, dit Saint-Evremond, „de *Marianne*, de *Sophonisbe*, d' *Alcionée*, „d' *Andromaque*, & de *Britannicus*.“ C'est ainsi qu' on mettait non seulement la mauvaise *Sophonisbe* de Corneille, mais encor les impertinentes pièces d' *Alcionée* & de *Marianne* à côté de ces chefs-d'œuvre immortels. L'or est confondu avec la bouë pendant la vie des artistes, & la mort les sépare. mort en 1699.

Rancé (*Jean* de Bouthillier) né en 1626. Commença par traduire *Anacréon*, & institua la réforme effrayante de la trappe en 1664. Il se dispensa, comme législateur, de la loi qui force ceux qui vivent dans ce tombeau, à ignorer ce qui se passe sur la terre. Il écrivit avec éloquence. m. en 1700.

Rapin (*René*) né à tours en 1621. jésuite, connu par le poëme des jardins en latins, & par beaucoup d'ouvrages de littérature. m. en 1687.

Rapin de Thoiras (*Paul*) né à castres en 1661. réfugié en angleterre & longtems officier. L'angleterre lui doit la meilleure histoire qu'on ait de ce royaume, & la seule impartiale dans un país où l' on n'écrit guères que par esprit de parti. m. à wésel en 1725.

Ré-

Régis (*Silvain*) né en agénois en 1632. Ses livres de philosophie n'ont plus de cours depuis les grandes découvertes qu'on a faites. m. en 1707.

Regnard (*François*) né à paris en 1647. Il eut été célèbre par ses seuls voïages. C'est le premier français qui alla jusqu'en laponie. Il grava sur un rocher ce vers. *Sistimus hic tandem nobis ubi defuit orbis.* Pris sur la mèr de provence par des corsaires, esclave à algèr, racheté, établi en france dans les charges de trésorier de france & de lieutenant des eaux & forêts, il vécut en voluptueux & en philosophe. Né avec un génie vif, gai & vraiment comique. Sa comédie du *joueur* est mise à côté de celles de Molière. Il faut se connaître peu aux talens & au génie des auteurs, pour penser qu'il ait dérobé cette pièce à Dufrenoy. Il dédia la comédie des *Ménechmes* à Despréaux, & ensuite écrivit contre lui, parce que Boileau ne lui rendit pas assez de justice. Cet homme si gai mourut de chagrin à 42 ans. On prétend même qu'il avança ses jours. m. en 1699.

Régnier Desmarêts (*Séraphin*) né à paris en 1632. Il a rendu de grands services à la langue: & est auteur de quelques poësies françaises & italiennes. Il fit passer une de

ses pièces italiennes pour être de Pétrarque. Il n'eut pas fait passer les vers français sous le nom d'un grand poète. m. en 1713.

Renaudot (*Théophraste*) médecin, très savant en plus d'un genre. Le premier auteur des gazettes en France. m. en 1679.

Renaudot (*Eusébe*) né en 1646. très savant dans l'histoire & dans les langues de l'Orient. On peut lui reprocher d'avoir empêché que le dictionnaire de Bayle ne fût imprimé en France. m. en 1720.

Richelet (*César Pierre*) le premier qui ait donné un dictionnaire presque tout satirique, exemple plus dangereux qu'utile.

Du Rier (*André*) gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, longtems employé à Constantinople & en Egypte. Nous avons de lui la traduction de l'alcoran & de l'histoire de Perse.

Du Rier (*Pierre*) né à Paris en 1605. secrétaire du roi, historiographe de France. Pauvre malgré ses charges. Il fit dix-neuf pièces de théâtre & treize traductions, qui furent toutes bien reçues de son tems. m. en 1658.

La Rochefoucault (*François* duc de) né en 1613. Ses mémoires sont lus, & on fait par cœur ses pensées. m. en 1680.

Rohaut (*Jacques*) né à amiens en 1620. Il abrégéa & il exposa avec clarté & méthode la philosophie de Descartes. Mais aujourd'hui cette philosophie, erronée presque en tout, n'a d'autre mérite que celui d'avoir été opposée aux erreurs anciennes. m. en 1675.

Rolin (*Charles*) né à paris en 1661. recteur de l'université. Le premier de ce corps qui a écrit en français avec pureté & noblesse. Quoique les derniers tomes de son histoire ancienne faits trop à la hâte ne répondent pas au premier, c'est encor la meilleure compilation qu'on ait en aucune langue, parce que les compilateurs sont rarement éloquens & que Rolin l'était. Son livre vaudrait beaucoup mieux s'il avait été philosophe. Il y a beaucoup d'histoires anciennes; il n'y en a aucune dans laquelle on apperçoive cet esprit philosophique qui distingue le faux du vrai, l'incroyable du vraisemblable & qui sacrifie l'inutile. m. en 1741.

Rotrou (*Jean*) né en 1609. le fondateur du théâtre. La première scène & une partie

tie du quatrième acte de *Venceslas* sont des chefs-d'œuvre. Corneille l'appelait son père. On fait combien le père fut surpassé par le fils. *Venceslas* ne fut composé qu'après le *Cid*. m. en 1650.

Rousseau (*Jean Baptiste*) né à paris en 1669. De très beaux vers, de grandes fautes & de longs malheurs le rendirent très fameux. Il faut ou lui imputer les couplets qui le firent bannir, couplets semblables à plusieurs qu'il avait avoués, ou flétrir deux tribunaux qui prononcèrent contre lui. Ce n'est pas que deux tribunaux, & même des corps plus nombreux ne puissent commettre unanimement de très violentes injustices, quand l'esprit de parti domine. Il y avait un parti furieux acharné contre Rousseau. Peu d'hommes ont autant excité & senti la haine. Tout le public fut soulevé contre lui jusqu'à son banissement; & même encor quelques années après; mais enfin les succès de la Motte son rival, l'accueil qu'on lui faisait, sa réputation qu'on croiait usurpée, l'art qu'il avait eu de s'établir une espèce d'empire dans la littérature, révoltèrent contre lui tous les gens de lettres & les ramenèrent à Rousseau qu'ils ne craignaient plus. Ils lui rendirent presque tout le public. La Motte
leur

leur parut trop heureux parce qu'il était riche & accueilli. Ils oublièrent que cet homme était aveugle & accablé de maladies. Il voyaient dans Rousseau un banni infortuné, sans songer qu'il est plus triste d'être aveugle & malade que de vivre à vienne & à bruxelles. Tous deux étaient en effet très malheureux l'un par la nature, l'autre par l'aventure funeste qui le fit condamner. Tous deux servent à faire voir combien les hommes sont injustes; combien ils varient dans leurs jugements, & qu'il y a de la folie à se tourmenter pour arracher leurs suffrages. m. à bruxelles en 1740.

De la Ruë (*Charles*) né en 1643, jésuite. Poète latin, poète français & prédicateur. L'un de ceux qui travaillèrent à ces livres nommés *dauphins*, pour l'éducation de *monseigneur*. Virgile lui tomba en partage. m. en 1725.

De la Sablière (*Antoine* de Rambouillet) Ses madrigaux sont écrits avec une finesse qui n'exclut pas le naturel. m. en 1680.

Sacy le maître (*Louis Isaac*) né en 1613. l'un des bons écrivains de port-roial. C'est de lui qu'est la *bible de Royaumont*, & une *traduction des comédies de Térence*. m. en

en 1684. Son frère *Antoine* le Maître se retira comme lui à port-royal. Il avait été avocat, on le croitait un homme très-éloquent; mais on ne le crut plus dès qu'il eut cédé à la vanité de faire imprimer ses plaidoirs. Un autre Saci avocat & de l'académie française mais d'une autre famille a donné une traduction estimée des lettres de Pline en 1701.

Le Sage, né en 1667. Son roman de *Gil-Blas* est demeuré, parce qu'il y a du naturel. m. en 1747.

Saint-Aulaire (*François Joseph* de Beau-poil marquis de). C'est une chose très singulière, que les jolis vers qu'on ait de lui, aient été faits lorsqu'il était plus que nonagénaire. Il ne cultiva guères le talent de la poésie qu'à l'âge de plus de soixante ans, comme le marquis de la Fare. Dans les premiers vers qu'on connut de lui, on trouve ceux-ci qu'on attribua à la Fare.

*O muse légère & facile,
Qui sur le coteau d'hélicon
Vintes offrir au vieil Anacréon
Cet art charmant, cet art utile,
Qui fait rendre douce & tranquille
La plus incommode saison;*

Vous

*Vous qui de tant de fleurs sur le parnasse
éclofes*

*Orniez à ses côtés les graces & les ris,
Et qui caschiez ses cheveux gris
Sous tant de couronnes de roses.
&c.*

Ce fut sur cette pièce, qu'il fut reçu à l'académie; & Boileau alléguait cette même pièce pour lui refuser son suffrage. Il est mort en 1742, à près de cent ans, d'autres disent à cent-deux. Un jour à l'âge de plus de quatre-vingt-quinze ans, il soupa avec madame la duchesse du Maine : Elle l'appelait Apollon, & lui demandait je ne fais quel secret. Il lui répondit :

*La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon ne serait point ma muse :
Elle serait Thétis & le jour finirait.*

Anacréon moins vieux fit de bien moins jolies choses. Si les grecs avaient eu des écrivains tels que nos bons auteurs, ils auraient été encor plus vains, & nous leur applaudirions aujourd'hui avec encor plus de raison.

Sainte-Marthe. Cette famille a été pendant plus de cent années féconde en savans. Le premier *Gaucher de Sainte-Marthe*, fut
Char-

Charles, qui fut éloquent pour son tems. m. en 1555.

Scevole, neveu de *Charles*, se distingua dans les lettres & dans les affaires. Ce fut lui qui réduisit poitiers sous l'obéissance de Henri. iv. Il mourut à loudun en 1623. & le fameux Urbain Grandier prononça son oraison funébre.

Abel de Sainte-Marthe son fils cultiva les lettres comme son père & mourut en 1652. Son fils nommé *Abel* comme lui, marcha sur ses traces. m. en 1706.

Scevole & *Louis* de Sainte-Marthe, frères jumeaux, fils du premier *Scevole*. Enterrés tous deux à paris dans le même tombeau à saint-séverin, furent illustres par leur savoir. Ils composèrent ensemble le *Gallia Christiana*.

Denis de Sainte-Marthe, leur frère, acheva cet ouvrage. m. à paris en 1725.

Pierre Scevole de Sainte-Marthe, frère aîné du dernier *Scevole*, fut historiographe de france. m. en 1690.

Saint-

Saint-Evremond (*Charles*) né en normandie en 1623. Une morale voluptueuse, des lettres écrites à des gens de cour dans un tems où ce mot de cour était prononcé avec emphase par tout le monde, des vers médiocres qu'on appelle des vers de société faits dans des sociétés illustres, tout cela avec beaucoup d'esprit contribua à la réputation de ses ouvrages. Un nommé *Desmaizeaux* les a fait imprimer avec une vie de l'auteur, qui contient seul un gros volume; & dans ce gros volume il n'y a pas quatre pages intéressantes. Il n'est grossi que des mêmes choses qu'on trouve dans les œuvres de Saint-Evremond: c'est un artifice de libraire, un abus du métier d'éditeur. C'est par de tels artifices qu'on a trouvé le secret de multiplier les livres à l'infini sans multiplier les connaissances. On connaît son exil, sa philosophie & ses ouvrages. Quand on lui demanda à sa mort s'il voulait se réconcilier, il répondit: „je voudrais me réconcilier avec l'appétit.“ Il est enterré à westminster avec les rois & les hommes illustres d'angleterre. m. en 1703.

Saint-Pavin (*Denis Sanguin de*) Il était au nombre des hommes de mérite, que Despréaux confondit dans ses fatires avec les mauvais écrivains. Le peu qu'on a de

lui, passe pour être d'un goût délicat. On peut connaître son mérite personnel par cette épitaphe, que fit pour lui Fieubet le maître des requêtes, l'un des esprits les plus polis de ce siècle.

Sous ce tombeau git Saint-Pavin :

Donne des larmes à sa fin.

Tu fus de ses amis peut-être ?

Pleure ton sort & le sien :

Tu n'en fus pas ? pleure le tien

Passant, d'avoir manqué d'en être.

m. en 1670.

L'abbé de Saint-Pierre, (Castel,) gentilhomme de normandie, n'ayant qu'une fortune médiocre la partagea quelque temps avec les célèbres Varignon, & Fontenelles. Il écrivit beaucoup sur la politique. La meilleure définition qu'on ait faite en général de ses ouvrages est ce qu'en disait le cardinal du Bois, que c'était les rêves d'un bon citoyen. Cependant l'abbé de Saint-Pierre ne laissa pas enfin d'être très utile. Il contribua beaucoup à délivrer la France de la tyrannie de la taille arbitraire, il écrivit & il agit en l'homme d'état sur cette seule matière. Il fut unanimement exclus de l'académie française pour avoir sous la régence du duc d'Orléans préféré un peu durement dans sa polifinodie l'éta-

l'établissement des conseils à la manière de gouverner de Louis XIV. protecteur de l'académie. Ce fut le cardinal de Polignac qui fit une brigue pour l'exclure & qui en vint à bout. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que dans ce tems là même, le cardinal de Polignac conspirait contre le régent, & que ce prince qui donnait un logement au palais royal à Saint-Pierre & qui avait toute sa famille à son service souffrit cette exclusion. L'abbé de Saint-Pierre ne se plaignit point. Il continua de vivre en philosophe avec ceux mêmes qui l'avaient exclu. Boyer évêque de mirepoix son confrère à l'académie française empêcha qu'à sa mort on ne prononçât son éloge à l'académie selon la coutume. Ces vaines fleurs qu'on jette sur le tombeau d'un académicien n'ajoutent rien ni à sa réputation ni à son mérite, mais le refus fut un outrage, & les services que l'abbé de Saint-Pierre avait rendus, sa probité, & sa douceur méritaient un autre traitement. Il mourut en 1743. âgé de 82. ans. Je lui demandai quelques jours avant sa mort, comment il regardait ce passage, il me répondit, *comme un voyage à la campagne.*

Sallo (*Denis*) né en 1626. conseiller du parlement de paris. Inventeur des journaux.

Bayle perfectionna ce genre, déshonoré ensuite par quelques journaux, que publièrent à l'envi des libraires avides, & que des écrivains obscurs remplirent d'extraits infidèles, d'inepties & de mensonges. Enfin on est parvenu jusqu'à faire un trafic public d'éloges & de censures surtout dans des feuilles périodiques, & la littérature a éprouvé le plus grand avilissement par ces infames manèges. m. en 1669.

Sandras de Courtils, né à montargis en 1644. On ne place ici son nom, que pour avertir les français & surtout les étrangers combien ils doivent se défier de tous ces faux mémoires imprimés en hollande. Courtils fut un des plus coupables écrivains de ce genre. Il inonda l'europe de fictions, sous le nom d'histoires. Il était bien honteux, qu'un capitaine du régiment de champagne allât en hollande vendre des mensonges aux libraires. Lui & ses imitateurs qui ont écrit tant de libelles contre leur propre patrie, contre de bons princes qui dédaignent de se vanger, & contre des citoiens qui ne le peuvent, ont mérité l'exécration publique. Il a composé *la conduite de la france depuis la paix de nimégue*, & *la réponse* au même livre. *L'état de la france sous Louis*

*Louis xii & sous Louis xiv. La conduite de
mars dans les guerres de hollande. Les con-
quêtes amoureuses du grand Alexandre. Les
intrigues amoureuses de la France. La vie de
Turenne. Celle de l'amiral Coligni. Les mémoi-
res de Rochefort, d'Artagnan, de Monbrun,
de Vordac, de la marquise du Frêne. Le te-
stament politique de Colbert, & beaucoup
d'autres ouvrages qui ont amusé & trompé
les esprits faibles. m. à paris en 1712.*

Sanfon (*Nicolas*) né à abbeville en 1600.
le père de la géographie avant Guillaume de
l'Isle, m. en 1667. Ses deux fils héritèrent
de son mérite.

Santeuil (*Jean Bapt.*) né à paris en 1600.
excellent poëte latin, si on peut l'être, &
qui ne pouvait faire de vers français. Ses
hymnes sont chantés dans l'église. m. en
1697.

Sarrafin (*Jean François*) né près de caën
en 1605. a écrit agréablement en prose & en
vers. m. en 1655.

Savari (*Jacques*) né en 1622. Le premier
qui ait écrit sur le commerce. Il avait été
longtems négociant. Le conseil le consulta
sur l'ordonnance de 1670, & il en rédigea
presque tous les articles. Le dictionnaire

de commerce qui est de lui, & de *Philémon* son frère, chanoine de saint-maur, fut une entreprise aussi utile que nouvelle; mais il faut regarder ces livres à peu près comme les intérêts des princes qui changent en moins de cinquante ans. Les objets & les canaux du commerce, les gains, les finesse, ne sont plus aujourd'hui ce qu'ils étaient du tems de Savari. m. en

Saumaïse (*Claude*) né en bourgogne en 1588. retiré à leide pour être libre. Homme d'une érudition connue. m. en 1653.

Sauveur (*Joséph*) né à la flèche en 1653. Il apprit sans maître les élémens de la géométrie. Il est un des premiers, qui ait calculé les avantages & les désavantages des jeux de hazard. Il disait, que tout ce que peut un homme en mathématique un autre le peut aussi. Cela s'entend pour ceux qui se bornent à apprendre, mais non pour les inventeurs. Il avait été muet jusqu'à l'âge de sept ans. m. en 1716.

Scaron (*Paul*) fils d'un conseiller de la grand-chambre né en 1598. Ses comédies sont plus burlesques que comiques. Son *Virgile travesti* n'est pardonnable ~~que~~ un bouffon. Son roman comique est presque le seul
de

de ses ouvrages que les gens de goût aiment encore. C'est ce que Boileau avait prédit. m. en 1660.

Scudéri (*George de*) né au havre de grace en 1603. Favorisé du cardinal de Richelieu, il balança quelque tems la réputation de Corneille. Son nom est plus connu que ses ouvrages. m. en 1667.

Scudéri (*Magdelaine*) sœur de *George* née au havre en 1607. plus connue aujourd'hui par quelques vers agréables qui restent d'elle, que par les énormes romans de *la Clélie* & du *Cyrus*. Louis XIV. lui donna une pension, & l'accueillit avec distinction. Ce fut elle qui remporta le premier prix d'éloquence fondé par l'académie. m. en 1701.

Ségrais (*Jean*) né à caën en 1625. *Mademoiselle* l'appelle *une manière de bel esprit*; mais c'était en effet un très bel esprit, & un véritable homme de lettres. Il fut obligé de quitter le service de cette princesse, pour s'être opposé à son mariage avec le comte de Lausun. Ses églogues & sa traduction de Virgile furent estimées, mais aujourd'hui on ne les lit plus. Il est remarquable qu'on a retenu des vers de la pharsale de Brébœuf, & aucun de l'énéide de Ségrais. Cependant

Roileau lous Ségrais & dénigre Brébœuf. m.
en 1701.

Senaut (*Jean François*) né en 1601. général de l'oratoire, prédicateur qui fut à l'égard du père Bourdaloue ce que Rotrou est pour Corneille, son prédécesseur & rarement son égal. Il est compté parmi les premiers restaurateurs de l'éloquence plutôt que dans le petit nombre des hommes véritablement éloquents. m. en 1692.

Seneçai, premier valet de chambre de Marie Thérèse. Poète d'une imagination singulière. Son conte du *kaimac*, à quelques endroits près, est un ouvrage distingué. C'est un exemple qui apprend qu'on peut très bien conter d'une autre manière que la Fontaine. On peut observer que cette pièce, la meilleure qu'il ait faite, est la seule qui ne se trouve pas dans son recueil. Il y a aussi dans ses *travaux d'Apollon* des beautés singulières & neuves.

Sévigné (*Marie de Rabutin*) née en 1626. Ses lettres remplies d'anecdotes, écrites avec liberté, & d'un stile qui peint & anime tout, sont la meilleure critique des lettres étudiées où l'on cherche l'esprit, & encor plus de ces lettres supposées dans lesquelles
on

on veut imiter la *style* épistolaire, en étalant de faux sentimens & de fausses aventures à des correspondans imaginaires. m. en 1696.

Simon (*Richard*) né en 1638. de l'oratoire. Excellent critique. Son histoire de l'origine & du progrès des revenus ecclésiastiques, son histoire critique du vieux testament &c. sont luës de tous les savans. m. à dieppe en 1712.

Sirmond (*Jacques*) jésuite, est né vers l'an 1559. L'un des plus savans & des plus aimables hommes de son tems. On fait à peine qu'il fut confesseur de Louis XIII, parce qu'il fit à peine parler de lui dans ce poste délicat. Il fut préféré par le pape à tous les savans d'italie pour faire la préface de la collection des conciles. Ses nombreux ouvrages furent très-estimés & sont très-peu lus. m. en 1651.

Sirmond (*Jean*) neveu du précédent, historiographe de france avec le brevet de conseiller d'état qui était d'ordinaire attaché à la charge d'historiographe. L'un des ses principaux ouvrages est la vie du cardinal d'Amboise qu'il ne composa que pour mettre ce ministre au dessous du cardinal de Richelieu son protecteur. Il fut un des premiers académiciens. m. en 1649.

Sorbières (*Samuel*) né en dauphiné en 1610. L'un de ceux qui ont porté le titre d'historiographe de France. Ami du pape Clément neuf avant son exaltation, ne recevant que de faibles marques de la générosité de ce pontife il lui écrivit : „saint pere, vous „envoiez des manchettes à celui qui n'a „point de chemise.“ Il effleura beaucoup de genres de science. m. en 1670.

de la Suze, (la comtesse *Henricette* de Coligni,) célèbre dans son temps par son esprit & par ses élégies. C'est elle qui se fit catholique parce que son mari était huguenot, & qui s'en sépara afin (disait la reine Christine) de ne voir son mari ni dans ce monde-ci, ni dans l'autre. m. en 1673.

Tallemant (*François*) né à la rochelle en 1620. second traducteur de Plutarque, m. 1693.

Tallemant (*Paul*) né à paris en 1642. Quoiqu'il fut petit-fils du riche Montoron, & fils d'un maître de requêtes qui avait eu deux-cent-mille livres de rente de notre monnoie d'aujourd'hui, il se trouva presque sans fortune. Colbert lui fit du bien comme aux autres gens de lettres. Il a eu la principale part à l'histoire du roi par médailles m. en 1712.

Talon

Talon (*Omer*) avocat-général du parlement de paris, a laissé des mémoires utiles, dignes d'un bon magistrat & d'un bon citoyen. m. en 1652.

Tarteron, jésuite. Il a traduit les satires d'Horace, de Perse & de Juvenal; & a supprimé les obscénités grossières dont il est étrange que Juvenal & surtout Horace aient souillé leurs ouvrages. Il a ménagé en cela la jeunesse pour laquelle il croit travailler, mais sa traduction n'est pas assez littérale pour elle; le sens est rendu, mais non pas la valeur des mots.

Terrasson (l'abbé) né en 1669. philosophe pendant sa vie & à sa mort. Il y a de beaux morceaux dans son *setos*. Sa traduction de Diodore est utile, son examen d'Homère sans aucun goût. m. en 1750.

Thiers (*Jean-Baptiste*) né à chartres en 1641. On a de lui beaucoup de dissertations. C'est lui qui écrivit contre l'inscription du couvent des cordeliers de rheims, à Dieu & à saint François tous deux crucifiés. m. en 1703.

Thomassin (*Louis*) de l'oratoire, né en provence en 1619. Homme d'une érudition profonde. Il fit le premier des conférences
sur

sur les pères, sur les conciles & sur l'histoire. Il oublia sur la fin de sa vie tout ce qu'il avait su, & ne se souvint plus d'avoir écrit. m. en 1695.

Thoynard (*Nicolas*) né à orléans en 1629. On prétend qu'il a eu grande part au traité du cardinal Norris sur les époques syriennes. Sa concordance des quatre évangélistes en grec passe pour un ouvrage curieux. Il n'était que savant, mais il l'était profondément. m. en 1706.

Tourel (*Jacques*) né à toulouse en 1656. Célèbre par la traduction de Démosthène. m. en 1715.

Tournefort (*Joséph Pitton de*) né en provence en 1656. Le plus grand botaniste de son tems. Il fut envoyé par Louis XIV. en espagne, en anglettre, en hollande, en grèce & en asie pour perfectionner l'histoire naturelle. Il rapporta 1336. nouvelles espèces de plantes, & il nous apprit à connaître les nôtres. m. en 1708.

le Tourneux, né en 1640. Son *année chrétienne* est dans beaucoup de mains, quoique mise à romè à l'index des livres prohibés, ou plutôt parce qu'elle y est mise. m. en 1686.

Tristan

Tristan l'Hermite, gentilhomme de Gascogne d'Orléans frère de Louis XIII. Le prodigieux & long succès qu'eut sa tragédie de *Marianne* fut le fruit de l'ignorance où l'on était alors. On n'avait pas mieux ; & quand la réputation de cette pièce fut établie, il fallut plus d'une tragédie de Corneille pour la faire oublier. Il y a encor des nations chez qui des ouvrages très médiocres passent pour des chefs-d'œuvre, parce qu'il ne s'est pas trouvé de génie qui les ait surpassés. On ignore communément que Tristan ait mis en vers l'office de la vierge, & il n'est pas étrange qu'on l'ignore. m. en 1655.

Vaillant (Jean Foy) né à beauvais en 1632. Le public lui doit la science des médailles, & le roi la moitié de son cabinet. Le ministre Colbert le fit voyager en Italie, en Grèce, en Égypte, en Turquie, en Perse. Des corsaires d'Algèr le prirent en 1674 avec l'architecte Desgodets. Le roi les racheta tous deux. Jamais savant n'eût plus de dangers. m. en 1706.

Vaillant (Jean François) né à Rome en 1665 pendant les voyages de son père. Antiquaire comme lui. m. en 1708.

Valincourt (Jean Baptiste Henri du Trouflet de) né en 1653. Une épître que Despréaux

aux lui a adressée fait sa plus grande réputation. On a de lui quelques petits ouvrages. Il était bon littérateur. Il fit une assez grande fortune qu'il n'eût pas faite s'il n'eût été qu'homme de lettres. Les lettres seules dénuées de cette sagacité laborieuse qui rend un homme utile, ne procurent presque jamais qu'une vie malheureuse & méprisée. Un des meilleurs discours qu'on ait jamais prononcés à l'académie, est celui dans lequel Mr. de Valincourt tâche de guérir l'erreur de ce nombre prodigieux de jeunes gens qui prenant leur fureur d'écrire pour du talent, vont présenter de mauvais vers à des princes, inondent le public de leurs brochures, & qui accusent l'ingratitude du siècle parce qu'ils sont inutiles au monde & à eux mêmes. Il les avertit que les professions qu'on croit les plus basses sont fort supérieures à celle qu'ils ont embrassée. m. en 1730.

Valois (*Adrien*) né à paris en 1607. Historiographe de france. Ses meilleurs ouvrages sont sa *notice des gaules* & son *histoire de la première race*. m. en 1692.

Valois (*Henri*) frere du précédent né en 1603. Ses ouvrages sont moins utiles à des français que ceux de son frere. m. en 1676.

Varignon

Varignon (*Pierre*) né à caën en 1654. Mathématicien célèbre. m. en 1722.

Varillas (*Antoine*) né dans la marche en 1624. Historien plus agréable qu'exact. m. en 1696.

le Vassor (*Michel*) de l'oratoire. Réfugié en angletterre. Son histoire de Louis XIII, diffuse, pesante & satirique, a été recherchée pour beaucoup de faits singuliers qui s'y trouvent. m. en 1718.

Vauban (le marechal de) né en 1633. Sa dixme réelle n'a pu être exécutée & est en effet impraticable. On a de lui plusieurs mémoires dignes d'un si bon citoyen. m. en 1707.

Vaugelas (*Claude Favre de*) né à chambéri en 1585. C'est un des premiers qui ont épuré & réglé la langue, & de ceux qui pouvaient faire des vers italiens sans en pouvoir faire de français. Il retoucha pendant trente ans sa traduction de Quinte-Curce. Tout homme qui veut bien écrire doit corriger ses ouvrages toute sa vie. m. en 1650.

Vavaſſeur, né dans le charolois en 1605. jésuite, grand littérateur. Il fit voir le
premier

premier, que les grecs & les romains n'ont jamais connu le stile burlesque qui n'est qu'un reste de barbarie. m. en 1681.

Le Vayer (*François*) né à paris en 1588. précepteur de *monseigneur* frère de Louis XIV, & qui enseigna le roi un an. Historiographe de france, conseiller d'état grand pirrhonien & connu pour tel. Son pirrhonisme n'empêcha pas qu'on ne lui confiât une éducation si précieuse. On trouve beaucoup de science & de raison dans ses ouvrages trop diffus. m. en 1672.

Veissieres (*Mathurin de la Croze*) né à nantes en 1661. bénédictin à paris. Sa liberté de penser & un prieur contraire à cette liberté lui firent quitter son ordre & sa religion. C'était une bibliothèque vivante, & sa mémoire était un prodige. Outre les choses utiles & agréables qu'il savait, il en avait étudié d'autres qu'on ne peut savoir, comme l'ancienne langue égyptienne. Il y a de lui un ouvrage estimé c'est *le christianisme des indés*. Ce qu'on y trouve de plus curieux c'est que les bramins croient l'unité d'un Dieu en laissant les idoles aux peuples. La fureur d'écrire est telle qu'on a écrit la vie de cet homme en un volume

lume aussi gros que la vie d'Alexandre. Ce petit extrait enor trop long aurait suffi. m. à berlin 1739.

Vergier (*Jacques*) né à paris en 1675. Il est à l'égard de la Fontaine ce que Campistron est à Racine. Imitateur faible mais naturel. Mort assassiné à paris par des voleurs en 1720. On laisse entendre dans le Moréri, qu'il avait fait une parodie contre un prince puissant qui le fit tuer. Ce conte est faux & absurde.

Vertot (*René Aubert*) né en normandie en 1655. Historien agréable & élégant. m. en 1735.

Vichart de Saint-Réal (*César*) né à chambéri, mais élevé en france. Son histoire de la conjuration de venise est un chef-d'œuvre. Sa vie de Jésus-Christ est bien différente. m. en 1692.

Villars de Monfaucon (l'abbé de) né en 1635. célèbre par le *comte de gabalis*. C'est une partie de l'ancienne mythologie des perses. L'auteur fut tué en 1673 d'un coup de pistolet. On dit que les filphes l'avaient assassiné pour avoir révélé leurs mistères.

Villars (le maréchal duc de) né en 1652. Le premier tome des mémoires qui portent son nom est entièrement de lui. m. en 1734.

T. II.

H h

Ville-

Villedieu (madame de) Ses romans lui firent de la réputation. Au reste on est bien éloigné de vouloir donner ici quelque prix à tous ces romans dont la France a été & est encor inondée; ils ont presque tous été, excepté *zaïde*, des productions d'esprits faibles, qui écrivent avec facilité des choses indignes d'être luës par des esprits solides; ils sont même pour la plupart dénuës d'imagination, & il y en a plus dans quatre pages de l'Arioste que dans tous ces insipides écrits qui gâtent le goût des jeunes gens. m. en 1683.

Villiers (*Pierre*) né à coignac en 1648. jésuite. Il cultiva les lettres comme tous ceux qui sont sortis de cet ordre. Ses sermons & son poëme sur l'art de prêcher eurent de son tems quelque réputation. Ses stances sur la solitude sont fort au dessus de celles de St. Amant, qu'on avait tant vantées, mais ne sont pas encor tout-à-fait dignes d'un siècle si au dessus de celui de St. Amant. m. en 1728.

Voiture (*Vincent*) né à amiens en 1598. C'est le premier qui fut en France ce qu'on appelle un bel esprit. Il n'eut guères que ce mérite dans ses écrits, sur lesquels on ne peut guères se former le goût, mais ce mé-
rite

être était alors très rare. On a de lui de très jolis vers mais en petit nombre. Ceux qu'il fit pour la reine Anne d'Autriche, & qu'on n'imprima pas dans son recueil, sont un monument de cette liberté galante qui régnait à la cour de cette reine, dont les frondeurs lassèrent la douceur & la bonté.

*Je pensais si le cardinal,
J'entends celui de la Valette,
Pouvait voir l'éclat sans égal
Dans lequel maintenant vous êtes,
J'entends celui de la beauté,
Car auprès je n'estime guère,
Cela soit dit sans vous déplaire,
Tout l'éclat de la majesté.*

Il fit aussi des vers italiens & espagnols avec succès. m. en 1648.

- * Alors on était dans l'usage de retrancher dans les vers les lettres finales qui incommodaient, vous éte pour vous êtes. C'est ainsi qu'en usent les italiens & les anglais. La poésie française est trop gênée & très souvent trop prosaïque.

66X

e7X



ARTISTES CÉLÈBRES.

Musiciens.

La M U S I Q U E française, du moins la vocale, n'est du goût d'aucune autre nation. Elle ne peut l'être, parce que la prosodie française est différente de toutes celles de l'europe. Nous appuions toujours sur la dernière syllabe ; & toutes les autres nations présentent sur la pénultième, ou sur l'antépénultième, ainsi que les italiens. Notre langue est la seule qui ait des mots terminés par des *e muets*, & ces *e* qui ne sont pas prononcés dans la déclamation ordinaire, le sont dans la déclamation notée, & le sont d'une manière uniforme, *gloi-reu, victoireu, barbari-eu, furi-eu*... Voilà ce qui rend la plupart de nos airs & notre récitatif insupportable à quiconque n'y est pas accoutumé. Le climat refuse encor aux voix la légèreté que donne celui d'italie, nous n'avons point l'habitude qu'on a chez le pape & dans les autres cours italiennes, de priver les hommes de leur virilité pour leur donner une voix plus belle que celle des femmes. Tout cela joint à la lenteur de notre chant, qui fait un étrange contraste avec la vivacité de notre nation, rendra toujours la musique française propre pour les seuls français.

Mal-

Malgré toutes ces raisons, les étrangers, qui ont été longtems en france, conviennent que nos musiciens ont fait des chefs-d'œuvre en ajustant leurs airs à nos paroles, & que cette déclamation notée est souvent une expression admirable ; mais elle ne l'est que pour des oreilles très accoutumées, & il faut une exécution parfaite.

La musique instrumentale s'est ressentie un peu de la monotonie & de la lenteur qu'on reproche à la vocale ; mais plusieurs de nos symphonies, & surtout nos airs de danse ont trouvé plus d'applaudissement chez les autres nations. On les exécute dans beaucoup d'*opéra* italiens ; il n'y en a presque jamais d'autres chez un roi qui a un des meilleurs *opéra* de l'europe, & qui dans la foule de ses autres talens singuliers a daigné encor cultivèr avec un très grand soin celui de la musique.

Jean Baptiste LULLI né à florence en 1633. amené en france à l'âge de 14 ans, & ne sachant encor que jouer du violon, fut le père de la vraie musique en france. Il sut accommoder son art au génie de la langue ; c'était l'unique moien de réussir. Il est à remarquer qu'alors la musique italienne ne s'éloignait pas de la gravité & de la noble

simplicité que nous admirons dans les récitatifs de *Lulli*.

Après lui tous les musiciens, comme *COLASSE*, *CAMPRA*, *DESTOUCHES* & les autres, ont été les imitateurs, jusqu'à ce qu'enfin il est venu un homme, qui s'est élevé au dessus d'eux par la profondeur de son harmonie, & qui a fait de la musique un art nouveau.

A l'égard des musiciens de chapelle, quoiqu'il y en ait plusieurs célèbres en France, leurs ouvrages n'ont point encor été exécutés ailleurs.

Des peintres, sculpteurs, architectes, graveurs, &c.

Il n'en est pas de la *PEINTURE* comme de la musique. Une nation peut avoir un chant qui ne plaise qu'à elle; parce que le génie de sa langue n'en admettra pas d'autres; mais les peintres doivent représenter la nature qui est la même dans tous les pays, & qui est vue avec les mêmes yeux.

Il faut, pour qu'un peintre ait une juste réputation, que ses ouvrages aient un prix chez les étrangers. Ce n'est pas assez d'avoir

un petit parti, & d'être loué dans de petites livres, il faut être acheté.

Ce qui resserre quelquefois les talens des peintres, est ce qui semblerait devoir les étendre. C'est le goût académique, c'est la manière qu'ils prennent d'après ceux qui président. Les académies sont sans doute très utiles pour former des élèves, surtout quand les directeurs travaillent dans le grand goût; mais si le chef a le goût petit, si sa manière est aride & léchée, si ses figures grimacent, si ses tableaux sont peints comme les éventails; les élèves subjugués par l'imitation, ou par l'envie de plaire à un mauvais maître, perdent entièrement l'idée de la belle nature. Il y a une fatalité sur les académies. Aucun ouvrage, qu'on appelle académique, n'a été encor en aucun genre un ouvrage de génie. Donnez moi un artiste tout occupé de la crainte de ne pas saisir la manière de ses confrères, ses productions seront compassées & contraintes. Donnez moi un homme d'un esprit libre, plein de la nature qu'il copie, il réussira. Presque tous les artistes sublimes, ou ont fleuri avant les établissemens des académies, ou ont travaillé dans un goût différent de celui qui régnait dans ces sociétés.

Cornéille, Racine, Despréaux, le Moine, non seulement prirent une route différente de leurs confrères, mais ils les avaient presque tous pour ennemis.

Nicolas POUSSIN, né aux andelis en normandie en 1599. fut l'élève de son génie; il se perfectionna à rome. On l'appelle le peintre des gens d'esprit; on pourrait aussi l'appeler celui des gens de goût. Il n'a d'autre défaut que celui d'avoir outré le sombre du coloris de l'école romaine. Il était dans son tems le plus grand peintre de l'europe. Rappelé de rome à paris, il y céda à l'envie & aux cabales; il se retira, c'est ce qui est arrivé à plus d'un artiste. *Le Poussin* retourna à rome, où il vécut pauvre mais content. Sa philosophie le mit au dessus de la fortune. m. en 1665.

Eustache LE SUEUR, né à paris en 1617. n'ayant eu que *Vouet* pour maître, devint cependant un peintre excellent. Il avait porté l'art de la peinture au plus haut point, lorsqu'il mourut à l'âge de 38 ans en 1655.

BOURDON & LE VALENTIN ont été célèbres. Trois des meilleurs tableaux qui ornent l'église de saint-pierre de rome, sont du *Poussin*, du *Bourdon* & du *Valentin*.

Char-

Charles LE BRUN né à paris en 1619. A peine eût-il développé son talent; que le surintendant Fouquet, l'un des plus généreux & des plus malheureux hommes qui aient jamais été, lui donna une pension de vingt-quatre-mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. Il est à remarquer que son tableau *de la famille de Darius*, qui est à versailles, n'est point effacé par le coloris du tableau de *Paul Véronèse* qu'on voit vis-à-vis, & le surpasse beaucoup par le dessein, la composition, la dignité, l'expression. & la fidélité du *costume*. Les estampes de ses tableaux des *batailles d'Alexandre* sont encor plus recherchées que les *batailles de Constantin* par *Raphaël* & par *Jules Romain*. m. en. 1690.

Pierre MIGNARD, né à troies en champagne en 1610. fut le rival de *le Brun* pendant quelque tems; mais il ne l'est pas aux yeux de la postérité. m. en 1695.

Claude GBLÉE dit *Claude Lorrain*: Son père qui en voulait faire un garçon pâtissier ne prévoyait pas qu'un jour son fils ferait des tableaux qui seraient regardés comme ceux d'un des premiers paisagistes de l'europe. m. à rome 1678.

CASE, on a de lui des tableaux qui commencent à être d'un grand prix. On rend trop tard justice en France aux bons artistes. Leurs ouvrages médiocres y font trop de tort à leurs chef-d'œuvres. Les Italiens au contraire passent chez eux le médiocre en faveur de l'excellent. Chaque nation cherche à se faire valoir. Les Français font valoir les autres nations en tout genre.

Joseph PAROSSEL, né en 1648. bon peintre & surpassé par son fils. m. en. 1704.

Jean JOUVENET, né à Rothen en 1644. élève de *le brun*, inférieur à son maître quoique bon peintre. Il a peint presque tous les objets d'une couleur jaune. Il les voitait de cette couleur par une singulière conformation d'organes. m. en 1717.

Jean Baptiste SENTERRE. Il y a de lui des tableaux de chevalet admirables, d'un coloris vrai & tendre. Son tableau *d'Adam & d'Eve* est un des plus beaux qu'il y ait en Europe. Celui de sainte Térése dans la chapelle de Versailles est un chef-d'œuvre de grâces, & on ne lui a reproché que d'être trop voluptueux pour un tableau d'autel.

LA FOSSE, s'est distingué par un mérite à-peu-près semblable.

Bon **BOULOGNE**, excellent peintre; la preuve en est que ses tableaux sont vendus fort chers.

Louis **BOULOGNE**, ses tableaux qui ne sont pas sans mérite sont moins recherchés que ceux de son frère.

RAOUS, peintre inégal; mais quand il a réussi, il a égalé le *Rembrandt*.

RIGAUT: quoiqu'il n'ait guères de réputation que dans le portrait, le grand tableau où il a représenté le Cardinal de Bouillon ouvrant l'année sainte, est un chef-d'œuvre égal aux plus beaux ouvrages de *Rubens*.

DE TROIE a travaillé dans le goût de *Rigaut*. On a de son fils des tableaux d'histoire estimés.

VATEAU a été dans le gracieux à-peu-près ce que *Téniers* a été dans le grotesque. Il a fait des disciples dont les tableaux sont recherchés.

LE MOINE a peut-être surpassé tous ces pein-

peintres par la composition *du salon d'Hercule* à versailles. Cette apothéose d'Hercule était une flatterie pour le cardinal Hercule de Fleuri, qui n'avait rien de commun avec l'Hercule de la fable. Il eût mieux valu dans le salon d'un roi de france représenter l'apothéose de Henri quatre. *Le Moine* envié de ses confrères, & se croiant mal récompensé du cardinal, se tua de désespoir.

Quelques autres ont excellé à peindre des animaux, comme DESPORTES & OUDRY; d'autres ont réussi dans la mignature; plusieurs dans le portrait. Quelques peintres se distinguent aujourd'hui dans de plus grands genres; & il est à croire que cet art ne périra pas.

La SCULPTURE a été poussée à sa perfection sous Louis XIV, & se soutient dans sa force sous Louis XV.

Jacques SARRASIN, né en 1598. fit des chefs-d'œuvre à rome pour le pape Clément VIII. il travailla à paris avec le même succès. m. en 1660.

Pierre PUGET, né en 1662. architecte, sculpteur & peintre: célèbre principalement
par

par l'*Andromède* & par le *Milon crotoniate*.
m. en 1695.

LE GROS & THEODON ont embelli l'Italie de leurs ouvrages.

François GIRARDON, né en 1627, a égalé tout ce que l'antiquité a de plus beau, par les bains d'Apollon & par le tombeau du cardinal de Richelieu. m. en 1715.

Les COISEVAUX & les COUSTOUX & beaucoup d'autres se sont très distingués, & sont encor surpassés aujourd'hui par quatre ou cinq de nos sculpteurs.

CHAUVEAU, NANTEUIL, MELAN, AUDRAN, HEDBLING, LE CLERC, les DREVET, POILLY, PICART, DUCHANGE & d'autres ont réussi dans les tailles douces, & leurs estampes ornent dans l'Europe les cabinets de ceux qui ne peuvent avoir de tableaux.

De simples orfèvres, tels que BALIN & GERMAIN, ont mérité d'être mis au rang des plus célèbres artistes par la beauté de leur dessein, & par l'élégance de leur exécution.

Il n'est pas aussi facile à un génie né avec
le

le grand goût de l'ARCHITECTURE de faire valoir ses talens, qu'à tout autre artiste. Il ne peut élever de grands monumens, que quand des princes les ordonnent. Plus d'un bon architecte a eu des talens inutiles.

François MANSARD a été un des meilleurs architectes de l'europe. Le château ou plutôt le palais de *maisons* auprès de saint-germain est un chef-d'œuvre, parce qu'il eut la liberté entière de se livrer à son génie.

Jules Hardouin MANSARD son neveu fit une fortune immense sous Louis XIV. & fut surintendant des bâtimens. La belle chapelle des invalides est de lui. Il ne put déployer tous ses talens dans celle de versailles, où il fut gêné par le terrain.

On connaît assez les ouvrages élevés sur les desseins de PERRAULT, de LEVAU, & de DORBAY.

L'art des jardins a été créé & perfectionné par LE NOTRE pour l'agréable, & par LA QUINTINIE pour l'utile.

La GRAVÛRE en pierres précieuses, les coins des médailles, les fontes des caractères
pour

pour l'imprimerie , tout cela s'est ressenti des progrès rapides des autres arts.

. Les horlogers qu'on peut regarder comme des physiciens de pratique, ont fait admirer leur esprit dans leur travail.

On a nuancé les étoffes, & même l'or qui les embellit, avec une intelligence & un goût si rare, que telle étoffe, qui n'a été portée que par luxe, méritait d'être conservée comme un monument d'industrie.

. On a commencé à faire de la *porcelaine* à saint-cloud, avant que l'on en fit dans le reste de l'Europe.

Enfin le siècle passé a mis celui où nous sommes en état de rassembler en un corps, & de transmettre à la postérité le dépôt de toutes les sciences & de tous les arts, tous poussés aussi loin que l'industrie humaine a pu aller; & c'est à quoi travaille aujourd'hui une société de savans, remplis d'esprit & de lumières. Cet ouvrage immense & immortel semble accuser la brièveté de la vie des hommes.

F I N.

Fautes à corriger.

Tom. I. pag. 325. lin. 1. *mettez une virgule après*
ces mots tout flattés qu'ils sont,

p. 333. l. 10. enfin, *corrigez* enfin.

p. 334. l. 5. le vaste - - la vaste.

p. 336. l. 9. monferrat mantouan, *il*
faut un tiret en ces deux mots.

p. 342. l. 24. l'adigé *mettez* l'adige.

p. 355. l. 5. resentimens - - ressentiments.

p. 360. l. 21. attaquâ - - attaque.

p. 368. l. 2. menacé - - menacée.

p. 401. l. 3. d'autiche - - d'autriche.

p. 405. l. 14. secondes - - secondées.

Tom. II. p. 46. l. dern. volut *corrigez* voulut.

p. 67. l. 7. Motespan - - Montespan.

p. 196. l. 5. duc de Rochefoucault - - de
la Rochefoucault.

p. 214. l. 14. l'ancieu - - l'ancien.

p. 328. l. 9. pervinrent - - parvinrent.

p. 334. l. 20. ciel - - ciël.



